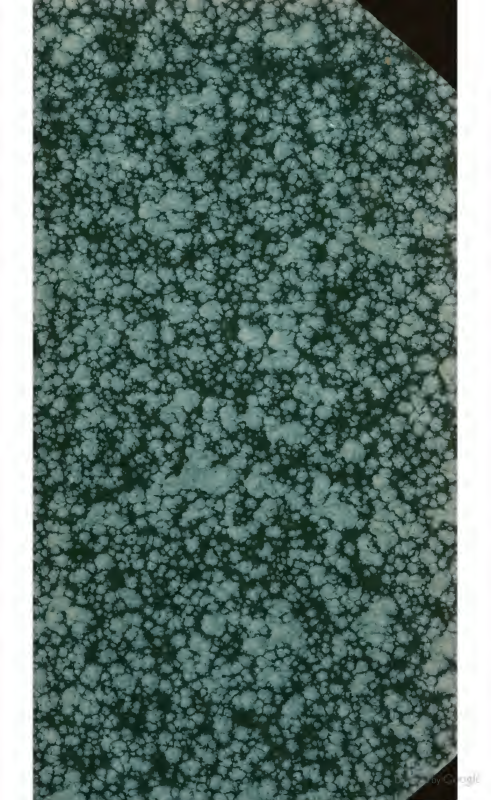




ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS

Ch. Duriez, imprimeur à Senlis.

ÉTUDES

SUR LES

RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES.

SAINT-SIMON, — CHARLES FOURIER, — ROBERT OWEN:

PAR

M. Louis Reybaud.

Ouvrage qui a obtenu en 1841 le grand prix Montyon, décerné par l'Académie française.

Tome Premier.

QUATRIÈME ÉDITION,

Précédée du rapport de M. Jay, membre de l'Académie française, et de celui de M. Villemain, secrétaire perpétuel.

PARIS

CHEZ GUILLAUMIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-MARC, 10; GALERIE DE LA BOURSE, 5,

Éditeur du Dictionnaire du Commerce et des Marchandises, du Journal des Économistes, de la *Collection des principaux Économistes, etc.*, etc.

— 1844 —

RAPPORT

PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le 20 avril 1841,

Par M. A. JAY.

—

Messieurs,

L'Académie a ordonné la distribution d'un livre intitulé : *Études sur les Réformateurs contemporains ;* vous avez maintenant à délibérer sur l'admission de cet ouvrage au concours où vous appelez annuellement les écrivains moralistes. Votre commission l'a jugé digne de cette nouvelle marque d'estime, et je suis chargé de développer devant vous les motifs de sa décision.

Les révolutions politiques ont pour conséquence inévitable d'affaiblir tout ce qui maintient les sociétés dans leurs conditions permanentes d'ordre et d'harmonie. C'est à la suite de ces mouvements impétueux que l'esprit humain sort de la règle, où gît sa force, et s'aventure dans le domaine idéal d'un perfectionnement absolu, d'une félicité inaltérable, que l'homme poursuivra toujours dans le monde visible, et qui fuira toujours devant lui. Tant que ces excursions intellectuelles restent à l'état de théorie, elles peuvent exercer utilement l'esprit philosophique qui en dégage, par degrés, ce qu'elles portent en elles d'idées saines et praticables; mais lorsqu'elles se traduisent, sans préparation, en

faits positifs; lorsqu'elles se manifestent brusquement par de téméraires tentatives de réalisation, le danger devient imminent. Les liens sociaux se relâchent, les croyances salutaires s'éteignent dans le doute; le mépris de la tradition amène le mépris de tout principe moral; le présent se détache violemment du passé, et se précipite vers un avenir plein de menaces. Depuis dix ans, la situation périlleuse de notre ordre social se révèle par l'inquiète agitation des esprits, par le choc des systèmes et le désordre des pensées. Au nombre des causes actives qui préparent les jours douloureux d'anarchie, il faut mettre en première ligne l'apostolat avoué et public de la révolte contre les lois fondamentales de la société, je veux dire, la répression des mauvais instincts, la sainteté du mariage, l'autorité du père de famille, et le droit de propriété.

Les trois réformateurs les plus audacieux de l'époque actuelle; ceux qui, par leurs doctrines, ont le plus contribué au relâchement des premiers principes de morale et d'ordre public, sont, en Angleterre, Robert Owen, le précurseur du *radicalisme;* en France, Saint-Simon et Fourier, rêveurs enthousiastes, dont il faut attribuer l'influence aux séductions de la nouveauté, au désir naturel d'améliorations immédiates, surtout à l'annonce empirique des moyens propres à établir entre tous les membres de la cité une égale répartition de jouissances matérielles. Nous avons vu des écoles se former pour mettre en pratique ces chimériques pensées. Des hommes d'un talent élevé, d'une instruction scientifique peu commune, se sont voués, avec toute la ferveur de la jeunesse, à la prédication des plus désolantes doctrines. Quelques énergumènes, affublés du nom de *civilisateurs,* érigeaient en principes l'irrespon-

sabilité morale de l'homme, la souveraineté des passions, et ce qu'ils nommaient dans leur idiôme sauvage: « *la réhabilitation de la chair;* » exagérant à dessein les imperfections inhérentes à toute société humaine, méconnaissant l'esprit d'une religion qui tend sans cesse à les corriger, ils ont établi la subordination de l'esprit à la matière. L'un d'eux, Robert Owen, vous dit que la destinée de l'homme, destinée dont il ne peut s'affranchir, est d'obéir, comme ses frères de la création brute, à ses instincts et à ses appétits; qu'il est fatalement enchaîné à la terre, et que ses regards ne doivent plus s'élever vers le ciel.

Ces prétendus réformateurs ne font grâce à aucune des institutions sociales; quelques-uns d'entr'eux s'élèvent même contre le système actuel d'instruction et d'éducation de la jeunesse. L'organisation universitaire, c'est-à-dire la surveillance légitime de l'État sur les écoles et les méthodes d'enseignement, leur paraît un intolérable despotisme. Ils proscrivent avec amertume l'instruction classique, et réclament pour chaque enfant une instruction professionnelle. Malheureusement ces idées aventureuses font des progrès; elles se sont reproduites à la tribune législative, et ont été faiblement réfutées. Voici, en peu de mots, ce qu'il fallait répondre: L'éducation classique, c'est le fonds commun des intelligences, leur point de départ, leur lien éternel, même lorsque des aptitudes diverses, des fonctions différentes les séparent. Sans cette base nécessaire, nous aurions bientôt trente technologies et pas de langue; chaque profession porterait dans les relations ordinaires de la vie la phraséologie de l'atelier, le jargon du comptoir, les formules exactes ou douteuses des sciences diverses; et le pays offrirait le spectacle de la confusion

et du mélange adultère de tous ces idiômes. Les études classiques forment le ciment mystérieux qui unit dans une communauté d'idées et de principes les membres de la grande famille française; elles seules ont imprimé à notre littérature un caractère de grandeur, de goût, d'élégance, de moralité, qu'elle eût vainement demandé à l'éducation professionnelle. Cette littérature nationale, attaquée aujourd'hui par d'autres impuissants réformateurs, est destinée à s'élever sur les débris des générations fugitives, toujours vivante, toujours rayonnante de gloire, impérissable, comme la flamme inspiratrice du génie.

Mon intention n'est pas de vous présenter une exposition détaillée des dangereuses utopies de nos réformateurs. L'auteur du livre dont je viens vous entretenir s'est chargé de ce travail, et il a rempli sa tâche avec une consciencieuse impartialité. Cet écrivain, d'un esprit pénétrant, paraît s'être d'abord livré à ces études sans autre but que celui de se former une idée précise des nouveaux systèmes de réforme radicale; peut-être même avec l'espérance d'y trouver l'explication du grand problème social qui, depuis le siècle de Platon jusqu'à nos jours, a si fortement agité la pensée humaine, et dont le christianisme, dégagé de tout alliage impur, peut seul donner la solution. Les diverses parties de ces systèmes se trouvaient épars dans un nombre considérable de publications isolées; M. L. Reybaud les a réunies et classées avec méthode, soumettant chaque partie à une patiente analyse, admettant le désir du perfectionnement comme explication de l'enthousiasme, jugeant les hommes sans prévention, et réunissant toutes les lumières qui pouvaient éclairer un jugement solennel et définitif.

On a reproché à l'auteur trop de ménagements pour des hommes qui s'étaient jetés, sans réflexion, dans le courant des idées de réformation absolue, et dont plusieurs, revenus aujourd'hui de leurs erreurs, mûris par l'âge et l'expérience, figurent honorablement dans les lettres, les sciences et l'industrie. Il est certain que M. L. Reybaud a procédé dans ses recherches avec ce calme philosophique qui caractérise les esprits sérieux, et garantit la sincérité et l'autorité des opinions. A cet égard, on ne lui doit que des éloges. Il a réservé les forces réunies de sa raison pour expliquer, à la suite d'un examen approfondi, les puissants motifs de répulsion que doivent éprouver les essais périlleux, les brusques tentatives de réorganisation sociale.

Lorsque M. L. Reybaud a publié la seconde édition de son livre, le reproche dont je viens de faire justice était venu à sa connaissance; il y répond ainsi:

« On accuse l'auteur d'une sympathie trop vive pour les
« hommes dont il expose les systèmes; d'autres lui reprochent
« au contraire de procéder par voie de dénigrement et d'exa-
« gérer à leur égard soit le blâme, soit le ridicule. Cette double
« imputation semble prouver une chose, c'est que, dans l'exa-
« men d'idées, au moins étranges, l'auteur a su se défendre d'un
« dédain exclusif et d'un entraînement irréfléchi. Quant aux
« novateurs contemporains, ce livre n'a voulu être ni un pam-
« phlet, ni une apologie. Deux choses sont surtout répréhensibles
« en eux : le dédain de la tradition et la légitimité indistincte
« qu'ils accordent aux passions humaines. Il y a quelque orgueil
« à rayer le passé d'un trait de plume et à le taxer d'idiotisme;
« il y a un grand danger à déchaîner tous les instincts de l'homme
« sur la foi de combinaisons qui font concourir le mal même
« au jeu du mécanisme social. Les sociétés comprennent qu'elles
« sont les filles du passé. Respecter ses aïeux et tenir compte de
« l'expérience des siècles, voilà une partie des devoirs humains,

« et ce n'est pas la moins respectable. Aussi, pour répondre « au cri de la conscience universelle, toute innovation a-t-elle « besoin d'avoir ses racines dans les âges, et de leur emprunter « le plus pur de sa substance. Quant à l'essor indéfini des « passions, il est facile de prévoir, même abstraction faite du « péril de la tentative, que ce serait là pour l'humanité plutôt « une déchéance qu'un anoblissement. L'empire de l'homme « sur lui-même constitue une portion de sa liberté ; il en est le « signe, la sanction, le témoignage ; l'obéissance aux passions « tend, au contraire, à le ramener au dogme inerte de la « fatalité et à l'imprévoyance de la loi naturelle. Il est si délicat « de toucher à la loi morale d'un peuple, qu'il importe d'y « regarder à deux fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice ; « les intentions les plus saines ne répareraient pas le mal que « les systèmes aventureux pourraient causer ; et dans un « monde où les mauvaises passions rongent impatiemment leur « frein, où la personnalité, la soif des jouissances cherchent « partout des issues, c'est un calcul au moins singulier que « de leur donner le champ libre, au risque de voir la société « désormais dominée par les mobiles qu'elle a pour mission de « réduire.

« Ce qui abuse surtout les novateurs et les maintient dans une « illusion funeste, c'est leur point de départ. En esprits mathé- « matiques, ils veulent atteindre l'absolu : ils imaginent pour « l'homme un bonheur absolu, une morale absolue, mais l'absolu « échappe à notre nature contingente et bornée. L'absolu est « le secret de Dieu. Un homme absolument vertueux, absolu- « ment heureux, ne serait plus un homme. A part quelques « grands sentiments dont l'*innéité* est frappante, la mesure des « actes humains varie de peuple à peuple, de zône à zône (Pas- « cal l'avait remarqué), et la civilisation seule, l'éducation pro- « gressive des races pourront conduire à une morale universelle. « Quant au bonheur, quoi de plus relatif? On parle de le fonder « par une satisfaction illimitée : mais, chaque jour, cette expé- « rience se fait en détail, et tout homme peut dire si la passion « pleinement assouvie est le bonheur ; si la privation même, la

« privation réfléchie et volontaire, ne renferme pas plus de
« joies réelles qu'une satisfaction sans bornes. Le bonheur sur
« la terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspi-
« ration vers un état meilleur, et d'entourer notre départ de cette
« vie des conditions les plus douloureuses.

« Cherchons le mieux, soit! cherchons-le ardemment; c'est
« le plus noble emploi que l'homme puisse faire de son intelli-
« gence : mais cherchons-le dans la sphère du possible, et sans
« rêver dans les destinées humaines une solution de continuité,
« une métamorphose soudaine, un changement à vu. Toute
« créature gémit, a dit saint Paul, et le problème du bonheur
« semble en être encore là. Cependant, depuis l'apôtre, le genre
« humain a marché vers un état relativement meilleur; il a
« mesuré le globe en entier et lui a imposé son empreinte; il a
« dompté les éléments et les a enchaînés à son service; il a
« remporté sur la nature des victoires éclatantes et fécondes. Son
« bonheur s'en est-il proportionnellement accru? toute âme
« n'en est-elle pas encore à gémir? Ne reste-t-il plus de désirs
« inassouvis, de besoins inquiets, d'aspirations en souffrance?
« La conscience humaine peut répondre à ces questions. Qu'en
« conclure? sinon que le bonheur absolu n'est qu'une ombre
« vaine et mobile. Le propre des esprits sérieux est de voir cela
« sans faiblir, et sans chercher dans des illusions un abri contre
« des nécessités douloureuses. A ce compte, une doctrine qui
« apprend à régler la vie, à la dominer, sera toujours supérieure
« à celles qui proclament l'obéissance absolue aux instincts et le
« respect aveugle des impulsions naturelles. »

C'est avec cette hauteur dans la pensée et cette fermeté de style que l'auteur explique ses principes, ses vues et la dernière pensée de son livre. Ce n'est encore qu'une introduction à ses études, mais cette introduction prépare l'esprit du lecteur aux conclusions étendues et définitives qui terminent l'ouvrage.

En considérant ces trois sectaires dont M. Louis

Reybaud a exposé les systèmes, on est frappé d'un trait caractéristique qui leur est commun : c'est une obstination invincible, une opiniâtreté d'apostolat, un dévoûment à leurs principes qui résiste à toutes les épreuves, même à celles du dénûment et de la pauvreté, qui accepte tous les sacrifices et ne s'éteint qu'avec la dernière étincelle de la vie. Cette existence de lutte perpétuelle, cette abnégation de soi-même au profit de convictions qui paraissent sincères, éveilleront toujours dans les âmes généreuses de réelles sympathies. C'est là le secret de l'influence qu'ils exercent pendant leur vie et après leur mort. Et cependant, en y regardant de près, on aperçoit le mobile de leur conduite; et ce mobile tout puissant, c'est le désir de la domination : en d'autres termes, c'est l'orgueil, passion impérieuse dont l'exaltation peut amener la folie. Saint-Simon, Fourier, Robert Owen, ont pensé qu'ils avaient reçus de la supériorité de leur intelligence la mission spéciale d'organiser les sociétés sur des bases nouvelles, de prendre en main la direction des destinées humaines, et d'occuper le premier rang parmi leurs contemporains. En lisant le livre de M. Reybaud, on voit que c'était là pour eux une de ces idées fixes dont le pouvoir est irrésistible et qui approchent de la démence. Cette idée tyrannique se fait surtout apercevoir dans Saint-Simon, qui, dès l'âge de dix-sept ans, se faisait éveiller chaque matin avec ces mots : « Levez-« vous, Monsieur le comte, vous avez de grandes choses « à faire. »

Fourier, d'une vertu austère, d'un caractère moral plus élevé que celui de Saint-Simon, dont le cynisme n'était pas seulement une théorie, Fourier a lutté sans dégradation personnelle contre la mauvaise fortune;

mais il y avait pour lui une source intarissable de bonheur, et les illusions de l'orgueil satisfait charmaient cette existence livrée à elle-même. « Il se promenait « glorieux, dit M. L. Reybaud, au milieu de popula- « tions libres et enthousiastes qui le saluaient comme « un bienfaiteur et le couronnaient comme un roi; il « parlait à ces êtres, à ces enfants de ses rêves, une « langue que seuls ils paraissaient comprendre : il bâ- « tissait son *Phalanstère*, le peuplait, l'organisait, con- « duisait lui-même au travail ses groupes d'*Harmo- « niens*, fondait une ville, une capitale, une métropole; « unissait par le lien sociétaire l'Orient à l'Occident, le « Nord au Midi. Douces fêtes de l'imagination, seules « joies permises à la fière et noble pauvreté de celui « qui semait ainsi des perles sur un globe idéal! »

Voici, d'un autre côté, ce que dit de lui-même Robert Owen, répondant à S. R. l'évêque d'Exeter, Philpot, qui, en plein parlement, avait lancé contre lui de foudroyants anathèmes :

« Depuis le commencement de ma carrière, quand je n'avais « aucune sorte d'appui, je n'ai pas craint, dans le seul intérêt « de la vérité, de me mettre en opposition directe et ouverte « avec les préjugés les plus enracinés des siècles antérieurs. Je « me préparai dès-lors à encourir des amendes pécuniaires, « l'emprisonnement, la mort même, et jusqu'à la potence. Mais « au lieu d'essuyer des amendes, l'emprisonnement et une fin « ignominieuse, j'ai été, au contraire, le favori de l'univers. »

Vous le comprenez maintenant : il y a deux points frappants de ressemblance entre nos réformateurs ; une invincible opiniâtreté et l'amour-propre exalté jusqu'au délire. Ce n'est pas avec de telles dispositions d'esprit qu'on peut travailler efficacement au bonheur de l'humanité, mais elles expliquent la conduite de ces témé-

raires rêveurs. On ne doit pas applaudir à leurs folies, mais on peut les plaindre ; ils excitent personnellement moins d'antipathie que de pitié. Il ne faut être inexorable que pour les parties dangereuses de leurs doctrines.

Telle est aussi l'opinion de M. L. Reybaud ; c'est ce sentiment qui a dicté les conclusions de son livre, conclusions écrites avec une grande vigueur de pensée et d'expression, sans aucun mélange de néologisme et de mauvais goût, qualités précieuses auxquelles l'Académie n'est jamais restée indifférente.

« Depuis dix ans, il n'est aucun sentiment, aucune croyance « morale que l'on n'ait impitoyablement foulés, niés, compro- « mis. L'amour, le respect de la famille, semblaient seuls avoir « survécu aux grands holocaustes des traditions sociales. On est « entré dans ce sanctuaire et on l'a profané. La critique a tou- « jours beau jeu quand elle s'exerce sur les infirmités humaines. « Il n'était pas difficile de faire ressortir le ridicule des unions « mal assorties, et de s'armer contre le mariage des scandales « qu'il voit naître. On l'a fait en chargeant les couleurs du tableau. « On a tenu à prouver que les forces d'ici-bas ne sont pas toujours « en raison des devoirs, et que la nature se charge de rétablir « l'équilibre entre la liberté et la contrainte. Ces scrupules sont « justes, mais la conclusion infirme leur valeur. Pour obvier à « quelques liaisons irrégulières, quel expédient proposait-on ? « La promiscuité, l'égalité complète des sexes, l'émancipation « de la femme. C'est-à-dire qu'au dérèglement partiel, on vou- « lait substituer un débordement général. L'émancipation de la « femme ! Mais n'est-ce pas là une insulte pour nos lois, qui ne « font point d'acception de sexes, et pour nos mœurs qui sont « plus généreuses encore ! En France surtout, les femmes se sont « fait une place trop belle pour qu'elles puissent jamais crier à « l'oppression, et se poser en victimes ; aussi, ont-elles désavoué « leurs défenseurs, et laissé mourir sans écho les appels à la ré- « volte. Elles règnent dans le cercle de la famille et des relations

« sociales ; cet empire suffit à leur tendresse et à leur orgueil.

« Puisque la satisfaction devenait la loi suprême des sociétés, « il était logique qu'elle ne connût aucune limite. Respecter la « propriété d'autrui, est une compression, une violence. Il fal- « lait abolir la propriété. Respecter la femme d'autrui est une « privation ; il fallait abolir le mariage. Respecter les droits de « la famille est une capitulation avec les droits de tous à toute « chose ; il fallait abolir l'héritage. Ainsi, par un singulier « raffinement de civilisation, on en revenait à l'état de nature. « La communauté et la promiscuité ne sont pas un régime nou- « veau pour le globe. Il l'a connu pendant son enfance, il l'a « subi. Aussi, pour tempérer ses effets, avait-on songé, d'une « part, à organiser harmoniquement les instincts ; de l'autre, « à les contenir par l'avènement des capacités, ce qui n'est « autre chose qu'un retour vers la compression et la discipline. « Mais où est la garantie de l'obéissance des générations à un « principe nouveau quand on les aura élevées dans la haine de « tous les principes ?

« Dès que la satisfaction aura été proclamée souveraine, qui « assure qu'elle s'inclinera devant un équilibre ingénieux des « passions, ou devant une loi de hiérarchie intellectuelle ? On « ne craint pas de déchaîner sur le monde tous les fléaux, sans « avoir la conscience que l'on pourra les guérir. Ce sont là de « tristes et douloureuses expériences : notre société en porte les « empreintes. La soif de jouissances la dévore, et l'inanité de « ces jouissances, la satiété même ne l'arrêtent pas. Peut-être « faudra-t-il attendre que la satisfaction se perde par les excès, « et qu'elle périsse par le dégoût qu'elle engendre. Cependant, « si les esprits intelligents, si les âmes fermes veulent s'unir « pour la résistance, il sera facile d'annuler le côté fâcheux et « subversif de ces doctrines. Ce qui pourrait s'y trouver de sain « et de fécond sous le rapport économique, restera ; l'ouragan « aura passé pour épurer l'air et rasséréner l'atmosphère. Mais « il est temps d'y songer ; car plus nous allons, plus les cœurs « s'inquiètent, plus les consciences se troublent. »

Je serais bien trompé si, après avoir lu ces pages éloquentes, on pouvait en conclure que l'auteur, trop préoccupé des dangers de l'innovation, n'admet pas la nécessité du progrès dans les sociétés humaines et ses heureux résultats. Il sait que, pour les peuples comme pour les individus, l'immobilité absolue, c'est la mort. Chercher les moyens les plus efficaces d'élever les destinées des classes laborieuses, d'écarter la lèpre du *paupérisme* qui rongent les entrailles d'une nation voisine; éclairer les intelligences pour pacifier les imaginations; trouver dans la liberté les remèdes aux maux qu'elle peut guérir, tel est aujourd'hui le but du mouvement social, mouvement graduel, régulier, et par cela même irrésistible; voilà le progrès tel que l'entend M. L. Reybaud; ainsi le comprennent les hommes de conscience et de probité que n'aveuglent ni l'esprit de parti qui veut tout conserver, même les abus, ni l'ardent désir de la faveur populaire, aussi flottante, aussi capricieuse que l'amitié des rois.

Il faut donc que tous les esprits d'élite, quel que soit leur drapeau, que tous les cœurs qui ne sont pas desséchés par l'ambition et l'égoïsme, ces deux maladies chroniques du siècle, se rallient à ce grand principe du progrès, mais du progrès éclairé par l'expérience qui le précède, élevant son flambeau dans les voies quelquefois incertaines du perfectionnement. Le temps presse. Ne voyez-vous pas que la société craint pour son avenir? N'entendez-vous pas les menaces de ces associations cachées dans l'ombre, d'où jaillit le crime, comme l'éclair qui déchire la nue et annonce l'orage? Dans ces ténébreux repaires, la richesse nationale, les propriétés privées, le champ même du cultivateur sont considérés comme une proie facile; et cependant, une

révolution politique et sociale arrivée, au travers des siècles, à son point fatal de départ, a déjà éclaté sur la France. Terrible et féconde, elle a détruit, mais elle a édifié; elle a été cruelle, implacable, mais elle a sauvé l'indépendance et la gloire du pays! les institutions sous lesquelles la société actuelle s'abrite, nous les lui devons; nous lui devons l'affranchissement du sol, l'émancipation du travail, l'égalité civile, le sentiment de la dignité humaine et cette formidable unité qui contient les haines frémissantes de l'Europe! Que prétendent donc aujourd'hui les fanatiques apôtres d'une nouvelle révolution? Ce qu'ils veulent, c'est le partage des terres, la communauté des biens, l'abolition des lois qui gênent l'essor des penchants vicieux. Mais ce sont là des idées chimériques, dont peut s'enivrer l'ignorance et se repaître une imagination déréglée; sans doute, elles peuvent servir de prétexte à la violente rupture des liens sociaux, au triomphe de la barbarie sur la civilisation. Quant à l'application de ces doctrines, ce serait la même folie que si l'on essayait d'établir, entre les hommes, l'égalité des forces physiques, et de niveler les intelligences.

L'essai du système de communauté a été entrepris avec les circonstances les plus favorables au succès de la tentative. C'était là un des rêves favori de Robert Owen, et il se flatta un moment d'en faire une réalité. L'Europe, avec ses vieilles sociétés, ses croyances religieuses, ses institutions civiles protégées par les habitudes, les mœurs et des règles inflexibles, ne pouvait convenir à ce réformateur; le voilà qui s'embarque, entouré d'enivrantes visions, qui traverse l'Atlantique et va se fixer aux États-Unis, non loin des tribus sauvages, aux confins de la civilisation. Ce fut sur les bords

de la Wabash [1], dans le district d'*Indiana*, que Robert Owen établit sa communauté, sous le nom de *New-Harmony*. On accourut en foule à sa voix; une nombreuse population, attirée par l'espoir du bien-être, vint s'abattre sur ce territoire, riche de tous les bienfaits de la nature. Les travaux commencèrent; mais bientôt les vices d'une organisation sociale fondée sur la satisfaction des sens et l'égalité des aptitudes se firent sentir, et l'expérience échoua complètement. Rien de plus solidement pensé que les réflexions de M. L. Reybaud à cet égard.

« Ce système de communauté libre et absolue, dit-il, sans « mobile religieux pour contrepoids, avait démasqué ses écueils. « Une société, pour jouir de toutes ses facultés d'influence et « d'action, ne doit pas se former seulement de bras laborieux, « mais d'intelligences fécondes et de capitaux créateurs. Or, la « communauté pure exclut ces deux derniers éléments; elle ne « tient compte que de l'individu intrinsèque; le millionnaire et « l'homme de génie n'y figurent que pour des unités, comme « le plus abruti et le plus paresseux des ouvriers. Quelque dis- « posé que l'on soit, quand on est riche ou intelligent, à signer « une abdication volontaire, il est impossible de se sentir porté « vers un ordre social qui ne laisse pas même au talent et à la « fortune le mérite du désintéressement, puisqu'il les détrône « sans les consulter.

« Aussi, qu'arriva-t-il? C'est que la richesse et la capacité « restèrent sourdes à la voix du fondateur de *New-Harmony*, « et que le personnel de la colonie se composa principalement « d'hommes incultes, grossiers, vicieux, placés au dernier degré « de l'échelle sociale. Ensuite, même parmi ces hommes, se « révélèrent bientôt des inégalités d'aptitude, de force, de bon

[1] La Wabash arrose l'intérieur et les parties occidentales de l'état d'*Indiana*, l'une des plus récentes agrégations à la grande famille américaine, et verse ses eaux dans l'Ohio.

« vouloir, d'ardeur, d'émulation, qui firent, du système de ré-
« partition égale, une injustice permanente ; et la réaction qui
« en fut la suite attaqua dans ses sources le mouvement de la
« production. Rassurés sur les premiers besoins de la vie, les
« ouvriers se reposaient volontiers les uns sur les autres du soin
« d'accomplir le travail, et un déficit flagrant dans les produits
« donna aux espérances de M. Owen le cruel démenti des faits.
« Il n'attribue ces résultats qu'à un défaut de préparation dans
« les caractères ; mais c'est là toujours résoudre la question par
« la question, et demander une population d'anges pour cons-
« tituer une bonne société humaine. Le véritable dissolvant de
« *New-Harmony* fut le principe même de la communauté, prin-
« cipe à la fois insensé et stérile, soit qu'il procède du stoïcisme
« et de la privation, soit qu'il invoque des satisfactions impos-
« sibles. »

Il serait bon que de pareilles idées pussent arriver aux plus humbles intelligences. Elles détruiraient de funestes illusions, et calmeraient de violents désirs qui ne peuvent jamais être accomplis.

Le livre de M. L. Reybaud a déjà exercé dans le monde qui réfléchit une salutaire influence. La première édition s'est écoulée en six mois; la seconde s'épuise rapidement, et il en prépare une troisième avec de notables améliorations.

C'est assurément des productions littéraires de ce genre que le vertueux Montyon avait en vue, lorsque, dans l'intérêt de la morale et de l'humanité, il instituait d'éclatantes et solennelles récompenses. Il vous en a légué l'honorable distribution, certain qu'il était que sa pensée serait la vôtre. Aussi, une intelligence éclairée, une raison supérieure, un rare talent d'écrire employés au service de la cause sociale ; l'inexorable réfutation des idées dissolvantes, des systèmes subversifs de l'ordre établi, appellent la sérieuse attention de l'Académie.

C'est principalement sous ces rapports que nous vous proposons le renvoi du livre de M. L. Reybaud à la commission chargée de comparer entr'eux les ouvrages admis au concours, et de vous indiquer leurs degrés respectifs de mérite et d'utilité.

FRAGMENT

DU RAPPORT DE M. VILLEMAIN,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 17 JUIN 1841.

. . . .

Un esprit ferme et juste, un écrivain habile, a jeté les yeux sur un des incidents moraux qu'on avait vus se produire en Europe à la suite de nos grandes commotions politiques; il regarde ces expériences isolées, ces tentatives individuelles de réforme sociale qui ont succédé aux mouvements tumultueux des peuples, et ont voulu tantôt nier tous les cultes, tantôt prendre la forme d'un culte, et simuler l'enthousiasme d'une religion nouvelle. Pour mieux apprécier ces entreprises contemporaines, il parcourt d'abord les utopies sociales que des esprits élevés ou rêveurs avaient conçues dans tous les siècles, et en présence de toutes les formes de société; il remonte jusqu'à Platon avant de descendre à la nouvelle *Atlantide* cherchée de nos jours, et il passe, pour y arriver, par les systèmes de Thomas Morus, de

Bacon, de Fénélon, des intelligences les plus fortes, des génies les plus purs. Mais si cette revue rapide des espérances du passé atteste le principe tout à la fois de progrès et d'illusion que l'homme porte en soi, la justice rendue à ces nobles précurseurs de perfectionnement sociale n'empêche pas le nouvel observateur de juger sévèrement ce qu'il y avait de vain dans leurs espérances, ce qu'il y avait de vain et de coupable dans des théories plus récentes.

Il est des illusions paisibles qui charmaient quelques imaginations, sans agiter le monde; il en est de menaçantes qui ne tromperaient aujourd'hui la société que pour la corrompre, la posséder violemment et la détruire. C'est là ce que l'historien des nouveaux réformateurs a voulu combattre, sans prévention injuste, sans animosité personnelle, mais avec une logique inexorable pour les faux principes. Ce qu'il repousse, ce qu'il attaque comme une stérile et dangereuse chimère, c'est l'excès d'indépendance dans l'ordre moral, l'excès d'égalité dans l'ordre civil : il montre qu'à ce prix ni la famille ni l'état n'existeraient, et que les tentatives pour y substituer la communauté sans abnégation religieuse, et dans la seule vue de l'intérêt personnel, sont contradictoires avec elles-mêmes, et n'aboutissent qu'au désordre et au néant.

C'est dans l'ouvrage de M. Reybaud qu'on trouvera l'histoire impartiale et piquante de ces plans de société et de religion nouvelle que nous avons vus passer près de nous, comme un spectacle; c'est aussi là qu'il faut lire la vie plus sérieuse d'un réformateur étranger, auquel n'a manqué ni la force d'esprit, ni la tenacité d'espérance, ni la foi en lui-même, et qui, depuis longues années, multiplie dans l'ancien et dans le nou-

veau monde ses efforts toujours impuissants pour établir une éducation sans culte, une société sans famille et sans propriété, un peuple sans gouvernement. L'orgueil, un orgueil illimité, est le *droit divin* de ces nouveaux apôtres comme l'humilité était la vertu des premiers chrétiens; et cependant les premiers chrétiens ont transformé le monde; et le réformateur moderne, M. Owen, lui qui se proclame le *favori de l'univers*, n'a pu dans la contrée la mieux choisie de la libre Amérique, loin de tout obstacle et de tout préjugé, fonder son *système sociétaire*, et bâtir une ville sous le beau nom de *Nouvelle-Harmonie*, sans voir aussitôt toutes les passions déchaînées faire de sa création un chaos, d'où lui-même s'est enfui des premiers.

. . . .

—

AVANT-PROPOS.

DE LA SECONDE EDITION.

Le succès de ce livre a été plus rapide que l'auteur n'avait osé l'espérer. Trois mois après sa publication, il fallait le remettre sous presse, et, comme en des matières aussi nouvelles, on ne rencontre pas d'abord le dernier mot, cette deuxième édition est devenue l'objet d'une révision complète et de changements nombreux. L'auteur est un de ces esprits attentifs qui ne se lassent pas de courir après le mieux, au risque de ne l'atteindre jamais. Il sait qu'un travail, pour être pris au sérieux, doit au moins représenter la somme entière des efforts et aller jusqu'à la limite des facultés de celui qui le signe. Il sait que la patience est pour beaucoup dans le succès des œuvres, et que le temps ne respecte guère que ce qu'il fonde.

Pour aucun livre, la critique ne s'est montrée

plus bienveillante que pour celui-ci. La presse en a parlé avec un intérêt dont l'auteur est vivement touché. Quelques objections pourtant se sont produites, et, en les discutant ici, on veut surtout constater l'attention avec laquelle elles ont été accueillies.

Parmi ces objections il en est deux qui ont le tort de s'exclure, et pour les détruire, il suffit peut-être de les rapprocher. Les uns ont accusé l'auteur d'une sympathie trop vive pour les hommes dont il exposait les systèmes, et cela au point d'en encourir presque la solidarité. Les autres lui ont reproché au contraire de procéder par voie de dénigrement vis-à-vis de convictions respectables et d'exagérer à leur égard, soit le blâme, soit le ridicule. Cette double imputation semble prouver une chose, c'est que, dans l'examen d'idées, au moins étranges, l'auteur a su se défendre à la fois d'un dédain exclusif et d'un entraînement irréfléchi. N'eût-il satisfait en cela ni les ennemis de toute innovation, ni les adversaires de toute tradition, il n'en croirait pas moins avoir tenu la seule ligne que puissent avouer les esprits calmes qui ne repoussent, d'une manière absolue, ni le

passé, ni l'avenir. C'est d'ailleurs une de ses convictions qu'on ne saurait avoir trop d'égards pour les personnes, quand elles en sont dignes, et trop d'inflexibilité pour les idées, quand leur pente est mauvaise. Ce principe de conduite explique à la fois sa modération sur certains points, sa rigueur sur d'autres, son entière impartialité sur tous.

Une objection plus solide a été faite à la première partie de ce livre, à celle qui résume le mouvement de l'utopie dans le passé. On a dit avec raison qu'une matière aussi étendue appelait plus de développement. L'auteur va plus loin : il ajoute que c'est un livre à faire. Platon, Morus, Campanella, Cardan, Giordano Bruno, les Esséniens, les Moraves, les Jésuites du Paraguay, tant de révolutionnaires célèbres, tant d'essais qui s'échelonnent dans les âges, pourraient être traités à part et former seuls l'objet d'une publication importante. Mais (le titre de ce volume l'atteste) cette tâche n'était pas, actuellement du moins, celle de l'auteur. Dès le moment que les réformateurs *contemporains* formaient l'objet essentiel de son livre, les utopistes *anciens* n'en pouvaient être qu'un point accessoire, la préparation, le pro-

drome. Il fallait éviter que l'incident emportât le fond et faire du coup-d'œil rétrospectif une simple question d'origine. Pour favoriser les excursions sur ce riche terrain, l'auteur a toutefois essayé d'en tracer la carte dans une *bibliographie* détaillée, qui termine ce volume, et plus tard, si le champ reste vierge, il ne renonce pas à l'entamer lui-même plus profondément, d'une manière plus directe et plus spéciale.

Vis-à-vis des novateurs contemporains, ce livre n'a voulu être ni un pamphlet ni une apologie. Deux choses sont surtout répréhensibles en eux : le dédain de la tradition et la légitimité indistincte qu'ils accordent aux passions humaines. Il y a quelqu'orgueil à rayer le passé d'un trait de plume et à le taxer d'idiotisme; il y a un grand danger à déchaîner tous les instincts de l'homme sur la foi de combinaisons qui font concourir le mal même au jeu du mécanisme social. Les sociétés comprennent qu'elles sont les filles du passé; elles se gardent d'imiter les enfants de Noé dans leurs insultes à la nudité paternelle. Respecter ses aïeux et tenir compte de l'expérience des siècles, voilà une partie des devoirs

humains, et ce n'est pas la moins respectable. Aussi pour répondre au cri de la conscience universelle, toute innovation a-t-elle besoin d'avoir ses racines dans les âges et de leur emprunter le plus pur de sa substance. Quant à l'essor indéfini des passions, il est facile de prévoir que ce serait là pour l'humanité plutôt une déchéance qu'un anoblissement. L'empire de l'homme sur lui-même constitue une portion de sa liberté; il en est le signe, la sanction, le témoignage. L'obéissance aux passions tend au contraire à le ramener au dogme inerte de la fatalité et à l'imprévoyance de la loi naturelle. Évidemment un progrès pareil ressemblerait à un retour vers la barbarie. Il est si délicat d'ailleurs de toucher à la loi morale d'un peuple qu'il importe d'y regarder à deux fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice. Les intentions les plus saines ne répareraient pas le mal que les systèmes aventureux pourraient causer; et dans un monde où les mauvaises passions rongent impatiemment leur frein, où l'égoïsme, la personnalité, la soif des jouissances cherchent partout des issues, c'est un calcul au moins singulier que de leur donner le champ

libre, au risque de voir la société désormais dominée par les mobiles qu'elle a pour mission de réduire.

Ce qui abuse surtout les novateurs et les maintient dans une illusion funeste, c'est leur point de départ. En esprits mathématiques, ils veulent atteindre l'absolu : ils imaginent, pour l'homme, un bonheur absolu, une morale absolue. Or, l'absolu échappe à notre nature contingente et bornée, l'absolu est le secret de Dieu. Un homme absolument vertueux, absolument heureux ne serait plus un homme. La morale est un fait relatif, Pascal l'a dit, et qui ne le sent! A part quelques grands principes évidemment innés, la mesure des actes humains varie de peuple à peuple, de zône à zône, et la civilisation seule, l'éducation progressive des races, pourront conduire à une morale universelle. Quant au bonheur, quoi de plus relatif! On parle de le fonder par une satisfaction illimitée. Mais chaque jour cette expérience se fait en détail, et tout homme peut dire si la passion, pleinement assouvie, est le bonheur; si la privation même, la privation réfléchie et volontaire, ne renferme pas souvent plus de joies réelles

qu'une satisfaction sans bornes. Le bonheur absolu sur terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspiration vers un état meilleur et d'entourer notre départ de cette vie des conditions les plus douloureuses. Le bonheur absolu exigerait encore la suppression de la souffrance physique; car ce serait peu que d'avoir guéri l'âme, si le corps demeurait en butte aux infirmités qui l'assiégent.

Cherchons le mieux, soit; cherchons-le ardemment; c'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de son intelligence. Mais cherchons-le dans la sphère du possible et sans rêver dans les destinées humaines une solution de continuité, une métamorphose soudaine, un changement à vue. Sur les idées qui s'en vont entons les idées qui arrivent, de manière à ce que la séve ancienne profite elle-même aux fruits nouveaux. « Toute créature gémit » a dit Saint-Paul, et le problème du bonheur semble encore en être là. Cependant, depuis l'apôtre, le genre humain a marché vers un état relativement meilleur; il a mesuré le globe en entier et lui a imposé son empreinte; il a dompté les éléments et les a en-

chaînés à son service; il a remporté sur la nature des victoires éclatantes et fécondes. Son bonheur s'en est-il proportionnellement accru, et toute âme n'en est-elle pas encore à gémir? Ne reste-t-il plus de désirs inassouvis, de besoins inquiets, d'aspirations en souffrance? La conscience humaine peut répondre à ces questions. Qu'en conclure, sinon que le bonheur absolu n'est qu'une ombre vaine, mobile, trompant le regard, comme cette Ithaque fantastique, qui fuyait toujours dans les profondeurs mouvantes de l'horizon? Le propre des esprits sérieux c'est de voir cela sans faiblir et sans chercher dans des illusions un abri contre des réalités douloureuses. A ce compte une doctrine qui apprend à raisonner la vie, à la régler, à la dominer, sera toujours supérieure à celles qui reconnaissent comme point de départ l'obéissance absolue aux instincts et le respect aveugle des impulsions naturelles.

Janvier 1841.

AVANT-PROPOS

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Depuis que cet ouvrage a été publié pour la première fois, quatre années se sont écoulées et il s'est fait, dans les idées et les tentatives dont l'examen va suivre, une transformation qu'il n'est pas sans intérêt de constater.

L'œuvre des utopistes contemporains en est à une seconde phase; les continuateurs s'en sont emparé, et procèdent peu à peu à un travail d'épurement et d'atténuation. Avec une prudence judicieuse, ils refusent le combat sur des énormités qu'on ne saurait défendre, et en déclinent la responsabilité, tandis qu'on les voit mettre en relief et prendre pour but de leurs attaques précisément les points sur lesquels notre état social et économique se montre le plus vulnérable. Cette

double tactique ne manque pas d'adresse et trahit un calcul avisé. Ce qu'on y perd du côté de l'originalité se trouve du côté du succès; on se fait accepter en détail faute de pouvoir s'imposer en bloc; on agrandit le cercle d'action en rendant les chimères plus présentables. Si les fondateurs de sectes vivaient encore, ces concessions ne seraient pas possibles; ils les repousseraient comme des faiblesses indignes d'eux; mais leurs héritiers se montrent, avec raison, plus accommodants; ils font passer les systèmes par le crible des éliminations, et les soumettent au régime des commentaires, puis ils les offrent au public, ainsi émondés et adoucis.

En se renfermant dans un rôle plus modeste, les utopistes semblent avoir atteint un résultat qui leur avait échappé jusqu'ici. La société leur est moins rebelle, et ne s'offusque plus autant de leurs témérités. Je ne parle pas seulement des imaginations turbulentes qui se portent du côté où il se fait quelque bruit; cette clientèle est acquise à toutes les nouveautés bizarres. Les véritables conquêtes des utopistes s'exercent sur un

public tout autre, séduit à son insu, et gagné par l'erreur sans savoir où en est la source. Loin d'avouer cette influence, le public dont il est ici question se trouverait blessé, offensé peut-être si on l'accusait d'y être accessible. Cela est pourtant, même parmi les esprits d'un ordre élevé. Plus d'un qui se défend de sacrifier aux rêveries, et a rompu des lances contre les écoles socialistes, paye chaque jour à leurs tendances et à leurs passions des tributs involontaires, puise des arguments dans leur arsenal, et obéit aux idées que depuis quinze ans ils s'efforcent de répandre. Deux symptômes surtout attestent ce travail sourd et cette contagion inaperçue.

Je n'insisterai pas sur le premier, de peur de passer pour un optimiste et un homme sans entrailles. Il me suffira de constater qu'à aucune époque, des déclamations plus vives ne se sont fait entendre contre notre état social et les institutions qui y sont inhérentes. C'est un concert de malédictions auquel les échos ne manquent pas, et dont le moindre tort est d'éclater dans le vide, sans conclure, sans aboutir. Rien n'est plus

respectable que le sentiment d'où découlent de semblables plaintes; rien ne serait plus abusif que d'en faire un aliment pour la passion ou un piédestal pour la vanité. En fait de sympathie envers ceux qui souffrent, il ne saurait y avoir de privilège pour personne, et l'on devrait s'épargner mutuellement ces reproches de dureté qui s'adressent au cœur plutôt qu'à l'esprit. Sans être insensible aux misères du grand nombre, on peut différer d'opinion sur les moyens de les secourir. C'est un témoignage qu'il convient de se rendre en tout état de cause, au lieu d'accuser les intentions et d'incriminer les caractères.

La plainte amère, persévérante contre l'état social, voilà le premier symptôme de cette contagion qui atteint bien des esprits, dont la prétention est de ne relever que d'eux-mêmes. Le second symptôme est plus grave encore : s'il persistait, la société pourrait en être profondément atteinte. On s'efforce de nous rendre la liberté suspecte; on veut nous la faire envisager comme la cause directe de nos misères industrielles et commerciales. Dès-lors une conquête

qui a coûté tant de sang, un principe qui a triomphé avec tant de peine des priviléges de castes et d'une suite d'entraves séculaires, ne seraient plus que de tristes mécomptes, des expériences malheureuses. La liberté nous a surpris avant que nous fussions assez forts pour en porter le poids; c'était une arme trop lourde pour des mains d'enfants, et qui nous a blessés au lieu de nous servir. Ainsi s'exprime-t-on de divers côtés, et non-seulement dans le camp de l'utopie, mais ailleurs. L'affranchissement économique pèse à bien des gens; chacun apporte sa pièce au procès qui s'instruit contre l'œuvre glorieuse de nos pères. On tend les mains vers les chaînes qu'ils ont brisées, on adjure le pouvoir de replacer l'activité individuelle sous le joug, on le pousse vers l'usurpation et la dictature.

C'est aux écoles socialistes que l'on doit ce spectacle plein de contradictions; elles peuvent en revendiquer l'honneur, et y voir le signe de leur puissance. Elles ont poussé le cri d'alarme, il y a quinze ans de cela, et ce cri a été répété sur mille tons, commenté de mille ma-

nières. Les mots qui ont fait quelque bruit leur appartiennent, et il est juste de les leur restituer. On leur doit : *l'organisation du travail, le droit au travail,* et toutes les formules hermétiques à l'usage de notre siècle. Ils sont les premiers promoteurs du régime de surveillance auquel on veut astreindre l'industrie, et des procédés arbitraires que l'on substitue peu à peu au cours naturel des choses. A ce titre, les Chambres législatives, des deux côtés du détroit, entrent elles-mêmes dans cette voie, et semblent subir cette influence. On y soulève des questions qui touchent à la liberté industrielle et commerciale, et dans ces débats il y a une malheureuse tendance à confondre l'abus avec l'usage, et à écraser de grands principes sous de très petits faits. C'est ainsi que l'utopie gagne du terrain, laisse des germes partout, et voit son esprit s'étendre à mesure qu'elle règle mieux son effort.

Ces deux symptômes, le dernier surtout, ne sont pas de ceux que l'on peut combattre par le dédain; ils méritent une attention sérieuse. Avant d'entrer dans un régime préventif qui, sous pré-

texte de guérir le mal, attaquerait les sources mêmes de la vie, il est bon d'y regarder à plusieurs fois et d'examiner froidement où cela doit conduire. Je n'ai pas le dessein de traiter ici, autrement que par aperçu, le sujet si vaste de la liberté économique, sujet dont s'occupent des penseurs éminents. Moi-même, après eux, je compte l'aborder dans un livre [1] commencé depuis longtemps et que j'ai interrompu à différentes reprises pour éclaircir mes doutes et attendre de nouvelles lumières. Mon dessein est d'y envisager le travail sous les trois formes qu'il revêt, la liberté, le privilège ou le règlement, et l'association; de rechercher avec impartialité quels sont les inconvénients et les avantages attachés à chacun de ces modes; de voir ce que devient et comment se comporte l'activité humaine, soit livrée à elle-même, soit réglée et contenue par la puissance publique, soit enfin réunie pour un but commun et dans un intérêt collectif. Ce sont là des questions graves, je le sens, et qui ont besoin d'être examinées sans précipitation comme

[1] *Des lois du travail.*

sans parti pris, avec autant de bonne foi que de patience. J'espère achever bientôt cette étude et la livrer à la publicité.

Tout ce que je désire faire ressortir ici, c'est le danger qui attend les gouvernements et les sociétés dans les voies où l'on s'engage. Sous une forme ou sous l'autre, il y a toujours de l'arbitraire au bout de ce que l'on propose. On a blâmé les régimes d'autrefois d'avoir usé du pouvoir au profit du petit nombre, et c'est pour cela que sur leurs ruines on a proclamé la liberté et le droit commun. Soyons fidèles à ce principe et ne faisons désormais de despotisme au profit de personne, pas plus au nom de la bourgeoisie que de la noblesse, pas plus au nom du peuple que de la bourgeoisie. Les procédés réglementaires dans lesquels on semble se réfugier, soit pour prévenir de certains écarts, soit pour soulager quelques misères, ne sont que des expédients déjà essayés et dont l'impuissance est évidente. Il n'y a aucun bon effet à en attendre, et peut-être faut-il craindre qu'ils n'apportent un trouble irréparable dans le régime des intérêts?

De quoi s'agit-il au fond? Et où veulent aboutir ces mots d'organisation du travail, de droit au travail, dont on fait tant de bruit et sur lesquels se concentre désormais l'effort principal des socialistes? A un ordre de choses où la discipline succéderait à la liberté et dans lequel l'armée des travailleurs se plierait à une obéissance presque militaire. Dès qu'on impose au gouvernement le devoir de procurer du travail à qui en demande et d'en organiser l'économie générale, il va sans dire qu'on lui accorde le droit implicite de disposer des hommes à sa guise et de les distribuer suivant les besoins des industries. Voilà un servage nouveau. Trouverait-on en France beaucoup d'artisans résignés à le subir? On a beau fuir cette conclusion; elle découle forcément de tout moyen arbitraire à l'aide duquel on essaierait de régler systématiquement la production et les échanges et de créer un bien-être officiel. Comme première condition pour y arriver, en supposant que cela fût possible, il faudrait armer le gouvernement d'une puissance discrétionnaire et enchaîner la liberté individuelle.

Eh bien ! ce serait là un don aussi funeste aux gouvernements qu'onéreux aux sociétés. La tâche du pouvoir n'est-elle pas assez lourde et n'a-t-il pas à essuyer déjà des récriminations suffisantes ? Des attributs nouveaux entraîneraient d'autres charges : la responsabilité se mesure constamment à la puissance. Que l'on se figure à l'application cette hypothèse dans laquelle un gouvernement se placerait à la tête du travail du pays, en ordonnerait l'ensemble, en combinerait les détails! Le voilà à la merci non-seulement des besoins des ouvriers, mais de leurs caprices et de leurs désordres ! Quelle administration compliquée et quelle immense tutelle! La société n'a plus dès-lors d'activité spontanée; c'est un corps inerte qui attend l'impulsion d'en haut. Il ne faut pas réfléchir longtemps sur une pareille combinaison pour comprendre que c'est un acheminement vers le communisme et par suite vers l'état de nature. Aucun gouvernement, il faut le croire, n'en veut revenir là.

Quant aux sociétés, ce serait pour elles une abdication, un abaissement. L'émancipation in-

dividuelle, la faculté désormais acquise à tout homme de disposer de lui-même comme il l'entend, sont des victoires que les générations n'ont remportées qu'au prix de longues luttes. Il a fallu, pour en arriver là, triompher de l'esclavage, du servage et du monopole. Les classes laborieuses s'éveillent seulement à la liberté; leur droit date d'hier et on leur conseille déjà de s'en dessaisir, on veut qu'elles l'échangent contre la sécurité du salaire. C'est le marché d'Esaü; on y sacrifierait une dignité réelle, un titre sérieux à un bien-être éventuel et chimérique. Dieu nous garde d'une semblable déchéance!

Tous les systèmes où l'on convie la puissance publique à l'exercice d'une tutelle presque universelle, arbitraire sur bien des points, et impraticable dans l'ensemble, tous ces systèmes complets ou partiels, issus des spéculations socialistes, ne sont guère, malgré leur prétention à la nouveauté, qu'une forme nouvelle de cette longue exploitation contre laquelle se sont armés nos pères. Loin d'aller vers l'avenir, nous retournerions ainsi au passé. Étudiés dans leur mouve-

ment historique, voici ce que présentent les faits de cet ordre. Toute délégation de pouvoir s'est montrée jusqu'ici féconde en abus; délégation aux souverains, délégation aux castes, délégation aux assemblées, délégation aux agents administratifs. Au lieu d'étendre ces délégations, tout conseille donc de les limiter autant que possible et de n'aliéner en matière de droits que ce que l'on ne peut sans danger, sans inconvénient, exercer soi-même. De là cette conséquence que la plus grande latitude doit être laissée à l'initiative individuelle en n'imposant au droit de chacun d'autre servitude que le respect du droit d'autrui ou de la communauté. Quand ces droits sont violés, la loi sévit, et dans cette force pénale se trouve à la fois le frein et la sanction de la liberté.

Ainsi parlent les principes; voyons maintenant les faits. Les nations les plus glorieuses et les plus puissantes sont celles où l'initiative de l'individu s'exerce avec le plus de latitude. La communauté profite alors du jeu accordé à l'activité de chacun de ses membres. Je ne conteste pas que cette prise de possession, que cet avènement à la majorité,

qui sont des faits récents dans l'histoire des peuples, n'aient donné lieu à de nombreux écarts et n'aient été signalés par quelques désordres. Il est rare qu'on ne commence pas par abuser des choses avant que d'en jouir. Mais en même temps, on a pu remarquer et constater que l'éducation individuelle s'améliore par une longue pratique de la liberté et que de cette latitude d'action, exercée à l'envi, naissent des sentiments d'ordre, de sagesse, de prévoyance et de sagacité réciproques, qui ne se seraient jamais développés sous l'empire d'un régime préventif ou d'une tutelle administrative. C'est ainsi que les passions déréglées s'apaisent, que les esprits s'élèvent, que les caractères se forment. Les frottements ne sont pas toujours inoffensifs, mais peu à peu les aspérités s'y émoussent. N'est-ce pas là, d'ailleurs, une loi à laquelle nous sommes tous sujets? Avant d'arriver à la maturité, ne faut-il pas franchir l'orageuse période de la jeunesse?

On engage donc les gouvernements et les sociétés dans une fausse voie quand on leur propose des recettes arbitraires contre les inévitables

écarts de la liberté. C'est prendre le change et se préparer de tristes déceptions. On oublie ainsi qu'il y a beaucoup à faire dans un sens opposé, on éternise les malentendus, on s'agite dans le vide, on se condamne à l'impuissance. Il est aujourd'hui question, par exemple, d'imposer la probité commerciale et industrielle à l'aide de règlements et d'aligner tout un code pour assurer la sincérité des produits. C'est une rude entreprise, et les hommes sensés doivent se borner à faire des vœux pour que les législatures s'en tirent à leur honneur. Il faut connaître bien peu l'industrie et le commerce pour ignorer que les entraves de ce genre n'ont qu'un seul effet, celui de nuire aux honnêtes gens; quant aux fripons, le réseau des règlements n'a pas des mailles si serrées qu'ils ne puissent le rompre ou passer au travers. On l'a dit souvent, les lois ne font pas les mœurs, et c'était le cas de se souvenir de cette maxime. On devait aussi compter, plus qu'on ne l'a fait, sur la surveillance naturelle qui résulte du jeu des intérêts, sur le besoin qu'éprouve tout homme, ne fût-ce que par amour-propre, de

ne pas être éternellement dupe. D'ailleurs, puisqu'il s'agit de tutelle et de mesures préventives, pourquoi procéder par catégories et faire une justice de détail? Défendre les individus contre la mauvaise foi des industriels et des commerçants ne suffit pas; il faut que désormais aucune classe de la société ne puisse abuser du public; il faut que le médecin ne trompe plus le malade, que l'avocat, l'avoué et l'huissier n'exploitent plus le plaideur, que le notaire soit empêché de détourner les fonds de son client; il faut armer l'État de pouvoirs discrétionnaires contre tout le monde, même contre les publicistes. Il y a des abus partout, et c'est se montrer inconséquent que de vouloir prévenir les uns en se contentant de réprimer les autres.

Vainement dira-t-on qu'il est possible de pourvoir à tout cela sans entrer dans le domaine de l'arbitraire. Les mesures qui vont contre le jeu libre des intérêts sont nécessairement arbitraires; arbitraires en principe, arbitraires surtout dans l'application. Investi du droit d'empêchement et de surveillance, l'État le délègue à des agents

qui l'exercent, tantôt avec justice, tantôt avec partialité, d'autres fois plus mal encore. Tel est l'écueil éternel d'un régime préventif : il ne supprime un abus, quand il le supprime, que pour en créer d'autres bien plus énormes. Il est vrai que les écoles socialistes remplacent cette intervention du pouvoir dans la sphère des intérêts par divers mécanismes qui ont pour objet d'organiser le travail et de régler scientifiquement la richesse. Ceci rentre dans le domaine de l'utopie pure et se rattache par conséquent à une croyance particulière. Comme terme d'une discussion sérieuse, il ne reste, d'un côté, que la tutelle de l'État, avec l'arbitraire qui en découle; de l'autre, l'exercice de la liberté avec le châtiment en perspective pour ceux qui en abusent. C'est entre ces deux régimes qu'il faut opter.

Quant à moi, mon choix est fait, et rien de ce que je vois, de ce que j'entends n'est de nature à faire fléchir mes convictions. J'ai foi dans les vertus de la liberté; je la crois moins funeste qu'on ne la dépeint et plus féconde qu'on ne le présume. Je vois en elle un principe excellent; quelques

déviations ne me le feront pas condamner à la légère. Il n'est pas de titre qui honore plus l'homme et lui crée plus de devoirs. Si on les méconnaît aujourd'hui, avec le temps ils reprendront leur empire. La liberté ne nous donnera, il est vrai, ni un âge d'or ni un régime entièrement affranchi de souffrances, mais il est permis aussi de douter que cette ère de bonheur se trouve au bout d'une dictature économique ou de spéculations imaginaires.

Juin 1844.

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS

CONTEMPORAINS.

CHAPITRE I.

—

I.

ORIGINES ET FILIATION DES UTOPIES SOCIALES.

—

Avant de s'engager dans l'examen de quelques systèmes contemporains qui se sont fait remarquer autant par la hardiesse aventureuse de la conception, que par la singularité bizarre de la mise en œuvre, il peut paraître utile et curieux de rattacher les témérités actuelles aux témérités passées, et de rechercher si nos pères n'auraient pas eu comme nous leurs velléités de per-

fectionnement absolu et leurs rêves de métamorphose sociale.

Ce qui doit guider le philosophe dans cette étude, ce n'est pas le désir de faire, après beaucoup d'autres, la preuve que l'humanité tourne impérieusement dans le cercle des mêmes idées, et qu'elle est bien le mystérieux *Kneph* des Égyptiens, ce serpent enroulé sur lui-même, symbole implacable d'immobilité. Cette explication de la vie du monde, souvent reproduite, est au contraire plus spécieuse que fondée. Sans doute les problèmes que poursuit la pensée humaine sont peu variables, mais leur formule se modifie profondément de siècle en siècle, et emprunte beaucoup au milieu dans lequel ils s'agitent. Ainsi l'analogie est réelle quant à l'objet, nulle quant au résultat.

Il existe pour ce phénomène une solution bien plus vraie, bien plus consolante, et la voici. La tendance de l'homme à se préoccuper toujours des mêmes recherches, est une inspiration plus forte, plus puissante que lui : il la puise dans sa nature, elle vient d'en haut. Dieu a déposé au sein des cœurs ces mobiles éternels qui font que chaque génération reprend sa toile de Pénélope, et travaille à nouveau sur le même canevas. Quant l'esprit s'engourdit dans sa tâche et n'ajoute plus rien à l'œuvre des siècles, il s'élève

des hommes qui proclament la révolte contre les idées reçues et provoquent des tempêtes dans les sphères de l'intelligence. De là ce mouvement non interrompu, manifeste dans ses haltes même, merveilleux dans ses élans. Ce mouvement peut sommeiller sur un point, mais alors il se révèle sur d'autres, ne laissant rien de stérile dans le domaine de la pensée, embrassant tous les besoins de l'âme, tous les besoins du corps, fécondant la vie, dominant le monde. A ce point de vue, la condition de l'humanité n'est pas de pivoter irrésistiblement sur elle-même, de s'agiter sans espoir et sans succès autour d'un cercle fatal; elle est plutôt dans l'ascension de cette échelle mystérieuse, dont chaque degré rapproche l'homme du ciel.

Les initiatives des esprits qui rompent avec les opinions régnantes, ne sont pas les moins vigoureux instruments de ces transformations successives. Quand même il n'en résulterait qu'un peu de défiance du présent, et le désir de s'en isoler afin de le juger d'une manière plus impartiale, cet éveil serait encore un grand bien. On s'endort si volontiers sur les habitudes prises, même les plus vicieuses et les plus fatales; on se livre si aisément au courant des routines, malgré les protestations du cœur, et les révoltes de la conscience! La négation de ce qui est, en renversant

l'état consenti des sociétés, ramène le problème de leur organisation à ses termes naturels, déplace le terrain de l'examen, et brise les lignes d'une optique de convention. C'est en cela que les cris d'alarme sont surtout utiles; ils secouent l'humanité de sa torpeur, la rendent au sentiment de sa mission, l'obligent à reprendre sa marche à travers les siècles. On résiste, il est vrai, à ses appels subversifs, on se tient en garde contre les systèmes de dénigrement absolu et de rénovations chimériques, mais on les discute, on les combat, et de cette controverse naît le doute qui se traduit bientôt en un besoin de changement. Qu'en résulte-t-il? Une infiltration continuelle d'éléments nouveaux dans un monde en apparence stationnaire, un mélange de témérité et de prudence, de résistance et de mouvement qui constitue la vie et l'essence des sociétés.

Ne serait-ce qu'à ce titre, les ouvriers turbulents de la pensée, les poètes qui arrangent l'univers au gré de leur muse, les penseurs qui croient avoir la conscience et l'inspiration d'un état meilleur, les utopistes enfin, dans la plus belle acception du mot, auraient quelque droit au respect et à l'attention des hommes. Ils comptent dans l'ensemble des existences, comme un stimulant, un aiguillon nécessaires. Quelques-uns sont des insensés, d'autres sont de véritables

révélateurs. Tous sont utiles, car au creuset du temps, la gangue se dégage, et l'or reste. N'a-t-on pas d'ailleurs, à toutes les époques, traité de folie ce qui dépassait le niveau de la sagesse courante? Qui condamna Socrate à la cigüe, le Christ à la croix? Les sages de l'aréopage et du prétoire. Qui jeta Galilée dans un cachot? Les sages de l'inquisition. Même dans les cerveaux les plus aventureux, il peut germer des idées fécondes, comme aussi plus d'une faiblesse se logea souvént dans les têtes d'élite. Archimède courait à demi nu dans les rues de Syracuse; Pascal voyait un abyme à ses côtés; Newton commentait l'Apocalypse, et prenait le pape pour un antéchrist. L'homme est ainsi fait: toujours de la lie, même dans les vases d'élection; toujours des signes d'impuissance à côté des signes de force. Or, si chaque lumière a son ombre, et si toutes les ténèbres ont leurs éclairs, qui oserait professer encore des admirations exclusives ou des mépris absolus? Il faut chercher la vérité partout, même au sein de l'erreur, même dans les rêves. Là est le devoir, là est la science.

Il n'entre point dans le cadre de ce livre de retracer une histoire complète des bizarreries, des témérités de l'esprit humain. La nomenclature en serait trop longue. Les idéologies pures, les théories métaphysiques, politiques ou reli-

gieuses, demeurent réservées pour d'autres études. Ainsi il ne sera question ni des gnostiques, ni des théosophes, ni des mystiques, ni des thaumaturges, ni des grands hérésiarques, dont les spéculations n'ont pu avoir qu'une influence indirecte et lointaine sur le mouvement social. Ces recherches porteront de préférence sur les penseurs qui se sont préoccupés à la fois de ce monde et de l'autre, mais de la terre plus encore que du ciel. Ce départ fait, il en reste encore assez pour que toute audace contemporaine retrouve son analogue dans les âges; pour que tout novateur ait son ascendant, tout réformateur son précurseur. Ce qu'il faut voir surtout dans cette poursuite opiniâtre du problème social, c'est moins son impuissance que son irrésistibilité. N'est-ce pas là le gage d'un succès plus ou moins prochain, et peut-on admettre que Dieu se plaise à pousser impérieusement l'esprit humain vers des recherches éternellement vaines?

Entre les hommes dont le nom se rattache à des expériences d'organisation sociale, il y a dès l'abord deux catégories à consacrer, l'une comprenant les spéculations, l'autre les applications; l'une pour les conceptions demeurées à l'état de rêves, l'autre pour les projets qui ont été convertis en fait. La première catégorie est essentiellement individuelle, la seconde est plutôt collec-

tive; celle-ci embrasse les hommes isolés, celle-là les associations. De l'une à l'autre, il y a toute la distance qui sépare l'imagination de la réalité, l'invention de l'exécution, la théorie de la pratique.

Arrêtons-nous d'abord aux hommes qui se sont inspirés de créations idéales, de fantaisies rêvées, soit pour faire la critique de notre monde, soit pour en organiser un meilleur. Nous passerons ensuite aux sectes qui, se séparant des coutumes en vigueur, ont proclamé et observé un état social à leur usage.

II.

UTOPIES PARTICULIÈRES.

Platon, Thomas Morus, Campanella, Harrington, le chancelier Bacon, Daniel de Foé, Hall, Fenélon, l'abbé de Saint-Pierre, Morelli, Babeuf, Rétif de de La Bretonne, etc., etc.

Sur le terrain des faits, les temps modernes ont vaincu l'antiquité, mais elle leur a laissé peu de conquêtes à poursuivre dans les champs de la pensée. Le plus grand, le plus sublime des utopistes appartient à la philosophie grecque. C'est Platon. Sa République imaginaire a défrayé presque toutes les fictions sociales qui se sont succédé depuis. Tout ce que la raison et le sentiment

peuvent combiner de plus harmonieux, de plus consolant, de plus doux, se trouve à l'œuvre dans ce rêve, idéal complet de la perfectibilité antique. Le souffle chrétien n'a pas passé là-dessus, on le voit; le système de catégories y pèse encore sur les hommes; on y fait une part à l'esclavage comme une nécessité fatale; mais ces sacrifices à l'esprit du temps n'altèrent ni la grandeur de la conception, ni sa beauté, ni son génie, ni sa grâce. L'élan est si heureux que le philosophe va parfois jusqu'à s'affranchir des liens qui l'attachent à son siècle pour atteindre, par une sorte de prescience, à des formes sociales qui se sont réalisées dans les siècles postérieurs.

L'antiquité ne comprenait pas l'ordre sans des conditions inflexibles de hiérarchie. Aussi Platon crée-t-il, dans sa République, trois classes qui ne se mêlent que par exception : les magistrats, les guerriers, les artisans ou laboureurs. Les vertus de chacune de ces classes sont analogues à sa fonction sociale : Aux magistrats la sagesse, aux guerriers le courage, aux ouvriers la tempérance. Race d'or, race d'argent, race de fer; des bergers, des chiens, un troupeau, voilà la société. Ainsi, même dans ce monde de fantaisie, Platon laisse subsister le plus actif dissolvant de toute agrégation d'hommes : la rivalité des castes; il reproduit ces divisions impérieuses, ces barrières

désolantes qui frappèrent d'immobilité les civilisations anciennes et agirent, par voies de compression, sur l'essor du génie humain. L'Inde et l'Égypte n'avaient point procédé autrement. Brames, Xatryas, Soudras; hiérophantes, guerriers, laboureurs, c'est toujours un ordre social fondé sur nos trois organes, la tête, le cœur et les bras; c'est l'intelligence et la force s'attribuant la part du lion sur le travail; c'est une exploitation modérée, mais inexorable dans sa modération. Platon le sent si bien qu'il se prend à reculer lui-même devant son propre ouvrage, et cherchant une issue aux objections, il s'écrie : « Vous êtes tous frères, mais le Dieu qui vous a » formés a fait entrer de l'or dans la composition » de ceux qui sont propres à gouverner les au» tres; aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé » l'argent dans la formation des guerriers, le fer » et l'airain dans celle des laboureurs et artisans. » Mais il pourra se faire qu'un citoyen de la race » d'or ait un fils de la race d'argent; qu'un autre » de la race d'argent engendre un fils de la race » d'or, et que la même chose ait lieu à l'égard » de la troisième race. »

Ainsi, par une heureuse inconséquence, le philosophe déserte lui-même le principe qu'il voulait consacrer. Là où le mélange des castes est possible il n'y a plus de castes et la fusion n'est qu'une

question de temps. Il y a mieux : dans le livre des *lois*, Platon s'efforce d'introduire au sein des mœurs et des intérêts l'égalité absolue qu'il bannissait naguères de son organisation sociale. Après avoir différencié les rangs, il fonde la communauté des biens. « Quelque part que cela arrive « ou doive arriver, dit-il, que les richesses soient « communes entre tous les citoyens. » Encore s'il s'arrêtait là! Mais son rêve l'emporte et il va jusqu'à la promiscuité. « Que les femmes soient com- « munes, que les enfants soient communs et qu'on « apporte tous les soins imaginables pour re- « trancher du commerce de la vie jusqu'au nom « même de la propriété. » Abolir la famille et vouloir perpétuer les castes est une contradiction bien peu philosophique, et, pour l'expliquer, il faut croire que, dans la pensée de l'illustre utopiste, l'une de ces exagérations était l'expiation de l'autre. Ce sont là des tâches, mais par combien de beautés ne sont-elles pas rachetées! Comme tout dans cette république respire le sentiment de l'ordre, l'amour de la justice, la conscience du devoir! Le cœur se dilate, s'épanouit, et l'on est tenté de s'associer à l'orgueil enthousiaste du créateur, lorsqu'arrivé au bout de son œuvre il s'écrie : Voilà bien la plus belle république qui ait jamais existé [1]. »

[1] Voir là-dessus l'*Histoire de l'Économie politique* de M. Blan-

Après la conception de Platon, la plus célèbre est celle du chancelier Thomas Morus, l'*Utopie*, qui a donné son nom à tous les rêves identiques. Thomas Morus ne va pas, comme Platon, jusqu'à la communauté des femmes, il n'admet pas non plus la distinction des castes. On sent que le christianisme a passé par là avec ses influences chastes et libérales. Monogamie absolue, fraternité universelle, pudeur dans les rapports entre les sexes, fusion de catégories entre les hommes, c'est un pas de fait sur l'idéal des Grecs. On s'explique à peine comment Morus a pu se rattacher au préjugé antique par son plus mauvais côté, l'esclavage. L'île d'Utopie a des esclaves, peu nombreux, il est vrai, deux par familles de quarante personnes, mais de vrais esclaves pourtant. La base de ce gouvernement est l'élection. On a un *Philarque* pour trente familles et un *Protophilarque* pour chaque dix Philarques. Le conseil des Protophilarques se renouvelle chaque année, ainsi qu'un sénat qui procède d'un autre mode électif. Le roi seul est nommé à vie par ces deux assemblées, représentation libre et mobile des familles. La communauté des biens est en vigueur dans l'île d'Utopie. Les magistrats distribuent les instruments de travail, et la production, réalisée par

qui, tome I, chapitre III. L'utopie de Platon est parfaitement appréciée dans cet ouvrage au point de vue économique.

tous, appartient à tous. La tâche corporelle est d'ailleurs modérée : on ménage, en Utopie, les forces de l'homme. En revanche on songe à ses plaisirs, à ses délassements sensuels. Les repas, pris en commun, sont accompagnés de raffinements inouïs; la musique les égaie, les parfums les plus exquis y flattent l'odorat des convives. User de tout et n'abuser de rien, telle est la règle de la vie. Le mépris des métaux précieux, signes de la richesse, la tolérance religieuse la plus entière, des mœurs douces et paisibles, des usages simples, des lois empruntées au droit naturel complètent cette organisation imaginaire qui, dans bien des détails, côtoie et continue le chef-d'œuvre du philosophe athénien.

Il en est de même d'une foule d'autres fictions qui toutes reproduisent un âge d'or, une féerie à peu près semblables. Ainsi le moine calabrais Campanella, propose sa Cité du Soleil (*Civitas Solis*), création fantastique pleine de grandeur [1]; ainsi Harrington imagine son *Oceana;* le chancelier Bacon sa *Nova Atlantis*, Daniel de Foë son *Essay of projects*, Hall son *Mundus alter*, Fenélon sa *Salente* et son *Voyage dans l'Ile des Plaisirs*, l'abbé de

[1] Campanella est aussi l'auteur d'une fiction intitulée : *Monarchia Messiæ* (Monarchie du Messie). Ces diverses conceptions sont examinées d'une manière plus étendue dans le second volume de cet ouvrage. Voyez le chapitre intitulé : *Des Idées et des Sectes communistes*.

Saint-Pierre son *Rêve de paix perpétuelle*, Morelly sa *Basiliade*, longtemps attribuée à Diderot; Rétif de la Bretonne sa *Découverte australe* [1]. Toutes ces conceptions relèvent de la donnée grecque et ne s'en séparent que par des nuances. Chaque rêveur colore les choses à sa manière et arrange une société au gré de sa fantaisie, de ses tendances, de son humeur. Presque toujours c'est un retour vers la nature plutôt qu'un appel aux raffinements de la civilisation. L'églogue y domine : on y sous-entend comme point de départ le silence des passions, l'harmonie des intérêts, l'union des âmes, l'association des volontés. On suppose des hommes parfaits pour arriver à un monde idéal. Le monument est irréprochable, seulement il n'a point de base. S'il pouvait se tenir en l'air, on aurait une merveille. Hélas! à la première étreinte tout disparaît; on croyait se jeter dans les bras d'une réalité et l'on n'embrasse qu'un nuage.

Ces révoltes ironiques, ces critiques douces et détournées, émanent d'ordinaire des cœurs tendres qui s'affligent des misères humaines, plutôt qu'ils ne s'en scandalisent. Mais il est des tempé-

[1] De nos jours même, l'un des esprits les plus exacts et les plus positifs du siècle, Jean-Baptiste Say, a payé son tribut au besoin de l'idéal dans un roman moral et allégorique intitulé : *Olbie* ou *Essai sur la manière de réformer les mœurs d'une nation.*

raments plus impétueux qui savent rompre ouvertement avec la société et qui, pour la combattre, dédaignent les armes allégoriques. Cette protestation directe a eu des organes dans toutes les époques. Aux premiers temps de l'ère chrétienne, le millénaire Papias; au moyen-âge, ce Roger Bacon, qui arracha tant de secrets à la nature; Arnauld de Villeneuve et Raymond Lulle, ses continuateurs; puis des penseurs comme Giordano Bruno, comme Van-Helmont, Telesio, Marcile Ficin, Pomponazzo, Reuchlin, Pic de la Mirandole, Nicolas de Munster, Galiani, François Patrizio, Cardan, Vanini et Savonarole, le précurseur de Luther; enfin plus près de nous, Hobbes, Ramus, Spinosa, Bayle, Helvétius, Condorcet, Mercier, le marquis de Mirabeau, Gavoty, Babeuf, Rétif de la Bretonne; que de novateurs se sont rencontrés dans le cours des siècles, qui, s'isolant de la société pour la juger, l'ont combattue, les uns avec violence, les autres avec sagesse; les uns superficiellement, les autres avec profondeur! Que le principe de l'autorité fût inflexible ou complaisant, que la discipline des idées fût molle ou impitoyable, que la foi aux traditions fût vive ou relâchée, ces esprits frondeurs ne s'en produisaient, ne s'en révélaient pas moins, soit pour vaincre l'indifférence, soit pour affronter la persécution; pour subir le martyre du corps ou

le martyre de l'esprit, la prison ou la raillerie.

L'histoire est pleine de ces douleurs. Giordano Bruno et Savonarole sont brûlés vifs par l'inquisition; Campanella languit vingt-sept ans dans un cachot et subit la torture sept fois en vingt-quatre heures; Vanini est livré aux flammes après que le bourreau lui a arraché la langue; Roger Bacon est incarcéré comme suspect de sorcellerie; Telesio et Harrington meurent par le poison; Van-Helmont et Pomponazzo sont en butte à des persécutions sans nombre; Hall est dépouillé de tous ses biens, Ramus périt assassiné. Même en des temps plus tolérants et plus voisins de nous, on voit Spinosa se dérober par une vie mystérieuse à des colères implacables; Hobbes, forcé de se réfugier chez l'un de ses disciples; et Fenélon lui-même, l'inoffensif et docile Fenélon, atteint d'un bref pontifical, abjurer sous le coup des vengeances molinistes, les tendres hardiesses de son imagination. N'importe; l'inspiration est si caractérisée chez ces libres penseurs, la mission est si formelle qu'elles triompheront de tous les empêchements, de toutes les tortures, de tous les périls. Ce qui doit se dire se dit, chaque siècle articule ses réserves et la protestation se transmet et se continue d'une génération à l'autre. Tantôt c'est le cœur qui s'insurge, tantôt c'est la raison; tantôt la rébellion est timide, tantôt elle est vé-

hémente. La nuance, le détail, le mode d'expression varient, mais le principe reste le même et le but aussi. La grande famille des utopistes se diversifie, mais ne s'interrompt pas[1].

Au surplus, ces témérités individuelles sont moins significatives que ne le sont les scissions collectives. Entre les unes et les autres, il y a toute la distance qui sépare une opinion d'un acte. Dans tous les temps, il s'est rencontré de ces associations d'hommes, constitués à l'état de protestation vivante. Sous le couvert d'une soumission extérieure, elles ont pu organiser un état dans l'état, un monde dans notre monde. La vie sociale leur semblait tellement antipathique aux principes éternels de la nature, à l'instinct du cœur, aux conseils de la raison, qu'elles ont imaginé et pratiqué une civilisation particulière, mieux appropriée à leurs sentiments et à leurs besoins, à leurs intérêts et à leurs sympathies. C'est l'utopie en action, fonctionnant soit comme appel, soit comme censure. Quelques-unes de ces associations empruntèrent au christianisme

[1] Il nous reste à citer encore Rabelais et madame de Coëslin. Rabelais parle du pays de Thélème où les habitants ont pris pour devise : *Fais ce que tu voudras*, ce qui contribue beaucoup au bonheur commun. Madame de Coëslin donne à son tour, dans sa *Correspondance*, la définition suivante : « *Les passions sont d'institution divine, les vertus d'institution humaine.* » Voilà qui touche, d'une manière bien directe, aux formules de Charles Fourier et de Robert Owen.

ses règles conventuelles, d'autres sa morale, d'autres son dogme. Les plus hardies poussèrent plus loin leurs formules d'émancipation et puisèrent dans la loi païenne une portion de sa liberté dans les rapports des sexes. Toutes eurent la prétention de donner le dernier mot de la civilisation et d'être l'expression la plus avancée de la sociabilité humaine. On va jeter ici un coup-d'œil rapide sur les plus essentielles.

III.

SECTES SOCIALES.

Esséniens et Thérapeutes. — Moraves. — Shakers et Dunkers. — Jésuites du Paraguay, etc.

La première communauté que l'on rencontre dans les siècles est celle des Esséniens, dont la formule concorde si évidemment avec celle du christianisme, que le savant bénédictin Montfaucon ne consent pas à y voir une secte antérieure à son établissement. Les dates sont pourtant décisives et il est hors de doute que, si l'identité existe, il faut faire procéder la loi du Christ de la philosophie essénienne, et non la philosophie essénienne de la loi du Christ. Ce que l'on sait des Esséniens est très précis. Josèphe et Pline con-

firment sur presque tous les points les détails que donne Philon à leur sujet, et qui sont fort explicites, comme on va le voir :

« On les nomme Esséniens, dit l'historien juif, mot que pas une étymologie un peu arbitraire, je ferai venir d'*hosios* (*saint*), parce qu'en effet aucuns mortels ne vivent plus saintement, non en sacrifiant à Dieu des animaux, mais en élevant leurs âmes vers lui. Ils habitent surtout des villages, fuyant les villes pour éviter autant l'infection physique que la contagion morale. Les uns s'occupent d'agriculture, les autres des arts, enfants de la paix. Ils n'amassent ni or ni argent; ils ne cherchent pas à agrandir leurs propriétés par des acquisitions nouvelles. Ils se contentent de ce qui est nécessaire à la satisfaction des premiers besoins de la vie. Pour cela ils ne s'estiment pas moins riches, car la richesse consiste plutôt dans la modération des désirs que dans l'étendue des possessions. Chez eux on ne trouverait pas un seul ouvrier qui voulût travailler à fabriquer une arme d'aucune sorte, une flèche, un dard, une épée, une cuirasse, un bouclier. Il y a mieux; ils se défendent de toute espèce de commerce, source d'avidité et de luxe. Point d'esclaves parmi eux, ils sont tous libres, tous égaux. Ils considèrent la domination comme une injustice et une impiété, tant pour ceux qui commandent que

pour ceux qui obéissent ; ils trouvent qu'elle viole la loi de nature qui a fait tous les hommes frères et disent que l'avarice seule a pu détruire ce lien, en soufflant la guerre ici-bas. En fait de science, ils ne reconnaissent que ce qui concerne l'existence de Dieu et la création de l'univers, et surtout nos lois morales, dans lesquelles règne l'inspiration divine. Ils les étudient en tous temps, mais plus particulièrement le septième jour. Ils se forment à la sainteté, à la justice, à l'économie domestique, aux devoirs sociaux, en se réglant sur trois principes qui résument toute leur doctrine : *Aimer Dieu, aimer la vertu, aimer les hommes.* Leur amour pour Dieu se prouve par la pureté de leur vie, par leur chasteté, par le soin qu'ils ont de tout rapporter à la divinité. Leur amour pour la vertu résulte suffisamment de leur mépris pour tout ce qui est richesses, volupté, vaine gloire, comme aussi de leur patience, de leur frugalité, de leur tempérance, de leur simplicité, de leur constance et de leur respect des lois. Quant à leur amour du prochain ils le prouvent par leur bienveillance, leur équité, leur charité et par un système de communauté, sur lequel il n'est pas sans intérêt de s'appesantir. Les Esséniens n'ont point de maison qui appartienne en propre à l'un d'eux; toute habitation est à tous. Non-seulement ils y vivent en famille, mais le co-

religionnaire voyageur a le droit d'y être admis. Les provisions sont communes, le vestiaire, l'office, le réfectoire sont communs; ils habitent ainsi sous le même toit et mangent à la même table. Nulle part on ne rencontre rien de pareil. Ce que chacun d'eux a gagné par son travail de la journée n'est pas même une propriété particulière : on le verse à la masse pour l'appliquer aux besoins de tous. Les faibles et les malades ne sont ainsi ni méprisés ni abandonnés; ils trouvent le nécessaire dans le superflu des hommes valides, et ils peuvent en jouir sans honte, car c'est également leur propriété. On ne saurait se faire une idée du respect dont on entoure les vieillards Esséniens, de la tendresse qu'on leur porte. On dirait des enfants plein d'amour qui viennent en aide à leurs pères, et ces enfants se comptent par milliers. Voilà de vrais athlètes de vertu, au-dessus des atteintes de la calomnie, car il n'est personne qui ne se soit plu à rendre hommage à la perfection et à la sagesse de leur communauté. »

A ce témoignage de Philon, Josèphe ajoute d'autres détails: « Les Esséniens, dit-il, sont unis par les liens d'une affection mutuelle. Ce sont les meilleurs et les plus moraux des hommes; leur principale occupation est l'agriculture; leur égalité est admirable. Tous les biens sont communs entr'eux, et celui qui est riche ne jouit pas

plus de ses richesses que celui qui n'a rien apporté. Ceux qui pratiquent ce genre de vie, ne sont guère plus de 4,000. Ils n'épousent pas de femmes, et ils n'ont point d'esclaves. Mais ils adoptent des enfants et remplissent les uns vis-à-vis des autres l'office de serviteurs. Ils choisissent, pour gérer leurs revenus, les meilleurs d'entr'eux, et confient aux prêtres la préparation de leurs aliments. » Ailleurs le même auteur complète ces renseignements : « Les Esséniens font peu de cas de leur parure, pourvu que leurs vêtements soient propres et blancs. Ils n'ont pas de ville particulière, mais ils vont se loger les uns chez les autres ; ils n'achètent ni ne vendent, mais chacun fournit ce qu'il a en son pouvoir, et reçoit à son tour d'un autre ce dont il a besoin. Après avoir travaillé jusqu'à la cinquième heure, ils se purifient et vont prendre en commun un repas, qui s'ouvre par la prière. Ils évitent les serments comme marque du parjure, et n'admettent pas les étrangers dans leur communion, sans des initiations et des épreuves préparatoires. »

Telle est la substance de ce que l'antiquité nous enseigne sur les Esséniens. Il est facile de reconnaître les rudiments du christianisme, soit dans cette abolition de l'esclavage, si nouvelle parmi les sociétés anciennes, soit dans ces repas en com-

mun, qui ne sont autre chose que les Agapes ou l'Eucharistie. Ce code essénien est plein de reflets évangéliques; on y voit poindre cet ascétisme qui engendra plus tard les écarts de la ferveur monastique, on y surprend au berceau le sentiment exclusif de l'égalité, poussé jusqu'à la vie commune, on y retrouve les chastes et mâles vertus que prêchèrent les premiers apôtres. Utopie, dira-t-on? Soit: mais l'Évangile lui-même n'est-il pas une utopie? Sur quel point du globe, dans quelle société, à quelle époque, ce divin répertoire de morale a-t-il été entièrement et sincèrement appliqué? Où a-t-on vu la réalisation complète de cette loi de tendresse et de dévouement, d'abnégation et de charité? Cette loi était faite pour des anges, et ce sont des hommes qui l'ont interprétée. Du reste, l'organisation de la communauté essénienne était sur bien des points incompatible avec le développement des sociétés; elle n'a jamais eu ni la majesté, ni la portée de la révélation évangélique. Combinée en vue d'un seul sexe, elle était vouée d'avance à la stérilité et à l'impuissance.

L'association des Moraves ou *Hernhutters*, repose sur une base plus large. La vie commune comprend les deux sexes. L'organisation y est toute de sentiment. « Le cœur trompe moins que la raison, disent-ils. » Et ils se fient plutôt à la

bonté qu'à l'intelligence. Leur religion est un Christianisme très simplifié : aimer Dieu, aimer son prochain, voilà la loi et les prophètes. Chez eux point de prêtres; les anciens disent la prière de chaque jour, et prononcent un discours le dimanche. Le régime est celui d'une égalité absolue, et d'une communauté complète quant aux intérêts. Une vaste maison loge toutes les familles. Celle de Zeist a compté un effectif de trois mille âmes. Chaque frère exerce un métier ou un art, et le produit de son travail, versé à la masse, défraie les besoins communs. Point de distinctions, point de catégories : il n'y a là que des frères, cherchant à se surpasser en bienveillance et en affection mutuelles. La seule hiérarchie qui existe chez les Moraves, est volontaire. Chaque maison choisit un *maître* qui n'a d'autres privilèges que celui d'une responsabilité plus grande. Il traite pour la communauté, et rend ensuite compte de sa gestion. A ses côtés et dans un autre département, figure une *maîtresse* qui préside à l'économie domestique de la maison. Le *maître* et la *maîtresse* ne peuvent être époux, et ce grade ne confère aucun privilège, bien s'en faut, au conjoint non titulaire. On a reproché aux Moraves un état de promiscuité. Tout prouve que ce reproche est une calomnie gratuite. Les mariages sont au contraire chez eux l'objet d'at-

tentions délicates et de soins scrupuleux. L'intérêt n'a rien à y voir : c'est l'inclination seule qui les décide : aussi sont-ils presque toujours heureux. La communauté dote les fiancés, leur fournit un petit mobilier, et un vieillard, en présence de tous les frères, bénit leur union. La communauté se divise en *tropes* qui constituent la nuance religieuse, et en *chœurs* que déterminent les différences d'états, d'âges et de sexes. Il y a les *chœurs* des hommes, des femmes, des veufs et des veuves, des garçons et des filles. La couleur des rubans sert à distinguer les femmes, les veuves et les filles. Il y a peu de célibataires parmi eux. Dans chaque maison, les enfants sont élevés ensemble, comme s'ils appartenaient au même père. L'éducation se poursuit en commun pour tous, sous la surveillance de douze frères, et quand l'âge est venu, on enseigne un art ou un métier à chacun des jeunes pupilles. La maison entière se réunit pour le repas, fête de famille à laquelle président la décence et la gaîté. A la mort d'un frère, ce ne sont pas ses enfants, mais la communauté qui hérite. Les diverses maisons Moraves sont liées entr'elles par des rapports suivis; elles concourent toutes aux efforts d'une propagande qui embrasse les Antilles, l'Amérique continentale, le Nord de l'Europe, le Midi de l'Afrique, et jusqu'au Groënland. Ces mis-

sions empruntent généralement leurs noms aux Écritures: Bethléem, Génésareth, Saron, Galilée. Colonisateurs actifs, il est rare que les Moraves échouent dans leurs entreprises. Ils ont les deux vertus qui triomphent des obstacles : la bonté et la patience.

On le voit : des Esséniens aux Moraves il n'y a que la distance qui sépare le Mosaïsme du Christianisme. La base est la même et plusieurs détails sont identiques. La famille Morave est plus complète seulement, moins ascétique, plus mondaine. Elle ne sacrifie pas la chair à l'esprit, et en ce sens elle se rapproche davantage des plans de Saint-Simon et de Charles Fourier. Chez les Quakers l'austérité se retrouve; le stoïcisme des Esséniens reprend le dessus. Les Quakers, sans négliger le fond des choses, semblent surtout s'être donné pour mission de protester contre les formes sociales. Ils s'attaquent à ce qui n'a qu'une valeur de convention, et s'appliquent à restituer aux mots leur sens rigoureux. Les banales expressions de politesse, les tours vides ou hypocrites sous lesquels la pensée se déguise, sont exclus de leur langage usuel. Ils n'emploient que le tutoiement, n'ôtent jamais leur chapeau en guise de salut, et s'abstiennent de tout serment. Leur seule loi est de dire ce qu'ils pensent et de ne dire que ce qu'ils pensent. Du reste,

une égalité véritable, une dignité réelle, règnent parmi eux, et sous des dehors austères ils eachent souvent des âmes dévouées. Leur morale est celle de l'évangile pris à la lettre : la fraternité en action. Ils ne connaissent point de pauvres; la mendicité est incompatible avec l'amour du travail, et les infirmes et les viellards ont leur caisse d'épargnes dans l'activité commune. Quand l'un d'eux éprouve des revers, ses eo-religionnaires viennent à son secours. L'histoire de cette secte est pleine de bienfaits rendus à l'humanité. On sait par quels proeédés Guillaume Penn fonda sa république américaine. Le premier il comprit que la guerre était un mauvais moyen de colonisation, et que la justice, même envers des sauvages, valait mieux que la force. Après lui, d'autres Quakers protestèrent contre la traite des esclaves. Dès 1727, Woolman et Benezet, chefs de la secte, déclarèrent que l'esclavage était incompatible avec le sentiment de l'égalité chrétienne, et prêchant d'exemple, ils affranchirent tous leurs nègres. Aucune œuvre de charité ne trouva les Quakers indifférents. C'est à eux que l'on doit un comité pour la civilisation des sauvages, mission dans laquelle Warner Millins et sa femme ont employé une portion de leur fortune. Longtemps ont vit madame Frey, de Londres, se dévouer tout entière à l'amélioration de la prison

de Newgate, sentine qu'elle parvint à purifier. Des missionnaires, choisis dans leur sein, acceptent la tâche de visiter les écoles, les hôpitaux, et de remplir sans ostentation, sans amour de vaine gloire, le rôle de consolateurs et de bienfaiteurs. Quelques singularités de leur vie ont pu prêter au ridicule; mais la calomnie n'a eu aucune prise ni sur leurs mœurs, ni sur leur conduite. La pureté, la loyauté, l'amour du travail, la sobriété, la gravité, la décence règlent leurs actions. Ils n'attachent de prix aux choses qu'en raison de leur utilité, et sont trop portés à dédaigner les arts, luxe de l'existence humaine. Voilà le principal écueil de leur doctrine. Elle exclut la poésie, elle étouffe l'imagination, elle repousse les satisfactions délicates de l'esprit et des sens. Cependant la grandeur des vues se retrouve chez eux à propos des travaux industriels. Leur colonie de Coolbrookdale en offre la preuve; les procédés les plus avancés y ont trouvé une application précoce. Des chemins de fer, un pont d'une seule arche, jeté sur la Saverne, un plan incliné pour les bateaux, sont autant de témoignages du génie industriel de ces religionnaires, et sous leurs mains cette vallée anglaise est devenue un asyle de paix, d'ordre, d'activité et de bonheur.

Les Tunkers et les Shakers peuvent être con-

sidérés comme des nuances des Quakers dont ils ne se séparent que par quelques bizarreries religieuses. La communauté des biens, facultative chez les Quakers, est ici, dans bien des cas, obligatoire, et les établissements ont souvent offert le même aspect patriarchal, la même physionomie touchante. Ephrata, New-Labanon ont eu ou ont encore ce caractère. Le célibat semble être la règle de ces communautés ou plutôt de ces colonies religieuses et agricoles. A New-Labanon, on lit ces mots sur la porte de la maison de correction : « Ils sont hors de la grâce. » Les Memnonites partagent, avec les Quakers, l'horreur du service militaire. Plutôt que de céder sur ce point, ils ont préféré l'expatriation : ils occupent quarante villages dans la Russie méridionale. Les Baptistes, les Anabaptistes et leurs variétés, se rattachent aux sectes qui précèdent par une tendance à la communauté sociale. Les Lecteurs de Suède seraient plutôt des Illuminés à la manière de Swedenborg, absorbés dans la méditation des écritures et dans la recherche d'une exégèse mystique. Les Doukhobortses, schismatiques grecs, vont jusqu'à la promiscuité. Les Sandemaniens, les Adamites, les Glassites, les Millénaires et une foule d'autres se confondent par quelques affinités plus ou moins caractéristiques, et rappellent l'organisation conventuelle mêlée à des combi-

naisons sociales. Dans presque toutes ces sectes, les agapes, ou repas en commun, font partie de la règle et remplissent un rôle.

Un essai caractéristique dans les mêmes voies est également celui des missions de l'Uruguay et du Parana. Ces Missions ou *Réductions*, fondées par les Jésuites, semblent avoir été soumises à un régime patriarchal, mêlé de discipline catholique. Il n'est pas douteux que les Indiens ne lui aient dû longtemps un bonheur qui les a fui depuis qu'on les a violemment séparés de leurs civilisateurs religieux. La vie de ces Réductions tendait à faire passer dans la pratique la fraternité, le dévouement mutuel, l'obéissance naïve des premiers âges du christianisme. La communauté y existait plutôt dans les mœurs que dans les lois. Chacun y avait son champ, son troupeau; mais il existait, en dehors de cette propriété individuelle, un domaine appartenant à tous, exploité par tous, que l'on nommait *la possession de Dieu*. Les produits en étaient affectés à l'entretien des infirmes, à la guérison des malades, aux frais de la guerre, aux calamités causées par la disette, au payement du tribut envoyé au roi d'Espagne. Quant aux hameaux, bâtis sur un plan uniforme, ils réunissaient les conditions désirables de salubrité, d'harmonie et même d'élégance. Ces colonies étaient heureuses et florissantes, lorsque la jalou-

sie de quelques ordres rivaux parvint, en 1760, à faire expulser les Jésuites des contrées brésiliennes. Aucun de ces établissements ne put survivre à cette épreuve. Privés de leurs fondateurs, ils succombèrent tous et ce fut le docteur Francia qui, plus tard, recueillit la succession des Jésuites, et remplaça leur dictature religieuse par le despotisme le plus odieux et le plus raffiné.

A suivre cette récapitulation bien incomplète, il est aisé de se convaincre que les idées de réforme sociale rencontrent toutes, en remontant les âges, leur source cachée, leur filiation mystérieuse. L'absorption de la famille dans la communauté qui préoccupe à la fois Saint-Simon, Fourier et Owen, se retrouve dans Platon, dans Morus, chez les Esséniens, chez les Moraves. Si la formule diffère, le principe est exactement le même. On pourrait le reconnaître encore dans Nicolas de Munster, qui rêve une *famille d'amour*; dans la doctrine du curé de Farein, qui va jusqu'à l'abolition de l'héritage, en disant qu'Adam n'a point fait de testament; dans les mœurs des Piétistes et dans le code singulier que Labadie imposait à ses pieuses néophytes. L'imitation va même quelquefois plus loin, et la division des castes de Platon en magistrats, guerriers et laboureurs, inspire évidemment les trois catégories

de la société saint-simonienne : les savants, les artistes, les industriels.

Quant à la promiscuité, à l'émancipation complète de la femme, à la liberté et à l'égalité des rapports entre les sexes, l'antiquité avait laissé là-dessus peu de chose à faire aux plus ardents disciples de Saint-Simon. On a vu que Platon luimême a quelquefois envisagé l'amour sous cet aspect assez peu platonique; mais d'autres sont allés plus loin. Les sectateurs de Carpocrate, les disciples de Prodicus, les Florians dont parle Philastre peuvent passer pour les continuateurs des Lupercales et des mystères de la Bonne Déesse. Les Dulcinistes, les Fossariens, les Multipliants, les Picards, les Vaudois, les Frères de l'Esprit libre, ne professaient pas une morale plus austère, et leurs assemblées pieuses n'étaient qu'un prétexte pour couvrir de nocturnes orgies. N'a-t-on pas vu au moyen-âge un Tanquelin marcher, par la conquête des femmes et la fascination des maris, vers une sorte de théocratie, se procurer une liste civile à leurs dépens, et se promener dans les rues sous l'escorte de trois mille disciples armés? David Georges allait plus loin en théorie, et véritable précurseur du chef de la famille de la rue Monsigny, il disait : « La promis-« cuité des conjonctions sert à vaincre la chair, « à devenir spirituel, et à avoir une postérité

« sainte. » Le persan Mazdak n'était pas d'un autre avis; Rahmoun-Roy, le brame philosophe, admettait aussi qu'il fallait faire quelque chose pour l'autre sexe, et Frank, juif de Valachie, s'élevait contre la prière hébraïque, qui dit: « Bénis « sois-tu, créateur, de ce que tu ne m'as point « fait femme. » Les femmes, de leur côté, n'ont, dans aucun temps, renoncé à se faire par leurs mains la place qu'elles méritent. S'agit-il d'une émancipation intellectuelle, on rencontre Hypathie qui succède à la chaire de Photin; Agapie, chef d'une branche de gnostiques; Priscilla et Maximilla, fondatrices de sectes? S'agit-il d'émancipation mystique, on trouve Mlle Brohon, Mlle Schurman, Antoinette Bourignon, Mlle Cheret, Jane Leade et la baronne de Krudener. Enfin, dans la voie d'une émancipation purement sensuelle, le choix des noms est seul embarrassant, et il suffit de citer, comme célèbres par leurs écarts, Marguerite Porrette, Guillermine la Milanaise et d'Abantonne, la grande prêtresse des Turlupins. On le voit, la femme libre n'a manqué à aucune époque.

Les parodies de la mission du Christ ne sont pas rares non plus. Une femme, Gemaïma Wilkinson, prétend que Jésus s'est incarné en elle et lui a transmis le don des miracles. Elle convoque ses disciples en disant qu'elle va marcher sur les

eaux. Quand ils sont rassemblés : « —Croyez-vous en moi, leur dit-elle ? — Oui, répliquent-ils. — Très-bien! poursuit la prophétesse, alors le miracle n'est pas nécessaire. » Van-Helmont se fait envelopper de langes et exige qu'on le dépose dans une étable : cela suffit pour qu'il se croie un Christ. Un juif de la Moldavie se choisit douze disciples et affecte de ne parler qu'en paraboles. Toutes les lubies ont des représentants. Ceux-ci comme les millénaires, attendent la réapparition de Jésus à jour, à heure fixes, et le président Agier, supputant d'après Isaïe, va jusqu'à fixer cet événement à la date de 1849. Ceux-là, rêvant l'unité du globe, le placent tout entier dans les mêmes mains, et Isidore Isolanis, précédant M. Buchez, appelle Adrien VI le chef de la république humaine. Fialin, curé de Marsilly, proclame à son tour la république du Christ et compte beaucoup, ainsi que les millénaires, sur la venue du prophète Élie. Ce second avènement du rédempteur doit être accompagné d'une grande félicité terrestre, et, comme l'a dit Saint-Simon après Papias, Lowth et Bellamy, de la réhabilitation de la chair.

Les tendances au panthéisme, inhérentes à la croyance saint-simonienne, revivent dans cette formule des Templiers : « Dieu est tout ce qui « existe; tout est incréé. Dieu étant souveraine-

« ment intelligent, chacune des parties qui le « constituent est douée d'une portion de son in- « telligence. » Les doctrines du nivellement absolu, tel que le concevait Babeuf, respirent dans ce que disait Muncer, le fougueux anabaptiste : « Nous avons un père commun, Adam. D'où vient « donc la différence des rangs et des biens? Pour- « quoi gémissons-nous dans la pauvreté, tandis « que d'autres nagent dans les délices? N'avons- « nous pas droit au partage des biens qui, par « leur nature, sont faits pour être partagés sans « distinction entre tous? Rendez-nous, riches du « siècle, rendez-nous ce que vous retenez injus- « tement. » Les préoccupations sur le sort des classes pauvres et l'organisation d'un travail moins léger pour les uns, moins lourd pour les autres, sont la base et le but de toutes les utopies demeurées à l'état spéculatif, et de toutes les associations qui ont passé par les épreuves de la pratique. Le principe était écrit dans l'Évangile : il suffisait de l'en dégager. Les scrupules de M. Owen sur le droit qu'a la société de rendre l'individu responsable de ses actes, défrayent les doctrines des Antinoméens[1], des Pélagiens, des Familistes, des Nécessariens, des Déterministes. Doctrine hu-

[1] Les Antinoméens prétendent que l'homme est irresponsable de ses actes parce que Jésus-Christ a, non-seulement expié le passé, mais encore acheté l'avenir.

miliante pour l'homme et que d'Alembert a ruinée par une pensée aussi profonde que juste : « Quel-
« ques arguments, dit-il, que l'on veuille opposer
« au sentiment, à la conviction intérieure de la
« liberté, l'homme agira toujours comme s'il était
« libre. »

Ainsi notre siècle n'a pas le privilége des théories aventureuses; il ne fait que continuer un mouvement dont il est facile de pénétrer les origines et de fixer la généalogie. L'esprit humain, enfermé dans sa prison terrestre, a de tous les temps cherché une issue et aspiré à des découvertes dans les champs de l'idéal. De là ces analogies, ces similitudes. La continuité des mêmes efforts ne prouve qu'une chose, l'utilité de la poursuite et la grandeur de son objet. C'est le problème de la vie, pôle où tend la pensée, même quand elle désespère de l'atteindre. Sachons donc gré aux hommes qui se dévouent à la tâche de sonder les abymes et de s'élancer vers l'inconnu; respectons-les, même quand ils se trompent; jugeons-les sans esprit de système, sans esprit de dénigrement, car il est possible que l'un d'eux rapporte enfin à nos sociétés flottantes, la branche d'olivier, le rameau de paix, gage d'alliance entre la terre et les cieux.

—

CHAPITRE II[1].

—

SAINT-SIMON ET LES SAINT-SIMONIENS.

—

Tant que le saint-simonisme est demeuré debout avec ses prétentions exclusives et ses allures étranges, nul bon esprit, en dehors du noyau des adeptes, n'a pu avoir ni le désir, ni la pensée de s'occuper à fond de ses théories. Alors toute louange eût été prise en mauvaise part; toute critique se serait trouvée en concurrence avec des poursuites judiciaires. L'école nouvelle était d'ailleurs si fière d'elle-même; elle se présentait avec un tel aplomb, elle avait une foi si robuste dans la supériorité de ses doctrines, qu'on n'osait pas se commettre au sein de ce monde de féeries, encore moins verser des paroles de désenchantement sur ces jeunes et ardentes convictions. Ensuite, comment aurait-on posé les termes du débat? Sur quel terrain aurait-on porté l'examen? Si l'on niait ou si l'on marchandait la prémisse saint-

[1] Écrit en 1835.

simonienne, on était récusé; on restait désarmé si on l'admettait. La discussion roulait ainsi dans un cercle vicieux.

Un autre obstacle existait. La religion fonctionnait sans doute; elle avait ses prêtres, elle avait même ses temples, comme on le verra, mais sa loi lui manquait. Le Moïse de cette révélation n'avait pas écrit ses tables. Il avouait lui-même que la grande inconnue du problème social n'était pas dégagée, ne pouvait pas se dégager encore. Il se disait Messie sans doute, mais Messie incomplet, obligé de chercher, en dehors de lui, ce qui manquait à sa formule synthétique de l'humanité. De leur côté, ses néophytes employaient leurs veilles à des études sérieuses et à de grands travaux préparatoires. Lors donc qu'on voyait ces hommes si jeunes et presque tous si consciencieux, s'unir pour la recherche des grandes vérités morales, philosophiques et religieuses, s'embarquer sur l'océan orageux du doute, dans l'espoir d'aborder un jour à un monde nouveau; quand on les voyait mettre en commun leurs pensées en même temps que leurs biens, chercher la lumière au milieu de ces théories confuses, on hésitait à condamner cette tentative, on s'abstenait, on attendait. On savait que dans leurs réunions intimes, ces audacieux penseurs agitaient avec une grande liberté d'esprit

les mystères éternels, écueil de l'orgueil humain; on doutait toujours, et avec quelque raison, que tant d'efforts, tant d'énergie, tant d'originalité vinssent aboutir seulement à des résultats négatifs. On se taisait, on devait se taire.

Aujourd'hui ces motifs de réserve n'existent plus, au même degré du moins. La phase active et militante du saint-simonisme est complètement terminée; il a dit à peu près ce qu'il pouvait dire, fait ce qu'il pouvait faire. Sa synthèse est complète en ce sens qu'elle compose la somme totale des forces mises en commun, et qu'elle a touché, dans ses dernières tentatives, à la limite de l'impuissance. Les diverses théories que la foi nouvelle se sentait la mission d'enseigner ont été proclamées, les unes hardiment, les autres timidement. Elles ont eu le privilège de secouer d'un long sommeil la propriété et l'héritage, puissances inviolables jusqu'à ce jour, et il se peut qu'en faisant au travail une plus grande place, elles aient pressenti les tendances des civilisations futures.

Il est dans notre conviction que le saint-simonisme aura été plus profitable et plus fécond comme menace que comme appel. S'il a rallié peu de sympathies en dehors de sa petite sphère d'adeptes, en revanche il a effrayé plusieurs privilèges qui s'étaient promis une marche calme et lente vers

des envahissements ultérieurs. Voilà le service le plus réel qu'il ait rendu. Il a tout critiqué avec verve, avec esprit; mais il s'est montré impuissant pour trouver une bonne formule d'organisation. Nous voulions indiquer ce fait avant d'entrer dans son histoire. Nous désirons constater aussi que l'heure actuelle est bien choisie pour un examen de ses travaux. On doit aux morts la vérité tout entière.

I.

SAINT-SIMON.

« Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que se faisait éveiller, à dix-sept ans, Saint-Simon, issu, s'il faut l'en croire, de Charlemagne, et incontestablement porteur de l'un des plus beaux noms de notre histoire. Nulle vie ne fut, en effet, plus tourmentée que la sienne, plus originale, plus aventureuse. Soldat de l'indépendance américaine, il servait sous Washington et passa colonel à vingt-trois ans. « La guerre, en elle-même, « ne m'intéressait pas, dit-il; mais le seul but de « la guerre m'intéressait vivement, et cet intérêt « m'en faisait supporter les travaux sans répu-

« gnance..... Ma vocation n'était pas d'être sol-
« dat ; j'étais porté à un genre d'activité bien dif-
« férent, et je puis dire contraire. Étudier la
« marche de l'esprit humain, pour travailler en-
« suite au perfectionnement de la civilisation, tel
« fut le but que je me proposai. »

La révolution française trouva Saint-Simon en Espagne[1]. Revenu à Paris, et jaloux de se tenir à l'écart des affaires politiques, il tourna son activité vers des spéculations et trafiqua sur les domaines nationanx, en compagnie d'un Prussien, le comte de Rœdern. Saint-Simon déclare dans son auto-biographie, et sa vie témoigne en faveur de ce fait, qu'il ne désirait pas la fortune comme but, mais seulement comme moyen. « Fonder « une grande école scientifique et un grand éta- « blissement industriel, voilà quelle fut mon am- « bition, » écrit-il lui-même.

Sa première association ne fut ni longue ni heuheureuse. En 1797, il se retira des affaires, ne prenant pour sa part que 144,000 livres. Le reste, qu'il laissa au comte de Rœdern, fut perdu. Dès-lors Saint-Simon s'interdit toute autre entreprise

[1] A l'âge de dix-neuf ans, Saint-Simon avait envoyé au vice-roi du Mexique un mémoire sur la jonction des deux océans au travers de l'isthme de Panama. Six ans plus tard il proposa au gouvernement espagnol un plan de canal qui devait établir une ligne navigable de Madrid à la mer. L'idée d'appliquer l'armée aux travaux d'utilité publique se trouve en germe dans ce projet.

du même genre. La période commerciale de sa vie était close; il abordait la période scientifique et expérimentale. Pour s'initier aux rudiments de la science, il se fit écolier à la manière des grands seigneurs, en attirant les professeurs chez lui, au lieu d'aller chez eux. Logé d'abord en face de l'École Polytechnique, il reçut à sa table des physiciens pour apprendre la physique, des astronomes pour apprendre l'astronomie; il sema çà et là, dans tout le corps enseignant, des pièces d'or qu'on oubliait de lui rendre. Quand il eut acquis de la sorte assez de notions mathématiques, il se rabattit sur les physiologistes, et déménagea pour s'établir près l'École de Médecine. Ainsi, il étudia, non sans quelques frais, mais avec toutes ses aises, d'une part la science des corps bruts, d'autre part la science des corps animés.

L'expérience qui suivit fut celle des voyages. Saint-Simon parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, ne rencontrant dans la première aucune idée capitale et neuve, surprenant l'autre au milieu de sa philosophie mystique, état d'enfance de la science générale. Il ne rapporta rien de cette expérience, si ce n'est la preuve personnellement acquise d'une situation arriérée et confuse. C'est à l'époque de cette tournée européenne qu'il faut rattacher la visite étrange que Saint-Simon fit à Mme de Staël, et sa proposition plus étrange en-

core. De passage à Genève, le philosophe demanda la faveur d'être reçu à Coppet; et à peine entré : — « Madame, dit-il à la baronne, vous êtes la « femme la plus extraordinaire du monde, comme « j'en suis l'homme le plus extraordinaire : à nous « deux, nous ferions sans doute un enfant encore « plus extraordinaire. » Mme de Staël eut l'esprit assez bien fait pour prendre la proposition en bonne part. Elle en rit,

De retour de ce pèlerinage, Saint-Simon se livra à une autre expérience; il épousa Mlle de Champgrand, aujourd'hui Mme de Bawr. « Je voulais user du mariage, dit-il lui-même, comme « d'un moyen pour étudier les savants, chose qui « me paraissait nécessaire pour l'exécution de « mon entreprise; car pour améliorer l'organi- « tion du système scientifique, il ne suffit pas de « bien connaître la situation du savoir humain : « il faut encore saisir l'effet que la culture de la « science produit sur ceux qui s'y livrent; il « faut apprécier l'influence que cette occupation « exerce sur leurs passions, sur leur esprit, sur « l'ensemble de leur moral et sur ses différentes « parties. » Cette étude fut la plus coûteuse de celles que Saint-Simon avait réalisées jusque-là. En bals, en dîners, en soirées qu'il regardait comme une source féconde d'expériences, il dévora toute la somme qui lui restait de sa liquida-

tion avec M. de Rœdern. Ce fut une sorte de tourbillon qui dura douze mois. Calme au milieu de ce bruit, jugeant les autres sans en être jugé, essayant toutes choses, le mal et le bien, le jeu, l'orgie, l'entretien décent, la discussion élevée, pour avoir l'expérience de tous les caractères et de toutes les positions; gastronome, débauché, prodigue, mais par système plutôt que par instinct, Saint-Simon vécut en un an cinquante années; il se précipita dans la vie au lieu d'y marcher, afin d'acquérir avant le temps la science du vieillard; il usa et abusa de tout, pour pouvoir faire, un jour, tout entrer dans ses calculs; il s'inocula les maladies du siècle, afin d'en fixer plus tard la physiologie complète. C'était une vie purement expérimentale; la juger au point de vue ordinaire eût été folie.

« Si je vois un homme, disait-il, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale, fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd : il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique; si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises; s'il s'efforce de trouver les moyens

de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu. »

Vertu ou vice, Saint-Simon s'y ruina complétement, et alors, au lieu de pouvoir trancher du Mécène vis-à-vis de la science, ce fut au tour de la science de l'aider et de venir à son secours. Elle s'y prit moins magnifiquement que lui, car elle destinait le philosophe à une dernière expérience, celle du dénuement et de la misère. Pressentant cette épreuve du besoin, Saint-Simon avait déjà jeté le plan d'une rémunération populaire pour les savants et les hommes de génie, dans ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, morceau bizarre qui trahissait le tour de ses idées. « Ouvrez, disait-il, ouvrez une souscription de« vant le tombeau de Newton, souscrivez tous « indistinctement pour la somme que vous vou« drez. — Que chaque souscripteur nomme trois « mathématiciens, trois physiciens, trois chi« mistes, trois physiologistes, trois littérateurs, « trois peintres, trois musiciens. — Renouvelez « tous les ans la souscription; partagez le pro« duit de la souscription entre les trois mathé« maticiens, les trois physiciens, etc., qui au« ront obtenu le plus de voix. — Les hommes

« de génie jouiront alors d'une récompense digne
« d'eux et de vous. »

Tel était le thème. Le développant dans une série de lettres, Saint-Simon partageait l'humanité en trois grandes catégories, cherchant à prouver à toutes, et avec des arguments appropriés à chacune, l'excellence de sa méthode de rémunération; puis il établissait la formule suivante : le pouvoir spirituel entre les mains des savants; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires; le pouvoir de nommer les individus appelés à remplir les fonctions de grands chefs de l'humanité entre les mains de tout le monde : pour salaire aux gouvernants, la considération. — Tout ceci, on le voit, a peu de valeur. C'est du Platon et du Morus à l'état d'amalgame; c'est un rêve après mille rêves, une innocente utopie qui se termine par une prosopopée : « Rome renoncera à la prétention d'être « le chef-lieu de mon église; le pape, les cardi- « naux, les évêques et les prêtres cesseront de « parler en mon nom, etc. » Le seul fait qui résulte de cet opuscule, c'est la tendance du théosophe, déjà fortement accusée. Cette tendance se caractérisa mieux par la suite, lorsque ses travaux de philosophie et d'économie industrielle semblèrent appeler la religion comme leur dernier corollaire.

Mais d'autres ouvrages devaient jalonner cette route. Le premier fut une réponse à un programme de Napoléon. Napoléon avait dit à l'Institut : « Rendez-moi compte des progrès de la « science depuis 1789; dites-moi quel est son « état naturel et quels sont les moyens à employer « pour lui faire faire des progrès. » A cette question, Saint-Simon avait répondu d'abord par son *Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, vaste étude qu'il se sentit lui-même incapable d'aborder, et qu'il réduisit à des proportions plus académiques dans ses *Lettres au bureau des Longitudes*. Là, comme on le pense, il n'accepta le programme de l'Institut que comme prétexte et comme cadre. Au lieu d'y recevoir l'impulsion, il la donnait; au lieu de régler le passé, il arrangeait l'avenir; il faisait de la prophétie quand on lui demandait de la statistique. La pensée fondamentale de ce travail était toujours de pousser les savants vers une œuvre de réorganisation. Il disait : « Depuis le quinzième siècle jusqu'à ce jour, « l'institution qui unissait les nations européen« nes, qui mettait un frein à l'ambition des peu« ples et des rois, s'est successivement affaiblie; « elle est complètement détruite aujourd'hui, et « une guerre générale, une guerre effroyable, « une guerre qui s'annonce comme devant dé« vorer toute la population européenne, existe

« depuis vingt ans et a moissonné plusieurs mil-
« lions d'hommes. Vous seuls pouvez réorganiser
« la société européenne. Le temps presse, le sang
« coule; hâtez-vous de prononcer. » Comme gage d'union et de progrès, Saint-Simon concluait en demandant une sorte de magistrature intellectuelle, magistrature d'où est issue, comme dérivation logique, la hiérarchie des capacités, base de la famille saint-simonienne.

Ce travail n'est pas le seul qu'ait laissé Saint-Simon sur ces matières philosophiques. Les *Lettres sur l'Encyclopédie,* les *Mémoires sur la gravitation* et sur *la Science de l'homme*, se rapportent à cette époque et à cette série d'études.

Pendant que le réformateur poursuivait ainsi une tâche pénible et méconnue, de grands événements politiques agitaient la France et l'Europe. La Restauration venait d'arriver, et avec elle se manifestait un retour vers les noms d'une importance historique. Saint-Simon, pauvre alors, vivant de secours, et simple copiste au Mont-de-Piété, à raison de mille francs par an, eût sans doute été admis aux faveurs de la cour nouvelle, si la direction étrange de ses idées n'eût éloigné de lui toutes les offres et toutes les avances[1]. On

[1] Le seul homme qui vint alors au secours de Saint-Simon d'une manière efficace est un nommé Biard, autrefois son employé. Cet ami dévoué obligea le philosophe à quitter sa place

ne fit rien, on ne pouvait rien faire pour un novateur pareil; il resta complètement oublié. Aussi, à peu d'années de là, en 1819, publia-t-il une brochure sous le titre de : *Parabole*, dans laquelle les susceptibilités du grand seigneur froissé se laissent apercevoir. Rien de plus hardi, de plus bizarre, et de plus vrai au fond que ce pamphlet, expression d'une rancune plutôt que d'un système.

« Nous supposons, y est-il dit, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poëtes, etc., etc., (*suit la nomenclature*), en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

« Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus imposants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation, et qui la rendent productive dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française ; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation et sa prospérité. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour repousser ce malheur; car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une utilité positive, sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de cette espèce.

« Passons à une autre supposition. Admettons que

au Mont-de-Piété, comme indigne de lui, le recueillit dans sa maison, pourvut dès-lors à ses besoins et fit même imprimer à ses frais les premiers ouvrages de son hôte.

la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts, et dans les arts et métiers; mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour, Monsieur, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le duc de Bourbon, madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon et mademoiselle de Condé.

« Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'état, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands-vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

« Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte de trente mille individus, réputés les plus importants de l'État, ne leur causerait de chagrins que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal pour l'État.

« D'abord par la raison qu'il serait très facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes. Il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur; beaucoup sont capables d'accaparer les places des princes tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans, etc.

« Les antichambres du château sont pleines de courtisans, prêts à occuper les places des grands officiers de la couronne; l'armée possède une grande quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos ministres d'État! Que d'administrateurs plus en état de bien gérer les affaires des départements que les préfets et sous-préfets présentement en activité! Que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges! Que de curés aussi capables que nos cardinaux, que nos archevêques, que nos évêques, que nos grands-vicaires et que nos chanoines! Quant aux dix mille propriétaires, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux. »

Cette moquerie, si douce et si fine, fut prise en mauvaise part. Les grands noms mis en scène, et trouvés légers auprès des noms industriels et scientifiques, ne passèrent pas condamnation immédiate, et voulurent qu'un procès criminel décidât de leur importance sociale. Ce fut étrange de voir alors le comte de Saint-Simon, le petit-fils du grand seigneur de la cour de Louis XIV, venir se défendre, devant des juges, d'avoir avancé que la mort du comte d'Artois et celle du duc d'Angoulême feraient moins de vide en France que celle d'un habile manufacturier. Singulier procès dont un acquittement ne fit qu'accroître le scandale!

Du reste, cette *Parabole*, que nous venons de citer ne fut aux yeux de Saint-Simon qu'une bou-

tade spirituelle, dont ses disciples ont toujours contesté l'à-propos et la valeur. Il acheva, vers ce temps, des travaux plus graves et plus complets: *la Réorganisation de la société européenne, l'Industrie, l'Organisateur, le Politique, le Système industriel, le Catéchisme des industriels, les Opinions littéraires, phylosophiques et industrielles*. La publication de ces divers ouvrages, d'un débit difficile, n'eut lieu qu'à la suite de démarches humiliantes et longues. Obscur alors, Saint-Simon se voyait presque toujours obligé d'aller quêter, de porte en porte, l'aumône d'un éditeur. Ces peines ne furent pas les seules. Plus d'une fois l'unique héritier d'un des plus beaux noms de France se vit réduit à l'ordinaire du pain et de l'eau; plus d'une fois il se passa de feu l'hiver pour arriver, à l'aide de privations personnelles, aux honneurs d'une coûteuse et ingrate publicité. Toutes ces douleurs, le philosophe les avait prévues : il ne recula devant aucune d'elles. Un jour pourtant, un seul jour, la tristesse le vainquit, et il chercha dans le suicide un abri contre la privation[1]. Mais la balle

[1] Biard étant mort, Saint-Simon resta sans ressources. Voici ce qu'il a écrit dans ses Mémoires Inédits sur cet instant de détresse :

« Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau ;
« je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour
« fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de
« la science et du bonheur public ; c'est le désir de trouver un

n'ayant atteint aucune des parties organiques, il en fut quitte pour la perte d'un œil. S'il était mort de son fait, son autorité à venir en restait singulièrement compromise. D'ailleurs le complément de sa doctrine eût manqué à ses disciples; le *Nouveau Christianisme* n'existait pas. Il survécut donc, valétudinaire et défiguré.

On a vu Saint-Simon débuter par l'expérience personnelle pour arriver à l'enseignement par la voie de la presse, et d'homme du monde devenir ainsi publiciste. Voici maintenant qu'il quitte l'un et l'autre rôle pour s'attribuer la mission d'évangéliste et de prophète. Il déserte la pratique et la polémique pour recourir à la chaire : « En attaquant le système religieux du moyen-âge, di- « sait-il à M. Olinde Rodrigues avant de mourir, « on n'a réellement prouvé qu'une chose : c'est « qu'il n'est plus en harmonie avec les progrès « des sciences positives; mais on a tort d'en con- « clure que le système religieux devait disparaître « en entier; il doit seulement se mettre d'accord « avec les progrès des sciences. » Puis il ajoutait par une sorte de retour vers la réalité : « La der-

« moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise « dans laquelle toute la société européenne se trouve plongée, « qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi c'est « sans rougir que je peux faire l'aveu de ma misère et demander « les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer « mon œuvre. »

« nière partie de nos travaux sera peut-être mal
« comprise. »

Cette dernière partie des travaux de Saint-Simon, c'est le *Nouveau Christianisme.*

On a tant parlé de ce morceau, on l'a exalté avec tant d'affectation, qu'il nous semble utile de ramener les choses dans le vrai. La pensée de Saint-Simon, dans son évangile contemporain, n'est ni saillante ni neuve. Il s'agit toujours d'un plan de réforme religieuse, basée sur cet argument à l'usage des schismatiques de toutes les époques, depuis Arius jusqu'à M. l'abbé Châtel, en passant par Luther : que le christianisme a été détourné de ses voies, et que la profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les églises. L'auteur, après une foule d'autres, commence par établir une distinction entre la parole divine et la parole humaine, entre les révélations et les commentaires, entre le texte et la glose; puis, ces prémisses posées, il en conclut que le christianisme, progressif de sa nature, n'aurait pas dû s'enchaîner dans des liens canoniques; et qu'au contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait, agissant sur le siècle comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les mœurs, suivant le pays, suivant les peuples, suivant les âges, et ne conserver d'éternel que cette parole évidemment divine : « Aimez-vous

les uns les autres. « Le Christ n'avait pas dit autrement. »

Quand il arrive au développement de son idée, Saint-Simon rencontre sa plus belle formule, qui a tous les caractères d'une vérité hors d'atteinte. Du grand principe : « Aimez-vous les uns les au-
« tres, » il tire la conséquence suivante : « La re-
« ligion doit diriger la société vers le grand but
« de l'amélioration la plus rapide possible du sort
« de la classe la plus nombreuse et la plus pau-
« vre[1]. » Tout est là, selon le maître. Unité religieuse, infaillibilité sacerdotale, durée du culte, moralité, influence du dogme. C'est le nouveau christianisme en trois lignes. S'agit-il en effet de trouver les prêtres du culte régénéré? Il va sans dire que ces prêtres seront forcément et naturellement les hommes les plus capables de contribuer, par leurs travaux, à l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Seulement il reste à régler le choix et la hiérarchie des hommes les plus capables. Sur ce point, Saint-Simon n'avait rien fixé, rien prévu; il posait sa doctrine à l'état purement spéculatif. Dans la pratique, l'organisation hiérarchique des

[1] La différence qui existe entre la tendance chrétienne et celle de Saint-Simon, au sujet du sort des classes pauvres, c'est que la première conclut à l'abnégation et la privation, la seconde à la satisfaction et à la jouissance.

plus capables a été une difficulté presque insoluble. Saint-Simon tournait la difficulté sans l'aborder; il faisait de la poésie et non de la logique, quand il chantait une hymne aux puissants, aux philosophes, aux savants, aux artistes en tout genre, pour qu'ils se missent à la tête du culte régénéré, pour qu'ils le rendissent majestueux et beau, pour qu'ils le relevassent au moyen de tous les prestiges et de toutes les magnificences. Cette théorie péchait par les deux bases, car il fallait tout à la fois que les privilégiés du génie voulussent commander, et que les autres se résignassent à obéir.

Si cette organisation indécise et vaporeuse laisse beaucoup à désirer, en revanche, toute la partie critique du *Nouveau Christianisme* est un travail d'une étude profonde et d'un beau caractère. S'attaquant d'abord au catholicisme, Saint-Simon accuse le pape et son église d'hérésie sur trois chefs : 1° L'enseignement vicieux des laïques; 2° la mauvaise direction donnée aux études des séminaristes, et, par suite, l'ignorance et l'incapacité religieuse des desservants du culte; 3° l'autorisation occulte ou patente accordée à deux institutions diamétralement opposées à l'esprit du christianisme, celles de l'inquisition et des jésuites : trois erreurs, trois hérésies capitales du catholicisme, destructives du principe fondamental

de la révélation chrétienne : « Aimez-vous les uns les autres; » trois obstacles dirimants à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Si le pape est hérétique, Luther ne l'est pas moins. Luther, aux yeux de Saint-Simon, est hérétique au premier chef, pour avoir, quand il était maître de sa formule, quand il avait table rase devant lui, proclamé une morale très inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation; il l'est encore pour n'avoir pas, comme Jésus le disait, organisé l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Au second chef, Luther est hérétique pour avoir adopté un mauvais culte, pour n'avoir point appelé, au secours de sa réforme, tous les arts qui charment la vie, la poésie, la musique, la sculpture; pour avoir prosaïsé les sentiments chrétiens; pour s'être privé de l'illusion sensuelle, de l'émotion scénique, que le catholicisme avait si bien mises à contribution. Enfin, Luther est hérétique au troisième chef, parce qu'il ordonne de lire et de ne lire que la Bible, lecture exclusive, immorale souvent, fécondes en révélations sur les turpitudes humaines, nommant de ces vices dont l'existence même devrait être ignorée, lecture trop métaphysique d'ailleurs, et qui n'est pas l'une des causes

les moins actives du dévergondage nébuleux des philosophies allemandes. Donc, sur trois chefs, Luther est hérétique comme le pape l'a été sur d'autres chefs. L'un et l'autre ont dévié du grand axiôme religieux, du but essentiel de toute loi et de tout dogme : l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Pour rétablir le christianisme dans ses voies, il fallait, toujours suivant Saint-Simon, lui restituer un côté sensuel dont l'absence le frappe de stérilité dans son action sociale. Le mot de Jésus-Christ : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, mal compris et plus mal appliqué, avait déterminé, dans la religion romaine, une lutte éternelle et opiniâtre entre la matière et l'intelligence, le corps et l'esprit. Cette lutte allait cesser, car le culte nouveau devait se produire comme un fait à la fois social et religieux, c'est-à-dire sensuel et spirituel.

Voilà ce qu'est le *Nouveau Christianisme*, dans lequel l'auteur a mérité qu'on dît de lui ce qu'il disait de Luther : *Il a bien critiqué, mais pauvrement doctriné*. De cet opuscule ont découlé, pour les disciples de Saint-Simon, d'abord les deux ou trois épigraphes de la foi nouvelle, puis l'appel aux capacités pour qu'elles eussent à concourir au grand œuvre de la rénovation religieuse et so-

ciale; puis encore cet apostolat, tout de persuasion et d'amour, cette nouvelle communion de martyrs à laquelle il n'a manqué que des bourreaux plus farouches; enfin le principe vieux, mais oublié, de l'affection fraternelle entre les hommes, base de la nouvelle organisation sociale qui devra remplacer la force militaire par l'union pacifique, dissoudre l'armée pour enrégimenter les travailleurs.

— Jésus-Christ a préparé la fraternité universelle, dirent les successeurs du philosophe; Saint-Simon la réalise. L'Église vraiment universelle va paraître : le règne de César cesse. L'église universelle gouverne le temporel comme le spirituel, le for extérieur comme le for intérieur. Le science est sainte, l'industrie est sainte. Des prêtres, des savants, des industriels, voilà toute la société, Les chefs des prêtres, les chefs des savants, les chefs des industriels, voilà tout le gouvernement. *Et tout bien est bien d'église*, et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale. — A CHACUN SELON SA CAPACITÉ; A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES.

A côté du texte de Saint-Simon, telle est la glose saint-simonienne.

Quand Saint-Simon eut écrit son *Nouveau Christianisme*, sa santé alla dépérissant chaque jour. Réduit à vivre d'emprunts, en proie au

besoin et accablé de dettes, il n'en conservait pas moins un calme et une sérénité inaltérables. En 1825, le mal redoubla; pendant deux mois il ne vécut que d'eau et de bouillon. Le corps s'en allait, mais la tête n'avait rien perdu de son activité. Malgré ses souffrances, Saint-Simon s'occupait alors de la fondation d'un journal qui devait continuer ses doctrines, et prêchant son œuvre, la suivre dans ses développements. Ce journal était *le Producteur* que le moribond n'eut pas même la joie de saluer comme le vieillard du cantique. Le 19 mai, il mourut dans les bras de quelques disciples, entr'autres M. Auguste Comte et M. Olinde Rodrigues.

On n'aurait rien su des détails de cette mort, si quelques témoins ne les eussent plus tard révélés. Leur pieuse affection n'a pas, on doit le croire, rapetissé le héros. Peut-être même a-t-on eu le soin de le draper pour mourir. Voici, au surplus ce qu'ils racontent. Saint-Simon sentant la vie le fuir, rassembla autour de son lit les confidents de ses pensées, et leur dit :

« Depuis douze jours, je m'occupe, mes amis, de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (*le Producteur*); depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat... La poire est

mûre; vous pouvez la cueillir..... La dernière partie de mes travaux, le *Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé: la religion ne peut disparaître du monde; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas! et souvenez-vous que, pour faire de grandes choses, il faut être passionné... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

Il se fit alors quelques minutes de silence, après lesquelles l'agonisant ajouta :

« Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous. »

Ces mots dits, il porta la main à sa tête, et mourut.

Ainsi, pour résumer Saint-Simon, il faut le voir sous trois aspects bien distincts : comme praticien, comme publiciste, comme réformateur religieux.

Comme praticien, il partit de ce fait, que le seul moyen de pousser la philosophie dans des voies progressives était de se livrer à des expériences successives et personnelles. Cherchant, combinant des actions étranges et inouïes, ou de nouvelles séries d'actions, il s'abandonna sciemment à beaucoup d'épreuves folles; il fut extravagant selon le monde, bizarre, immoral, mal

famé; choses qui lui importaient peu, car il rêvait une moralité nouvelle. Voici comment il définit lui-même cette phase expérimentale :

« 1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible.

« 2° Prendre connaissance, avec soin, de toutes les théories et de toutes les pratiques.

« 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé.

« 4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés. »

Dans la seconde période de sa vie, Saint-Simon récapitula, comme publiciste, les impressions qu'il avait acquises dans sa vie expérimentale; il chercha à les rendre profitables et pratiques pour le monde industriel, scientifique et politique; il essaya par lambeaux, son système de doctrine et d'application générales, dont la synthèse ne devait se trouver que plus tard dans le *Nouveau Christianisme*, attique de son monument.

Enfin, comme révélateur religieux, il couronna ses travaux antérieurs, travaux incomplets et préparatoires, par la théorie d'une civilisation toute chrétienne; il donna la formule qui résumait, suivant lui, le seul principe révélé de l'É-

vangile, le seul article de foi qui fût d'inspiration divine : « La religion doit diriger la société vers « le grand but de l'amélioration la plus rapide « possible du sort de la classe la plus nombreuse « et la plus pauvre, » sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui vaut, à elle seule, tout un code de morale; loi sociale déjà pressentie par le philosophe dans les *Lettres d'un habitant de Genève* et dans la *Parabole*; mieux accusée plus tard par la *Réorganisation de la société européenne*, et par ses autres ouvrages d'économie industrielle; mais énoncée seulement d'une manière formelle dans le *Nouveau Christianisme*, ce testament de Saint-Simon.

II.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Le Producteur.

Le Producteur, on vient de le voir, fut fondé sur le lit de mort de Saint-Simon. Légataire de la pensée du maître, M. Olinde Rodrigues chercha à s'associer quelques esprits sympathiques : il trouva alors, et successivement, MM. Bazard (qui signait Saint-Amand), Enfantin, Cerclet,

Buchez, et d'autres encore, qui ne suivirent pas ou abandonnèrent à mi-chemin l'œuvre de propagande saint-simonienne. *Le Producteur* ne pouvait pas, ne devait pas être une chaire exclusive pour la religion encore au berceau. Les disciples que Saint-Simon avait laissés n'étaient ni assez nombreux, ni assez riches pour pouvoir repousser une rédaction et une organisation étrangères. Une société en commandite se forma pour la publication d'une feuille destinée en grande partie à des articles de technologie et de statistique industrielles. L'intention des principaux coopérateurs était bien de fonder une école, mais le plus grand nombre se bornait à exprimer des sentiments individuels et des opinions isolées.

C'était d'ailleurs à une époque où l'on avait à se défendre sur un autre terrain que celui des idées spéculatives. Comme la réaction politique marchait chaque jour à front plus découvert, la résistance des sentiments et des intérêts s'organisait à l'ombre du libéralisme. Cette formule, dont on a reconnu plus tard l'insuffisance, régnait alors et passionnait les esprits. L'un des chefs futurs du saint-simonisme, celui qui devait prêter à la doctrine l'appui d'une dialectique vraiment vigoureuse, M. Bazard, était lui-même un chef de carbonari échappé comme par miracle à cette échauffourée de Colmar et de Béfort, où Lafayette

joua si bravement sa tête. Les forces vives de la France étaient alors tendues de ce côté.

Placés de la sorte entre deux camps acharnés, les disciples de Saint-Simon auraient été mal venus à faire entendre une parole toute pacifique. Enseigner le dogme du maître, prêcher l'autorité à une époque où l'on abusait de l'autorité, parler d'un christianisme nouveau à des populations que fatiguaient les prêtres, déployer le drapeau d'un schisme en face des susceptibilités orthodoxes du moment, c'eût été se vouer à une prédication stérile et dangereuse. *Le Producteur* tourna l'écueil. Il réserva pour des temps meilleurs la doctrine sociale et religieuse, et ne s'occupa que du développement industriel et scientifique de l'humanité, d'après la théorie de Saint-Simon. Des plumes exercées, des talents pleins de jeunesse, des hommes d'élite, parmi lesquels nous ne citerons qu'Armand Carrel, restèrent alors associés, pour la rédaction de la feuille, au petit noyau de saint-simoniens primitifs, et le succès qu'elle obtint parmi les esprits sérieux résulta en grande partie de ce concours d'intelligences élevées.

Bientôt pourtant, un changement survenu dans le format et dans le mode de publicité ramena *le Producteur* à son unité originaire. De journal hebdomadaire il devint recueil mensuel. Ceux qui l'avaient fondé, puis transformé, le soutinrent

pendant quelques temps encore, après quoi il s'éclipsa un beau jour, faute de 5,000 fr. annuellement nécessaires pour le continuer. Les apôtres n'étaient pas opulents, et les mains qui jusque-là avaient fait les avances, étaient lasses de donner. *Le Producteur* mourut.

Dans sa courte existence, bien que contenu par la crainte d'une saisie judiciaire, il avait posé, en face du gouvernement le plus ombrageux, une foule de questions hardies et radicales. Il avait parlé de l'affranchissement de l'industrie, quand régnaient, dans toute leur gloire, les théories de M. de Mayrinhac et les tarifs de M. de Saint-Cricq; il avait convié et excité à une œuvre d'organisation nouvelle les savants, les artistes, les financiers, ces puissances indépendantes que l'on craignait tant alors. *Le Producteur* avait fait plus encore : il avait prêché l'union et l'oubli à l'opinion dominante, et hasardé des mots de réforme sociale, précoces et audacieux. C'était beaucoup que de se déclarer neutre en temps de guerre, que de se mettre entre deux armées qui se battaient, au risque de se voir frappé par l'une et par l'autre, et avec la certitude d'être impuissant à les pacifier. Ce dévouement opiniâtre, cette patience à éclairer les questions de l'ordre industriel, que compromettaient alors les tendances exclusives de la statistique; cette persévérance

désintéressée dans une œuvre calomniée et méconnue, tout cela caractérise et honore les jeunes philosophes pour qui *le Producteur* fut une espèce de prologue à l'apostolat. Leur tâche était d'autant plus méritoire que le succès ne les servait ni en raison de leur talent, ni en raison de leurs sacrifices.

III.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Enseignement de la rue Taranne. — Exposition de la doctrine.

Quand *le Producteur* fut mort, on put croire que le saint-simonisme avait fini en même temps que lui. La presse philosophique le crut; elle sonna, avec le zèle et la grâce d'une rivale, les funérailles de la doctrine nouvelle. Mais il en est de la parole répandue dans le monde comme de ces semences que le vent promène d'une zône à l'autre, qui traversent les mers dans le bec de l'oiseau, et vont germer loin de la plante qui les vit mûrir. La publicité du *Producteur* avait eu un rayonnement borné, mais choisi : un petit nombre de lecteurs attentifs s'était mis peu à peu dans le courant d'idées de la doctrine, et avait

senti à son unisson. Des sympathies réelles étaient acquises aux principes; le désir de voir les hommes, de les connaître, d'apprendre de leur bouche le complément de la philosophie saint-simonienne tourmentait quelques têtes plus enthousiastes que les autres. On s'écrivit, on s'aboucha. Des correspondances s'organisèrent; des réunions eurent lieu; des centres de propagation se formèrent sur divers points. On procéda même dès-lors à un système d'affiliations, suivies et nombreuses. Quoique les écrivains de l'école eussent été obligés de renoncer à la presse, comme influence périodique, ils s'en servirent, par intervalles, pour consigner leurs idées dans des brochures et dans des livres. Ces ouvrages n'étaient point un cours complet de la philosophie de Saint-Simon, mais seulement des thèmes industriels ou scientifiques, développés d'après la méthode et selon le criterium de la doctrine.

Bientôt aussi un enseignement oral s'ouvrit dans une salle, rue Taranne, et M. Bazard y poursuivit, dans une longue suite de conférences, *l'Exposition complète de la foi saint-simonienne.* Alors les initiations allèrent chaque jour en augmentant. L'école se recruta surtout parmi les hommes qui se paient le moins de rêveries, parmi les élèves de l'École Polytechnique, ce foyer des sciences positives. C'est à cette date qu'il faut reporter

les affiliations de MM. Carnot, Michel Chevalier, Fournel, Dugied, Barrault, Charles Duveyrier, Talabot, et quelques autres qui, avec MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues, composèrent le noyau de penseurs qui devaient plus tard constituer ce que l'on nomma le grand collège.

L'enseignement de la rue Taranne fit faire un grand pas à la doctrine. Les matières se préparaient en commun par MM. Bazard et Enfantin; ce dernier pressant toujours l'autre, éveillant les questions une à une, et les livrant ensuite à la déduction nerveuse, à la sagacité didactique de son collègue. Après avoir parcouru et réglé dans *le Producteur* la série des faits industriels, les esprits impulsifs de l'école expliquèrent, dans *l'Exposition* orale, les autres phénomènes de l'activité humaine et dirent la loi qui devait féconder son avenir. Ce n'était plus alors une démonstration étroite et partielle; c'était la science générale qui allait dérouler ses magnificences.

La première partie de cette *Exposition de la doctrine* ne contenait que fort peu d'indications organiques. La critique y dominait le reste; elle s'y était fait une large part. On y plaçait le vieux monde en présence du nouveau; l'un sur la sellette, l'autre sur un fauteuil de juge. Dans un débat ainsi posé, on devine quel devait être le vaincu.

L'Exposition commence par déplorer la situa-

tion douloureuse dans laquelle se trouve placée la société européenne. La lutte et l'antagonisme sont partout; la cohésion et la concorde ne sont nulle part. Tous les liens se relâchent; le regret et la crainte, la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse prévalent aussi bien dans les relations générales que dans les rapports individuels. Ce désordre, cette anarchie, se retrouvent dans la politique qui nous divise au nom du pouvoir et de la liberté; dans les sciences que rien ne lie entre elles; dans l'industrie que décime le fléau de la concurrence; dans les beaux-arts qui languissent, privés d'inspirations fécondes.

Quand *l'Exposition* a ainsi caractérisé, à son point de vue, les sociétés modernes, elle convie l'humanité à une autre nature de rapports; elle indique aux mortels divisés « un lien d'affection; « de doctrine et d'activité, qui doit les unir, les « faire marcher en paix, avec ordre, avec amour, « vers une commune destinée, et donner à la « société, au globe lui-même, au monde tout entier, un caractère d'union, de sagesse et de « beauté. »

Pour arriver à la démonstration de ce fait, *l'Exposition* procède par la méthode historique; elle ouvre le livre des traditions et fait voir comment l'humanité a marché vers Saint-Simon par les périodes d'égoïsme et d'athéisme; elle base

et fonde son système social sur la science de l'espèce humaine; elle y trouve la justification d'une tendance irrésistible vers l'association universelle, puis elle cherche à deviner quelle sera le père de cette race future, quelle sera la ville initiatrice du genre humain, la ville du progrès moderne, comme l'ont été, aux temps anciens, Jérusalem, la Rome impériale et la Rome chrétienne.

Passant à d'autres intérêts, *l'Exposition* constate par quel abus du fait l'homme a été jusqu'ici, toujours et partout, exploité par l'homme : elle proclame le droit nouveau : « A chacun suivant « sa capacité, à chaque capacité suivant ses œu- « vres; » droit qui est appelé à détrôner les priviléges de la conquête et de la naissance. Personne désormais n'aura recours à la force, car la force n'est utile que pour imposer un abus. D'où il suit que l'ancienne organisation, militaire et oisive, fera place à l'organisation active et pacifique des travailleurs, classés selon la hiérarchie.

De cet appel aux travailleurs conviés à un droit nouveau, *l'Exposition* arrive à l'examen de la loi constitutive de la propriété. Ici la doctrine tranche dans le vif de la richesse actuelle : Jésus a dit : « Plus d'esclavage! » Saint-Simon s'écrie : « Plus d'héritage! » Après quoi comme la nature, qui moissonne des hommes chaque jour, exige un

système quelconque de successibilité, *l'Exposition* y pourvoit et adjuge aux chefs de la doctrine le retour de tous les biens, devenus ainsi à la fois communs et main-mortables, à la charge seule, pour le suprême collége, de faire élever les enfants dans une direction professionnelle, de les doter, de les diriger, de leur tenir lieu de père et d'héritage.

Des vues de législation assez étranges, des critiques générales ou minutieuses sur l'état actuel des sciences humaines, complètent cette première partie de *l'Exposition*. La seconde partie est plus sérieuse, plus travaillée : elle aborde, quoique toujours dans des termes mystérieux et emphatiques, les problèmes de l'organisation future. C'est là que M. Bazard posa les bases réelles de la doctrine qui allait passer à l'état de religion. Le dogme, la morale, le culte, s'y trouvent sinon formulés nettement, du moins indiqués de telle sorte, que plus tard cet écrit put fournir une longue série de thèmes aux enseignements du *Globe*, aux prédications de la salle Taitbout, et aux orageux débats de la famille de la rue Monsigny. Quand M. Bazard mettait en ordre ce lumineux travail, si nourri de faits et d'études, il ne se doutait pas que le texte en serait plus tard invoqué contre lui, et qu'au bout de cette longue traite, épuisé autant qu'épouvanté du chemin par-

couru, il trouverait son collègue Enfantin qui lui crierait : « Marche! » quand il eût, pour sa part, fait si volontiers une halte.

C'est, du reste, ici le moment, à la veille de la transformation retentissante que va subir le saint-simonisme, de résumer sa foi telle qu'elle résulte de *l'Exposition* et des œuvres qui en sont la glose. Il faut seulement laisser à l'écart, comme réservées, les questions qui, dans la suite, soulevèrent des tempêtes.

Commençons par la tête du système : DIEU. Voici le Dieu saint-simonien dans une première définition :

« Dieu est un, Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui; tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme matière, ou, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. L'homme, représentation finie de l'être infini, est, comme lui, dans son unité active, amour; et dans les modes, dans les aspects de sa manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. »

Plus tard M. Enfantin, pour aider les mémoires paresseuses, abrégea cette longue et confuse définition. Voici la sienne :

« Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui.

« Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.

« Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

On le voit : ces formules sont du panthéisme déclaré, sans scrupule et sans voiles.

Après Dieu le Messie.

Saint-Simon était ce Messie. Il ne relevait que de sa mission divine. Comme Jésus, il avait été envoyé pour annoncer au monde une doctrine, doctrine plus complète toutefois, plus sympathique que le christianisme.

« Le monde attendait un sauveur.... Saint-Simon a paru.

« Moïse, Orphée, Numa ont organisé les travaux matériels.

« Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels.

« Saint-Simon a organisé les travaux religieux.

« Donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ.

« Moïse serait dans l'avenir le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme; Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

Pour éclaircir tant soit peu ce mythe, cette fusion du travail matériel et du travail spirituel, absorbés l'un et l'autre dans le travail religieux, il faut avoir la clé de ce que l'on a nommé, dans l'école, le *dualisme* catholique, le combat de l'esprit contre la chair, de l'intelligence contre la ma-

tière. Au lieu d'adopter cette division consacrée jusqu'alors, le saint-simonisme s'annonça comme devant l'annuler, l'heure étant venue. Ces deux principes, éléments d'une lutte éternelle, au lieu de se combattre, allaient désormais se combiner, recevoir une impulsion harmonique, se sanctifier l'un et l'autre, et l'un par l'autre. Avant notre époque, cette cause de conflit, introduite dans les diverses religions régnantes, les avaient rendues, disait l'école, vicieuses et incomplètes. Le principe du bien et du mal proclamé par la Genèse, les dieux bons ou mauvais du paganisme grec et du fétichisme asiatique, avaient amené ce *dualisme* interminable, cet *antagonisme* qui se résumaient, pour l'humanité, en révolte des sens contre la raison, révolte funeste, qui tenait l'âme et le corps dans un état d'irritation et d'hostilité constantes, et qui, passant de l'ordre idéal dans l'ordre positif, réagissait sur les lois, sur les mœurs, sur les habitudes, sur l'organisation sociale et politique; créant ainsi, d'une part, les haines entre individus, de l'autre les guerres entre nations.

Il fallait donc, pour que l'humanité arrivât à la complète harmonie de ses fonctions, que la chair et la matière fussent réhabilitées. Il fallait faire justice, dans une loi nouvelle, de toutes les abominations et de toutes les erreurs de la loi an-

cienne; des supplices volontaires du fakir hindou, comme des macérations et des jeûnes du cénobite chrétien. Les devises catholiques : « Mortifiez-« vous : abstenez-vous, » devises négatives et vieillies, devaient se retirer devant celle-ci : « Sanctifiez-vous dans le travail et dans le plai-« sir. »

Ce dualisme, admis une fois comme élément et comme forme, avait dû se glisser jadis et se répandre, par des fissures imperceptibles, dans l'organisation entière de l'humanité, s'insinuer dans les mœurs et dans les institutions, dans les coutumes des peuples et dans l'esprit des gouvernements. Ainsi la distinction entre la chair et l'esprit avait conduit à reconnaître deux directions, l'une temporelle, l'autre spirituelle ; à proclamer deux maîtres, un empereur et un pape, chacun avec des attributions distinctes. Les paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde. — Ren-« dez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu, » avaient établi pour le christianisme cette prémisse orageuse, dont les conséquences se révélaient dans une guerre de dix-huit cents ans entre le temporel et le spirituel.

Le saint-simonisme ne tolérait pas ce duel ; il n'admettait pas que l'humanité dût être ainsi à tout jamais violentée, tirée à droite par la chair, tirée à gauche par l'esprit, ne sachant que croire

ou de ses instincts ou de ses idées; il n'admettait pas ces deux forces rivales s'annulant dans le choc, ces deux glaives toujours prêts à se croiser, ces deux principes obligés de vivre ensemble et de lutter toujours. Le prêtre de Saint-Simon devait relier, d'après son expression, la chair et l'esprit, et sanctifier l'un par l'autre.

Cette sanctification, cette réhabilitation de la chair n'était formulée toutefois dans l'œuvre de M. Bazard que d'une manière implicite; mais M. Enfantin sut la dégager du fond même de la démonstration et se servir de cette arme contre celui qui l'avait forgée. Quand plus tard la controverse se fut engagée, entre les saint-simoniens, sur les questions de morale, on argua, pour battre les dissidents, de cette partie du dogme, qui n'avait eu d'abord, et dans la pensée même du fondateur, qu'une signification politique.

Ce que l'on voulait en effet, vers ce temps, avant que la famille de la rue Monsigny eût été organisée, c'était la constitution de l'autorité, et la règle de la hiérarchie. On entendait prouver l'utilité d'un cumul, la nécessité d'une fusion entre deux pouvoirs jusqu'alors rivaux et distincts. On voulait dire : « Il n'y a plus un empereur et un pape; il y a un Père. » On méditait un régime qu'à défaut d'autre nom on peut appeler théocratique.

Cette théocratie ou association, comme on voudra, divisait l'humanité en trois classes : savants, artistes et industriels; hiérarchiquement soumis aux premiers industriels, aux premiers savants, aux premiers artistes. Ces chefs devaient administrer les intérêts matériels et intellectuels de la société saint-simonienne, dans les voies et selon l'esprit de la formule du maître : « L'amé« lioration du sort moral, physique et intellec« tuel de la classe la plus nombreuse et la plus « pauvre. » Ils devaient le faire suivant le mode de répartition fixé par la deuxième formule : « A « chacun suivant sa capacité; à chaque capacité « suivant ses œuvres. »

Ainsi par la foi nouvelle et à l'aide de ses organes, la cité, comme le département, comme l'état, comme l'humanité, devait marcher vers un but unique, but immense et fécond! Mais de quelles lois allait-on s'inspirer pour conduire les hommes vers cette terre promise, théâtre de l'harmonie universelle? Quelle allait être la règle fixe et reconnue des nouveaux rapports de l'humanité? Le droit romain et français périssant en un jour, qu'allait-on consacrer à sa place? Aux époques critiques, comme le sont toutes celles que le monde a traversées jusqu'ici, l'humanité pouvait et devait se contenter des lois écrites;

mais une époque organique, l'époque saint-simonienne, appelait LA LOI VIVANTE.

« LA LOI VIVANTE[1], — C'est M. Bazard qui parle, — ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi, c'est l'homme; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce sera celle de Saint-Simon. Bien loin alors que la société s'efforce de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance, elle s'empare de son nom, elle l'incarne en elle; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie d'être. Toutes les lois qui, dans la suite des temps, se produisent comme l'interprétation, le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice deviennent également inséparables de leurs auteurs.

« C'est toujours le législateur qu'on aime; c'est à lui qu'on obéit.... Dans l'avenir, toute loi est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. »

Voilà donc le prêtre, non-seulement chef spirituel et temporel, mais législateur et juge. Il sera plus encore. Il sera le manutenteur et le distributeur de la fortune sociale : il la recevra par voie d'héritage, pour la rendre à chacun et à tous en instruments de travail. Ainsi tout sera

[1] *Exposition*, tome II.

concentré dans les mêmes mains; action impulsive, action coërcitive; tout marchera dans une pensée et vers une fin uniques. Il y aura des millions de bras, il n'y aura qu'une tête. Un homme résumera l'humanité. Toute lumière viendra converger en cet homme pour rayonner ensuite, hors de lui, plus vive, plus féconde, plus pure. Cet homme, ce pontife, ce sera le plus fort, le plus sympathique, le plus *généralisateur* des êtres vivants; il embrassera dans son amour et l'amour du prêtre de la science et l'amour du prêtre de l'industrie; il *reliera* socialement les théoriciens et les praticiens. C'est lui, la loi vivante, qui, d'un coup-d'œil et par une sorte d'intuition, se posera à sa place et règlera ensuite l'échelle des vocations et des aptitudes, la hiérarchie des capacités, et le tarif des salaires; c'est lui qui sera l'angle lumineux de la création nouvelle, qui, abreuvé de l'amour de tous, s'épandra en torrents d'amour; lui qui donnera de l'unité au travail général par la direction harmonique de tous les travaux.

Telle fut la préface du saint-simonisme; tel fut son enseignement public avant l'heure de la pratique. Ces travaux préparatoires portaient l'empreinte d'une conviction lentement et solidement formée. Obscurs souvent, parfois déclamatoires, ils se présentaient enveloppés d'études si fortes,

qu'ils devaient provoquer de la part des critiques une attitude d'estime et de réserve. La chose se passait d'ailleurs dans un petit cercle d'esprits élevés, sans retentissement extérieur, sans éclat, sans scandale. Vers le milieu de 1830, ce théâtre parut trop étroit aux saint-simoniens. Il leur fallait une scène plus vaste et plus orageuse. Ils avaient soif des bravos, peut-être des sifflets de la foule : ils voulaient se produire, attirer à eux, convertir, grandir en puissance, se faire aimer, réunir toutes les pensées en une pensée commune; enseigner au monde l'amour, l'harmonie et la paix. Ce fut alors que l'école devint une famille, puis une église.

IV.

TROISIÈME ÉPOQUE.

L'Organisateur. — Famille de la rue Monsigny. — *Le Globe.* — Prédications publiques.

Le premier retour à une propagande ouverte fut la fondation d'un organe spécial du saint-simonisme. *L'organisateur* parut avec une périodicité hebdomadaire, et cette fois rien d'étranger à l'école n'eut accès dans la feuille qui lui servait d'interprète. *L'Organisateur* fut une chaire purement saint-simonienne.

La fondation de la hiérarchie remonte aussi à la même époque. Dans l'ordre des dates, M. Olinde Rodrigues, le disciple direct de Saint-Simon, aurait dû être le premier pontife de la religion. Mais la loi hiérarchique n'admettait ni droit d'héritage, ni priorité d'avènement; elle ne saluait, ne reconnaissait, n'*acclamait* (ce fut le mot consacré) que la capacité. MM. Enfantin et Bazard se posèrent donc, en leur qualité de membres les plus sympathiques et les plus capables, comme les chefs de la doctrine. On les accepta comme tels. En effet, nul n'avait qualité pour leur disputer la tiare : la date de leur initiation, leurs travaux longs et gratuits, leurs belles et savantes facultés, tout les portait à ce poste, à l'exclusion d'autres prétendants.

On a beaucoup disserté, dans le temps, sur le mérite comparatif de MM. Bazard et Enfantin; on a cherché quelles étaient, en eux, les facultés analogues, quelles étaient les facultés dissemblables. Ce qui semble hors de doute, c'est que la nature de leur esprit excluait, chez ces deux hommes, la pensée d'une longue association, d'une solidarité durable. M. Bazard, élevé à l'école de nos luttes politiques, ayant souffert par elles et pour elles, aimait encore, malgré lui et à son insu, la cause révolutionnaire qu'il avait

défendue longtemps. Plus d'une fois, pour juger la théorie saint-simonienne, il se mit au point de vue du monde profane dont il eût aimé la louange et dont il redoutait le sarcasme. Bon logicien d'ailleurs, penseur infatigable, vulgarisateur habile comme peu le sont, M. Bazard trouvait, sur un thème donné, tout ce qu'il renfermait de déductions et de développements. Il aimait, il caressait, il épuisait ces besognes partielles et de détail; il se reposait volontiers quand elles étaient accomplies, et demandait du loisir pour en embrasser d'autres, par fatigue peut-être, peut-être aussi par sage calcul.

M. Enfantin était d'une nature tout-à-fait opposée à celle-là. S'étant tenu constamment à l'écart de la politique courante, il n'y rattachait aucun souvenir de sympathie ou de haine, il assistait, neutre ou indifférent, à ses péripéties les plus éclatantes; il ne songeait au monde que pour l'attirer à ses propres convictions, et non pour s'occuper des siennes; il ne tenait à lui que par les points de contact avec l'avenir saint-simonien. Sa tête était en travail constant de transformations expérimentales. On eût dit un laboratoire d'idées d'où elles sortaient brutes pour passer au laminoir de M. Bazard. L'un était plus manipulateur, l'autre plus inventeur. Celui-ci écrivait mieux qu'il ne parlait; celui-là parlait mieux

qu'il n'écrivait. M. Enfantin créait la pensée, M. Bazard trouvait la formule.

Si l'on voulait approfondir ce parallèle, il serait facile d'en faire résulter ce regret, que ces deux esprits originaux ne soient pas demeurés dans un poste où ils s'aidaient, où ils se tempéraient l'un l'autre. M. Enfantin harcelant M. Bazard chaque jour, à tout heure, pour qu'à un théorème démontré succédât un théorème nouveau; le provoquant à des hardiesses successives et infinies; lui disant sans cesse « en avant, » quand celui-ci voulait attendre et voir; M. Enfantin, frappant coup sur coup, sans réserve et sans mesure, était la personnification d'un monde nouveau, pressé d'arriver, pressé de jouir, pressé de régner et de s'installer dans une place prise. M. Bazard, cherchant des biais, critiquant beaucoup et doctrinant peu, était l'organe d'un procédé transitoire, d'un pacte de conciliation entre l'ordre rêvé et l'ordre ancien. M. Enfantin se tenait sur la voie de l'imagination et de la théorie, M. Bazard dans celle de la logique et de la pratique; l'un devait s'adresser au sentiment, l'autre à la raison. Que M. Bazard se retirât, et M. Enfantin, livré à lui-même, devenait trop téméraire; que M. Enfantin fît le premier sa retraite, et M. Bazard restait sans force devant ses doutes et ses hésitations : ce n'était plus un chef d'église,

mais seulement un philosophe dans l'acception la plus étendue de ce mot.

Quelques germes de division que continssent ces deux esprits opposés, au jour de l'organisation de la hiérarchie, ils semblaient n'avoir qu'une tête et un cœur. On fonda le collége dans lequel entrèrent les initiés de la première et de la seconde époque, les hommes du *Producteur* et ceux de l'*Organisateur*. Plus tard, le siége de la doctrine fut transféré dans la rue Monsigny, où, à quelques mois de là, devait se grouper et s'installer la famille.

Ceci se passait à la veille de la révolution de juillet. Quand la victoire eut émancipé les idées et les affiches, les saint-simoniens en profitèrent pour se donner une publicité de rues. Un étrange manifeste, signé Bazard-Enfantin, vint se déployer hardiment sur les murs de Paris, à côté d'une proclamation de Lafayette et d'un appel à la branche d'Orléans. Le peuple en rit, mais la chambre des députés, qui était alors disposée à s'effrayer de tout, porta gravement l'affaire à sa barre. MM. Dupin et Mauguin signalèrent, du haut de la tribune, une secte qui prêchait la communauté des biens et la communauté des femmes; imputations auxquelles MM. Bazard et Enfantin crurent devoir répondre le 1er octobre 1830. Voici comment ils le faisaient dans une

brochure adressée à la chambre des députés. Aux formes, aux prétentions assez modérées de cet écrit, il est facile de voir qu'il provenait plutôt de l'impulsion de M. Bazard que de celle de son collègue.

« Oui, sans doute, les saint-simoniens professent, sur l'avenir de la propriété et sur l'avenir des femmes, des idées qui leur sont particulières et qui se rattachent à des vues toutes particulières aussi et toutes nouvelles, sur la religion, sur le pouvoir, sur la liberté, et enfin sur tous les grands problèmes qui s'agitent aujourd'hui dans toute l'Europe d'une manière si désordonnée et si violente; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue.

« Le système de communauté des biens s'entend universellement du partage égal entre tous les membres de la société, soit du fond lui-même de la production, soit du fruit du travail de tous.

« Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété, qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande, une injustice plus révoltante que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête.

« Car ils croient à l'inégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social.

« Ils repoussent le système de la communauté des biens, car cette communauté serait une violation manifeste de la première de toutes les lois morales qu'ils ont reçu mission d'enseigner, et qui veut qu'à l'avenir chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres.

« Mais en vertu de cette loi; ils demandent l'abolition de tous les privilèges de naissance, sans exception, et par conséquent *la destruction de l'héritage*, le plus grand de ces privilèges, celui qui les comprend tous aujourd'hui, et dont l'effet est de laisser au hasard la répartition des privilèges sociaux, parmi le petit nombre de ceux qui veulent y prétendre, et de condamner la classe la plus nombreuse à la dépravation, à l'ignorance, à la misère.

« Ils demandent que tous les instruments de travail, les terres et les capitaux qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient exploités par association et hiérarchiquement de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse la mesure de ses œuvres.

« Les saint-simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété, qu'en tant qu'elle consacre pour quelques-uns le privilège impie de l'oisiveté, c'est-à-dire de vivre du travail d'autrui; qu'en tant qu'elle abandonne au hasard de la naissance le classement social des individus.

« Le christianisme a tiré les femmes de la servitude; mais il les a condamnées pourtant à la subalternité, et partout dans l'Europe chrétienne, nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile.

Les saint-simoniens viennent annoncer leur affranchissement définitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage, proclamée par le christianisme; ils viennent, au contraire, pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre.

« Ils demandent, comme les chrétiens, qu'un seul

homme soit uni à une seule femme; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égale de l'époux, et que, selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans l'exercice de la triple fonction du temple, de l'état et de la famille; de manière à ce que l'individu social, qui, jusqu'à ce jour, a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme.

« La religion de Saint-Simon ne vient que pour mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui, sous le nom de mariage, consacre fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance, de la jeunesse et de la décrépitude.

« Telles sont les idées les plus générales des saint-simoniens sur les changements qu'ils appellent dans la constitution de la propriété et dans la condition sociale des femmes. »

Cette profession de foi, assez explicite, est l'acte le plus net et le plus précis que nous ait légué le saint-simonisme. Cet acte est d'autant plus précieux qu'il établit, à cette date, sur quel terrain et dans quelles limites les deux chefs de l'école entendaient circonscrire leurs débats avec le monde extérieur.

Cependant l'église était constituée, et qui plus est, elle prospérait. Des apports d'argent avaient eu lieu, les membres du collége ayant donné l'exemple; on commençait à pratiquer la mise en commun des biens après l'avoir professée. C'est dans cette période ascendante que le saint-

simonisme crut utile d'avoir de nouveau une feuille à sa dévotion ; feuille dans laquelle l'enseignement oral serait résumé à côté de la prédication écrite et quotidienne. *Le Globe* s'offrit par l'intermédiaire de l'un de ses propriétaires, M. Pierre Leroux[1], écrivain d'un talent élevé. Un acte de cession eut lieu le 18 janvier 1831, et les jours suivants *le Globe* parut avec le sous-titre de *Journal de la Doctrine de Saint-Simon*, laquelle était résumée ainsi sur la première page :

RELIGION.

SCIENCE. INDUSTRIE.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« Tous les privilèges de naissance, sans exception, sont abolis.

« A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Un vif élan de prosélytisme suivit l'apparition du *Globe* des saint-simoniens. Les imaginations inquiètes et curieuses, les têtes rêveuses et en-

[1] M. Pierre Leroux et M. Jean Reynaud refusèrent, comme on le verra tout-à-l'heure, de suivre le saint-simonisme sur le terrain où M. Enfantin voulait l'entraîner. Ils comprirent des premiers tous les dangers d'une réalisation aventureuse, et se renfermèrent dès-lors dans une adhésion partielle et philosophique.

thousiastes allèrent vers eux. La religion recruta des poètes, des philosophes, des artistes, des industriels. A cette date se rattachent une foule d'initiations, celles de MM. Reynaud, Hoart, Émile Péreire; de mesdames Bazard et Saint-Hilaire, et successivement, à quelque distance les unes des autres, celles de MM. Lambert, Saint-Chéron, Guéroult, Charton, Cazeaux, Dugueit et plus tard encore, Stéphane Mony. Nous ne citons que les noms de quelque intérêt. En revanche, la religion fit alors une perte, celle de M. Eugène Rodrigues, néophyte enthousiaste, qui venait de fournir la preuve d'un talent véritable dans ses *Lettres à Burns sur la politique et la religion.* Comme, vers ce temps, les initiés étaient devenus trop nombreux pour qu'ils pussent tous forcer à la fois les portes du collége supérieur, on établit, en manière de noviciat, deux colléges préparatoires du troisième et du second degré, se déversant l'un dans l'autre, et formant ainsi des pépinières où se pourvoyait le grand et suprême collége. Cette phase de succès se résuma par la constitution définitive de la famille, et par son installation dans la rue Monsigny. Ainsi l'association était introduite dans la vie bourgeoise. On avait fondé le ménage à frais communs, la famille en grand pour le monde, la famille en petit pour Saint-Simon; un spécimen de l'humanité future.

Au dehors pourtant la religion faisait du bruit et presque du scandale. Diverses voies avaient été simultanément ouvertes à l'apostolat. Prédications, missions, brochures, polémique quotidienne, tout s'organisait pour la propagande. Sous la direction de MM. Hyppolite Carnot et Dugied, l'enseignement avait été ouvert dans quatre locaux différents : à la salle Taitbout, à l'Athénée, dans la rue Taranne et dans la rue Monsigny. D'hebdomadaires, les prédications étaient devenues quotidiennes; on les appropriait à l'intelligence de l'auditoire; on visait à les rendre vulgaires et simples pour les ouvriers, poétiques et animées pour les artistes, sévères et précises pour les savants. Des centres d'action avaient été fondés par les soins de M. Henri Fournel dans les douze arrondissements de Paris; enfin, cinq églises départementales, à Toulouse, à Montpellier, à Lyon, à Metz, à Dijon, s'étaient déjà mises en rapport avec l'établissement métropolitain.

De son côté, *le Globe* agissait comme un levier infatigable sur une masse de lecteurs que la curiosité conduisait parfois à l'examen, le sarcasme à la réflexion. Au nombre des travaux remarquables qui parurent dans cette feuille, il faut citer une *Économie politique* de M. Enfantin, qui entrait dans les questions courantes, et, sans les prendre au point de vue exclusif et absolu de la doctrine,

les ramenait à un petit nombre de combinaisons pratiques. Le chef saint-simonien descendit même alors jusqu'à proposer, dans l'organisation économique, quelques réformes transitoires.

Il commençait par poser ce principe :

« La société ne se compose que d'oisifs et de travailleurs; la politique doit avoir pour but l'amélioration morale, physique et intellectuelle du sort des travailleurs, et la déchéance progressive des oisifs. Les moyens sont quant aux oisifs, la destruction de tous les priviléges de la naissance, et, quand aux travailleurs, le classement selon les capacités et la rétribution selon les œuvres. »

Ceci établi, M. Enfantin consentait à ne pas exiger tout d'un coup la réalisation rigoureuse et complète de cette théorie. Il admettait des procédés de transition; il les indiquait, il les développait.

Parmi les réformes proposées par le chef saint-simonien, la plus décisive était l'abolition des successions collatérales, prolégomène évident de l'abolition de l'héritage. La succession collatérale, avec ses fractionnements multiples, avec son cortége de procès, plus ruineux encore pour la société que pour les individus, la succession collatérale à douze degrés surtout, était, selon M. Enfantin, une loi civile d'un mérite fort contestable, qu'on pouvait modifier sans que la société en fût

ébranlée autrement qu'à la surface. Il y avait utilité et convenance à discuter si cette succession, appliquée en tout ou en partie au dégrèvement de l'impôt, ne serait pas d'un emploi social beaucoup plus fécond qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa répartition chanceuse; à discuter encore si le respect pour les priviléges pécuniaires de la famille doit s'étendre si loin que l'on préfère à l'intérêt de tous, le droit de quelques parents éloignés, inconnus au défunt, souvent ses ennemis, n'ayant pas, pour combattre des désirs impies et avides, l'affection qui fait patienter un héritier direct, l'amour filial plus fort qu'une pensée de survivance. Ce retour au trésor public de successions éloignées les aurait empêchées d'ajouter, comme elles le font souvent, quelques cent mille francs de plus à l'épargne d'un oisif, et les auraient rendues profitables à la masse des citoyens comme réduction des taxes.

C'était donc là, d'après M. Enfantin, une perception toute faite, une rentrée facile et variable seulement, comme le chiffre de la mortalité annuelle. Que si l'on trouvait un inconvénient et une occasion d'abus à ce que le gouvernement recueillît, gérât, administrât, vendît des propriétés particulières, il était facile d'imposer tel droit progressif et presque équivalent sur les successions, en les frappant d'une manière d'autant

plus lourde qu'elles résulteraient d'une prétention plus lointaine. La conséquence de la même réforme, son complément obligé devaient être une forte augmentation de droits sur l'héritage au premier degré. Cet impôt sur les successions, si considérable qu'il fût, avait, aux yeux de M. Enfantin, des avantages précieux. Il devait prendre la fortune où elle se trouve, au moment où elle change de mains, où elle se déplace, souvent pour arracher à une occupation productive des hommes qu'elle voue désormais à une oisiveté ou partielle ou complète.

Après avoir indiqué ce nouveau mode de perception, M. Enfantin aime à en suivre les résultats et à en indiquer les emplois les plus fructueux. Grâce à l'abolition des successions collatérales et à l'augmentation des droits de succession en ligne directe, on pouvait supprimer, toujours d'après lui, l'impôt sur le sel, la loterie et les contributions indirectes, ou bien encore employer le fond commun qui proviendrait de cette source à des destinations productives, comme l'établissement d'écoles publiques, l'amélioration des voies de transport, l'embellissement des villes, la propagation des bons procédés agricoles, etc.

Sur un autre terrain, l'économie politique du *Globe* rendit, en diverses circonstances, des services essentiels à la cause de l'émancipation in-

dustrielle, que plusieurs écoles avaient déjà chaudement et utilement poursuivie. Les questions de l'amortissement, de l'emprunt, de la dette publique, de l'impôt, dont la presse et les chambres étaient alors saisies, trouvèrent d'intelligents appréciateurs dans la feuille saint-simonienne. Si toutes les solutions qu'elle présentait n'étaient pas acceptables, toutes ses critiques étaient justes, armées de chiffres et de preuves. Nulle part la mobilisation de la propriété et l'institution des banques ne trouvèrent des promoteurs plus zélés. Une banque, pour M. Enfantin, n'était pas une caisse d'escompte choisissant et classant son papier ; c'était une société commanditaire de l'industrie, chargée de distribuer les instruments du travail, de la manière la plus favorable aux producteurs et à la production.

A côté du chef de la doctrine, d'autres publicistes, d'autres savants suivaient diverses thèses politiques et industrielles. Déjà M. Stéphane Mony poussait l'industrie vers des voies nouvelles et progressives. Doué d'une patience admirable, il éclairait tout à la manière de Franklin, en s'élevant de la recherche des faits aux combinaisons théoriques. M. Émile Péreire préludait aussi à cette réputation d'économiste qu'il échangea depuis contre les fonctions d'industriel; l'un des premiers il vengeait la statistique, souvent pro-

fanée; il en refaisait la langue, il en réhabilitait l'emploi; il lui rendait sa conscience de chiffres et sa loyauté de déductions [1].

Plusieurs esprits distingués fondaient aussi la poésie, l'éloquence et la philosophie saint-simoniennes. M. Barrault évoquait l'orientalisme avec ses formes pompeuses et allégoriques. M. Michel Chevalier tonnait sur le monde en périodes si sonores; il lui prédisait une ère si pleine de gloires et de magnificences; il lui donnait un soleil si beau, des moissons si dorées, des fruits si savoureux, des populations si épanouies, tant de canaux et tant de chemins de fer, tant de richesses et tant d'échanges, de telles grandeurs, de telles voluptés, de telles harmonies, que les plus indifférents s'enivraient de ces rêves prestigieux; se laissaient bercer par ces contes fantastiques, qu'on eût dit détachés des mille contes de Shéhérazade. Les philosophes et les moralistes ne demeuraient point en arrière. MM. Leroux, Jean Reynaud, Charles Duveyrier, attaquaient avec autorité le cercle éternel dans lequel roulent les métaphysi-

[1] Le nom de Stéphane Mony et celui de M. Émile Péreire se rattachent à l'exécution du premier chemin de fer qui ait réuni en France les conditions d'art et de traction nécessaires pour y populariser cette merveilleuse découverte. Nous voulons parler du chemin de fer de Saint-Germain à Paris. Ce n'est là en réalité qu'un embryon, mais que de patience, que d'études n'a-t-il pas fallu pour le réaliser, dans un pays où la routine a tant de force et tant d'empire !

ques ancienne et moderne, Dieu et l'homme; ils expliquaient l'un et l'autre par la théorie saint-simonienne; ils discutaient la loi de la croyance, la loi de la hiérarchie; ils expliquaient l'humanité et son histoire, sa perfectibilité infinie, sa progression lente, mais sûre, vers un avenir toujours meilleur. Nobles et consolants travaux, qui ont en eux de quoi payer ceux qui les abordent, même quand ils demeurent infructueux et méconnus!

Cette période d'harmonie et d'union marqua, quoi qu'on ait pu dire, l'apogée du saint-simonisme. Quand, au premier déchirement intérieur, l'anarchie éclata entre ceux qui s'en étaient fait un argument contre le monde, quand on les vit mal gardés par leur doctrine contre les faiblesses vulgaires; lorsqu'en un mot, la fraternité universelle eut brusquement déchiré son programme, il y eut, parmi les profanes, un indéfinissable sentiment de défiance et un temps d'arrêt dans le prosélytisme d'ordre supérieur. Ce qui survint ensuite, en fait de progressions et de conquêtes, résultait de l'élan primitif : c'était presque l'accomplissement d'une loi dynamique.

V.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

—

Schisme. — Scission de la famille. — Retraite de Ménilmontant. — *Le livre nouveau.*

Depuis longtemps, les deux chefs du saint-simonisme étaient combattus par des pensées divergentes. M. Bazard, tout en consentant à passer de l'état d'école à celui d'église, avait arrêté, dans son plan de conduite, de s'abstenir d'éclats immédiats. Il voulait que les théories eussent pénétré dans les esprits avant d'en venir à la pratique : il désirait convaincre et non enthousiasmer; ils s'adressait aux hommes de discussion et d'examen. M. Enfantin ne se résignait pas à cette préparation lente et chanceuse. De toutes les façons par lesquelles on agit sur les organisations humaines, il savait que la plus prompte, la plus décisive, la plus triomphante, c'est l'engouement. Il comptait sur le cœur plus que sur l'esprit, sur le sentiment plus que sur la raison; il voulait passionner les artistes et les poëtes. Que lui importait sa petite famille, à lui qui rêvait la famille universelle, à lui qui comptait réaliser de son vivant une suprématie éclatante et complète, une royauté politique et religieuse? Aussi, dès qu'il vit que M. Bazard ne pouvait plus, ne voulait plus

se mettre à son pas, il résolut de le laisser en route et de continuer seul.

Par quels moyens il resta le maître dans ce conflit d'autorité, cela s'explique, cela se conçoit. M. Enfantin, demeuré seul, avait encore un rôle à jouer; M. Bazard n'en avait plus. Poussé jusque-là dans des voies hardies, ce dernier n'avait pas même la décision nécessaire pour se maintenir au point où on l'avait conduit. Il eût reculé sans doute; et reculer en rase campagne quand on a contre soi le nombre, quand on n'a pour soi que l'audace, c'est être vaincu. M. Enfantin devait donc détrôner, *absorber* son collègue; c'était dans l'ordre.

La rupture éclata au sujet de deux questions capitales, l'affranchissement du prolétaire et l'affranchissement de la femme. L'affranchissement du prolétaire pouvait se poursuivre et s'avouer en face de l'univers. Seulement, il venait se briser contre l'article 291 du Code pénal, et comme vers ce temps les sociétés populaires fatiguaient le gouvernement et la bourgeoisie, il était possible que le parquet prît l'affranchissement du prolétaire en mauvaise part. M. Bazard recula devant cette expérience hasardeuse. Quant à l'affranchissement de la femme, non-seulement il présentait des dangers plus grands encore, mais, en outre, il froissait M. Bazard dans une corde

personnelle. Soit que M. Enfantin laissât à la moralité future une latitude peu édifiante, soit qu'il dit trop ce qu'il voulait faire ou qu'il ne le dit point assez, toujours est-il que son collègue ne voulut pas encourir la solidarité d'un scandale probable. Après de vives discussions, M. Bazard se retira, profondément navré de la lutte, souffrant dans ses affections, triste, blessé au cœur, devant mourir à peu de mois de là.

Alors une scission eut lieu. La famille de la rue Monsigny se sépara en deux camps, l'un aux couleurs de M. Enfantin, ayant foi en lui, quoi qu'il advint ; l'autre dévoué à M. Bazard, et prêt à le suivre dans sa retraite. Le 19 et le 21 novembre 1831, survinrent deux réunions générales de la famille, épisodes caractéristiques dans la vie saint-simonienne. M. Bazard refusa d'y assister ; il se résignait, il s'avouait vaincu. Dans la première séance, M. Enfantin parla d'abord. Il développa la théorie qui le divisait de M. Bazard, l'appel à la femme, conviée au sacerdoce en même temps que l'homme, et à titre égal; il déclara d'une façon solennelle que le saint-simonisme ayant combattu énergiquement et rayé de son évangile l'exploitation de l'homme par l'homme, on ne pouvait ni admettre ni tolérer davantage l'exploitation de la femme par l'homme. Le christianisme, suivant lui, avait émancipé la femme,

mais l'avait tenue dans la subalternité; le saint-simonisme devait affranchir la femme, et la poser comme l'égale de l'homme.

« L'homme et la femme, voilà l'individu social, disait M. Enfantin, l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompétence à la juger. »

Passant de là à la théorie du couple-prêtre, de l'individu social, homme et femme, M. Enfantin ajoutait :

« La mission du prêtre est de sentir également les deux natures, de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels. Sa mission est encore de faciliter l'union des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des êtres à affections vives, et de faciliter également l'union et la vie des êtres à affections vives en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes. »

Et plus loin :

« Qu'elle sera belle la mission du prêtre-social, homme et femme! qu'elle sera féconde! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modérera les appétits déréglés des sens; tantôt, au contraire, il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra reconnaître tout le charme de la

décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté. »

Jusque-là l'auditoire, bien qu'en proie à des sentiments divers, avait écouté en silence; mais, à cette dernière définition, M. Pierre Leroux ne se contint plus : « Vous exposez-là, dit-il à « M. Enfantin, une doctrine que le collége a « unanimement repoussée; je suis venu ici pour « vous le dire; je vais me retirer. » A quoi M. Enfantin répondit : « La preuve de la vérité « de mes paroles, vous la voyez. Voilà l'homme « (et il montrait M. Pierre Leroux), qui repré- « sente le mieux la vertu, telle qu'elle a été con- « çue jusqu'à présent; et, vous en êtes témoins, « la vertu de cet homme ne peut pas comprendre « ce qu'il y a d'universel dans mes paroles. »

Nous le croyons certes bien.

La discussion continua ainsi dans la première séance, mêlée de récriminations et de paroles très amères, et suivie de la retraite des dissidents, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Reynaud, Cazeaux, Péreire et autres. Mais dans la seconde séance, M. Enfantin ne souffrit plus le débat. Après avoir congédié les protestants d'une façon assez brutale, il s'adressa aux fidèles qui lui restaient, et leur montra le fauteuil de M. Bazard, resté vide à ses côtés, comme le symbole de l'ap-

pel à la femme. M. Rodrigues se leva après lui, et fit un autre appel, l'appel à l'argent, dont il voulait, disait-il, inaugurer la puissance morale. Ce jour là, la hiérarchie se modifia une fois encore: M. Enfantin fut déclaré, par M. Olinde Rodrigues, l'homme le plus moral de son temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion nouvelle; puis, avec le même sérieux, M. Olinde Rodrigues se désigna lui-même comme le père de l'industrie et le chef du culte saint-simonien.

L'aspect de la religion se modifia en même temps que la hiérarchie. On laissa de côté le dogme, travail favori de M. Bazard, pour se tourner vers les questions de culte et de morale. On passa de la spéculation à la réalisation. La chair fut solennellement réhabilitée : on sanctifia le travail, on sanctifia la table, on sanctifia les passions sensuelles, le tout en se servant de termes assez lestes, car on attendait que la femme fût venue donner à la religion le code de la délicatesse et de la pudeur. Cet appel à la femme, cette attente d'un Messie de l'autre sexe fut le long rêve de la dernière période saint-simonienne. On ne pouvait pas marcher sans elle; on l'invoquait chaque jour; on la voyait partout. La femme manquant, le couple sacerdotal demeurait incomplet; la religion cheminait boiteuse. Aussi,

pour décider cette révélation nouvelle, employa-t-on tous les moyens à l'aide desquels on agit sur l'imagination et sur les sens. L'hiver de 1832 fut une longue fête dans la rue Monsigny. La religion se couronna de roses, elle se révéla aux fumées du punch et aux bruyantes harmonies de l'orchestre; elle convia tout Paris à ses fêtes, bien sûr que Paris ne lui rendrait pas ses politesses. A ces réunions parurent quelques femmes élégantes, jeunes, grâcieuses, jolies, qui dansaient pour danser, folâtraient pour folâtrer, le tout d'une façon mondaine, et sans entrevoir le côté profondément religieux de ces danses et de ces plaisirs. Le saint-simonisme y consuma ses dernières ressources, sans que la femme répondît à son appel.

Pour soutenir ce luxe, pour solder ces bals, pour mettre le culte sur un pied qui fût à la hauteur des projets nouveaux, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. *Le Globe*, distribué gratis, absorbait une somme annuelle fort importante, et les apports avaient diminué depuis la rupture. MM. Alexis Petit, H. Fournel, d'Eichtal, Olivier, Rigaud, Toché, Barrault, et M. Enfantin lui-même s'étaient peu à peu dépouillés pour la religion. En caisse il ne restait plus rien, ou peu de chose; les propriétés qui formaient le solde du fond commun n'étaient pas facilement réalisa-

bles. Le budget, au 31 juillet 1831, présentait une balance presque parfaite entre l'actif et le passif : les dons en argent étaient de 218,000 fr.; les dépenses faites de 250,000. On se serait trouvé en deficit si une somme de 600,000 francs environ, en titres d'immeubles, ne fût pas demeurée libre.

Voilà quelle était la situation financière du saint-simonisme quand M. Olinde Rodrigues lança son appel à l'argent. « Rotschild, Aguado, « Lafitte, dit-il, n'ont rien entrepris d'aussi grand « que ce que je viens entreprendre. Tous ils sont « venus, après la guerre, donner au vaincu le « crédit nécessaire pour satisfaire le vainqueur. « Leur mission périt et la mienne commence. On « escompte à la bourse de Paris, de Londres et « de Berlin, l'avenir politique et financier de l'as- « sociation des travailleurs. J'entreprends de « fonder le crédit saint-simonien. » Un acte fut en effet passé devant Me Lehon, qui constituait la société collective Benjamin-Olinde Rodrigues et compagnie, sous l'autorisation et avec l'aide de M. Enfantin. Des actions et des coupons d'actions furent émis au capital nominal de 1,000 francs, et au capital réel de 250 francs, donnant droit à une rente annuelle de 50 francs. La spéculation financière réussit mal, malgré les belles perspectives qu'elle présentait aux preneurs. Un petit

nombre d'actions se plaça dans le cercle limité des partisans de la doctrine; mais cette émission partielle fut plus nuisible qu'utile, car on changeait en une affaire de calcul ce qui avait été jusqu'alors une affaire de dévouement. Ceux qui avaient tant donné au saint-simonisme n'avaient pas spéculé sur leurs dons. Le mobile changeait : on s'adressait à la cupidité humaine; elle fut plus lente à répondre que ne l'avait été le désintéressement.

L'organisation du travail social ne fut guère plus heureuse. M. Stéphane Mony était demeuré fidèle à la fortune de M. Enfantin, plutôt par affection que par conviction. Il espérait toujours que la lumière morale pénétrerait, d'un jour à l'autre, au sein de cette nuit de doutes, et il s'était dévoué, en attendant, à une mission qui eût réussi par lui, si elle avait eu la moindre chance de succès. Quatre mille ouvriers avaient été affiliés : ils travaillaient dans des maisons spéciales pour le compte de la communauté religieuse. Ces essais avortèrent. Ici la certitude du bien-être matériel rendait les ouvriers nonchalants; là des division intérieures se glissaient parmi eux, et il fallait intervenir pour faire respecter la hiérarchie. La masse des saint-simoniens s'était accrue sans doute; l'appel au prolétaire avait attiré quelques hommes indigents : on se prête à tous les essais quand on souffre. Mais pour les retenir, pour en

augmenter le nombre, il eût fallu que l'amélioration promise se réalisât; autrement les prolétaires s'en allaient un à un. La seule formule intelligible pour ces ouvriers, c'était d'être mieux. Elle leur manqua bientôt. Ainsi, des deux parts, ce fut un tort et une inconséquence d'avoir déplacé l'action saint-simonienne, d'avoir tenté une réalisation qui devait échouer, et qui, en echouant, laissait le reste de la doctrine sous la prévention d'impuissance.

Cette époque fut d'ailleurs féconde en disgraces de tout genre. Au moment où la salle Taitbout répandait son plus vif éclat oratoire, au fort des réconciliations publiques et des confessions de Mlle Julie Fanfernaut, quand la mise en scène la plus raffinée donnait à ces réunions un imprévu que n'offrent plus nos théâtres, une brusque mesure de police vint chasser les fidèles du temple et les mettre à la discrétion des bayonnettes municipales. D'autres poursuites simultanées avaient lieu dans la maison de la rue de Monsigny, où la saisie des papiers de la famille forma la base de plusieurs interrogatoires et d'une instruction criminelle. Ce n'est pas tout; des dissensions étaient survenues entre M. Enfantin et M. Olinde Rodrigues, au sujet de la question morale. M. Rodrigues accusait M. Enfantin de promiscuité religieuse, et disait : « J'ai affirmé que, dans la famille saint-

« simonienne, tout enfant devait pouvoir con-
« naître son père. M. Enfantin a exprimé le vœu
« que la femme fût seule appelée à s'expliquer sur
« cette grave question. » Là-dessus il se sépara en appelant les fidèles à lui, comme au seul disciple et à l'héritier direct de Saint-Simon. La brutalité de la rupture, son inopportunité à la veille de persécutions judiciaires, laissèrent la sortie de M. Rodrigues sans retentissement.

Seulement, avec lui, s'en allèrent les dernières ressources. Sa retraite discréditait l'emprunt dont il était le titulaire contractant ; et, au lieu d'opérer des placements nouveaux, il fallut désintéresser çà et là, sur les 82,000 francs d'actions réalisées, quelques porteurs de coupons, moins résignés et plus turbulents que les autres. Faute de fonds suffisants, *le Globe* mourut d'abord, puis les ateliers se fermèrent, enfin la famille de la rue Monsigny fut dissoute.

Alors une dernière transformation eut lieu. A Ménilmontant, au point culminant de la côte, M. Enfantin avait une propriété patrimoniale consistant en une vaste maison et un fort beau jardin. Il résolut d'en faire le dernier asile de la famille, son lieu de refuge contre le monde. Là on pouvait s'inspirer dans le recueillement et dans la retraite, attendre la venue de la femme, si lente à répondre, pratiquer en petit l'association con-

templative et partielle, jusqu'à ce que l'heure eût sonné pour l'association universelle et laborieuse. Quoiqu'il fût étrange, après une suite de prédications contre les oisifs, de se vouer ainsi à la vie stérile de l'anachorète, cet état nouveau et purement transitoire avait aussi, disait-on, son aspect saint-simonien. Il s'agissait d'abolir la domesticité, en faisant participer les natures les plus fières à la tâche du prolétariat; il s'agissait de former à une discipline presque conventuelle et à une vie continente, quarante jeunes moines chez lesquels la vie débordait; il s'agissait enfin d'éprouver s'ils soutiendraient jusqu'au bout la gageure, et s'ils seraient aussi forts contre les huées de la foule qu'ils l'avaient été contre les sarcasmes des beaux esprits. Dans un factum net, clair, incisif, intitulé : A TOUS; M. Enfantin donnait la clé de cette expérience : « J'ai voulu, di-« sait-il appeler la femme et le prolétaire à une « destinée nouvelle. » Puis il expliquait comment sa parole, semée dans Paris, y continuerait son travail mystérieux, et comment il n'y aurait bientôt plus d'autre politique que la charte d'avenir qu'il avait fondée.

A Ménilmontant, tout s'organisa ainsi qu'il l'avait dit. Quarante nouveaux Moraves se cloîtrèrent dans ce jardin, le bouleversèrent dans tous les sens, taillèrent les arbres, bêchèrent et sablè-

rent, nivelèrent, arrosèrent, émondèrent, échenillèrent, se firent indistinctement et à tour de rôle chefs d'office, cuisiniers, sommeliers, échansons. On organisa le travail par catégories; on fit des groupes de *pelleteurs*, de *brouetteurs*, de *remblayeurs*, et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté. Plus tard, quand le public eut ses petites entrées dans le jardin, on lui offrit des concerts de cette musique locale; puis, par une insigne et dernière faveur, on l'admit au spectacle du dîner du Père, comme à celui d'un souverain. Tout ceci se faisait d'ailleurs avec les formes voulues et en costumes. L'uniforme était simple et coquet : justaucorps bleu à courtes basques, ceinture de cuir verni, casquette rouge, pantalon de coutil blanc, mouchoir noué en sautoir autour du cou, cheveux tombant sur les épaules, peignés et lissés avec soin, moustaches et barbe à l'orientale.

Nous ne voulons pas prendre au sérieux cette phase de l'existence saint-simonienne. L'inauguration du costume au bruit de la canonnade de Saint-Méry, la lutte entre la famille qui appelait les visiteurs et la police qui faisait croiser devant eux la baïonnette, les harangues en plein air; les synodes au milieu du préau ; les épisodes sans nombre issus de la curiosité et de l'incrédulité

populaires, tout cela formerait un tableau bouffon qui ne saurait entrer dans le cadre de ce livre. Il vaut mieux rechercher si, en dehors de cette vie extérieure, arrangée pour la foule, Ménilmontant n'a pas eu une autre existence de travail recueilli. Cette existence, aucun document public ne l'a révélée; mais elle a inspiré un manuscrit où sont déposées les idées écloses dans la retraite. Toute la métaphysique du saint-simonisme, son Catéchisme et sa Genèse, se trouvent dans cet écrit, résumé de plusieurs conférences de la famille et intitulée : LE LIVRE NOUVEAU [1].

Dans la première séance, M. Enfantin ayant à sa droite MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et d'Eichtal; à sa gauche MM. Fournel, Charles Duveyrier et Talabot, voit dans cet ordre et dans ces groupes un fait vivant, un catéchisme ouvert sur deux feuillets, divisés chacun en deux colonnes; d'une part, MM. Fournel et Barrault; de l'autre, MM. Michel et Charles.

« Dans le premier, ajoute M. Enfantin, l'initiation à la vie se traduit en un *verbe.* C'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre et la lettre, la métaphysique et la poétique,

[1] Les obscurités qui peuvent se trouver dans les passages qui suivent ne sont pas de mon fait. J'ai cherché à exposer aussi clairement que possible des choses que souvent, il faut l'avouer avec franchise, je ne comprenais pas moi-même.

la grammaire et la prosodie. . . . .

. . . .

« Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du verbe, et toutefois, avec la conquête de l'algèbre; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz.

« Cette feuille, c'est l'encyclopédie scientifique.

« C'est la formule abstraite et concrète de la vie.

« Dans l'autre feuillet l'enseignement se produit par une forme et une peinture. C'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image animée, colorée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens, de l'acte, le praticien, le théurgien, l'artisan du culte.

« Ce feuillet, c'est l'hiéroglyphe égyptien, mais enrichi du mouvement et de la couleur.

« C'est l'encyclopédie industrielle et l'esthétique nouvelle.

« C'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et concrète. »

De cette définition du Catéchisme vivant, le *Livre nouveau* passe aux éléments qui constituent la science générale, et il la trouve dans la *formule* et la *forme* que Descartes avait déjà combinées dans l'application de la géométrie à l'algèbre, à quoi ajoutant la morale, on trouve le nouveau dogme trinitaire qui se compose du *sentiment*, de la *formule* et de la *forme*.

Tel est le côté mathématique du Catéchisme. Plus loin, en assignant une place à l'algèbre dans

la vie morale, et en annonçant que l'époque infinitésimale, indiquée par Leibnitz, a commencé, le *Livre nouveau* ajoute :

« Dieu, que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui, toujours, pourtant, y est demeuré découvert ou caché sous le nom de l'infini, ou sous le voile trompeur des limites, Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limitées; verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par l'architecture; inspirateur divin, il engendrera l'algorythmie et l'esthétique; parole du prêtre, il enfantera la science et l'industrie, le dogme et le culte. »

Le Catéchisme saint-simonien a aussi son côté grammatical. Le langage et la philosophie se correspondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, le *Livre nouveau* établit l'ordre suivant :

Pour le théoricien, le substantif.

Pour le praticien, l'adjectif.

Pour le prêtre, le verbe.

Après quoi le Livre entre, après Leibnitz, dans l'examen de la langue de l'avenir, et il trouve que la langue française est celle qui fournira le plus d'éléments à ce nouvel idiôme, empreint d'un grand caractère d'universalité. Suit un long cours de philologie et de littérature, où tous les dialectes

anciens et modernes sont passés en revue et appréciés au point de vue euphonique, comparés entre eux, analysés dans leurs éléments. Nous avons hâte de passer là-dessus pour en venir à la partie essentielle du *Livre nouveau*, la Genèse du saint-simonisme.

Ici se révèle sous une nouvelle forme cette tendance de la doctrine à pacifier la chair et l'esprit, et à les sanctifier l'un par l'autre. La guerre entre les deux principes n'existe pas seulement dans la politique et dans la morale, elle se retrouve encore dans la science, et la science doit être pacifiée comme le sera la politique. Elle le sera, prétend le Livre, parce que les hommes d'amour qui sentent également la théorie et la pratique, la science et l'industrie, la réalité et l'apparence, imprimeront une foi vivante dans l'harmonie constamment progressive de l'esprit et de la chair, du temps et de l'espace, du nombre et de l'étendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de l'acte, de l'unité et de la multiplicité, de l'identité et de la différence, de l'observation et de l'expérimentation, du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, du moi et du non-moi, de l'homme et de la femme, de l'humanité et du monde.

A la suite de ce long détail de choses qui se meuvent aujourd'hui dans des conditions de lutte

et d'antagonisme, le *Livre nouveau* prend le ton épique, pour épancher sur le monde ses plus mystérieux trésors [1].

« Voici, dit-il, la Genèse nouvelle, historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

« Écoutez!

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait: — « Le bien-aimé viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu lui disait : — « Je ne le susciterai pas encore, « car tu n'as pas un arbre à l'ombre duquel il repose; « pas un animal dont la chair ou le lait le nourrisse. « L'atmosphère qui te sert de tunique est brûlante.

« Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir? Il cherche des « sources fraîches où il puisse se désaltérer, et je ne vois « que des flaques d'une eau bourbeuse et amère. Où « sont les champs et les trésors qui feraient sa dot.»

« Et la terre tournait.

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et elle

[1] J'ai lieu de croire que la rédaction de cette épopée biblique appartient à M. Michel Chevalier.

allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : — « Viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu répondit : — « Que viendrait-il faire avec sa « vie délicate et ambitieuse, au milieu de cette vie gros« sière et pauvre que tu as répandue à ta surface ? »

« Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur sable se changea en couches calcaires, l'atmosphère se tempéra encore; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres qui se dressaient en montagnes, ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

« A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

« Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

« A chaque fois, c'était pour la terre d'immenses joies.

« Mais à chaque fois, c'était pour elle aussi de grandes douleurs; car, pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux, bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se

balançait et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux; pendant que l'atmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'était les engoisses de l'enfantement.

« Et elle s'écria avec douleur : — « Le bien-aimé ne viendra-t-il donc pas ? »

« Il viendra, dit le Seigneur; car telle est ma pro-
« messe. Mon dernier messager va partir, et il restera
« auprès de toi comme témoin de ma parole; chaque jour
« il réjouira ta vue de l'aspect de sa face au teint d'argent.
« En mémoire des ébranlements que tu as ressentis à
« l'approche de mon messager, il fera mollement balan-
« cer tes eaux, et les enverra chaque jour lécher les
« pieds des continents.

« Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

« Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux, par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages; elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des diaments, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

« Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle engloutit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profon-

deurs les palestrines et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

« Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui, tous les jours, hâletant, la suivait en tournant, comme un compagne fidèle, et qui, sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvements, comme le chien caressant qui joue autour du maître.

« Et un autre tableau se déroula devant moi.

« Je voyais dans les mers, au sein des abymes et sur les flots, des objets prodigieux.

« J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Les vieux continents tressaillirent comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

« D'innombrables îles, jusques-là silencieuses, s'agitaient, et comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient, s'élevaient au-dessus des eaux.

« L'homme étendait son domaine; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

« L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence, et elle, fière de ses caresses, écartait de lui les bêtes farouches et les animaux vénimeux; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

« Gloire à toi, Dieu bon! gloire à toi, Seigneur Dieu!

qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde! gloire à celui qui est ton prédestiné et qui est notre père! gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible! Gloire à celui qui vit dans le monde! en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même.

« Gloire à lui, car les battements de son cœur lui montrentce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

« Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

« Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

« Un jour vient où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et la poussant vers les glaces du nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

« Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia; l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents

années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au-delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches couleurs pour se parer; où germèrent tout-à-coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

« Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

« Grand Dieu! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs?

« Quelle est l'avenir de ce continent sans passé?

« Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes?

« Grand Dieu! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande? serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses?

« L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses: Europe et Afrique; Amérique du Nord et Amérique du Sud; Asie et Océanie; c'est-à-dire le commencement et la fin.

« Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le nord vont appeler les

trois épouses qui habitent le midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour l'un, la Méditerranée, pour le second, l'Archipel des Antilles, pour le troisième, les grandes baies de la Chine et de l'Inde. »

Voilà *in extenso* la Genèse inédite du saint-simonisme et l'un des travaux les plus essentiels de Ménilmontant. Quand cette Genèse a déroulé ses périodes cosmogoniques à côté des austérités algébriques et grammaticales du Catéchisme, le *Livre nouveau* aborde ce que Saint-Simon appelle le *Pic de la Pensée*, le problème de la certitude, problème dans lequel Laplace, combinant Condorcet et Pascal, a produit l'œuvre scientifique où la puissance rationnelle se produit avec le plus d'éclat. Mais le passé a cru au transport possible du fini dans l'infini, et réciproquement au transport de l'infini dans le fini. Telle n'est pas la croyance saint-simonienne.

La croyance saint-simonienne est celle-ci :

« Le problème de la certitude absolue se transforme en la foi au progrès, manifestée par deux ou trois formes de développements également probables ; et, dans la certitude relative, constitue le jeu de l'intelligence sans cesse occupée à déterminer, selon les variations de la loi du progrès, les termes de la loi du temps et ceux de la loi de l'espace. »

Ou autrement :

« A chaque moment et en chaque lieu, l'homme veut,

et sa volonté progressive, mais limitée, modifie le moment et le lieu, ou est transformée par eux. Le sentiment qu'il éprouve de l'autorité et de l'obéissance, de sa volonté par rapport à ces deux conditions de son être, temps et lieux, le maintient dans cette assurance et cette timidité religieuses que Dieu nous a donné mission d'inspirer à l'humanité nouvelle par nos leçons et par notre exemple, et qui différencient notre vie de toutes les existences du passé. Plus l'homme dispose en maître de son temps, plus il doit mesurer l'espace avec défiance dans sa puissance finie, et plus il domine l'espace, plus il doit compter le temps avec une scrupuleuse timidité; plus il se livre à son imagination, plus il doit invoquer le secours de la pratique; plus il obéit à son instinct, plus il doit recourir à sa raison. »

A la suite de ces formules nouvelles, ou plutôt de ce nouveau principe de la certitude, M. Enfantin, l'un des auteurs du *Livre*, constate une analogie qui lui semble merveilleuse entre sa langue métaphysique et le calcul des probabilités. Cette analogie est le trinôme : *probabilité*, *logarithmes*, *asymptôtes*. « Quand j'eus trouvé ces mots, « s'écrie-t-il, je fus heureux, car j'avais trouvé « la voie qui me ramenait aux *formules* et aux « *formes*. »

Le reste du *Livre nouveau* n'est plus qu'une longue équation dans laquelle les algébristes de la doctrine cherchent à dégager son inconnue. On ne peut y voir autre chose qu'un travail dans

le genre de ceux de Vronski, qu'il faut renvoyer aux mathématiciens de l'Institut.

D'après ce qui précède, il est aisé d'apprécier le caractère du *Livre nouveau*, koran mystérieux qui appelle un commentaire. A l'opposé de l'œuvre capitale de M. Bazard, l'*Exposition*, qui demeurait en contact par une foule de points avec notre intelligence et notre science profane, le *Livre nouveau* est la poésie et l'algèbre de la religion, sa démonstration en formules rigoureuses pour qui les pose, incompréhensibles pour qui les voudrait discuter. Jamais la métaphysique n'avait été si compliquée de calcul différentiel; jamais la religion n'était apparue sous une telle prétention de binôme. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en acceptant tout ce travail, quantités et termes, on n'arriverait à aucune solution sérieusement applicable. Quand Newton trouva la marche des mondes, il en tira au moins des déductions astronomiques, des faits matériels, des lois physiques que la foule pouvait comprendre. Ici, au contraire, l'explication de l'humanité par la science des chiffres aboutit à des formules tellement idéales, que cent formules parallèles s'établiraient à côté de celles-ci, sans que l'on pût ni débattre ni prouver la prééminence des unes sur les autres.

VI.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

—

Procès. — Dispersion.

La vie de Ménilmontant ne fut pas longtemps tranquille. Depuis le mois de février 1832, une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne. Le 27 août, MM. Enfantin, Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault et Rodrigues furent assignés à comparaître par-devant la cour d'assises. Ils descendirent de leur retraite, solennellement, processionnellement, rangés en file, et marchèrent ainsi entre deux haies de curieux, jusqu'au Palais-de-Justice. Des témoins avaient été assignés; on les entendit; après quoi les plaidoyers commencèrent. Chacun voulut débiter le sien, et peut-être mit-on trop d'emphase, trop d'apparat, dans cette défense à la fois individuelle et collective. M. Enfantin eut la prétention malheureuse de vouloir essayer si son regard, puissant sur ses adeptes, exercerait une vertu de fascination sur les juges et les jurés. Les jurés et les juges s'en fâchèrent. M. Enfantin prit cela pour une victoire. « L'irri- « tation, s'écria-t-il, est une preuve d'action. »

Il dit aux jurés : « Je vous ai vaincus, » et après lui MM. Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault, Lambert et quelques-autres prouvèrent aux jurés cette défaite par les mathématiques, par l'histoire, par la poésie, par l'esthétique. Les jurés se le tinrent si bien pour dit, qu'ils condamnèrent, probablement pour le fait seul des plaidoiries, les principaux défenseurs de la doctrine saint-simonienne.

De ce jour data une période de décadence définitive. La disette frappant aux portes de la communauté, il fallut réduire le personnel et retrancher sur l'ordinaire. On en vint aux expédients ; des missions partirent pour Marseille, Toulon, Lyon et Rouen. On ne dédaigna plus les travaux profanes; on accepta, on choisit les plus durs, les plus ingrats, les plus humbles. Quelques apôtres circulèrent dans les rues portant des malles sur leurs crochets, d'autres en vinrent à mettre la main aux vendanges de la côte, ne demandant pour cela d'autre salaire que leur part à la gamelle des journaliers; ceux-ci se firent *canuts* avec les Lyonnais, ceux-là tisserand avec les ouvriers de la Normandie. Par mesure d'économie, souvent alors, à l'heure du dîner, la communauté de Ménilmontant débordait sur les guinguettes voisines et se préparait aux privations de l'apostolat par des repas économiques.

L'emprisonnement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille. Les uns rentrèrent dans le monde, avec la pensée d'y continuer une propagande sourde et inaperçue; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques, et s'embarquèrent, nouveaux Argonautes, à la recherche de la femme si vivement attendue. Une fois libre, M. Enfantin suivit cette portion de la famille. Après avoir échoué dans la grande entreprise du barrage du Nil, il revint en France pour y vivre dans la retraite. Il a fait plus tard partie d'une commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie.

Aujourd'hui le saint-simonisme ne semble pas avoir renoncé complètement à la conquête du monde. Seulement il y procède par un travail souterrain, et non plus par une révolte ouverte. Ceci est encore une illusion. Le saint-simonisme ne songe pas à un fait grave, c'est qu'il n'a compté dans ses rangs que des adolescents ou des hommes bien jeunes encore. En ne posant le système qu'à un seul point de vue, deux éléments lui manquaient, la maturité et la vieillesse, c'est-à-dire le calcul et l'expérience. L'âge survenant, le personnel du saint-simonisme a dû se modifier de lui-même, par un simple travail d'intérêts et de positions. Cependant cette expérience de la jeunesse n'aura pas été perdue pour ses membres. Ils y

auront gagné de se tenir pendant quelque temps à l'écart du monde pour le juger, de se recueillir en des études graves et générales; ils y auront gagné encore de s'inspirer l'un l'autre, d'agrandir l'horizon de leurs sentiments et de leurs pensés, de s'exalter par des discussions orageuses, de fouiller toutes les questions, de les faire pivoter sous tous leurs aspects. Cela peut s'appeler un bel apprentissage de la vie.

Quant au fond même de la doctrine, c'est, comme on a pu le voir, un composé d'éléments anciens, assimilés à l'aide d'un procédé d'amalgame. L'originalité n'est que sur l'épiderme : quand on pousse jusqu'au vif, on trouve le plagiat. Au point de vue religieux, cette réforme du christianisme, ou, si l'on veut, cette révélation nouvelle, interprétative de son axiôme fondamental, n'est ni plus sérieuse ni plus méritante que le gros des réformes aux petit pied, tentées de nos jours dans l'une et l'autre église, dissidente ou orthodoxe. Ce n'est ni mieux ni plus mal que les essais bibliques ou évangéliques de Shaftsbury, de Woolston, de David Williams, de Connor, en Angleterre; en France, de Jean Leclerc et de Toustaint; en Allemagne, de Lessing, de Basedow, de Jahn et de Glabach. Pour l'éclat et le scandale, c'est même demeuré loin de la comédie théophilanthropique, jouée vers la fin du siècle

passé, avec des acteurs qui se nommaient : La Révellière, Bernardin, Haüy, Dupont de Nemours. Si grande qu'ait été l'imagination des nouveaux Messies, ils sont restés au-dessous de l'expédient du cabaliste Van Helmont, qui, pour mieux parodier Jésus-Christ, se fit rouler dans des langes, et, ainsi emmailloté, voulut qu'on le déposât dans une étable, où il se prit à vagir. Dans les sphères du mysticisme et de l'illuminisme, ils copient, sans les vaincre, Saint-Martin et Swedenborg ; dans leur théogonie, ils touchent au panthéisme ancien ; dans leur théocratie, ils refont les Hiérophantes, les Brames, les Mages, les Druides, les Scaldes en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, mieux avisés, demandaient à la terreur. Leur morale, si étrange qu'elle soit, n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicurisme, compliqué de polygamie ou de polyandrie, le tout aggravé, au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble à l'ancien droit du seigneur.

Entré dans la science avec la prétention de terminer le duel qui y subsiste entre la matière et l'intelligence, le saint-simonisme n'a guère fait que continuer l'école sensualiste, en développant Cabanis à travers Locke et Condillac. Même avortement dans les matières politiques et sociales. Pour retrouver les premiers traits de la cosmo-

gonie saint-simonienne, le gouvernement d'harmonie et d'amour, codifié dans la loi vivante; le procédé hiérarchique si vague et si abusif, l'anathème sur l'héritage, la gestion par main-morte, le monopole sacerdotal, réservoir immense d'où la propriété doit découler sur le monde par des millions de canaux; pour retrouver tout cela suffit de feuilleter Platon, Diodore, tous les théosophes grecs, l'abbé de Saint-Pierre, Thomas Morus, Daniel de Foë, Lantier et Colebrooke. Quant à ses plans confus d'association et de travail commun, le saint-simonisme est demeuré en arrière de Zinzendof, de Robert Owen, de Rapp et de Charles Fourier, réalisateurs plus explicites, plus positifs, plus vrais dans leurs méthodes sociétaires. Les sciences exactes ne lui doivent rien, si ce n'est l'intention, formellement accusée, de les renouveler plus tard de fond en comble. Enfin, l'économie politique, dont il assure avoir changé la face, est encore, après lui, ce que l'ont faite Quesnay, Turgot, Smith, Say, Ricardo et Sismondi. A part quelques thèses d'ordre secondaire où il a plaidé, conséquent à sa foi, pour l'autorité contre la liberté industrielle, pour la mercuriale contre la concurrence, pour le tarif contre l'affranchissement fiscal, controverses de détail jetées au milieu des mille controverses qui partagent la science, il n'a réellement rien fait,

rien dit, rien signalé, que les maîtres n'aient signalé, dit et fait avant lui.

Maintenant, de ce que le saint-simonisme n'a pas eu, en réalité, autant d'importance qu'il a affecté de le dire, il ne faut pas conclure que son passage au travers de ce monde ait été un incident complètement inutile, et qui doive toujours rester infructueux. Une foule de questions, qui sommeillaient avant lui, ont été, par son seul avènement, éveillées d'une façon si brusque et si bruyante, que, placées désormais en relief, elles sont acquises à la curiosité générale, et livrées à cet esprit d'analyse, qui, tôt ou tard, agira sur elles par un travail de préparation. Le saint-simonisme sera à l'avenir social ce qu'est un ballon d'essai dans une expérience aéronautique. Le ballon d'essai s'enlève aux yeux de la foule étonnée, monte, s'amoindrit peu à peu, et se noie dans l'espace : après un rôle court et brillant, c'est fait de lui ; mais le grand aérostat y a gagné du moins de connaître l'état des zônes atmosphériques, et les caprices des aires de vent qui l'attendent sur son chemin.

—

CHAPITRE III.

CHARLES FOURIER ET SON ÉCOLE [1].

I.

Depuis que des idées de réforme sociale ont été jetées dans la circulation, il est des prosélytes ardents qui s'éveillent chaque matin avec l'espoir d'assister, dans la journée, à leur avènement et à leur triomphe. Il peut sembler pénible de troubler ces rêves enthousiastes, et de ramener au vrai des esprits qui se passionnent avec plus de chaleur que de connaissance de cause; mais ce serait une faiblesse gratuite et fatale, que celle qui tendrait à livrer aux hasards de la polémique courante des questions fort incertaines encore, moins mûres qu'on ne se plaît à le croire, et qui attendent beaucoup des hommes et du temps; des hommes une valeur d'application, du temps une consécration finale. Évitons

[1] Écrit en 1837.

donc, avant tout, de faire un objet d'engouement irréfléchi de ce qui doit être le but d'études longues et persévérantes.

On s'abuserait en outre d'une façon bien étrange, si l'on supposait que les révolutions se manifestent, dans l'ordre social, sous une forme aussi vive et aussi rapide que dans l'ordre politique. Produit de la force matérielle, un mouvement politique s'illumine de tant d'éclat, pèse avec tant de vigueur, commande avec tant d'autorité, qu'il règne à l'instant même, se légitime, se fait reconnaître, quoi qu'on en ait. Pourvu qu'il soit accepté ou souffert par le faisceau des volontés collectives, peu lui importe de rencontrer, au sein de quelques consciences, des antipathies latentes et des désaveux secrets. Un mouvement social ne se produit point ainsi : résultat d'une action plus lente et plus douce, il intéresse moins la masse et davantage l'individu : pendant que le mouvement politique gronde seulement à la porte, il vient s'asseoir au foyer de la famille, s'adresse à la raison et au sentiment, dispute le terrain pied à pied, et lutte longtemps avant de pouvoir s'établir. Le mouvement politique s'impose en bloc; le mouvement social se laisse marchander; l'un frappe, l'autre discute; l'un a des baïonnettes pour se faire obéir, l'autre n'a que sa parole; l'un peut se contenter

d'un succès négatif, l'autre a besoin d'une adhésion complète et sincère.

Cette différence explique pourquoi, dans l'histoire du monde, nous voyons tant de conquérants qui réussissent, et tant de réformateurs qui échouent. Bien des changements ont eu lieu depuis l'établissement du christianisme, dans la destinée des empires, sans que la constitution sociale, telle qu'elle a découlé de la révélation chrétienne, en ait été troublée autrement qu'à la surface. Des réformes religieuses, des schismes retentissants, comme ceux de Luther et de Calvin, n'ont pu même établir entre les deux familles, orthodoxe et protestante, une différence telle qu'on puisse dire aujourd'hui que les deux sociétés se sont séparées, comme l'ont fait les deux églises. Il y a plus : entre la loi qui gouverne la civilisation actuelle et celle qui régissait les civilisations anciennes, il existe, comme on le sait, une foule de liens et d'analogies qui trahissent une filiation irrécusable. Nos codes sont latins, nos arts sont grecs; nos usages et nos mœurs donnent la main aux mœurs et aux usages antiques. Partout où un régime social est parvenu à s'enraciner, les mêmes symptômes de vitalité et d'énergie ont marqué son existence. Vingt siècles et six conquêtes successives n'ont pas entamé la loi indoue, ses sacrifices sanglants et ses inflexi-

bles catégories; le contact journalier de l'Europe a glissé, sans pénétrer bien avant, sur l'islamisme et ses farouches défiances. Ainsi, de quelque côté que l'on porte le regard, à quelque race que l'on s'adresse, on rencontre partout, dans l'état social d'un peuple, une fixité ennemie du changement, un éloignement profond de ce qui ressemble à une expérience. Toute civilisation est une masse; elle résiste par son poids.

Si les choses ont marché de la sorte, il ne faut pas croire que cela provienne du manque de réformateurs. Non, les réformateurs n'ont jamais failli au monde; c'est le monde qui leur a fait défaut. A diverses époques se sont révélés des esprits inquiets, qui, prenant pour point de départ les vices inhérents aux sociétés humaines, ont voulu en tirer la conclusion d'une réforme nécessaire, et préparer les voies à un ordre meilleur. Sans parler des utopistes du second ordre dont les spéculations ne sont pas arrivées jusqu'à nous, combien d'hommes illustres dans la science ou dans les lettres n'ont-ils pas cherché à déplacer notre milieu social, et à lui créer, dans les sphères d'une moralité plus pure, d'autres conditions de la vie et d'équilibre! Il ne serait pas nécessaire de remonter bien haut dans l'histoire des théories audacieuses, ni même de franchir le seuil du dix-neuvième siècle, époque de témérité

s'il en fût, pour trouver des hommes qui, malgré la réserve que commandaient les temps, ont rompu une lance contre la civilisation moderne, soit à l'aide de fictions plus cruelles qu'un blâme direct, soit au moyen de projets de réforme étudiés et méthodiques, soit enfin en mêlant la pratique à la théorie, l'action à la spéculation. Que sont Thomas Morus, Daniel de Foë, Zinzendorf, Fenélon, J.-J. Rousseau, Fontenelle, G. Penn, l'abbé de Saint-Pierre, si ce n'est des réformateurs qui se présentaient armés d'un système, ou original, ou écho d'autres systèmes? Eux aussi, ils avaient vu par combien de points la société est vulnérable, combien les relations y sont mêlées d'hypocrisie et d'intrigue, de perfidie et de mensonge, de haine et de corruption, de jalousie et de défiance; combien les bonnes natures y sont livrées sans défense aux mauvaises, et à l'aspect de tant de misères, eux aussi, pris d'une sainte compassion, ils s'étaient démandé si, même en faisant une part à la dépravation humaine, il ne serait pas possible de réaliser quelque chose de plus lumineux que ce chaos, de plus harmonieux que cette discordance, de plus logique que cette anomalie. De là des essais dans lesquels ces esprits supérieurs ou ingénieux ont cherché pour l'humanité des combinaisons plus normales, tantôt dans une autre éducation,

tantôt dans d'autres éléments de moralité; de là des pages éloquentes, que l'univers a lues sans vouloir, sans pouvoir s'amender dans la direction d'idées qu'il accueillait avec faveur, soit que ces idées fussent inapplicables, soit que la force de la routine l'emportât sur les velléités fugitives d'une métamorphose. La *Salente* de Fenélon avec sa magistrature de vieillards, l'*Utopie* de Thomas Morus avec son roi couronné d'épis, furent impuissantes, l'une et l'autre, à déterminer un essai de réalisation dans les voies du modèle. L'exemple des établissements moraves, bien plus concluant encore, ne poussa point l'univers dans les expériences du ménage commun et du travail sociétaire; l'*Émile* n'eut guère plus d'influence sur l'éducation du premier âge que le *Contrat social* sur les institutions de l'âge viril; enfin, la fraternité, l'union entre les hommes, si oubliées depuis le Christ, se ressentirent aussi peu des colonisations religieuses de Guillaume Penn que des pacifiques conseils de l'abbé de Saint-Pierre. Et encore étaient-ce là, il faut s'en souvenir, ou de grands écrivains qui ne traversèrent point leur siècle obscurs et inaperçus, ou des esprits éminents qui s'étaient, à d'autres titres, emparés du respect et de l'attention des hommes.

Dieu nous garde de verser un froid découragement sur ces organisations ardentes qui se pas-

sionnent pour l'inconnu et s'immolent à sa recherche! C'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de ses facultés, et, dans une société où tout procède du calcul, il faut tenir un grand compte de ce qui se base sur le sacrifice. Cette vie de révolte ouverte avec les idées reçues a, il est vrai, ses charmes ignorés de la foule, ses émotions, ses joies, ses compensations inespérées; mais, en revanche, que de combats, que de mécomptes, que d'amers et douloureux désappointements! Que les esprits nécessairement et fatalement liés à des œuvres de pure spéculation, travaillent donc pour l'avenir, sinon pour notre siècle, cela importe à l'humanité, qui, plus tard, classera et contrôlera leurs théories. Même quand ils échouent, même quand ils s'égarent dans de fausses routes, ces penseurs méconnus ont droit à la bienveillance, à la sympathie des générations. C'est une rude tâche que celle de réformateur : leur couronne n'est pas exempte d'épines, et pour un qui réussit, mille tombent ignorés sur les chemins.

II.

Vie et travaux de Charles Fourier. — Son école.

Charles Fourier est l'homme d'une idée exclusive. On peut dire qu'il a traversé ce monde sans

s'y mêler. Il a ignoré l'art de se faire deux existences, l'une dans le domaine de sa fiction, l'autre dans les sphères de la réalité. Enfant et adulte, deux faits le frappèrent : l'un, à l'âge de cinq ans, fut une réprimande subie parce qu'il avait, dans le magasin de son père, marchand de draps à Besançon, déconcerté un mensonge de boutique par la révélation naïve de la vérité; l'autre, à dix-neuf ans, fut une submersion volontaire de grains, à laquelle il dut assister à Marseille, en sa qualité de commis d'une maison de commerce. Ces deux faits, et il se plaisait à le rappeler souvent, lui ouvrirent les yeux sur la nature des relations humaines : d'une part, il vit le mensonge imposé à l'enfance et dominant dans les transactions; de l'autre, il vit le monopole fondant ses bénéfices sur l'anéantissement des produits. Double fausseté, double perfidie. Dès-lors il pressentit qu'un ordre nouveau pouvait raisonnablement se baser sur la sincérité dans les rapports et l'harmonie dans les intérêts.

Ainsi prévenu dès ses premiers pas dans le monde, son rôle fut celui de l'observation et de l'isolement. Une répugnance instinctive, une défiance calculée ne lui permirent pas de s'engager tellement dans les habitudes sociales, qu'elles devinssent pour lui, comme pour les autres, une seconde nature : il ne s'y livra pas à ce point de

perdre la force de les juger et l'énergie de les combattre. Fourier se fit alors une méthode qui fut celle de sa vie, la loi de sa pensée, la clé de sa découverte; il partit pour examiner ce qui se passait autour de lui et en dehors de lui, du *doute absolu* et de *l'écart absolu* : ce sont ses termes. Redresseur soupçonneux, il put dès-lors envisager les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent à ceux qui s'abandonnent mollement, sans retour sur eux-mêmes, au courant des idées reçues. Aussi la civilisation actuelle ne se révéla-t-elle à lui que par ses nonsens et par ses désastres. Il vit l'adultère installé à l'ombre du mariage, la corruption à l'ombre de la politique, la médiocrité à l'ombre de l'intrigue; il vit l'humanité usant ses forces en luttes vaines, s'agitant au milieu de destinées confuses, s'énervant dans des chocs éternels et sans résultats; il vit tous nos travers, toutes nos douleurs, toutes nos misères, nos pauvres ambitions, nos fausses joies et notre rire mouillé de larmes. Convaincu de l'énormité du mal, il saisit alors deux flambeaux; l'un, la *douleur* physique ou morale comme signe d'erreur; l'autre, la *satisfaction*, le *plaisir*, comme signe de vérité; puis, ainsi armé, il chercha l'idéal du bien, et, dans sa pensée du moins, il le trouva.

Les angoisses de l'humanité n'ont qu'une

cause sérieuse, selon Fourier, réelle, enracinée, profonde : c'est de ne pas comprendre les voies de Dieu, qui n'a rien fait d'essentiellement mauvais, d'essentiellement inutile. Si l'humanité ne fonctionne pas avec la même harmonie qui préside à la marche des mondes, c'est qu'on s'obstine à lui donner une impulsion contraire à l'impulsion divine. Entre le créateur et la créature, il y a eu cinq mille ans de malentendu. Jusqu'ici en effet tous les codes de philosophie et de morale ont prétendu distinguer deux sortes d'instincts chez l'hommme, ceux-ci bons, ceux-là mauvais, et l'éducation a visé dès-lors à développer les uns et à comprimer les autres. Or, à quoi a servi ce travail de compression appliqué depuis bien des siècles aux mauvais penchants, si ce n'est à prouver qu'ils sont, comme les bons, de nature indélébile et d'origine supérieure? Ceci établi, que reste-t-il à faire maintenant, sinon à essayer si ces penchants, si ces instincts que l'on qualifie de mauvais n'ont pas, dans l'harmonie générale des êtres, un emploi, une destination nécessaire; s'il ne sont pas, en un mot, un bienfait au lieu d'être un fléau. Rendre les passions utiles et saines, leur assurer un libre et entier développement, de manière à ce que toutes servent et qu'aucune ne nuise; associer les facultés et les forces, tels furent, comme on le verra bientôt

avec plus de détails, le point d'appui de la théorie sociétaire, les bases de la conception de Fourier.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation, qu'il publia, dès 1808, un livre demeuré longtemps obscur, la *Théorie des quatre mouvements*, auxquels il devait plus tard ajouter un cinquième mouvement, le *mouvement aromal*, qui comprend les corps impondérables, l'électricité, le magnétisme, etc. La *Théorie des quatre mouvements* est déjà tout le système : dans ce que ce volume signale et dans ce qu'il sous-entend, se trouve la pensée entière de l'inventeur; les autres livres ne seront plus que des développements et des commentaires. Déjà il s'agit d'abolir le ménage morcelé pour faire prévaloir le ménage sociétaire, d'organiser l'humanité par phalanges et d'y faire régner une harmonie générale, résultat de l'*attraction passionnée*, termes qui expriment le jeu libre des passions dans l'ère nouvelle. Tout ce qui doit plus tard faire la force et la parure de la théorie se trouve pressenti, annoncé, exprimé. L'association agricole, le travail alterné, les courtes séances, les phases cosmogoniques du globe, l'organisation par groupes et séries, la rémunération appliquée aux sciences, aux lettres et aux arts, le principe de l'analogie universelle, rien n'est omis, pas même la formle devenue célèbre : associer les hommes en *capital*, *travail*

et talent. Cependant, malgré ses mérites, l'ouvrage est une composition bizarre et trop peu méthodique; les formes de l'organisation y sont tellement enveloppées dans la critique, qu'elles ne s'en dégagent pas encore d'une manière suffisamment nette, suffisamment précise.

Ce qui frappe le plus un lecteur ordinaire, dans ce livre comme dans tous les livres de Fourier, c'est la puissance des études et l'étendue des lectures qu'ils supposent. Fourier touche à toutes les sciences, exactes ou naturelles, avec autorité, avec supériorité; il touche à la littérature par une foule de citations ingénieuses, à l'histoire par les preuves qu'il y puise, à l'industrie par des observations pleines de portée et de sens, aux mathématiques par les déductions sévères qu'il leur emprunte, à la philosophie par un système d'agression constante qui témoigne clairement qu'il l'a interrogée sous tous ses aspects. Et pourtant celui qui a ainsi parcouru, comme en se jouant, le cercle de nos connaissances, pour s'en isoler ensuite et les déclarer stériles, ce penseur, cet inventeur, est un simple commis marchand qui n'ose pas signer son nom, et qui ne livre au public que son prénom Charles, en se déclarant prêt à répondre à toutes les objections qu'on lui adressera. Helas! peu d'objections lui parvinrent. Charles n'eut que de rares

lecteurs, et presque tous sans doute le prirent pour un visionnaire.

Fourier ne s'était pas fait illusion sur le sort de son œuvre : il connaissait les hommes, comme sa vie entière l'a prouvé; mais sachant mieux qu'un autre que sa théorie glisserait sur les intelligences ordinaires, il espérait que tôt ou tard elle frapperait l'attention d'un homme riche ou puissant, d'un banquier ou d'un grand seigneur, qui le sait? peut-être d'un roi. Ce qu'il fallait à Fourier, c'étaient moins des hommes sympathiques à ses idées, que les moyens de les réaliser : il ne visait plus à fonder une école; mais il aspirait à une expérience. Il espérait que la magnificence des résultats, la beauté des solutions, leur ordonnance scientifique, la pompe des plans, leur grandeur, leur utilité, détermineraient en sa faveur, ou une intervention fastueuse, ou une grande coopération financière. Il patientait ainsi, faisant peu de bruit, parce qu'il se croyait tous les jours à la veille d'une épreuve décisive. Ce fut là une des illusions de Fourier. Ni l'aristocratie de naissance, ni l'aristocratie d'argent, ne prirent garde aux merveilles semées dans son volume. Quel intérêt auraient-elles pu avoir, ces deux puissances, à changer le monde dans lequel on leur a fait une si belle part? Elles y règnent; que leur faut-il de plus?

Après la *Théorie des quatre mouvements*, Charles Fourier se tut pendant de longues années, méditant sur sa découverte au milieu des occupations ingrates et mercenaires d'un comptoir, espérant toujours, attendant toujours. Cependant, en 1822, il reparut devant le public avec son *Traité de l'association domestique agricole*, qu'il n'osa pas, à ce qu'il dit, intituler : *Théorie de l'unité universelle.* Cet ouvrage, annoncé en six volumes, n'en a eu que deux; mais ils suffisent aux plus nécessaires comme aux plus vastes développements de la théorie. Là Fourier marque nettement et naïvement sa place à côté de Newton, Newton a découvert l'attraction *matérielle*, lui, Fourier, a découvert l'attraction *passionnée*. A l'un la science de la vie planétaire, à l'autre la science de la vie humaine. L'analogie universelle, l'unité harmonieuse qui préside aux fonctions de l'univers, doivent être considérés, selon Fourier, comme des faits incompatibles avec la destinée actuelle de l'homme, si incohérente et si misérable. Elles indiquent suffisamment qu'il faut rentrer dans les voies des créations normales et bien ordonnées. Ainsi toutes les passions doivent trouver leur place dans le système humain, comme les corps célestes trouvent la leur dans le système sidéral. Pour cela, il suffit de les abandonner, les unes comme les autres, à leur loi d'impulsion

inhérente, et non leur opposer un système de compression qui tend à les jeter violemment hors de leurs sphères. Que si les conditions du milieu social s'opposent au libre développement des passions, ce n'est pas les passions elles-mêmes qu'il faut accuser, car les passions, bonnes ou mauvaises, sont d'inspiration divine et par cela même légitimes et inaltérables, mais bien le milieu social, création de l'homme, périssable comme lui, et pouvant se modifier à son gré.

Tout le livre de Charles Fourier et ceux qui le suivirent, le *Nouveau monde industriel* (1829), *le pamphlet contre Saint-Simon et Owen, la Fausse industrie*, enfin les articles du *Phalanstère*, ne sont plus que les corollaires d'une théorie dès-lors complète et assise. Ayant imaginé un monde dont le pivot était l'agriculture, et le mouvement l'association, Fourier tenait à en régler jusqu'aux plus imperceptibles détails, ce qui l'entraîne en des développements diffus, où il n'est pas toujours possible de le suivre. Ces développements curieux et inouïs, qui demandaient un grand effort de méditation et une énergique puissance d'isolement, furent les seuls côtés par lesquels on consentit à envisager ses théories. Les parties sérieuses furent dédaignées, mais on s'arrêta sur des bizarreries de détail qui prêtaient au sarcasme. On s'occupa de Fourier pour en rire; mais ce fut là

tout. Le rire est mortel en France. Il ôte la faculté et le désir d'aller au cœur des choses. Aussi l'inventeur du mécanisme sociétaire ne rencontra-t-il que des désappointements et des mécomptes, toutes les fois qu'il sollicita de la part des hommes qui dirigeaient alors le mouvement des idées, l'assistance de la plus modeste publicité. Les philosophies rivales ne furent ni plus obligeantes, ni plus justes. L'école officielle dédaigna un homme qui avait une doctrine et qui ne s'abandonnait point à toutes; le saint-simonisme, né à peine, et qui avait déjà les prétentions d'un parvenu, refusa son concours à un homme dont il s'appropriait indirectement les idées; enfin Robert Owen, qui fondait à la même heure, en Angleterre, ses sociétés coopératives, répondit à quelques avances de Fourier par des fins de non-recevoir au moins dédaigneuses.

Repoussé de ce monde, il ne restait plus à Fourier qu'à vivre dans celui qu'il s'était créé. Contraint jusqu'à l'âge de soixante ans à copier des lettres pour gagner le pain du jour, son seul bonheur, ses seules jouissances, étaient dans les combinaisons issues de sa découverte. Il se promenait, glorieux, au milieu des populations libres et enthousiastes qui le saluaient comme un bienfaiteur et le couronnaient comme un roi; il parlait à ces êtres, à ces enfants de ces rêves, une langue que

seuls ils paraissaient comprendre, il bâtissait son Phalanstère, le peuplait, l'organisait, conduisait lui-même au travail des groupes d'Harmoniens, fondait une ville, une capitale, une métropole, unissait par le lien sociétaire l'orient à l'occident, le nord au midi, voyait proclamer un empereur du globe, et posait de sa main, sur la tête d'un savant du premier ordre, le laurier décerné par deux millions de phalanges. Douces fêtes de l'imagination, vous étiez les seules joies permises à la fière et longue pauvreté de celui qui semait ainsi des perles sur un globe chimérique!

Tant de travaux, tant d'efforts, ne pouvaient pas toutefois être perdus. A défaut de monarques qui lui tendissent la main, et des capitalistes qui le comprissent, Fourier trouva des disciples qui allèrent vers lui sans qu'il fût allé vers eux. La réalisation lui échappait, mais il allait fonder une école. Déjà, en 1814, il avait rallié à ses idées M. Just Muiron [1], qui, dès-lors associé à son œuvre, en avait vainement poursuivi l'application dans la fondation d'un *comptoir communal*, pour lequel l'académie de Besançon refusa son concours. Mais la propagande s'était arrêtée depuis longtemps à cette acquisition isolée, lorsque

[1] Just Muiron est une intelligence d'un ordre élevé. Le livre qu'il a écrit sur la doctrine de Fourier est un beau morceau de morale et de métaphysique.

M. Victor Considerant s'attacha aux projets de Charles Fourier comme au seul avenir des destinées humaines. Plein de devoûment et d'ardeur, il chercha à tirer sur-le-champ la doctrine sociétaire des voies spéculatives où elle se serait énervée et amortie. Charles Fourier, sûr de sa force, attendait que l'on vînt à lui, et dans les relations ordinaires il apportait la forme absolue, tranchante, impérieuse de ses théories. M. Victor Considerant essaya de faire naître quelques occasions de contact entre ce génie boudeur retiré dans sa tente et un monde qui l'avait froissé, faute de le connaître. On s'occupa des moyens de propagation : des conférences furent ouvertes à Paris, dans lesquelles Fourier exposa quelque parties isolées de son système; puis il songea à la province, et M. Considerant ouvrit à Metz le premier cours public sur la théorie.

C'était alors le moment où, après avoir jeté quelque éclat, le saint-simonisme se dispersait dans les voies du doute et du découragement. Quelques-uns de ces novateurs, et entre autres deux hommes distingués, MM. Jules Lechevalier et Abel Transon [1], passèrent sous les drapeaux de Charles Fourier, en proclamant sa supériorité.

[1] MM. Abel Transon et Jules Lechevalier ont récemment déclaré qu'ils étaient depuis long-temps étrangers à la propagation des idées de Charles Fourier.

M. Jules Lechevalier ouvrit un cours à Paris et le publia ensuite par livraisons; M. Abel Transon donna à la *Revue Encyclopédique* deux articles qui résumaient la loi sociétaire. D'autres ouvrages fortifiaient cette propagande. M. Victor Considerant produisait successivement *la Destinée sociale*, les *Considérations sur l'architectonique*, *De l'un des trois discours à l'Hôtel-de-Ville*, et *la Débacle de la politique en France*; M. Just Muiron, les *Transactions de Virtomnius;* Mme Clarisse Vigoureux, les *Paroles de la Providence;* M. Lemoyne, ingénieur, l'*Association par Phalanges;* M. Morize, les *Dangers de la situation actuelle de la France;* M. Paget, l'*Introduction à l'étude de la science sociale*, l'un des meilleurs résumés émanés de l'école. Peut-être aurait-on à reprocher à quelques-unes de ces publications un défaut commun à côté de qualités louables, ce serait celui de se préoccuper beaucoup trop de petits débats quotidiens qui devraient s'effacer toujours devant des questions de lointain avenir. On aimerait mieux, aussi, dans la forme, plus d'onction et moins de rudesse, plus de ménagements surtout envers les hommes d'intelligence, qui se dévouent au périlleux honneur de captiver, chaque matin, un public blasé et moins avancé qu'eux en toutes choses.

Grâce à ce concours de publicistes et de penseurs, la propagation prit quelque essor, et l'on

dut songer à lui créer un organe. Un journal, *le Phalanstère*, fut fondé par les soins de Mme Vigouroux et de MM. G..... et Baudet-Dulary, alors député. MM. Victor Considerant, César Daly, Blanc, Chambellant, Pecqueur, Paget, Morize et Pellarin concoururent à sa rédaction. Bientôt on alla plus loin : cette réalisation, si vainement attendue par Fourier, devint l'objet d'un tentative. MM. Baudet-Dulary et Devay frères mirent en commun, à Condé-sur-Vesgres, de vastes propriétés sur lesquelles devait se poursuivre l'établissement d'une Phalange. On commença en effet les travaux; on mit en culture une partie des friches, quoique par le procédé banal; on maintint en rapport les terres qui l'étaient; on construisit quelques bâtiments d'exploitation rurale; mais tout cela fut incomplètement fait et avec des fonds insuffisants pour la réussite. Plus tard même, les ressources manquèrent, et on s'arrêta. Il y avait eu avortement, il n'y avait pas eu essai.

Alors une chose demeura bien prouvée aux hommes d'exécution, c'est qu'il ne fallait reprendre l'expérience qu'avec des moyens plus complets. La déconvenue de Condé-sur-Vesgres fut fatale à divers titres : non-seulement elle se présenta dans le public sous la forme d'une entreprise malheureuse, mais elle réagit même sur

les membres de l'école. Il y eut hésitation et temps d'arrêt. Plusieurs se retirèrent pour chercher dans la politique un mobile plus immédiat, un aliment plus réel à leur activité. *Le Phalanstère* disparut; il se fit comme un silence autour de Charles Fourier.

Celui qui releva son drapeau fut encore M. Considerant; il publia *la Phalange*, convertie plus tard en journal quotidien, et reprit les travaux de propagation. Mais, mûris par l'expérience, les disciples de Fourier ne semblent plus vouloir désormais s'isoler du monde : ils acceptent en pratique les conditions de la société actuelle, toutes réserves d'ailleurs faites pour l'avenir. Ce sont maintenant de simples ingénieurs qui désirent prouver par un essai la valeur d'un mécanisme sociétaire renfermant en germe, assurent-ils, les plus beaux et les plus féconds résultats.

Voilà où en était la méthode de Fourier, surveillée par lui, appliquée sous ses yeux, quand la mort vint le frapper à l'âge de soixante-six ans. Depuis huit mois, la maladie l'avait enveloppé de manière à ne laisser d'action qu'aux palliatifs. Pas plus à ses derniers moments que dans le courant de sa vie, ses amis n'ont fait défaut à sa glorieuse indigence. Il est mort pauvre, mais entouré de soins, comme aurait pu l'être un riche.

Fourier était petit et maigre; mais sa physionomie avait un caractère distingué. Il portait dans le regard quelque chose de profond et d'amer, d'élevé et de malheureux; et sur son front pouvait se lire le problème social dont il poursuivit si longtemps la solution au milieu de l'indifférence et du sarcasme.

III.

Coup-d'œil général sur la théorie.

Le grand tort de Charles Fourier a été celui-ci: né, pour ainsi dire, hors de nos sphères, il n'a jamais daigné comprendre qu'il fallait y vivre pour y acquérir quelque ascendant. Quand il se fut posé à lui-même, et dans l'assentiment de sa pensée, tous les termes d'une équation gigantesque, il les crut immédiatement acceptés par tout le monde. Plus il marcha dans sa découverte, plus cette prétention se fortifia en lui. Au début, mieux conseillé par le besoin d'un succès, quand il voulait parler à la foule, il se mettait à peu près à la hauteur de son oreille; mais quand, plus tard, il se fut enivré de sa spéculation, ces derniers ménagements cessèrent. Parce qu'il avait marché, il s'imagina qu'on l'avait suivi; il parla de sa théorie comme d'un fait régnant,

d'un fait dominateur; il en parla dans une langue qu'il avait imaginée pour elle, et que dès-lors il regardait comme universellement admise. De la part d'un créateur, cet orgueil s'explique et se justifie. Pour l'artiste, la Galatée était complète; il l'avait pétrie de sa main, il l'avait animée de son souffle, et, glorieux de la voir sourire, il ne croyait pas que personne eût le droit de nier sa vie et sa beauté.

Cet état d'extase et d'isolement, d'idée fixe et souveraine, ne permit pas à Fourier de donner à ses révélations une forme qui en rehaussât la valeur, une forme attrayante pour les gens du monde, concluante pour les savants. Exact et méthodique dans ses idées, Fourier ne l'était pas dans leur exposition; il manquait d'ordre et d'enchaînement. Aussi, pendant que l'on aperçoit toujours le lien qui unit les combinaisons sociétaires, on est quelquefois à se demander pourquoi ces combinaisons ne se déduisent pas mieux, dans les livres de Fourier, les unes des autres, et ne s'engendrent pas, pour ainsi dire. Un monde où l'harmonie doit régner aurait pu être décrit et prouvé avec plus d'harmonie. C'est que Fourier possédait moins sa théorie qu'il n'était possédé par elle. Une fois sur le trépied, il se laissait aller au souffle du dieu, obéissant à sa passion, ne sachant pas se contenir dans les bornes d'une

dialectique précise et d'une tempérance sévère. Sans avoir voulu ni pu, peut-être, séparer des matières bien distinctes, il mêlait la critique à l'organisation, quittant l'ordre *harmonien* pour l'ordre civilisé, censurant d'un côté, louant de l'autre, tout cela au hasard, pêle-mêle, d'une manière verbeuse et diffuse, combattant sans cesse avec des armes non acceptées, celles de sa théorie, au lieu de se tenir, comme il l'eût pu souvent, sur le terrain des faits incontestés et généraux. De là une confusion, une bizarrerie, une incohérence, qui ne disparaissent qu'après un long travail du lecteur sur lui-même et sur la pensée de l'auteur. Quand ce n'est pas la méthode qui rebute, c'est l'expression. S'exagérant peut-être les avantages d'une terminologie nouvelle pour un monde nouveau, Fourier a abusé du néologisme, systématiquement, et, il faut le dire, puérilement. Là, où la langue consacrée eût amplement suffi à l'évolution et à l'expression de ses idées, il a cru devoir continuer son rôle d'inventeur, et refaire le dictionnaire français en même temps que l'éducation humaine. Ainsi quand il eût pu diviser ses matières par chapitres, par sections, appendices, corollaires, préfaces, avant-propos, introductions, prologues, ce qui eût été légitime et compris, il nous offre dans son idiôme, des *Cis-légomènes*, des *Inter-liminaires*, des *Épi-sec-*

tions, des *Citer-logues*, des *Citrà-poses*, ce qui est une prétention au moins oiseuse et qui touche presque au ridicule.

Un autre défaut de Fourier, c'est l'abondance; non pas l'abondance qui féconde, mais celle qui noie. Infailliblement l'inventeur du monde sociétaire aurait trouvé beaucoup moins de personnes disposées à contester sa valeur scientifique, si, au lieu de jeter sa théorie dans un moule immense, il l'eût, au contraire, concentrée dans un petit nombre de démonstrations et soumise à une exposition méthodique. Ce travail de résumé devait précéder le travail du développement : l'ordonnance générale avant les détails, la synthèse avant l'analyse, ce sont là des vérités banales. Il est à regretter que Fourier leur ait désobéi. Cependant, si sévère que l'on veuille être vis-à-vis d'un esprit original, on ne peut disconvenir que cette profusion de gracieux tableaux, que ce cercle confus et passionné de créations naïves, joyeuses, inattendues; que ce désordre charmant, cette incohérence volontaire, qui sont une faute chez le savant, ne deviennent un titre réel pour l'homme d'imagination et pour le poëte. Les couleurs de ces paysages sont si fraîches et d'un effet si neuf, il y a tant d'éclat et tant de verve dans ces Géorgiques idéales, qu'on s'abandonne, malgré soi, au flot descriptif, sans regretter l'ap-

pui moins fragile d'une démonstration sérieuse.

Un dernier reproche. Certes, il serait fâcheux que la science parlât un langage mielleux; mais il ne l'est pas moins de donner un air rébarbatif aux vérités que l'on enseigne. Un savant ne doit être ni un paysan du Danube, ni un élégant du grand monde, il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre, ni dans les essences. Le ton d'un homme qui démontre et qui veut attirer à lui, est un ton doux, grave, persuasif; ne concédant rien quand au fond, mais prêt à se ployer à tous les tempéraments de forme. Peut-être Fourier aurait-il dû en cela résister à ses élans de franchise et de rudesse; peut-être aurait-il fondé plus sûrement son autorité sur les intelligences, si à l'originalité de sa doctrine il eût joint ce que le saint-simonisme avait de plus que lui, l'onction dans le style et la parfaite convenance dans le langage.

Ces prémisses posées, il est temps d'aborder l'exposition des idées de Charles Fourier. Cette exposition demanderait de longs volumes, si on ne lui appliquait une méthode de rigoureuse sobriété. Initier les lecteurs à *tout* le système de Fourier, serait impossible et inutile; la route serait trop longue, et ils ne s'y engageraient pas. Qu'ils aient une idée nette de l'ensemble de la théorie et de ses principes génératifs, c'est tout

ce que l'on peut désirer. Pour rendre cette étude plus claire, il fallait se garder de suivre l'auteur dans un vocabulaire dont il eût été indispensable, à chaque minute, de leur donner la clé. La même vue de simplification a fait élaguer la partie critique. Que notre univers ne soit point parfait, c'est ce qui est admis pour tout le monde, et ce qui a été victorieusement et surabondamment établi. Toute preuve de ce genre a facilement le tort de dégénérer en déclamation, et il vaut mieux désormais y renoncer que courir ce risque. Enfin, en parcourant la partie organique de la doctrine sociétaire, on verra qu'elle a été dégagée des détails qui ont attiré sur l'inventeur des plaisanteries devenues banales. On a tant abusé de cette méthode de facile appréciation, qu'il y a aujourd'hui, ce semble, quelque bon goût à s'en abstenir.[1]

IV.

Cosmogonie et Psychogonie.

On a fait de Charles Fourier un matérialiste, à cause de quelques mots hasardés sur la repro-

[1] Pour compléter cette étude de Charles Fourier, et donner une idée du tour bizarre et original de son esprit, on trouvera à la fin du volume quelques citations extraites de la partie fantastique de ses livres.

duction infinie de la matière. Cela tient à un malentendu résultant du système toujours vicieux des analogies. Si l'on voulait trouver un nom dans l'école philosophique qui répondît davantage à la loi sociétaire, Fourier serait un panthéiste à la façon des saint-simoniens, ou un sensualiste de l'école de Locke et de Condillac.

Charles Fourier n'a pas, il est vrai, abondé dans les idées métaphysiques à l'exclusion des tendances sensuelles; mais c'est, comme il l'avoue lui-même, parce qu'il voulait réorganiser le corps avant de réorganiser l'esprit, les instincts devant, dans l'ordre nouveau, être satisfaits comme les passions, les besoins comme les sentiments. La lutte entre les deux principes, le bien et le mal, d'origine philosophique, n'avait, d'ailleurs, plus rien à faire dans un système qui prenait pour point de départ la légitimité, la nécessité de tous les élans de l'âme et de la chair.

Le sommet de la doctrine de Fourier, c'est Dieu; mais en appelant Dieu esprit, il ne se déclare pas pourtant exclusivement spiritualiste. Il semble admettre, au contraire, que Dieu, l'homme et l'univers, comme êtres absolus et infinis, peuvent, par de certains côtés, s'absorber et se confondre. Ce serait à peu près la formule saint-simonienne : « Dieu est tout ce qui est, » et un transport du fini dans l'infini. Cependant, en

d'autres passages, Fourier distingue le créateur de la créature, parle de Dieu comme d'un être existant de son fait, et du christianisme comme d'une croyance qui nous a ramenés à de saines notions religieuses. Dieu, d'après lui, doit être notre première étude; c'est en cherchant en nous la révélation des instincts qu'il y a mis, leur application, lour utilité, leur sainteté, que nous devons trouver la clé des destinées futures de l'homme.

Insistant peu, d'ailleurs, sur ces données métaphysiques, Fourier fait de la nature trois principes éternels et indestructibles : Dieu, la matière, la justice ou les mathématiques. Ici, entre Fourier et les autres philosophies, plus de rapprochement possible : il marche vers ses idées. Dans la toute-puissance de Dieu, il trouve la cause, et dans sa justice, la raison des destinées générales. Or, la volonté universelle se manifeste et se témoigne par l'*attraction universelle*; attraction dans l'humanité, attraction dans l'animalité, attraction dans les corps inorganiques. C'est cette attraction qui, pivotant sur elle-même, incessamment produit, incessamment détruit, incessamment conserve. De là cinq mouvements : mouvement *matériel*, attraction du monde, devinée par Newton; mouvement *organique*, attraction emblématique dans les propriétés des substances ; mouvement

intellectuel, attraction des passions et des instincts; mouvement *aromal*, attraction des corps impondérables; mouvement *social*, attraction de l'homme vers ses destinées futures. De l'attraction universelle est née l'analogie universelle, résultant, selon Fourier, d'une loi mathématique qu'il a accusée sans la justifier toutefois. Toutes les passions ont leur analogue dans la nature, depuis les atômes jusqu'aux astres. Ainsi, les propriétés de l'amitié seraient calquées sur celles du cercle, celles de l'amour sur celles de l'ellipse, etc. N'insistons pas : il y a là un pressentiment bizarre, mais point une conception sérieuse.

La cosmogonie de Fourier a aussi ce caractère divinatoire et cette prétention à une seconde vue. Le monde, d'après lui, aura un durée de quatre-vingt mille ans; quarante mille de progrès, quarante mille de déclin. Dans ce nombre sont enveloppés huit mille ans d'apogée. Le monde est à peine adulte; il a sept mille ans; il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive, irraisonnable de l'enfance; il va passer dans sa période de jeunesse, puis dans la maturité, point culminant du bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi d'analogie. Le monde, comme l'homme, comme l'animal, comme la plante, doit naître, grandir, se développer et périr : la seule différence est dans

la durée. Quant à ce qui est de la création, Dieu fit seize espèces d'hommes, neuf sur l'ancien continent, sept en Amérique, mais toutes soumises à la loi d'unité et d'analogie universelles. Néanmoins, en produisant le monde actuel, Dieu se réserva d'autres créations successives pour en changer la face. Ces créations iront à dix-huit. Toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal. Jusqu'ici, il n'y a eu qu'une seule de ces émissions; les autres attendent qu'on ait trouvé pour elles un autre milieu, un milieu viable, un milieu d'harmonie. Alors les hommes cultiveront le globe jusqu'au soixantième parallèle, et des orangers fleuriront dans la Sibérie : une couronne boréale, espèce d'anneau, semblable à celui de Saturne, se fixera sur le pôle-nord, dissoudra ces glaces et rendra ses mers navigables. En même temps, une décomposition subite dans les eaux de l'Océan en dégagera la partie saline, et en fera une boisson agréable et utile aux navigateurs. C'est à la suite de ces phénomènes que devront se produire les créations nouvelles, toutes plus parfaites que la nôtre. Comme on le voit, ceci n'implique encore aucune preuve, et ne vaut pas qu'on s'y arrête, si ce n'est par curiosité.

En psychologie, non seulement Charles Fourier croit et professe l'immortalité de l'âme, mais il

laisse supposer qu'il admet l'immortalité, ou tout au moins la reproduction infinie de la matière. Les âmes étaient avant la vie, elles sont après la vie; mais, pour n'être point isolées des jouissances matérielles, elles rejoignent toujours la matière. Il y a emprunt ici. Nous sommes sur les traces de la transmigration hindoue et de la métempsychose pythagoricienne. Seulement avec Fourier les âmes ne descendent point dans l'échelle des êtres; les âmes humaines se transfusent toujours dans des corps humains, soit sur notre globe, soit dans d'autres. Avant la fin de la carrière planétaire, elles auront alterné huit cent dix fois d'un monde à un autre, c'est-à-dire qu'elles auront fourni mille six cent vingt-six existences, dont cinquante-quatre mille ans dans une autre planète et vingt-sept mille dans celle-ci. Quant aux planètes elles-mêmes, leur grande âme ne meurt pas, mais passe en d'autres planètes avec les âmes qu'elles portent, de manière à ce que ces dernières croissent en bonheur et en développement pendant plusieurs milliards d'années.

Si la théorie de Fourier n'eût rien produit de plus sérieux que cette Genèse, il serait demeuré, dans des données analogues, un peu au-dessous de Pythagore et de Fontenelle, et il n'y aurait guère lieu de s'occuper sérieusement de lui. Il a, d'ailleurs, senti lui-même que cette portion de

son travail paraîtrait, aux yeux du public, résulter moins d'une inspiration calme que d'une hallucination, et averti par l'attitude de quelques disciples, qui répugnaient à le suivre sur ce terrain, il a écrit ces lignes :

« Mais qu'importent ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée, d'où naîtront le quadruple produit, les bonnes mœurs ; l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre ; l'oubli des querelles de partis, la cessation des pestes, des révolutions, la pénurie fiscale, et l'unité universelle.

« Les détracteurs se dénoncent eux-mêmes en m'attaquant sur des sciences nouvelles, cosmogonie, psychogonie, analogie, qui sont en dehors de la théorie de l'industrie combinée. Quand il serait vrai que ces nouvelles sciences fussent erronées, romanesques, il ne resterait pas moins certain que je suis le premier et le seul qui ait donné un procédé pour associer les inégalités et quadrupler le produit en employant les passions, caractères et instincts tels que la nature les donne. C'est le seul point sur lequel doit se fixer l'attention, et non pas sur des sciences qui ne sont qu'annoncées.

« Étrange despotisme que de condamner toutes les productions d'un auteur, parce que quelques-unes sont défectueuses ! Newton a écrit des rêve-

ries sur l'Apocalypse; il a tenté de prouver que le pape était l'antéchrist. Sans doute ce sont des folies scientifiques; mais ses théories sur l'attraction et les rayons lumineux n'en sont pas moins bonnes et admises. En jugeant tout savant ou artiste, on sépare le bon or du faux. Pourquoi suis-je le seul avec qui la critique ne veuille pas suivre cette règle? »

Quand un homme s'exécute ainsi, il ne reste plus rien à dire. On ne frappe pas sur une poitrine qui se découvre.

V.

Attraction passionnée. — Analyse des douze passions radicales.

Nous voici à la clé de la découverte.

Charles Fourier dit : « Le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu. » Le devoir vient tellement des hommes, qu'il varie de peuple à peuple et d'une époque à une autre. L'attraction, c'est-à-dire la tendance des passions, est tellement un fait divin, que les passions sont les mêmes chez tous les peuples, civilisés ou sauvages, dans tous les siècles, primitifs ou modernes. Dieu maintient dans ce sens la tendance des passions, malgré l'abus actuel qu'en fait l'homme, parce que les passions ainsi combinées doivent

servir à l'avènement et au triomphe des destinées futures; d'où il résulte que les passions s'agitent aujourd'hui, malheureuses et comprimées, dans un milieu provisoire, pour s'établir plus tard, heureuses et satisfaites, dans le milieu que Dieu leur a réservé. Supposer le contraire, c'est supposer Dieu inepte et incapable de diriger harmonieusement le monde. Ainsi, toute attraction est une chose naturelle, légitime, à laquelle il est impie de résister. L'attraction est la loi humaine comme elle est la loi des mondes. Autant de passions fondamentales, autant d'attractions. « Les attractions sont proportionnelles aux destinées, » ajoute Fourier. Céder à ces attractions, voilà où est la vraie sagesse, car les passions sont une boussole permanente que Dieu a mise en nous. Aussi Fourier ne balance-t-il pas entre la liberté et la compression, l'attraction et la morale. Et si le milieu dans lequel se meuvent les passions, ces impulsions divines, forme un obstacle à leur essor et à leur harmonie, c'est ce milieu, ce milieu humain qu'il faut modifier. D'où le réformateur conclut à la création d'un milieu nouveau, d'un monde sur d'autres bases. Dans ce monde, où toute latitude sera donnée au jeu des passions, cet équilibre harmonieux que leur compression n'a pu produire, naîtra de lui-même et spontanément; l'attraction poussera vers le devoir par la

satisfaction de toutes les volontés. L'homme alors cessera d'être une antinomie vivante, placé qu'il est entre les impulsions de sa nature et les prescriptions de la sagesse actuelle. Plus d'action comminatoire sur les élans de l'âme, sur les instincts du corps; plus de justice répressive, plus de délits, plus de peines. La contrainte et l'incohérence feront place à l'harmonie et à l'unité; le nouveau mécanisme social réalisera la loi mathématique qui doit employer toutes les forces, utiliser tous les penchants, accorder toutes les impulsions, unir toutes les volontés, agir, en un mot, de manière à ce que l'intérêt personnel, indépendant dans ses allures, se fonde, s'absorbe dans l'intérêt général, et concoure à son agrandissement.

Avant de déchaîner ainsi les passions sur le monde, il était utile peut-être de les récapituler toutes, de les distribuer, de les peser attentivement, de les combiner. C'est un travail que Fourier n'a voulu déléguer à personne : il a reconnu lui-même ou cru reconnaître en nous trois buts d'attraction : le besoin du *luxe*, la propension à se *grouper*, et la tendance à l'*unité*. Le *luxe*, divisé en luxe interne et externe, comprend au premier titre la santé, au second la richesse. Comme les cinq sens sont du ressort de cette nature d'attraction, elle est, à cause de cela, subordonnée aux

passions qui naissent de l'âme. La propension à se *grouper* embrasse les passions affectives, l'amour, l'amitié, l'ambition, et une quatrième passion que l'inventeur nomme le *familisme* (lien de parenté). Ces attractions de diverse nature et de puissance variable servent à lier entre eux et à grouper les individus. Mais au-dessus de ces passions, il en existe trois autres qui leur sont supérieures, passions *rectrices*, comme les nomme Fourier, mobiles des plus grandes actions humaines. Ces passions, l'inventeur les désigne ainsi : la *cabaliste*, l'*alternante* et la *composite*. La *cabaliste* est la fougue à la fois réfléchie et spéculative qui tend à diviser les impulsions, afin de leur donner plus d'essor, à fixer les volontés pour une influence complexe. Dans notre monde on appellerait cette passion l'esprit d'intrigue. L'*alternante*, ou *papillonne*, est le besoin de variété irrésistible chez l'homme, la soif de situations opposées, de contrastes et de changements de scène. L'alternante se mêle à tout, elle va d'un groupe à l'autre, de série en série, engendre l'attrait par la mobilité, et éloigne la satiété par de rapides volte-faces. C'est elle qui répand le plus de bonheur sur le mécanisme sociétaire. Dans notre civilisation, cette passion se nommerait inconstance, goût du changement. Enfin la *composite*, ou fougue aveugle, est la passion qui produit les dévouements sublimes, l'inspira-

tion dans les arts, l'éloquence de la chaire et de la tribune; c'est celle qui s'appuie sur le besoin de grandes émotions, sur le désir de mener à bien des tâches glorieuses ou pénibles. Cela équivaut à peu près à ce que nous nommons l'enthousiasme. Ces trois passions sont supérieures aux quatre passions affectives, qui priment à leur tour les cinq passions sensuelles.

Ainsi l'humanité compte douze passions radicales, sept de l'âme, cinq de la chair, ressorts et pivots de l'attraction; cinq passions sensitives tendant au *luxe*, quatre passions affectives tendant aux *groupes*, trois passions distributives ou rectrices tendant aux *séries*. Les premières ne touchent que l'individu, les secondes rayonnent dans un cercle d'intimité, les troisièmes intéressent la société entière. C'est le jeu libre et complet de ces douze passions, se tempérant l'une par l'autre, qui inspire à l'homme le sentiment religieux ou la passion de l'unité, laquelle résulte de la combinaison de toutes les passions, comme le blanc de la combinaison de toutes les couleurs. Et comme il y a des nuances de couleurs à l'infini, il y a aussi une foule de passions mixtes. Mais le nombre des passions proprement dites est rigoureusement de douze, et Fourier en trouve la preuve analogique, soit dans le système sidéral, soit dans la décomposition du prisme solidaire, soit

enfin dans la gamme musicale. Il est superflu de rester longtemps sur ce terrain : Fourier a déclaré lui-même avec trop de bonne grâce qu'il s'y sentait mal assis.

VI.

Mécanisme sociétaire. — Vie d'un phalanstère.

La loi d'attraction une fois trouvée, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au procédé sociétaire. Toutefois, avant d'opérer sur ce thème de réalisation, Fourier à voulu justifier à ses propres yeux, par le tableau des relations actuelles, l'utilité et l'urgence d'une réforme. Habitué à ne rien voir en beau, il a un peu chargé les traits du modèle, et peint le monde sous des couleurs qui ne le flattent pas. Dans l'état agricole, morcèlement fatal, exploitation égoïste et inexperte; dans l'état industriel, déperdition effrayante de forces, travail répugnant, ingrat, mal rétribué, mensonge, guerre flagrante, choc d'industries ou rivales ou parallèles; dans l'état social, lutte des diverses classes; ici, richesse insolente; là, misère farouche, fourberie dans les relations, méfiance érigée en esprit de conduite, oppression de la masse au profit du petit nombre; enfin, impuissance à se défendre contre l'univers exté-

rieur, contre les intempéries qui usent avant le temps la santé de l'homme, et contre les épidémies qui le foudroient; voilà ce qu'il a vu, ce qu'il constate, et ce qui légitime complètement à ses yeux une aspiration vers des destinées meilleures. De ces fléaux, il en est plusieurs que l'association dans l'ordre matériel peut faire disparaître; mais il en est d'autres qui ne se retireront que lorsque l'association aura été introduite dans l'ordre moral. Pour arriver à l'harmonie des forces humaines, il faut auparavant l'établir dans les facultés et dans les passions.

Maintenant, par quelles voies pourra-t-on à l'indigence faire succéder la richesse graduée, la vérité à la fourberie, les garanties mutuelles à l'oppression, une climature régulière aux désordres atmosphériques, enfin à l'incohérence présente une marche de progrès pour la race humaine; telle est la deuxième face de la question. Fourier en parcourt les dépendances; il accorde un mot aux modes d'association imparfaite qui peuvent précéder le sien, examine ce qu'il nomme le *garantisme*, le *sociantisme*, la *communauté*; pour conclure de leurs vices à la supériorité de l'association *composée* ou *harmonienne*, qui est sa découverte.

Cette association, il veut la naturaliser d'abord dans l'agriculture, qu'il appelle une *industrie;*

grande et précieuse industrie en effet, autour de laquelle pivotent toutes les autres. Au lieu de vastes centres qui engloutissent les populations; au lieu de bourgs, de villages, de hameaux, fondés au hasard, mal cadastrés, mal construits, aussi incohérents dans leur distribution générale que dans leur organisation particulière, Fourier prétend créer et ordonner des *communes* ou *phalanges,* régulières pour le nombre des habitants, pour l'ordonnance intérieure et pour les conditions d'équilibre vis-à-vis d'autres *phalanges* ou *communes*, obéissant à des lois analogues. Il en serait de ces *phalanges* comme des corps célestes qui ont un mouvement sur eux-mêmes et un mouvement autour des corps roulant dans leur tourbillon. Le même phénomène se reproduirait au sein de la *phalange*, composée d'une infinité de petits centres ayant leur jeu propre, et leur jeu relatif à d'autres centres identiques. On va voir tout à l'heure le système à l'œuvre.

Le moteur de cette association est, comme on l'a vu, l'attraction passionné, ce principe à mille fins. L'attraction vers le travail, c'est à cela que l'humanité pourra reconnaître qu'elle entre dans ses destinées futures. Que voyons-nous aujourd'hui? D'un côté le riche qui ne travaille pas, d'un autre côté le pauvre qui travaille avec dégoût, des deux parts répugnance. N'est-ce pas là, dit

Fourier, un état anormal? Quoi! Dieu aurait imposé le travail à l'homme comme une nécessité impérieuse, et en même temps il lui aurait mis dans le cœur une horreur instinctive pour le travail! Évidemment il y a confusion. La répugnance n'indique qu'une chose, c'est que Dieu ne veut pas que le monde emploie éternellement son énergie à des besognes ingrates. Le jour où une meilleure entente présidera à la distribution du travail, les riches oisifs disparaîtront; ils envieront ce qui est l'attribut du peuple. Pour cela il faut que le travail soit une affaire d'option, un choix, un goût, une préférence, une passion enfin. Chacun s'adonnera à l'occupation qu'il aime, à vingt s'il en aime vingt. Une rivalité charmante, un enthousiasme toujours nouveau, présideront aux travaux humains, quand, sous la loi de l'attraction, les mortels se seront associés par *groupes*, dernière fraction sociétaire; par *séries*, qui sont l'association des groupes, et par *phalanges*, qui sont l'association des séries.

Le groupe est la sphère primitive de toute fonction, l'alvéole de la ruche sociale, le noyau de l'association. Un groupe, pour être normal, doit se composer de sept ou neuf personnes : au-dessous il serait insuffisant, au-dessus il courrait le risque de manquer d'harmonie. L'harmonie particulière d'un groupe résulte de l'amalgame

des attractions tantôt divergentes, tantôt parallèles; l'harmonie générale entre les divers groupes résulte de leur caractère, soit identique, soit opposé. Dans la composition des groupes, toute passion est considérée comme ressort : ainsi tantôt c'est l'amitié, tantôt c'est l'intérêt, tantôt c'est l'amour, tantôt c'est la gloire qui domine un groupe, et, dans son sein, l'essor de toute passion doit avoir lieu en identité et en contraste. Chaque groupe a des modes de ralliements distincts : dans les groupes d'amitié tous s'entraînent *en confusion*, c'est-à-dire se confondent, l'amitié supposant une égalité parfaite; dans les groupes d'*ambition*, le supérieur entraîne l'inférieur, la loi de hiérarchie le voulant ainsi; dans les groupes d'*amour*, les femmes entraînent les hommes, émancipation qui en vaut une autre; enfin, dans les groupes de *famille*, les inférieurs entraînent les supérieurs, concession touchante faite à la faiblesse. Ces groupes se forment d'eux-mêmes au moyen de ces divers ressorts. Chaque fois que dans un groupe il y a lieu à conférer ou un titre ou un grade, on y procède par l'élection. Tous les membres d'un groupe ont voix délibérative : la majorité fait loi. Le même mode électif, les mêmes rouages d'organisation passionnée, sont appliqués aux séries, qui sont l'association des groupes, aux phalanges qui sont l'association des séries.

Après les groupes, qui se composent de sept ou neuf personnes, viennent les séries [1], qui doivent avoir de vingt-quatre à trente-deux groupes, et qui, à leur tour, forment les phalanges. La phalange comprend environ dix-huit cents personnes. La demeure d'une phalange se nommera un *phalanstère*. Un phalanstère devra être un édifice à la fois commode et élégant, dans lequel l'utilité n'aura point été sacrifiée au luxe, ni l'architecture aux exigences des distributions intérieures. Ce sera une vaste construction, de la plus belle symétrie, et accusant par sa grandeur

[1] Nous empruntons à Fourier une définition de la *série* et du *mécanisme sériaire*, qui jouent un très grand rôle dans son organisation sociale, industrielle et agricole. La citation qui suit embrasse tout, pratique et théorie : c'est le système en action. Elle est extraite de la *Théorie des quatre mouvements*, et reproduite dans la *Destinée sociale* de M. Considerant. On y verra au juste ce qu'est une *série* :

« Une série se compose de personnes inégales en tout sens, « âges, fortunes, caractères, lumières, etc., etc., formant « contraste et gradation d'inégalités. Plus les inégalités sont « graduées et contrastées, plus la série s'enchaîne au tra- « vail, produit de bénéfice et offre d'harmonie sociale. — On la « divise en divers groupes dont l'ordonnance est la même que « celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais suppo- « ser une masse d'environ six cents personnes, moitié hommes « et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche « d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la « série de la culture des poiriers : on subdivisera ces six cents « personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux « espèces de poiriers. Ainsi on verra un groupe des sectaires du « beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun « se sera enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on « peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une tren-

les pompes de la vie nouvelle. De droite et de gauche se projèteront des ailes gracieuses repliées sur elles-mêmes, en fer à cheval. Là, loin du centre de la grande famille, doivent s'installer les métiers bruyants. Ce palais sera double dans son étendue, avec des corps de bâtiment assez éloignés l'un de l'autre pour former des cours intérieures et ombragées, promenoirs des vieillards et des convalescents. Au milieu du bâtiment principal s'élevera la Tour d'Ordre, siége du télégraphe, de l'horloge, et des signaux chargés de

« taine de groupes qui se distingueront par leurs bannières et « ornements et se formeront en trois, ou cinq, ou sept divisions, « par exemple :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

Division.	*Progression numérique.*	*Genre de culture.*
1 *Avant-poste* —	2 groupes	*Coings et sortes bâtardes dures.*
2 Aileron ascendant	4 —	Poires dures à cuire
3 Aile ascendante	6 —	Poires cassantes
4 CENTRE DE SÉRIE	8 —	POIRES FONDANTES.
5 Aile descendante	6 —	Poires compactes.
6 Aileron descendant	4 —	Poires farineuses
7 *Arrière-poste.*	2 —	*Nèfles et sortes bâtardes molles.*

« Il n'importe que la série soit composée d'hommes, ou de fem- « mes, ou d'enfants, ou mi-partie, la disposition est toujours la « même. — La *série* prendra *à peu près* cette distribution, soit « pour le nombre des groupes, soit pour la distribution des tra- « vaux. Plus elle approchera de cette régularité en gradation et « en dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au « travail. — Si la série est formée régulièrement comme celle « que je viens de citer, on verra des alliances entre les divi-

transmettre les instructions nécessaires aux travailleurs disséminés dans la campagne. Le théâtre et la bourse trouveront leur place dans la même enceinte. A la hauteur du premier étage, et dans tout le pourtour de l'édifice, régnera une rue-galerie, chauffée en hiver, aérée en été, et offrant, d'un atelier à l'autre, une communication facile et à l'abri de toutes les intempéries. Au besoin cette rue-galerie servira encore de salle d'exposition aux objets d'art et aux produits industriels de toute espèce.

« sions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile descendante s'allieront contre le centre de *série* et s'entendront « pour faire valoir leurs productions aux dépens de celles du « centre : les deux ailerons seront alliés entr'eux et ligués avec « le centre pour lutter avec les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des groupes produira à l'envi des fruits « magnifiques. — Les mêmes rivalités et alliances se produisent « entre les divers groupes d'une division..... — Viennent ensuite les intrigues de série à série et de canton à canton qui « s'organisent de la même manière. On conçoit que la série des « poiriers sera fortement rivale de la série des pommiers ; mais « elle s'alliera avec la série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

. . . .

« J'ai dit que les séries ne peuvent pas toujours se classer aussi « régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche « autant qu'on le peut de cette méthode, qui est l'ordre naturel « et qui est la plus efficace pour exalter les passions, les contrebalancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain « que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents « à l'esprit de série. » (*Nouveau Monde industriel.*)

Dans un phalanstère, tout sera organisé pour une vie attrayante et libre, une vie au goût de chacun : commune, si l'on veut; solitaire, si on le préfère. On y poursuivra deux objets : la commodité générale et le bien-être individuel. Les logements, les salles de réunion, les réfectoires, les ateliers, les cuisines, les caves, les greniers, les offices, tout y sera disposé de manière à assurer des rapports prompts et faciles, des distractions variées, un service économique et intelligent. Chaque famille trouvera à se loger suivant sa fortune et suivant ses besoins, sans qu'il en résulte jamais pour elle une humiliation dans le contraste si elle est pauvre, un motif d'orgueil si elle est riche.

Maintenant, à ceux qui s'effraieraient de la mise de fonds nécessaire pour assurer tant d'aisance et réaliser tant de merveilles, Fourier répond qu'un phalanstère de dix-huit cents âmes ne coûtera guère plus à construire que les quatre cents chaumières d'une commune française égale en population. Encore le phalanstère, une fois établi avec grandeur et solidité, sera-t-il, pendant plus d'un siècle, à l'abri des grosses réparations, tandis que, dans le même intervalle, on aura rebâti sept ou huit fois les masures de la commune française. Puis, la fondation achevée, il y a un autre compte à dresser, celui des économies du

ménage sociétaire. Ainsi, une immense cave remplacera quatre cents caves, un vaste grenier quatre cents greniers, une cuisine avec un personnel réduit, quatre cents cuisines avec les quatre cents femmes qu'elles absorbent sans les occuper, enfin une gigantesque blanchisserie, quatre cents blanchisseries. Tous ces ateliers d'usage commun marcheront à l'aide d'une machine à vapeur qui fournira, en outre, de l'eau chaude dans tous les appartements du phalanstère.

Cependant, au dehors de l'édifice, la campagne a changé d'aspect : les haies, les fossés, ces emblèmes de servitude et de défiance, ont disparu ; les chemins ont été combinés de manière à ménager l'espace. En échange de leurs terres, les propriétaires du sol ont reçu des actions transmissibles qui représentent la valeur de l'apport, et désormais cette vaste plaine pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul homme. Ainsi doivent disparaître, par le fait seul de l'association, tous les inconvénients de la culture morcelée et de la propriété parcellaire. Une seule gestion, appuyée sur de grands capitaux, préside au mouvement de la richesse générale, et réalise la plus grande somme possible de produits. Il en est de même des ateliers industriels. Au lieu de ces échoppes multipliées à l'infini, tristes, solitaires, sales et incommodes, voici des ateliers im-

menses et joyeux, aérés, salubres, où les machines viennent en aide aux forces de l'homme, et rendent le travail à la fois moins rude et plus régulier.

A ces avantages se joindront encore, dans un phalanstère, ceux qui résultent d'une meilleure organisation du travail. Le travail, en mécanisme sociétaire, sera à la fois plus attrayant et plus parfait : plus attrayant, car il n'aura lieu que par courtes séances, et au milieu des passions enthousiastes qui doivent naître de la rivalité des individus dans les groupes, des groupes dans les séries, des séries dans les phalanges ; plus parfait, car on lui appliquera le système de division déjà pratiqué avec succès dans nos grandes usines. Chaque industrie, ou agricole ou manufacturière, sera divisée en autant de parcelles de travail que cela sera jugé nécessaire pour un confectionnement irréprochable, et un groupe spécial sera affecté à l'exécution de chaque parcelle. Confiés de la sorte aux mains les plus capables, tous les détails du travail humain arriveront sur-le-champ à une supériorité dont il serait difficile aujourd'hui de fixer la limite. On réunirait ensuite ces éléments épars dans les divers groupes pour former une variété industrielle et la résumer en série. En agriculture, par exemple, étant donnée la culture du poirier, une série

ou deux séries y seraient affectées, avec des groupes spécialement voués au soin de chaque espèce. En industrie manufacturière, même division, même répartition parmi les diverses aptitudes, Voici d'ailleurs la formule scientifique de Fourier pour de semblables formations : « Chaque espèce d'industrie donne lieu à autant de groupes qu'elle offre de variétés, et chaque groupe se divise en autant de sous-groupes que la division de son industrie fournit de fonctions. » De cette division infinie du travail, de cet état des travailleurs toujours en présence les uns des autres, toujours en rivalité, soit pour la perfection, soit pour la rapidité d'exécution, doivent naturellement et nécessairement sortir, assure Fourier, des résultats ignorés jusqu'à nous, des œuvres plus belles et plus vivement accomplies. Du reste le membre d'un groupe ne lui est pas tellement identifié, qu'il ne puisse pas faire partie d'autres groupes, et par conséquent se mêler à d'autres travaux; d'où il suit que chaque industrie compte un grand nombre de sectaires éparpillés dans la phalange, et peut, de la sorte, combiner à l'infini ses rivalités. Ce changement, cette mobilité heureuse ont en outre un grand avantage, qui est d'engrener entre eux, par des rouages volontaires et fortuits, tous les groupes et toutes les séries.

Ainsi voilà le travail réalisé avec facilité, avec ardeur, avec enthousiasme : chaque individu, chaque groupe, chaque série y a concouru. L'œuvre a porté ses fruits : des bénéfices sont acquis, quadruples, à ce que prétend Fourier, de ceux que l'on obtient par les procédés actuels. Il s'agit maintenant de les distribuer d'après le mode sociétaire, c'est-à-dire en raison du CAPITAL, du TRAVAIL et du TALENT. Pour cela, un lot sera fait à chacun de ces agents de production ; et la loi de l'intérêt commun conseillera, plus qu'on ne le pense, une répartition équitable. En effet, les capitalistes, ne pouvant espérer de beaux dividendes qu'à l'aide de bons ouvriers et de bons projets, voudront que les lots de talent et de travail soient sincèrement et convenablement établis, et les non-capitalistes, ne pouvant employer les procédés avancés qu'à l'aide de capitaux, chercheront à les attirer en les rétribuant d'une manière généreuse. D'où l'on peut augurer qu'au lieu de s'attribuer la part du lion, chacun des intérêts associés tendra plutôt à se dépouiller en faveur des autres[1].

Quand trois lots auront été faits, l'un pour le

[1] Voici la distribution que propose Fourier, en la déclarant susceptible de modifications :

4 douzièmes au capital,
5 douzièmes au travail,
3 douzièmes au talent.

capital, l'autre pour le travail, le troisième pour le talent, viendra le tour de la répartition par individus. A l'égard des capitalistes, le mode ne fait pas question; le bénéfice sera en raison de l'apport. Mais pour le travail et le talent, une difficulté se présente, c'est d'avoir l'échelle du talent et la mesure de l'importance du travail. Ici Fourier s'écarte hardiment des routes battues; ce n'est pas le travail brillant qui aura le pas sur les autres, mais le travail nécessaire. Il fait la part du pauvre avant celle du riche, la part des bras avant celle de l'intelligence. La masse le préoccupe beaucoup plus que l'individu, et il juge l'œuvre dans son influence sur les besoins collectifs. Il classe donc les travaux en travaux de nécessité, travaux d'utilité, travaux de simple agrément. Les travaux d'agrément seront les moins rétribués, les travaux utiles le seront davantage, les travaux nécessaires plus que les deux autres. Sous le régime actuel, c'est à peu près l'inverse. Fourier, calculant que les travaux nécessaires sont presque tous d'une nature répugnante, a dû, pour y introduire l'attraction, les rendre beaucoup plus lucratifs que les autres, et en revanche, il n'a attaché qu'une bien moindre prime aux travaux attrayants par eux-mêmes. Cette combinaison est une des plus séduisantes théories d'équilibre qui se soient faites; elle

conclut entièrement à l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui la classe pauvre. Les travaux nécessaires, durs et pénibles, étant presque tous le lot du peuple, le peuple, dans le mécanisme sociétaire, serait tout-à-coup placé non-seulement hors des voies du besoin, mais encore sur le chemin de la richesse. Cette nouvelle justice distributive déterminerait en outre une rotation perpétuelle, un renouvellement incessant dans le personnel des classes, et y détruirait le germe des rivalités haineuses qui les déchirent aujourd'hui. L'harmonie universelle y trouverait un gage de plus. Ce qui la garantirait mieux encore, c'est l'absence de toute misère réelle dans ce monde idéal. Il n'y a plus de pauvre dans un phalanstère; le pauvre y est aboli. Tout sociétaire est forcément, malgré lui, à l'abri du besoin. Sa présence dans la communauté lui donne droit à un *minimum* en toute chose : nourriture, logement, vêtements, ustensiles. Ce *minimum* lui est dû, c'est la clause formelle de l'association. De son côté, il doit, il est vrai, son travail, mais sous une loi qui affecte une haute paie aux besognes les plus rudes, il lui faut peu d'efforts pour s'acquitter d'abord, et capitaliser ensuite.

Quant à la distribution des lots du talent, elle serait des plus simples, car on aurait pour bases les titres ou les grades des individus, et comme

les grades et les titres se confèrent, ainsi qu'on l'a vu, par la voie élective, les bénéfices seraient, en définitive, en raison des mérites déjà couronnés et d'un ascendant acquis. En dehors de cette loi applicable aux intelligences de second ordre, se trouveraient néanmoins les grands artistes, les industriels célèbres et les savants illustres. De tels hommes n'appartiendraient ni aux groupes, ni aux séries, ni aux phalanges, mais à l'humanité entière. Le globe se chargerait de leur rémunération. Dans le mécanisme sociétaire, ces natures d'élite sont placées en dehors des autres, quant aux conditions de travail. Seulement, lorsqu'après un long repos ces hommes ont produit leur œuvre, un jury s'assemble dans la métropole du monde pour leur voter une récompense. Qu'on se figure, par exemple, Jacquart ou Watt, Newton ou Corneillle, se présentant devant ce tribunal souverain; Jacquart avec son métier, Watt avec sa machine à vapeur, Newton avec sa théorie de l'attraction, Corneille avec sa plus belle tragédie. A l'instant même et avant toute gloire chanceuse, il serait voté à ces grands hommes une rémunération à prélever sur chaque phalange. Supposez cinq francs par phalange, et cinq cent mille phalanges dans le globe; le jury aura décerné à l'inventeur deux millions cinq cent mille francs. Jacquart ne mourra plus dans un état voisin

de l'indigence, après avoir enrichi l'univers.

Tout basé qu'il est sur une parfaite égalité de rapports et une complète liberté de mouvements, le mécanisme sociétaire reconnaît des hiérarchies de diverses sortes : hiérarchie de passions, hiérarchie de caractères, hiérarchie d'âges, hiérarchie de fonctions, hiérarchie de travailleurs, hiérarchie de souveraineté. Quand Fourier n'exprime pas ces distinctions et ces nuances, il les sous-entend. Ainsi, parmi les passions, les trois passions rectrices, ou, comme il dit, *mécanisantes*, priment les passions affectives, qui, à leur tour, commandent aux passions sensitives. Il en est de même des caractères dont Fourier fait une sorte de clavier humain, susceptible d'autant de combinaisons que peut l'être l'harmonie musicale. La hiérarchie des âges se présente sous un autre aspect : l'âge mûr en est le centre; les deux ailes, l'une ascendante, l'autre descendante, sont, d'un côté, les années intermédiaires de l'enfance à la virilité; de l'autre, celle de la virilité à la décrépitude. Pour la hiérarchie des fonctions, il n'y a rien à expliquer, c'est l'élection qui les confère; mais la hiérarchie du corps de travailleurs, qu'on a vu dans ses alvéoles, le groupe, la série et la phalange, se développe dans la sphère supérieure, et forme, successivement, la ville, la province, la capitale, la métropole continentale, la métropole

universelle, enfin, les armées industrielles. La phalange est un type d'association, un type étroit, mais complet; c'est le reflet de la vie humaine. Cependant une phalange isolée n'aurait pas toutes ses conditions d'avenir, si elle n'attirait pas dans son tourbillon d'autres phalanges, qui, avec leur mouvement propre, auraient aussi un mouvement autour d'elle et par rapport à elle. Entre phalanges, les combinaisons sont les mêmes, les liens sont les mêmes qu'entre les groupes et les séries. Les phalanges sont sollicitées à une association par des sympathies, par des intérêts, par des objets d'utilité commune, tels que des ponts, des canaux, des routes, à l'exécution desquels toutes et chacune ont concouru. Bientôt, en dehors des phalanges, se créeront de grands entrepôts, de grands établissements scientifiques, de grandes manufactures, des bourses, des foires, des théâtres, des monuments d'art. Puis viendra la petite ville, centre général des phalanges, plus habitée l'hiver que l'été; puis encore la ville provinciale, ou capitale de province, assise de manière à commander un vaste rayon intérieur, ou un bassin maritime; ensuite la capitale d'un empire; enfin la métropole universelle, dont Fourier fixe l'emplacement sur le Bosphore. L'un des liens les plus puissants de cette grandiose hiérarchie serait les armées industrielles, autorités nomades

et pacifiques, se portant sur tous les points où les appelleraient l'utilité et la gloire communes. Une armée industrielle devra se composer, selon Fourier, de tous ceux qui excellent dans les beaux-arts, dans les sciences, dans l'industrie; elle sera donc une réunion spontanée et libre, où chacun s'entretiendra à ses frais. Le but sera souvent d'agrément, mais, dans plusieurs cas, l'armée industrielle devra concourir aux grands travaux du globe, à l'amélioration des climatures, aux lignes importantes de communication, à la construction de vastes édifices, à la prompte réparation des calamités publiques, comme les inondations et les incendies.

Vient ensuite la hiérarchie de souveraineté. Dans Fourier, cette souveraineté est multiple; elle demande des titulaires à tous les instincts, à toutes les facultés, à toutes les aptitudes, à toutes les passions; elle est en outre alternée, périodique, mobile, capricieuse; elle ne pèse point, elle n'offusque point. La souveraineté est, dans certains cas, héréditaire; mais elle n'emporte aucune attribution formelle; la loi élective a réglé les fonctions et les grades. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'*unarque*, qui commande à une phalange, jusqu'à l'*omniarque*, qui est l'empereur du globe. Il y a un *duarque* pour quatre phalanges, un *triarque* pour douze, un *tétrarque*

pour quarante-huit, et ainsi de suite; le *douzarque* règne sur un million de phalanges. L'omniarque vient au-dessus; c'est le treizième grade ascendant de la hiérarchie.

Le cercle dans lequel se meut le pouvoir de ces chefs a été si minutieusement tracé, qu'il équivaut à peine à un patriarcat dévolu aux plus anciennes familles. L'élection universelle dans toutes les fonctions, et une liberté illimitée acquise désormais aux passions de l'homme, comme loi sociale et absolue, font de la souveraineté un titre presque honorifique, un titre de luxe, d'apparat. Autour des chefs plus de gardes, plus de bourreaux à leurs ordres, plus de tribunaux sous leurs mains. La liberté est complète, puisque tous les penchants sont légitimes; l'égalité ne l'est pas moins, puisque dans les phalanges l'éducation est la même pour tous, les fonctions accessibles à tous, les voies de fortune et de grandeur ouvertes à tous, et aux mêmes titres. Quel rôle reste-t-il à un pouvoir dans une société ainsi faite? Il s'agit seulement de savoir si cette société pourrait fonctionner.

Cette liberté dont on vient de parler, Fourier l'attribue en dose égale aux deux sexes; il fait mieux, il ne distingue pas. Si, chez lui, la femme ne joue pas le rôle important et exagéré qu'a voulu lui attribuer le saint-simonisme, du moins lui reste-t-il une part assez belle pour qu'elle ne

crie pas à l'oppression et au sacrifice. Dans le mécanisme sociétaire l'homme domine, il est vrai, la femme dans les rapports d'ambition, mais la femme y domine l'homme dans les relations d'amour et de famille. Voilà donc que la femme est déjà le pivot du ménage; mais Fourier ne prétend pas l'y tenir dans le séquestre et dans l'isolement. « L'Harmonie, dit-il, ne commettra pas, comme nous, la sottise d'exclure les femmes de la médecine, de l'enseignement, de les réduire à la couture et au pot-au-feu. Elle saura que la nature distribue aux deux sexes, par égales portions, l'aptitude aux sciences et aux beaux arts, sauf la répartition des genres, le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes et celui des arts plus spécialement aux femmes. »

L'une des plus vives, des plus touchantes sollicitudes de Fourier, c'est l'éducation de l'enfance et l'éclosion de ses vocations. On voit qu'il parle de l'enfance avec amour, avec bonheur; un père n'est pas plus prévoyant et plus tendre. Il est vrai que là était tout son espoir, toute sa chance à venir. Les hommes qui ont vécu sont de fer aux idées nouvelles; l'enfance est une cire molle qui reçoit et garde toutes les empreintes. Aussi il faut voir avec quel soin Fourier classe ses élèves en six tributs, en leur donnant des noms distincts et familiers; comment il s'élève contre

notre système d'éducation, qui tend à les laisser sous la direction paternelle, toujours imprévoyante, d'après lui, et imparfaite, surtout quand il faut que l'enfant choisisse la direction la plus conforme à ses instincts et à son aptitude.

Opérer le plein développement de toutes les facultés matérielles et intellectuelles, afin de les appliquer à l'industrie productive, tel est le système d'éducation de Fourier. Il le divise en cinq phases. L'une, de première enfance, est celle où les nourrissons reçoivent dans un dortoir ou *séristère* commun les soins d'hommes, de femmes et d'enfants, formés en groupe pour ce travail. Ainsi, ces soins donnés à l'enfance ne sont plus un service banal, mais une vocation, une fonction sociale. Le rôle de nourrice a, lui-même, son importance. Fourier veut qu'une nourrice soit belle, qu'elle soit robuste, et même qu'elle ne fausse pas en chantant. Cette exigence s'explique dans un monde *harmonien*. L'enfant dort sur des hamacs et libre de langes; on ne gêne pas plus ses mouvements que, plus tard, on ne gênera ses instincts. Dès qu'il peut marcher, son éducation commence. Alors il faut songer à pressentir la vocation, à la solliciter, à la faire éclore; il faut surveiller les élans de ces natures naïves, bien remarquer leur vice de choix, si c'est le *furetage*, si c'est la gourmandise, si c'est la singerie, si

c'est l'amour du bruit, si c'est la malpropreté. Dans chacun de ces faits, il y a une révélation : selon qu'il manifestera telle disposition ou telle autre, telle préférence, telle manie, l'enfant sera ouvrier, ou artiste, ou industriel, ou gastronome, ou agriculteur. A cinq ans l'heure sonne pour un autre ordre d'exercices. Il s'agit d'agrandir autant que possible les passions sensitives et de pousser au développement du tact, de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. Les cinq sens ont besoin d'une éducation, comme le corps d'une gymnastique : faute de jeu et de ressort, ils s'affectent avant l'âge et perdent toute leur subtilité. De là tant de surdités et de myopies. L'éducation des sens doit, selon Fourier, restituer à la nature humaine l'énergie de ses organes, et le luxe des facultés physiques aide plus qu'on ne le suppose à la richesse des facultés morales. De neuf à quinze ans vient le tour de la vie active, de la vie sociétaire : c'est la période où les passions se manifestent par la voie de l'attraction, où les facultés se révèlent, où les vocations se trahissent. A seize ans, le cercle de l'éducation est parcouru : l'enfant finit, l'homme commence.

VII.

Conclusion.

La théorie de Fourier peut se résumer en quelques mots. Émanciper et combiner les passions, associer les facultés et les intérêts, faire prévaloir dans le monde physique et moral l'attraction sur la répugnance, trouver dans le spectacle de l'univers la voie analogique de nos destinées, voilà ce qu'il veut; et pourtant, si courte qu'elle soit, cette formule n'est rien moins que le renouvellement entier du globe. Cela tient à une merveilleuse sagacité de l'inventeur, qui, en faisant pivoter une idée, y trouve mille facettes brillantes, originales et inattendues.

Si l'on voulait maintenant établir un parallèle entre sa conception et celle des écoles rivales, on pourrait se convaincre combien elle les laisse en arrière. La théorie de Fourier, complète dès 1808, a défrayé longtemps des théories qui le désavouaient en le dépouillant. Fourier ne copiait personne; le saint-simonisme, pour ne citer que lui, s'est souvent borné à traduire Fourier. Seulement Fourier, plus sage et plus retenu, ménage-t-il, dans son association, une place au *capital*, c'est-à-dire à la propriété individuelle, que les disciples de Saint-Simon n'ont pas su respecter. Toujours grand seigneur, même quand il boule-

versait le monde, Saint-Simon était d'ailleurs dominé par des idées d'autorité et de hiérarchie; homme du peuple, Fourier obéissait à un besoin d'émancipation et d'affranchissement. Ainsi, Fourier a pour lui la date et la supériorité relative des idées : évidemment l'avantage lui reste.

Entendons-nous dire pour cela que la découverte de ce dernier soit réalisable? Bien s'en faut. Seulement il est plus facile de la nier que de la discuter. Elle transporte la critique sur un terrain où les points d'appui manquent; elle argumente dans l'inconnu. Objecterons-nous, par exemple, que l'émancipation des passions, idée très peu neuve d'ailleurs en théorie, peut déterminer des résultats contraires à ceux que Fourier en attend; que l'état sauvage, entre autres, celui où les instincts sont le moins réfrénés, n'est pas, à beaucoup près, un état social que l'on puisse présenter comme modèle? A cela, Fourier nous répond que son système emporte non-seulement le libre essor des passions, mais aussi leur satisfaction plénière, ce qui est loin d'exister dans l'état sauvage, condition de misère, de privation et d'abrutissement. Objecterons-nous encore que, pour certaines passions sensuelles, l'expérience d'une liberté sans frein est faite depuis longtemps, et que ces passions, la gourmandise, par exemple, vont toujours au-delà des satisfactions permises

et raisonnables? Fourier nous répond que les passions, dans leur incohérence et leur servitude actuelles, ont un jeu faussé qui disparaîtra dès que l'équilibre et l'harmonie règneront parmi elles, et que, dans l'ordre sociétaire, il ne restera de la gourmandise, invoquée comme obstacle, que ce qui sera juste et nécessaire pour l'amélioration des produits gastronomiques. Si nous persistons en demandant quelle pourra être l'utilité de la paresse, il nous sera répliqué que la paresse, fille du travail répugnant, n'est pas une passion radicale, mais seulement un vice de notre civilisation, vice annulé dans le travail attrayant, organisé par courtes séances. Ainsi du reste : le monde nouveau fournit solution à tout, et quand la controverse s'agite dans une éternelle pétition de principes, il n'y a plus qu'à se taire.

On peut néanmoins établir, dans les idées de Fourier, une ligne de démarcation entre celles qui touchent aux passions et celles qui ne traitent que des intérêts. Sur ce dernier point, plusieurs de ses combinaisons séduisent par leur originalité, et l'épreuve pourrait en être tentée sans péril. La division du sol en parcelles a incontestablement ses avantages : elle multiplie les propriétaires et donne de profondes racines à l'esprit de conservation; elle protège la société contre un partage violent. Mais divers inconvénients sont

attachés à ses excès. Là où le sol s'émiette à l'infini, la petite culture domine et les bénéfices des grandes exploitations disparaissent. Bien des forces se perdent ainsi par le fractionnement et s'usent dans le détail. A ce point de vue, Fourier a eu raison de désirer une alliance entre les intérêts humains, qui, aujourd'hui, se séparent ou se combattent.

Le but est donc louable; les moyens sont-ils également heureux; c'est ce dont on peut douter jusqu'à preuve du contraire. Fourier compte beaucoup sur l'attraction dans le travail, et il s'est donné un mal infini pour trouver la formule de ce problème. Ce qu'il a écrit là-dessus fait honneur à son imagination : on ne saurait être plus ingénieux qu'il ne l'a été dans l'organisation de ces groupes industriels, exécutant la besogne par courtes séances et comme à l'envi. Malheureusement ce n'est là qu'un rêve. Le travail ici-bas est issu du devoir : son mobile n'est pas l'attrait, mais le besoin. Le novateur et ses disciples ont beau multiplier les exemples à l'appui de leur donnée, citer l'ardeur qu'apporte la jeunesse au bal, rappeler une foule d'occaions où l'on accepte la fatigue comme un plaisir. Ces faits ne prouvent qu'une chose, c'est que toute diversion, dans la vie humaine, est une joie, et toute exception une jouissance. Le travail est pénible, parce qu'il est

continu, obligatoire. Que le bal devienne une nécessité journalière, il cessera d'être un divertissement : c'est le conte du pâté d'anguilles. Le travail par groupes serait peut-être charmant le premier jour; le second jour il paraîtrait moins agréable, et, au bout de six mois, il aurait quitté ses allures de fête. Fourier, qui a tant étudié le cœur humain, a dû remarquer sans doute qu'il dédaigne ce qu'il a pour aspirer à d'autres conquêtes. Cet instinct détruit tout son système. En vain espère-t-il captiver l'homme par la variété, le promener, comme un sultan blasé, au milieu de surprises toujours nouvelles. Cette variété deviendrait bientôt un tourment, une lassitude. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de nous pour rencontrer de ces mortels à qui le sort a tout départi, et qui n'ont d'autres peines en ce monde que celle d'être accablé de leur bonheur.

Fourier suppose également que l'une des tendances les plus énergiques de l'homme est le bruit, le mouvement en commun, l'agitation : il ne fait pas une part assez grande au besoin d'isolement et de concentration. Le sentiment qui pousse à l'amour du *chez-soi*, qui fait que l'on se clot, même sans nécessité, qui donne tant de prix à un jardin, à un champ, à une maison, à une chaumière que l'on possède, ce sentiment, tout personnel qu'il est, a de profondes racines dans le cœur humain,

et Fourier n'en a pas suffisamment tenu compte. L'intérêt que l'on prend aux choses est proportionné au droit qu'on y a, et souvent au souci qu'elles donnent. Il est certain que ce sont là des penchants étroits qu'une civilisation élevée doit combattre ; mais la compression n'étant pas admise par Fourier, il ne peut se dérober aux conséquences de cette passion universelle que l'on nomme l'égoïsme. Le culte de l'intérêt solitaire n'est pas, comme on pourrait le supposer, un produit factice de l'état social, mais bien un instinct profond, persévérant de notre nature. Quand l'Évangile conseillait au chrétien le détachement, il voulait lutter contre le démon le plus actif de l'âme. Fourier espère tromper cette passion et en faire un instrument de bonheur; c'est une illusion. Il n'a pas suffisamment étudié l'égoïsme, ses bizarreries, ses exigences, son despotisme. Que de gens ici-bas aiment mieux être malheureux à leur manière qu'heureux à la manière des autres!

En étudiant l'organisation du travail, telle que la conçoit Fourier, on y trouve encore une contradiction, au moins apparente. Il admet la division comme moyen de perfectionnement, mais il supprime la continuité qui engendre le dégoût. Ainsi un groupe exécutera une besogne, par courtes séances, et la quittera après l'avoir effleurée. Nous doutons que cette mobilité ait pour les travailleurs

tout l'attrait qu'on lui prête. Le plus rude instant d'un travail est précisément la première heure; il faut *se mettre*, comme l'on dit, *en train;* la facilité n'arrive qu'à la longue. On aurait donc à essuyer la phase la plus pénible d'une tâche qu'il faudrait laisser, au meilleur moment, pour aller recommencer ailleurs et sur d'autres frais une initiation nouvelle. Évidemment c'est là un attrait fort peu attrayant. Si le travailleur n'a rien à y gagner, on peut craindre que le travail ne s'en trouve pas mieux. Jusqu'ici le perfectionnement d'un ouvrage manuel tenait à sa division en parcelles confiées à plusieurs mains. Chaque détail, ainsi traité, acquérait, comme on le devine, une plus grande valeur, le même ouvrier exécutant constamment la même chose et avec une habileté toujours croissante. Fourier maintient ce principe qui lui paraît fécond, mais il l'anéantit dans une combinaison contradictoire. Il divise le travail, mais il le livre à des mains successives. Un groupe phalanstérien aura dix, quinze, vingt parcelles de travail à exécuter : il voltigera d'un atelier à l'autre, il ne sera pas obstinément attaché à une seule nature de production. Soit; mais alors les avantages d'une pratique incessante, sur un point donné, disparaissent. Cette exécution à la légère est incompatible, ce semble, avec la supériorité du travail. Un groupe qui fait tout, qui

est propre à tout, ne peut pas tout faire avec l'habileté de l'ouvrier qui n'exécute qu'une seule chose, qu'un seul détail. Pour concevoir d'autres résultats, il faut apporter, dans la question, cette foi particulière qui animait Fourier à propos des merveilles de son monde imaginaire.

Cependant, quelqu'incomplètes qu'elles soient, les combinaisons industrielles n'en demeurent pas moins la partie la plus séduisante, la plus originale de sa théorie. L'association agricole est une idée féconde qui se réalisera tôt ou tard, quand le fractionnement du sol aura porté tous ses fruits. Les moyens de Fourier n'auront peut-être jamais les honneurs d'une application vraiment sérieuse, mais on lui empruntera certainement son principe. Ainsi, quant à l'organisation des intérêts, le novateur aura laissé quelques traces de son passage, et le bruit qui se fait autour de son nom n'aura pas été vain. En revanche le mécanisme auquel Fourier veut soumettre les passions, sera moins heureux. C'est une prétention très grande que d'aspirer à les faire concourir toutes au bonheur des sociétés, et cette prétention aurait besoin de s'appuyer sur une base plus solide que ne l'est la loi d'équilibre imaginée par Fourier. Voilà le côté faible de ses idées : c'est pourtant celui que l'on défend avec le plus de chaleur. On a voulu l'élever à la hau-

teur d'une démonstration mathématique, et en faire le point de départ d'une science exacte. Par un procédé d'analogie, plus ingénieux que fondé, Fourier a traité les passions comme un musicien traite les notes de la gamme, comme un physicien traite les couleurs du prisme. Rien n'est plus décevant que cette méthode. Le monde moral ne saurait être l'objet d'une science positive : il est trop mobile, trop divers, pour que l'intelligence humaine puisse le dominer dans son entier. Bien des passions ont échappé à Fourier dans cette analyse, et si son monde de fantaisie pouvait se réaliser, il y naîtrait sans doute des passions nouvelles qui tromperaient et déjoueraient ses calculs. Sa loi *sériaire* ne doit donc être regardée que comme un jeu d'esprit qui ne manque ni de nouveauté ni de grâce. L'imagination peut la revendiquer : la science n'a rien à y voir.

Ainsi c'est par les détails seulement, et par un petit nombre de détails, que la doctrine de Fourier a quelque chance de pénétrer dans notre monde, rebelle aux expériences. Elle est pourtant l'objet des espérances les plus vastes ; on la croit destinée à gouverner un jour les sociétés humaines. Ce sont là des chimères. Quand on aspire à réformer l'humanité tout d'une pièce, il y a trop de combats à livrer ; c'est vingt siéges dans un siége : un préjugé s'est à peine rendu qu'un autre se

révolte. On a contre soi les intérêts qui s'inquiètent, les positions qui se défendent, les routines qui s'effarouchent. Un esprit spéculatif se transporte facilement dans les sphères de l'idéal; mais un peuple ne l'y suit pas. L'humanité est comme ces malades qui aiment mieux endurer une douleur familière et connue que s'abandonner aux hasards d'une opération héroïque. Tout au plus subit-elle de loin en loin quelques progrès timides, lentement essayés, lentement consentis. Cet instinct des sociétés, s'il a ses écueils, a aussi ses avantages : il recule peut-être le mouvement du progrès, mais il oppose une invincible barrière à l'empirisme.

—

CHAPITRE IV.

—

ROBERT OWEN [1].

I.

Si l'on ne conclut pas trop légèrement d'une tendance particulière à une tendance générale, il semblerait, à de certains symptômes, que le dix-neuvième siècle s'est mis en marche vers une grande conquête, celle de la science du bien-être, jusqu'à présent plutôt pressentie que fondée. Cette science, créée par les économistes, aurait dépéri sans doute sur un terrain purement industriel, si des esprits plus vastes et plus résolus n'eussent agrandi son horizon, au point d'en faire la science même de la société. C'était peu, en effet, que d'avoir songé à rendre les hommes plus heureux, si l'on ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contre les frelons qui en dévastent les alvéoles; si, en faisant jaillir du sol de nouvelles sources de richesses,

[1] Écrit en 1838.

on n'en laissait pas approcher les bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise, cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici-bas n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune trève à l'interminable combat que se livre la fortune et l'indigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture; aucun remède à cette maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources même de la vie; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, à ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complétement, il fallait sortir de ces perspectives étroites. Toute science relative à l'homme est double comme lui: elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. C'est la condition de notre existence. Comme le géant de la fable, l'homme doit de temps à autre, toucher à la terre pour se fortifier dans son élan vers le ciel, et cette oscillation incessante entre un spiritualisme et un sensualisme toujours perfectibles et toujours progressifs, constitue la vie du monde comme elle est la vie de chaque individu. Que le corps s'affaisse trop vers notre limon, l'âme à l'instant se révolte et le contient; que l'âme

aspire trop vite à l'infini, le corps à son tour résiste et la modère. Telle est la loi humaine et par conséquent celle de toute science humaine.

Les hommes auront donc beau faire, ils ne parviendront pas à séparer ce que Dieu a joint, et de même que l'idéalité pure frappera l'air comme un vain son, quand on voudra l'isoler des réalités de la vie, de même aussi la réalité la plus éclatante aura toujours besoin, pour se féconder, de quelques rayons dérobés à l'idéal. Qu'on ouvre le livre du monde, on y trouvera cette histoire écrite sur chacune de ses pages; on y verra l'ascétisme chrétien dominant le sensualisme païen, et dominé, à son tour, par d'irrésistibles désirs de satisfaction terrestre; on y saisira sur le fait les deux éléments de notre nature, marchant par un sentier commun vers des affranchissements successifs et parallèles. En effet, si l'on étudie leurs phases, les servitudes de l'esprit ont été brisées en même temps que les servitudes du corps. Dans l'ordre intellectuel, la servitude de l'animalité a dû tomber devant la révélation évangélique, fille des philosophies anciennes; la servitude de la foi aveugle devant la liberté d'examen; enfin la servitude du doute et de l'incrédulité, ce joug fatal de notre époque, tombe et s'efface peu à peu devant le pressentiment confus d'un spiritualisme raisonné et d'une foi intelligente.

Dans l'ordre matériel, la progression est la même : la servitude de la personne a été abolie avec l'esclavage; la servitude du travail ou de la fonction, avec les priviléges féodaux ; enfin la servitude du besoin, cette torture actuelle, doit s'abolir prochainement par une meilleure distribution des richesses et une plus heureuse combinaison des forces sociales. Ainsi, pour l'esprit et pour le corps, voilà trois affranchissements successifs, trois affranchissements parallèles.

Maintenant, si l'on interroge l'humanité sous ce double aspect, il est facile d'entrevoir sa marche vers une moralité nouvelle et un bien-être nouveau. Peut-être semblera-t-il, au premier coup-d'œil, qu'une science dont les racines sont dans le cœur même de la réalité, doit moins précéder que suivre la régénération d'une spiritualité vieillie. Mais c'est là, nous le craignons, une des mille erreurs sur lesquelles vivent, depuis longtemps, les écoles de métaphysique pure. Qu'on ne couronne pas la matière, soit; mais qu'on ne la nie pas. Aujourd'hui, par exemple, l'âme souffre et doute, l'âme s'engourdit, s'abdique presque : déshéritée de la foi naïve de nos pères, elle n'a pas trouvé encore cette foi sérieuse et raisonnée promise à l'avenir. Qui la retient donc, cette âme immortelle? déserterait-elle ainsi ses destinées? Non, mais au moment où, fatiguée

d'une longue nuit, elle va battre l'air de ses ailes éperdues, pour voir si la lumière point et de quel côté, le corps, en despote qui veut être obéi, pèse sur ses élans divins et l'enchaîne au service d'une nécessité grossière. Ainsi les misères de la chair engendrent les misères de l'esprit; ainsi une incrédulité, toute d'inertie, est la compagne du malheur comme la faim est la mère du blasphème. Le plus beau triomphe de la science du bien-être sera ce dernier affranchissement de l'âme; et c'est en cela que sa mission sera grande, religieuse et sainte. Par une distribution mieux entendue des choses nécessaires, par l'initiation de tous aux loisirs de la richesse, elle répandra sur le sol les semences d'une sociabilité plus féconde, elle rétablira l'équilibre entre les droits de la matière et ceux de l'intelligence, réglera les rapports de cette co-existence et les conditions de cette vie, donnera sa nourriture au corps, sa nourriture à l'esprit, modèlera le travail des bras, afin que le travail s'établisse aussi, non-seulement dans quelques pensées, mais dans toutes les pensées.

Pour ordonner cet avenir, la science du bien-être n'aura guère de nouveaux éléments à créer. Ces éléments existent : la providence envoie à point nommé sur la terre ce qui importe au bonheur de l'homme. Dans quelle autre vue en effet auraient paru au milieu de nous ces merveilleuses

puissances mécaniques dont les facultés nous confondent, souverainetés industrielles dont nous saluions hier l'avènement? A quoi pourraient-ils servir, ces instruments admirables, si ce n'est à relever l'homme moral en soulageant l'homme physique? D'un côté, par le fait qu'elles surpassent et humilient nos forces et nos aptitudes corporelles, ces puissances mécaniques semblent nous avertir de ne pas placer notre orgueil en des conquêtes fragiles que des moteurs inintelligents peuvent réaliser mieux que nous; de l'autre, en créant les produits avec plus de facilité et d'abondance, elles semblent dire : — Nous venons payer au corps la rançon de l'esprit, afin que ce dernier puisse se retremper aux sources de sa grandeur originelle. Tel est le rôle des machines: telle sera leur fonction dans l'économie de nos destinées.

Mais voici ce qui est arrivé à leur suite, comme phénomène contradictoire. Tout bienfait d'en haut devant tourner à mal pour le monde jusqu'à ce qu'il ait été compris et appliqué selon les vues divines, il s'est trouvé que les puissances mécaniques, au lieu de fonder le bien-être, n'ont jusqu'ici enfanté que des ferments nouveaux de collision et de haine, aggravés encore par les désordres inséparables d'un vaste déplacement. A cela, quelques économistes, portés à prendre des symp-

tômes superficiels pour des causes profondes, ont répondu en imputant aux machines les torts de la civilisation au sein de laquelle elles fonctionnent. Ils ne pouvaient s'expliquer autrement pourquoi des agents, dont la faculté évidente est de centupler la production, laissaient, dénués des produits les plus nécessaires, les hommes qui en ont le plus besoin. Pour compléter les termes du problème, et s'éclairer sur ses résultats, il y avait néanmoins bien peu de chose à faire; il suffisait de se dire que si les puissances mécaniques créent les produits, ce sont les hommes qui les distribuent. Une distribution meilleure, c'est toujours là que l'on vient aboutir, et c'est ce que prétend régler la science du bien-être.

Qu'il demeure donc bien entendu que les machines ont paru au milieu de nous pour se résoudre, non pas en profit pour quelques-uns, mais en allégement de travail pour tous; qu'elles doivent être, mieux comprises, non pas un élément de discorde, mais un élément d'union, d'harmonie et de paix; enfin qu'en affranchissant le corps de sa dernière servitude, elles seront les agents les plus directs d'un spiritualisme régénéré. Grâce aux loisirs qu'elles nous préparent, le plus humble membre de la famille humaine pourra bientôt, dans la mesure de son intelli-

gence et de ses forces, s'élever à une aspiration vers Dieu et à une vue raisonnée de son œuvre. De là naîtra, il faut l'espérer, une foi sérieuse et profonde qui s'adressera beaucoup plus à la conviction qu'à l'enthousiasme. Ce spiritualisme, complet dans ses vues, ne procédera ni par un renoncement à la terre, ni par un renoncement au ciel, il guérira le monde de ces élans désordonnés vers l'infini, qui jettent un voile sombre sur nos jouissances mondaines, et de ces attachements exclusifs pour le fini, qui avilissent nos facultés immortelles. Ensuite, dérobant à la source de toute lumière un de ses rayons les plus chauds et les plus doux, soit qu'on appelle ce rayon divin : amour ou affection, charité ou fraternité, attraction ou bienveillance, union ou association; quels que soient son nom et sa forme, il l'appliquera à l'économie des sociétés humaines et aux rapports des hommes entre eux, réalisant ainsi, dans une harmonieuse unité, à l'aide d'un seul et même principe, la spiritualité et la moralité de la vie.

Parmi les esprits qui se préoccupent de cette régénération à venir, il en est de plus calmes et de plus patients, qui, satisfaits de voir le monde marcher, sous le doigt de Dieu, dans des voies de métamorphoses graduelles, se résignent à une initiation lente et ne cherchent pas à devancer

les temps. Pourvu que la colonne lumineuse éclaire toujours la nuit de leur désert, peu leur importe que la grande caravane arrive plus tôt ou plus tard à la terre promise. Mais il en est d'autres plus ardents qui ne subissent pas avec le même sang-froid les dures conditions du voyage, et qui, pour exciter les pèlerins paresseux, se prennent à célébrer les merveilles qui les attendent au bout du chemin. Ceux-ci se substituent au rôle que remplirent les prophètes des premiers âges ; ils entonnent le cantique de l'avenir, et présageant la ruine des cités maudites, ils chantent les splendeurs de la Jérusalem nouvelle.

On vient de suivre les travaux et de juger la vie de deux de ces hommes, Saint-Simon et Charles Fourier. Il reste maintenant à parler d'un troisième, moins célèbre de ce côté du détroit, mais tout aussi digne de fixer l'attention ; génie moins original sans doute que les deux autres, mais plus évangélique, plus touchant comme personnalité ; réformateur sorti d'un atelier, et conduit de la pratique du travail à la perception d'une doctrine : c'est M. Robert Owen.

II.

Vie et travaux de M. Owen. — Essai de New-Lanark. — Premières tentatives de propagande dans le Royaume-Uni.

Si l'on en excepte un petit nombre d'esprits qui s'intéressent aux sciences spéculatives, peu de personnes soupçonnent, en France, tout le bruit qui s'est fait, chez nos voisins, autour de M. Owen et de son système. Pour la date des idées, c'est pourtant un contemporain de Fourier et de Saint-Simon; car bien que la première manifestation de ses vues ne remonte qu'à 1811 et à un discours public prononcé à Glasgow, dès avant cette époque, M. Owen avait énoncé des théories d'une hardiesse incontestable et réalisé des faits d'une importance plus décisive encore.

Né en 1771 à Newton, dans le Montgomeryshire, M. Owen fut livré de très bonne heure à un apprentisage commercial, qui ne laissa arriver jusqu'à lui que d'une manière incomplète les bienfaits de l'éducation lettrée. Il fut donc ainsi, dans la carrière de la science, le fils de ses œuvres, et si quelques ellipses accusent cette insuffisance d'études, le ton général de ses écrits et les recherches qu'ils supposent, attestent avec quelle patiente ardeur il chercha à combler cette lacune fondamentale. Peu d'auteurs le frappèrent, mais quand il en eut rencontré de sympathiques

à ses vues, il s'en nourrit tellement, qu'il parvint à se les assimiler. C'est ainsi que l'on retrouve çà et là, dans ses travaux, des pages entières dérobées au *Contrat social*; c'est ainsi qu'il exhuma et fit revivre un écrivain oublié du seizième siècle, John Bellers, économiste anglais, auquel il emprunta quelques éléments de sa théorie. Comme complément à ses lectures, il adopta les ouvrages qui lui semblaient le plus profondément empreints de cette onction touchante et de cette inaltérable bonté qui sont l'essence même de son caractère.

C'était à New-Lanark que cette belle âme devait faire la première épreuve de ses facultés bienveillantes et douces. Mais auparavant M. Owen avait eu à parcourir les divers échelons de la hiérarchie industrielle. Simple commis à Londres, à Stamfort dans le Lincolnshire et à Northwitch, il était devenu plus tard, à Manchester, l'associé de riches filateurs, avec lesquels il entreprit cette grande spéculation de New-Lanark, qui devait donner de beaux et positifs résultats. New-Lanark est un village manufacturier que M. Dale, depuis beau-père de M. Owen, avait créé, dès 1784, dans un comté écossais, sur les bords romantiques de la Clyde. A tout prendre, le pays offrait peu d'avantages pour une fondation pareille : le territoire était pauvre et mal cultivé,

la population rare et misérable, les voies de communication clairsemées et horriblement entretenues. La seule raison qui détermina M. Dale fut une magnifique chute d'eau que présente sur ce point la rivière écossaise. La découverte de Watt n'avait pas encore complété celle d'Arkwright, et les puissances hydrauliques constituaient alors un inappréciable élément de richesse. M. Dale bâtit donc un village à New-Lanark et y installa les métiers de sa filature.

Au moment où la cession en fut faite à M. Owen, l'établissement, malgré l'avantage de ses moteurs naturels, était loin d'être prospère. Quoiqu'on eût élevé de vastes constructions et offert aux travailleurs des logements gratuits, les bras manquaient à la manufacture, et la disette d'hommes avait empêché de se montrer difficile sur le choix. Comme élément viril, New-Lanark ne comptait donc que le rebut de la population des trois royaumes, et les enfants que l'on tirait des hospices d'Édimbourg étaient si faibles et si jeunes, qu'à moins de les énerver avant l'âge, il était impossible de les employer. Produit d'agrégats vicieux ou hétérogènes, la colonie de New-Lanark ne fut bientôt qu'un théâtre de plus ouvert aux débauches et aux misères qui déshonorent les grands centres manufacturiers. La paresse et la pauvreté, l'ignorance et l'ivrognerie, les dissen-

sions religieuses, le vol, les querelles s'y établirent à demeure, et le travail dut se ressentir de la moralité des individus qui y concouraient. Ainsi, tout excellent qu'il pût être, M. Dale n'avait réussi à fonder ni un village heureux, ni une manufacture florissante.

Ce fut dans cet état que M. Owen prit New-Lanark. Aux yeux des ouvriers indigènes il avait à expier sa qualité d'anglais, peu pardonnée en Écosse; il avait à lutter contre des habitudes prises et de mauvais penchants enracinés; il avait à la fois à refaire l'ordre moral d'une colonie et à réhabiliter une spéculation. Il se dévoua noblement à cette double tâche, à la première avec son cœur, à la seconde avec sa tête. Les maîtres ne comprennent pas assez combien la moralisation de leurs ouvriers est à la fois une bonne œuvre et un bon calcul. Doué d'un sens droit et profond, M. Owen l'entrevit. Dès le jour de son installation, New-Lanark devint une famille de deux mille âmes, ramenée presque au droit naturel et gouvernée par un patriarche. Quatre ans suffirent pour faire d'une société déréglée et misérable une société heureuse et exemplaire. Tous les vices dont elle était infectée furent étudiés un à un, traités en détail et attentivement, guéris sans châtiment, réprimés sans violence. Ainsi, pour combattre le vol et le recel, on ne se prit

point à punir les voleurs et les recéleurs ; mais on leur apprit, ce qui vaut mieux, à rougir d'eux-mêmes ; on les prêcha par la parole et par l'exemple; on les fit entourer d'ouvriers vertueux, dont la surveillance les contenait et dont la conduite était pour eux un perpétuel reproche. En fait d'expiation, la peine infligée par un supérieur n'est rien pour le coupable ; ce qui lui est intolérable, c'est le mépris de ses égaux. Tout le code répressif de New-Lanark était renfermé dans cette pensée. Quelques contremaîtres, hommes sages et probes, formés sous les yeux et par les soins de M. Owen, lui servirent d'instruments : ils composèrent dans la colonie une hiérarchie imperceptible qui, s'inspirant du chef, pénétrait ensuite jusque dans les moindres ménages d'ouvriers pour y féconder les germes d'ordre, de bonté et de vertu. La police de New-Lanark se faisait ainsi de travailleur à travailleur, sans dureté, sans bassesse, sans espionnage, et la moralité étant devenue la règle, le vice dut dépérir peu à peu dans l'abandon, et dans l'isolement. Le coupable, au milieu de cette société normale, devenait, on le devine, une sorte de paria, un être déclassé, qui, ne sachant où rattacher ses mauvais desseins, était conduit nécessairement de l'impuissance au repentir. Aucun instinct dépravé ne se déroba à ce traitement doux et rationnel : la manie des

disputes céda comme avait cédé le vol; les dissensions religieuses, les liaisons irrégulières entre les deux sexes s'effacèrent aussi peu à peu et quittèrent New-Lanark. L'ivrognerie seule résista plus long-temps, les cabaretiers combattant pour elle au moins autant que les buveurs. Toute mesure de rigueur et d'autorité répugnant à M. Owen, il prit le parti d'entrer en lice avec les débitants de spiritueux. Il ouvrit pour son compte un magasin de détail où le wiskey se vendait à trente pour cent au-dessous du cours, et il demeura de la sorte, en fort peu de temps, maître du monopole de la consommation. Dès-lors l'ivrognerie fut surveillée, mise à l'index de la population sobre, et, quand le mépris vint la frapper, à son tour elle périt. Ainsi, sans moyens coërcitifs, sans prison, sans juges, sans constables, M. Owen avait, comme par magie, improvisé une société que maintenait dans la ligne du devoir le seul lien d'un contentement et d'une confiance réciproques, le désir de vivre en harmonie avec un milieu juste et moral, enfin les joies pures qui résultent de la seule pratique du bien.

Une réforme aussi clairvoyante dans son but, aussi décisive dans son action, ne provenait pas uniquement du grand sens expérimental de M. Owen : elle avait pris sa source dans un sys-

tème complet qui peut s'appeler le gouvernement par le cœur et par la raison. « L'homme est bon, sortant des mains de Dieu, » s'était dit Jean-Jacques. « L'homme n'est ni bon, ni mauvais en naissant, se dit M. Owen, il est le jouet des circonstances dont on l'entoure : il devient mauvais, si elles sont mauvaises, bon si elles sont bonnes. » Une bienveillance absolue, sans restrictions et sans limites, une égalité tolérante, une grande liberté de mouvements, un retour vers les vérités éternelles dont l'homme porte le germe en lui, tels furent les premiers mobiles qu'il traduisit en modes d'action pour l'amélioration et la réforme de New-Lanark. Ne pouvant y associer les intérêts, il résolut du moins d'y associer les moralités et les sentiments. Son but principal était de prouver, par les résultats issus d'une vie régulière, combien la vertu porte de récompenses en elle-même, et par quels invincibles attraits elle captive ceux qui l'ont une fois connue. Rendre le travail et la sagesse aimables, les habitudes d'ordre inhérentes à l'individu, toute la discipline de M. Owen est là. Il veut qu'habitué à des tableaux gracieux et doux, l'œil de l'homme ne puisse pas en regretter, en désirer d'autres. C'est vers la réalisation de cette idylle sociale qu'il conduisait New-Lanark; c'est ce qu'il commentait en instructions confiden-

tielles données à ses agents; c'est ce qu'il enseignait aux ouvriers avec une persévérance et une sagacité merveilleuses. Les voyageurs qui le virent à l'œuvre ont épuisé, à ce sujet, toutes les formules de l'admiration, et l'un deux, le major Torrens, disait à son retour : « Cet homme est le patriarche de la raison. » A voir ce qui s'est passé depuis lors, n'y a-t-il pas lieu de dire sur-le-champ que l'homme en effet valait mieux que la méthode?

Cependant New-Lanark, régénéré, marchait vers une situation chaque jour plus prospère. Comme spéculation, c'était devenu un magnifique succès; comme société, un modèle. Bientôt les deux mille quatre cents habitants du bourg, non-seulement se trouvèrent à l'abri du besoin, mais furent initiés à quelques jouissances de luxe. Les ménages avaient tous leur jardin; la culture et les promenades dans la campagne remplissaient les loisirs de l'ouvrier. Dirigée par M. Owen, la spéculation industrielle avait cessé de fonder ses bénéfices sur la santé de l'homme : elle usait de l'individu sans l'abrutir. La mesure du travail était réglée à dix heures par jour : les enfants n'étaient pas admis à la besogne avant l'âge de dix ans. Les ateliers étaient vastes, salubres, aérés, munis de ventilateurs qui en écartaient la poussière. Tout avait été calculé un peu dans

l'intérêt du travail, mais beaucoup dans l'intérêt du travailleur. Dès le point du jour tous ces métiers s'ébranlaient à la fois, et luttaient entre eux d'activité, de précision et d'adresse. Cette émulation spontanée était la seule garantie d'ordre et de dévouement sur laquelle pût compter M. Owen : il avait supprimé les autres; les récompenses et les peines étaient inconnues à New-Lanark. Quand nous disons les peines, nous devons en excepter une seule qui constitue presque une dérogation au système du novateur. Dans la filature, sur la tête même de chaque ouvrier, était placé un indicateur à quatre faces : blanche, jaune, bleue et noire, qui voulaient dire : *bien*, *assez bien*, *médiocrement*, *mal*. Or, au rapport des visiteurs, il était rare que tous les indicateurs ne fussent pas tournés du côté de la marque blanche : à peine en apercevait-on quelques-unes de jaunes, moins encore de bleues, de noires point. Ce fut là tout le règlement disciplinaire de New-Lanark, bien opposé au système d'amendes et de réductions de salaires en vigueur dans presque tous nos ateliers. M. Owen avait du reste fait cette expérience qu'en prenant le contrepied absolu de ce qui se pratique ailleurs, il arrivait nécessairement à de meilleurs résultats que les autres. Aussi, non-seulement il se piquait, dans ses produits manufacturés, d'une bonne foi et d'une sincérité au-

dessus de tout soupçon, mais encore il savait, en face de ses correspondants, abdiquer son propre intérêt pour défendre le leur d'une manière chevaleresque, que le gros des marchands regarderait comme insensée. Une forte commande lui arrivait-elle quand les cotons se trouvaient sur la pente d'une baisse, il conseillait à son correspondant d'attendre des prix plus réduits; une hausse menaçait-elle au contraire ses articles, à l'instant même, il en prévenait toutes les maisons qui se trouvaient avec lui en relations d'affaires, afin qu'elles eussent à presser leurs approvisionnements. Au point de vue ordinaire du commerce, de semblables procédés sembleraient devoir, dans leur désintéressement puéril, conduire une manufacture à sa ruine : New-Lanark a pourtant enrichi tous ses propriétaires; le bilan de ses bénéfices s'est élevé à plusieurs millions. C'est qu'un pareil système lui avait acquis un bien inestimable, la confiance, et la confiance change en or tout ce qu'elle touche.

New-Lanark, dans son organisation industrielle, ne comportait pas l'action du directeur sur la fortune de l'ouvrier, simple salarié d'une manufacture, et non membre d'une association. Cependant M. Owen parvint à s'immiscer, d'une manière efficace et bienfaisante, dans l'emploi

des deniers de ses travailleurs. Il leur donna l'idée d'une réserve et y aida de ses fonds; il suivit le mouvement des consommations dans lesquelles allaient s'absorber les salaires, et parvint à les rendre moins coûteuses et meilleures. Ainsi, économisant aux colons de New-Lanark les privations qui résultent des bénéfices du détail, il créa des dépôts en tout genre, où les objets les plus nécessaires à la vie, achetés en gros et dans les centres de production, étaient cédés à l'ouvrier au prix coûtant. Le plus religieux scrupule présidait à ces ventes, dont le but était de ne pas spéculer sur le pauvre. Les denrées s'y obtenaient à un tiers meilleur marché qu'au Vieux-Lanark, bourgade la plus voisine. Ce sont là des preuves de bienveillance que comprennent les hommes les plus simples, parce qu'elles touchent aux besoins les plus immédiats et les plus ordinaires de la vie. Chaque ouvrier, ayant un crédit ouvert à la direction, recevait en échange de son travail, soit des effets, soit des denrées ou de l'argent s'il le préférait; quelquefois, et surtout dans les cas de maladie, on lui faisait des avances. Réalisant même d'une façon partielle le système de la communauté, M. Owen avait fait établir, pour les ouvriers non mariés, une vaste cuisine avec un réfectoire attenant, où ils pouvaient jouir de tous les avantages qui résultent

de la préparation des aliments sur une grande échelle : variété, choix, abondance, économie. Ainsi, à l'ombre d'un patronage éclairé, cette population, sans être plus riche en argent que celle des autres centres industriels, se trouvait être, par le fait, beaucoup plus riche en jouissance.

Inspirés par M. Owen, les propriétaires de la manufacture comprirent bientôt qu'ils ne pouvaient plus se regarder à New-Lanark comme de simples spéculateurs, mais bien comme les chefs responsables d'une société ouvrière. De vastes constructions s'élevèrent dans un seul but d'utilité publique : l'une d'elles était l'infirmerie ; l'autre, l'école des enfants. Cette dernière fondation a été l'un des faits les plus concluants de New-Lanark, et, on doit le croire, celui qui inspira à M. Owen la foi la plus active dans la vertu de son système. Depuis longtemps il caressait cette idée, que les châtiments et les récompenses, qui composent la loi d'équilibre de ce monde, comme ils sont notre perspective dans l'autre, entraient pour beaucoup dans les misères qui nous accablent et dans les jalousies qui nous divisent ; qu'en exaltant les uns et en abaissant les autres, elles créaient ici-bas l'inégalité des rangs, la hiérarchie des familles et l'infériorité des races. D'après lui, tout le bagage de nos vieilles vanités,

de nos distinctions subtiles, des oppressions brutales ou raffinées qui règnent d'individu à individu, de caste à caste, de fortune à fortune, de mérite à mérite, de caractère à caractère, de titre à titre, ne provient que de la valeur d'appréciation arbitrairement attribuée aux personnes ou aux actes, et surtout de la tendance fâcheuse des sociétés vers un besoin impérieux de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Il lui semblait donc souverainement utile d'essayer sur une troupe de jeunes enfants si une méthode dépourvue à la fois d'encouragements et de reproches, de couronnes et de férules, déterminerait des résultats assez beaux pour qu'on pût s'en armer victorieusement contre les expédients contraires.

Ce fut dans cet esprit qu'il organisa son institution de jeunes élèves, et s'il ne fallait pas, ici encore, tenir plutôt compte de la puissance de l'homme que de la vertu du procédé, on pourrait ajouter que l'expérience a conclu en faveur de son idée. Il ne semble pas, en effet, que pour n'être point récompensés, les élèves de New-Lanark se soient montrés moins ardents à l'étude, ni moins retenus, pour n'être pas punis. Les voyageurs qui ont vu les écoles de M. Owen ne tarissent pas en éloges sur les manières gracieuses et charmantes, sur la politesse, la gaieté, l'in-

telligence de ces aimables enfants. Jamais de querelles parmi eux, jamais de voies de fait; l'union la plus touchante présidait à leurs amusements et à leurs études. Par son mouvement intérieur, par la nature de son enseignement, par ses modes d'influence et d'action, l'institution de New-Lanark offrait des analogies frappantes avec ce qui se remarque aujourd'hui dans les salles d'asyle, devenues si nombreuses en Angleterre, en Suisse et en France. Ainsi, pour être juste, il faudrait restituer, en partie du moins, à M. Owen le mérite d'une création que l'on a attribuée jusqu'ici au vénérable pasteur Oberlin, du Ban de la Roche. A New-Lanark, les élèves étaient distribués en diverses classes, qui formaient une échelle d'âges et de leçons, depuis les éléments de la lecture et de l'écriture, tâche des plus jeunes, jusqu'aux notions les plus élevées du calcul, étude de leurs aînés. Cette éducation s'arrêtait, il est vrai, à la dixième année des enfants, époque de leur entrée dans les ateliers; mais elle était si spéciale et si bien appliquée, qu'ils avaient eu le temps d'acquérir des connaissances assez étendues en géométrie, en sciences mécaniques et en histoire naturelle. La méthode d'enseignement était à la fois simple et féconde; presque toujours, à la démonstration abstraite on alliait la méthode concrète, de manière à ce que la pensée de l'enfant

pût s'appuyer sur une forme saisissable, et suivre dans sa représentation réelle l'objet dont on lui détaillait les propriétés. Ensuite ces études ne s'offraient pas à lui d'une manière aride et austère; il apprenait l'histoire naturelle en se promenant dans la campagne, la géographie autour d'une vaste mappemonde sur laquelle il voyageait en compagnie de son moniteur; l'histoire, à l'aide de planches synchroniques qui en résumaient la substance; le calcul, sur un vaste tableau auquel cent yeux semblaient demander à la fois la solution du même problème. Moins exclusif que ne le sont d'ordinaire les inventeurs, M. Owen sut faire aussi des emprunts utiles aux systèmes d'éducation alors en vogue, et c'est ainsi qu'il naturalisa à New-Lanark, en les combinant, Bell, Lancaster et Pestalozzi. Quand aux jeunes filles, leur éducation embrassait, comme on le devine, de moins vastes sphères : l'écriture, la lecture, la couture surtout, tel était pour elles le cercle de cet enseignement, toujours facile et semé d'attraits.

Comme local, l'école de New-Lanark était un beau bâtiment, avec des salles pour quatre cents élèves, et une grande galerie intérieure où douze cents personnes pouvaient s'asseoir. De vastes cours, des jardins, des vergers, enfin la campagne environnante étaient le théâtre où les deux sexes,

souvent confondus, se livraient à des récréations bruyantes et joyeuses. Quoique toute liberté fût laissée à leurs ébats, il s'était établi parmi les élèves une sorte de discipline et de surveillance mutuelles, qui maintenaient dans leurs rangs l'ordre, la justice et l'union. Une méchanceté était punie par le délaissement, peine affreuse pour le jeune âge; un abus de la force était réprimé par l'intervention de la force collective. Parfois encore, au lieu de se livrer à des jeux épars et turbulents, les enfants se réunissaient par groupes dans les salles, pour y exécuter, ou des chœurs, ou des espèces d'évolutions militaires au son du fifre montagnard. Aucun voyageur ne semble s'être dérobé à l'effet produit par ces petites voix d'anges, quand elles entonnaient, avec un délicieux unisson, leur chant national : *When first this humble roof I knew* (quand pour la première fois je connus cet humble toit). La fraîcheur de ces timbres, la justesse de ces intonations, joints au spectacle de ces visages vermeils, de ces têtes blondes et bouclées, laissaient dans l'âme les impressions les plus satisfaisantes et les plus douces. En d'autres occasions, la danse avait le pas sur le chant, ou bien l'un et l'autre se combinaient de la manière la plus heureuse. L'ensemble de ces fêtes naïves était comme un

écho lointain des jeux de la Grèce et des théories de Sparte avec leurs groupes d'enfants.

Par une innovation inouïe en Angleterre, l'éducation de New-Lanark n'impliquait point d'instruction religieuse spéciale pour aucune secte. Les parents demeuraient les maîtres de diriger à leur gré les croyances de la famille, et une tolérance sans limites était la seule impulsion que, pour sa part, M. Owen voulût imprimer dans cet ordre d'idées et de rapports. Il n'était en cela que conséquent avec lui-même; car cet esprit de liberté religieuse était l'un des éléments constitutifs de sa grande colonie. Toute pratique de dévotion y était protégée à titre égal, et le soin unique de M. Owen était d'empêcher qu'aucune secte n'y prît des allures dominantes. Ainsi, l'on pouvait voir à New-Lanark, vivant ensemble et en parfaite intelligence, des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des catholiques, des presbytériens, des méthodistes, des indépendants, sans qu'aucune de ces églises se sentît tourmentée de ces velléités de prosélytisme auxquelles les sectes religieuses résistent rarement.

Tel fut New-Lanark sous la main et sous le regard de M. Owen. Pour maîtriser cette société et soumettre ces natures naguère si rebelles, il lui avait fallu prouver seulement avec toute évidence

que ce qu'il en faisait était plutôt dans l'intérêt des ouvriers que dans le sien. A l'aide de mesures d'une justice et d'une sincérité invariables, au moyen de procédés d'une bienveillance persévérante et presque systématique, il parvint à démontrer à ces hommes que son seul et vrai désir était d'accroître, non son propre bien-être, mais celui de ses subordonnés. Quand ils furent une fois convaincus de ce fait, ils écoutèrent avec docilité celui qui les gouvernait avec désintéressement et avec sagesse. En même temps qu'il fondait sur cette base les rapports de ces hommes avec lui, M. Owen dirigeait leurs rapports entre eux dans la même ligne d'idées, combattant le vice par le mépris et l'isolement, prêchant la vertu par le spectacle de ses bienfaits et de ses joies. Il créa de la sorte, pour New-Lanark, un milieu nouveau, d'où disparurent toutes les circonstances qui pouvaient servir au développement des mauvais instincts, pour ne laisser de jeu libre qu'aux circonstances, mères d'un esprit d'ordre, de régularité, de tempérance et d'industrie. C'est ainsi que, par calcul autant que par raison, cette population ouvrière se laissa guider dans une voie de réforme dont sa prospérité et son bonheur formaient le couronnement.

Une fois arrivé là, M. Owen comprit qu'il y avait pour lui un théâtre plus vaste. Il dut se

dire et se dit que si New-Lanark, colonie d'artisans écossais, avait pu être gouverné par le seul code de la raison, sans shériff et sans coroner, il n'existait aucun motif de croire qu'un pareil système ne pût s'appliquer à toutes les sociétés humaines. L'heure, d'ailleurs, était parfaitement choisie pour une propagande. New-Lanark avait fait du bruit en Europe; il avait occupé beaucoup de têtes et passionné encore plus d'imaginations. Chaque année, deux mille visiteurs, et dans le nombre des personnages importants, parmi lesquels figura l'empereur actuel de Russie, venaient jouir du spectacle de cette colonisation, aussi heureuse, sur les bords de la Clyde, que celle des Battuecas dans sa fabuleuse oasis d'Ibérie, où celle des Andorrains dans ce vallon mystérieux que forme un repli des Pyrénées. New-Lanark avait la vogue, il fallait en profiter. Puis, les incrédules disaient qu'une épreuve isolée ne concluait pas, que l'intervention de l'homme accroissait la valeur apparente du procédé, qu'enfin les exemples de ces civilisations heureuses et solitaires n'étaient pas rares dans l'histoire des peuples et ne réagissaient jamais du particulier au général. A cela il fallait répondre par des vues nettes, décisives, frappantes. Le réformateur de New-Lanark devait cette preuve et à ses amis et à ses ennemis.

Cependant avant de donner à son expérience les formes d'une théorie, M. Owen crut nécessaire de la compléter. Le principe de la communauté envisagée d'une manière absolue, et dans ses moyens et dans ses fins, était depuis longtemps au fond de sa pensée; mais l'organisation toute industrielle de New-Lanark, qui, en fait, ne constituait pas une association, mais une spéculation privée, s'était opposée à ce qu'aucune expérience de ce genre fût tentée dans la colonie écossaise. Moins gêné dans ses allures que le gérant d'une commandite, l'écrivain laissa entrevoir cette face de sa conception dans les pages qu'il publia dès 1812, sous ce titre : *New views of society or Essays upon the formation of human character ;* — (*Nouvelles vues de société ou Essais sur la formation du caractère humain.*) — C'est dans cet écrit que, pour la première fois, les combinaisons de M. Owen, jusqu'alors à l'état expérimental, commencent à revêtir une forme scientifique, et il est facile d'en dégager quelque chose qui ressemble à un système. L'irresponsabilité humaine dans sa plus grande extension, excluant tout mode de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment, et impliquant jusqu'à l'impunité des actes les plus répréhensibles ; le renouvellement complet des circonstances qui entourent l'humanité, ou, en d'autres mots, la réforme de l'éducation;

enfin la communauté combinée avec l'égalité de droits, c'est-à-dire l'abolition de toutes les supériorités, même celles de l'intelligence et du capital; tels sont les principes qui apparaissent dans cette première évolution du système de M. Owen, et qui ressortent d'une manière plus précise encore de ses manifestations successives. De ces trois éléments allait naître, en suivant la donnée première, le règne de la bienveillance : l'irresponsabilité humaine devait en faire une loi de nature; la réforme de l'éducation, une loi des caractères; la communauté, une loi des intérêts. Ainsi les haines, désormais sans motif et sans but, étaient désarmées; ainsi tombait, devant une bienveillance nécessaire et irrésistible, tout ce qui aigrit et divise les hommes.

On verra plus tard combien ces idées ont peu de consistance scientifique. En théorie, l'irresponsabilité humaine, issue de la vieille controverse de la liberté et de la nécessité de nos actions, ne supporte pas longtemps l'examen; en pratique, la communauté est un rêve dont l'expérience a plusieurs fois démontré la vanité. En ceci pourtant, le point de vue particulier de M. Owen s'explique par son caractère même. Doué d'une nature patiente et angélique, il n'avait pu voir dans les mauvaises passions autre chose qu'une maladie accidentelle, inoculée par

les circonstances, et sans racines chez l'individu. Le diagnostic une fois établi dans ce sens, M. Owen avait dû traiter la maladie par les remèdes les plus doux, les plus inoffensifs, les mieux appropriés à son tempérament. De là peut-être cette impuissance dans sa conception théorique qui n'a pas même en elle la virtualité entière des résultats obtenus à New-Lanark, et qui affaiblit ces résultats plus qu'elle ne les corrobore par des principes étrangers à cette triomphante épreuve.

En revanche, quand on le replace sur son terrain manufacturier, M. Owen retrouve tous ses avantages et toute sa force. Ainsi, dès 1811, il avait prévu l'avenir que les machines réservaient à la classe ouvrière, et en 1818, il adressait, à ce sujet, un mémoire aux souverains de la Sainte-Alliance, réunis alors en congrès à Aix-la-Chapelle. Dans ce factum, il prouvait par des chiffres que, de 1792 à 1817, les découvertes d'Arkwright et de Watt avaient augmenté de douze fois la puissance productrice de la Grande-Bretagne, sans qu'il en fût résulté autre chose qu'une misère chaque jour croissante parmi les travailleurs; il y établissait que la taxe des pauvres avait dû s'élever et s'élevait toujours en raison directe des économies introduites dans la main-d'œuvre; enfin, il en concluait que, dans l'état actuel de la production et de la distribution des richesses, la

misère des classes laborieuses ne pouvait aller qu'en s'aggravant, et empirer d'autant plus que les forces mécaniques se substitueraient davantage à l'action de l'homme. Pour sortir de cette voie fatale, il n'y avait, selon M. Owen, qu'une seule issue : c'était de renoncer à ces grands centres manufacturiers, livrés à une alternative perpétuelle d'activité et de chômage, théâtres d'une concurrence déréglée et jalouse, et de les remplacer par de petits centres à la fois industriels et agricoles, tracés dans la ligne de ses principes, et gouvernés d'après ses vues. Partagés entre la culture de la terre et la fabrication de divers produits, les membres de ces colonies pourraient alors demander à l'une de ces natures de travail ce que l'autre leur refuserait, et tirer directement du sol une nourriture qu'ils ne parviendraient plus à se procurer par les voies indirectes de l'industrie. Comme élément de population, M. Owen n'exigeait pas des ouvriers de choix, des hommes habiles et expérimentés, mais seulement cette masse illettrée et fainéante qui vit, en Angleterre, à l'ombre du paupérisme. A l'appui et comme justification de son projet, il citait aux souverains alliés son expérience de New-Lanark, en ne lui attribuant toutefois qu'une valeur d'approximation, et il appuyait le tout de calculs de dépenses, de devis, de plans détaillés

et de modèles en relief. On pressent facilement quel fut le sort de ce mémoire : le congrès d'Aix-la-Chapelle, arbitre du sort politique de l'Europe, ne pouvait pas déroger au point de s'occuper du sort des travailleurs. Il passa outre.

Cette époque est toutefois l'une des plus belles phases de la vie de M. Owen. Dans la croisade qu'il allait entreprendre contre les systèmes régnants, il pouvait se présenter au public armé d'une réalisation heureuse, et, ce qui n'était pas moins décisif, d'une fortune de plusieurs millions. Son nom avait de l'ascendant, sa découverte soulevait l'enthousiasme. A l'apparition de ses *Essais*, lord Liverpool, alors chef du cabinet, se crut obligé d'en confier l'examen à lord Sidmouth, secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, et celui-ci, dans une conférence officielle, n'hésita pas à déclarer au novateur que le gouvernement inclinait vers ses vues, et les appliquerait aussitôt que l'esprit public y serait préparé. Des exemplaires des *Essais* furent envoyés à tous les hommes importants du Royaume-Uni, aux évêques d'Angleterre, aux lords, aux membres de la chambre des communes, enfin à toutes les universités du monde. Les personnages les plus haut placés ne craignaient pas d'avouer leurs sympathies pour les idées de M. Owen, et, à diverses reprises, les frères du roi, le duc de Kent

et le duc de Sussex, présidèrent les *meetings*, où le philanthrope gallois énonça et développa sa doctrine. M. Owen avait un parti dans le parlement, dans l'administration, dans le haut commerce. Les souverains ne dédaignaient pas de lui écrire des lettres autographes, et le roi de Prusse lui envoya une médaille d'or. Ceux même qui repoussaient le plus vivement ses opinions, ne pouvaient s'empêcher de témoigner leurs sympathies pour sa personne. Jamais réformateur ne fut plus applaudi, plus encouragé dans ses débuts.

M. Owen n'accepta pas pour lui-même cet engouement et cette sympathie, mais il les mit au service de ce qu'il croyait être la vérité. Quand le moment fut venu d'abdiquer cette popularité éphémère, il le fit avec un désintéressement, une simplicité, une noblesse, qui ne sont pas de ce siècle. Loin de vouloir tirer aucun parti de sa mission, il y consacra une portion de son immense fortune. On ne saurait évaluer à moins d'un million de francs les premiers frais de propagation de sa doctrine, tant par la presse périodique que par des brochures tirées à cent mille exemplaires, et ce million fut payé des deniers de M. Owen. Quand, plus tard, il s'agit d'ouvrir des souscriptions pour fonder des colonies expérimentales, M. Owen figura toujours pour une

somme importante en tête de la liste des souscripteurs. Richesse, santé, ambition, loisirs, jouissances du luxe, M. Owen sacrifia tout à son rôle d'adoption ; il y apporta autant d'opiniâtreté que de grandeur d'âme, autant d'abnégation que de vertu. De 1812 à 1817, sa vie est un triomphe; de 1817 à 1824, elle est un combat. Dans la première de ces périodes, à l'aide de *meetings*, de prédications populaires, de *tracts* (petits imprimés distribués gratuitement dans les rues), il était parvenu à s'emparer de l'attention publique, il avait pu se faire écouter d'un comité de la chambre des communes, pour lequel il rédigea *un rapport sur les enfants employés dans les manufactures;* il avait développé ses idées par toutes les voies, soit dans le *British Stateman* et dans plusieurs autres feuilles périodiques, soit à l'aide de manifestes innombrables adressés à toutes les classes et à tous les corps d'état; enfin, et ce qui était bien plus important, il avait réussi à ouvrir une soupscription, en tête de laquelle il se trouvait inscrit, lui et son banquier, M. Smith, chacun pour une somme de 500 livres sterling (12,500 francs). On devait, avec les fonds recueillis, acheter en Écosse, à Motherwell, cinq cents acres de terre et y élever les constructions nécessaires pour une colonie d'essai. Ne renfermant pas sa propagande dans les limites de la

grande île, M. Owen avait traversé la mer pour porter à l'Irlande, ce malheureux satellite de l'Angleterre, des paroles d'espoir, de consolation et d'indépendance. Dans trois assemblées présidées par le lord-maire, il avait, à Dublin, posé les bases d'une société philanthropique qui devait s'organiser et se constituer plus tard.

Tout semblait donc marcher au gré du novateur, quand sa franchise austère vint se heurter contre deux écueils, l'opinion religieuse et l'opinion radicale. Peu explicite jusqu'alors en matière de culte, M. Owen s'était borné à prêcher une inaltérable tolérance pour tous, sans rompre en visière à aucun; mais, vers 1817, préférant une lutte ouverte à des hostilités sourdes, il dégagea du sein de son système une révolte qui y était demeurée jusqu'à ce moment à l'état implicite, et accusa publiquement, ouvertement, toutes les religions existantes, de mensonge, d'impuissance, de tendance subversive et de violation flagrante des lois de la nature. Il déclara que, fondées sur la responsabilité humaine et sur l'action de l'individu dans sa destinée, elles partaient d'une erreur pour arriver à une injustice, la récompense ou la peine, outrageaient la bonté suprême et calomniaient Dieu. Il ajouta que la preuve de la vanité de ces religions se trouvait dans le malheur même des sociétés faites à leur

image, et que tant qu'on ne les ramènerait pas à une bienveillance systématique par la désertion du principe de la responsabilité, on ne ferait que perpétuer la misère dans ce monde et la déception dans l'autre. A des imputations pareilles, on devine quelles clameurs dut jeter le clergé le plus intolérant et le plus puissant qui soit sous le ciel. Dans l'Espagne de Philippe II, on eût brûlé M. Owen; à Rome, on l'eût excommunié; en Angleterre, on le discrédita dans l'ombre.

Encore si le novateur, en soulevant contre lui l'animosité religieuse, s'était ménagé un abri auprès des partis politiques qui aspiraient à l'avenir, peut-être serait-il parvenu à rasseoir sa popularité chancelante. Il s'agissait seulement pour cela de se taire sur des questions à l'examen desquelles rien ne le sollicitait, et qui, dans ses vues générales, ne pouvaient être regardées que comme un incident de pure forme. Mais la sincérité de M. Owen n'admettait pas même de réticences, et amené sur le terrain des affaires courantes, il dit toute sa pensée au radicalisme, comme il l'avait dite au clergé. A une époque où la réforme et l'abolition des bourgs-pourris préoccupaient tant de têtes, il entreprit de démontrer combien ces mesures seraient vaines et stériles dans l'application, combien elles seraient inefficaces pour extirper le paupérisme, organiser les classes indus-

trielles, et retremper la moralité humaine. En face de ce dédain, tout bienveillant il est vrai, pour des idés favorites, on s'explique comment des radicaux influents, MM. Waitman, Torrens, Cartwitght et le célèbre Henri Hunt, ont repoussé et accusé même M. Owen, le radical par excellence. Sa franchise ne lui fut pas pardonnée, et il en porta la peine en 1819, quant il se présenta sur les hustings, comme candidat à la députation.

Ainsi, peu à peu, toute protection, tout appui, s'étaient retirés de M. Owen. Son patron, le duc de Kent, était mort, le clergé l'avait mis à l'index de la population dévote, le gouvernement ne s'inquiétait plus de ses idées, le radicalisme lui tenait rigueur. A peine était-il resté autour de lui quelques hommes sympathiques, qui devaient suffire à la propagation de son système sur le sol anglais. Quant à lui, ne pouvant se résigner à la perspective d'une réalisation précaire et lente, il aima mieux changer de théâtre et demander à un pays vierge ce que la vieille Europe lui refusait. Il lui fallait un terrain où il pût marcher dans sa voie, sans se trouver embarrassé par les ronces du privilége, où son action fût plus libre, son horizon plus étendu, sa voix mieux comprise. Il songea à l'Amérique.

III.

Essai de New-Harmony.

Aux États-Unis, dans le district d'Indiana, et sur les bords heureux de la Wabash, vivait une colonie d'Harmoniens, secte austère et pieuse, gouvernée par un fanatique Allemand, nommé Rapp, et maintenue par son seul ascendant sous la règle d'une communauté presque monacale. C'est au milieu d'elle que parut M. Owen, en 1824. Le territoire lui convenait; les constructions déjà faites se prêtaient à la réalisation de ses vues; il traita, et acquit une bourgade pouvant loger deux mille âmes, New-Harmony, et trente mille âcres de terrain dont une bonne partie en rapport. Quant cet achat eut été effectué, M. Owen se rendit à Washington, s'y aboucha avec le Président, et obtint l'autorisation de développer ses vues devant le congrès de l'Union. Une séance fut prise. Le nouveau propriétaire de New-Harmony s'y exprima avec la franchise et la liberté qui lui étaient habituelles, sans que l'assemblée parût témoigner autre chose qu'une attention et une curiosité soutenues. L'Amérique avait sans doute, comme l'Europe, ses scrupules religieux et ses préjugés politiques, mais on y

professait du moins le respect de toutes les opinions consciencieuses. Au dehors le succès de M. Owen fut plus grand encore, car il devait voir accourir à lui les âmes enthousiastes et mobiles, les existences déclassées et suspectes qui s'agitent toujours à l'entour de la nouveauté.

New-Harmony ayant été ouvert, une foule immense se pressa à ses portes, en manifestant le désir de faire partie de la colonie nouvelle. Dans cette multitude fort mêlée, on comptait bien çà et là, et par exception, quelques hommes distingués; mais le reste se composait du rebut de la société américaine, de pauvres ou de fainéants, de vagabonds ou de débauchés, enfin de *Backwoodsmen*, habitués à vivre de leur chasse dans les forêts du Nouveau-Monde. A peine M. Owen eut-il entrevu de quels éléments se composait sa colonie nouvelle, qu'il se prit à désespérer d'un bon résultat immédiat. Au lieu de regarder New-Harmony comme une réalisation intégrale, il n'en fit qu'une *société préliminaire*, une communauté préparatoire devant peu à peu verser ses sujets d'élite dans la communauté définitive. Ainsi l'égalité parfaite de droits ne put jamais être introduite à New-Harmony même. Mais autour de ce grand centre d'essai se formèrent bientôt une foule de petits centres, où se groupèrent, sous la loi d'un niveau absolu et systématique, les colons qui, à

l'œuvre, avaient pu prendre une confiance réciproque dans leur bonne volonté. Dans d'autres centres issus également de New-Harmony, on consacra la communauté, mais seulement dans les habitudes et pas dans les intérêts. Ainsi chaque société coopérative, chaque hameau, chaque ferme eut son code modifié, sa vie particulière, ses statuts, son régime, le plus souvent dans la ligne du système de M. Owen, mais quelquefois hors de ses voies. Rien au monde ne pouvait être moins concluant que des expériences ainsi faites.

C'est qu'à l'épreuve, le système de communauté libre et absolue, sans mobile religieux pour contrepoids, avait démasqué ses écueils. Une société, pour jouir de toutes ses facultés d'influence et d'action, ne doit pas se former seulement de bras laborieux, mais d'intelligences fécondes, et de capitaux créateurs. Or, la communauté pure exclut ces deux derniers éléments; elle ne tient compte que de l'individu intrinsèque; le millionnaire et l'homme de génie n'y figurent que pour des unités, comme le plus abruti et le plus paresseux des ouvriers. Quelque disposé que l'on soit, quand on est riche ou intelligent, à signer une abdication volontaire, il est impossible de se sentir porté vers un ordre social qui ne laisse pas même au talent et à la fortune le mérite du désintéressement, puisqu'il les détrône sans les

consulter. Aussi qu'arriva-t-il? Il arriva que la richesse et la capacité restèrent sourdes à la voix du fondateur de New-Harmony, et que le personnel de sa colonie se composa principalement d'hommes incultes, grossiers, vicieux, placés au dernier degré de l'échelle sociale. Ensuite, même parmi ces hommes, se révélèrent bientôt des inégalités d'aptitude, de forces, de bonne volonté, d'ardeur, d'émulation, qui firent du système de répartition égale une injustice permanente; et la réaction qui en fut la suite attaqua dans ses sources mêmes le mouvement de la production. Rassurés sur les premiers besoins de la vie, les ouvriers se reposèrent volontiers les uns sur les autres du soin d'accomplir le travail, et un déficit flagrant dans les produits donna aux espérances antérieures le cruel démenti des faits. M. Owen n'attribue ces résultats qu'à un défaut de préparation dans les caractères; mais c'est là résoudre toujours la question par la question, et demander une population d'anges pour constituer une bonne société humaine. Le véritable dissolvant de New-Harmony fut le principe de la communauté, principe à la fois insensé et stérile, soit qu'il procède du stoïcisme et de la privation, soit qu'il invoque des satisfactions impossibles.

Il faut toutefois rendre cette justice à l'essai de New-Harmony, qu'en dehors de cet échec et de

ce mécompte, il sut reproduire et continuer une portion des bienfaits créés à New-Lanark. L'enfance, ce grand espoir de M. Owen, fut surveillée avec une attention particulière; on y perfectionna toutes les méthodes d'éducation, on parvint même à obtenir des adultes ce qu'on demandait vainement à l'âge viril, une exploitation agricole conduite avec ensemble et avec ardeur. Des sociétés d'arts mécaniques et d'agriculture furent formées dans le principal centre de la colonie, et le petit noyau d'hommes d'élite qui s'était attaché à la fortune de M. Owen chercha, sous son inspiration, à dégrossir et à civiliser cette population presque primitive. On eut des bals, des concerts, des soirées; on mêla les travaux les plus humbles aux occupations les plus libérales. Ainsi, en sortant de la vacherie, les jeunes femmes se mettaient à leur piano, ce qui amusa fort le duc de Saxe-Weymar, lorsqu'il visita New-Harmony. Un costume spécial avait été imaginé : c'était pour les femmes des robes drapées à l'antique, pour les hommes la tunique grecque avec le large pantalon. Autant que possible, on chercha à faire tomber en désuétude ces mille distinctions subtiles que notre vanité sociale a créées, et qui trouvent autant de racines dans les habitudes de tous que dans les prétentions de quelques-uns. Les logements furent disposés, meublés de la même fa-

çon; le vêtement fut uniforme, la nourriture commune. La vie animale était si abondante et si facile, que la nourriture des colons ne coûtait pas plus de trois à quatre sous par tête. Si le fatal principe de la communauté n'eût agi sur cette société étrange comme obstacle et comme dissolvant, peut-être aurait-elle eu quelque chance de se maintenir et de prospérer. Mais une désorganisation intérieure révéla bientôt tout ce que le système de M. Owen renfermait d'écueils, et cette colonisation, fondée pour l'harmonie, inclina bientôt vers la confusion et le désordre.

Cependant, vers la première époque, un élan d'imitation s'était manifesté sur tout le territoire des États-Unis. Chaque État voulut avoir sa société coopérative. On en fonda à Valley-Forge, à Seiba-Pevely, à Haver-Strand sur l'Hudson, à Kendal, sur la route de Princeton. De la race blanche, on passa aux hommes de couleur, et miss Frances Wright créa pour ces derniers une colonie coopérative à Nashoba, non loin des bords du Mississipi. Enfin, vers le milieu de 1827, on comptait dans l'Union plus de trente établissements régis d'après des vues qui tenaient, de près ou de loin, au même système, sans comprendre dans ce nombre les communautés purement religieuses, comme celle de l'Allemand Rapp.

M. Owen, il faut le dire, n'était pas content de

son essai. Il avait rencontré en Amérique les mêmes obstacles qu'il n'avait pu vaincre en Europe; il s'était vu forcé de rompre des lances théologiques contre un méthodiste fougueux, nommé Campbell, qui parcourait l'Union en prêchant une croisade contre lui; il avait eu la douleur de voir New-Harmony, auquel il avait consacré une portion de sa fortune, dégénérer en expérience négative, et de sentir poindre la désunion et l'égoïsme là où il comptait asseoir à tout jamais le désintéressement et la bienveillance. Alors il fit un dernier retour sur ses idées : il se dit qu'à moins d'avoir réformé la moralité générale, on échouerait toujours dans des réalisations particulières, et qu'il valait mieux agir par voie de théorie sur toute l'humanité, que par voie de pratique sur de petits centres d'expérimentation. Dans cette nouvelle vue, il quitta l'Amérique après deux voyages successifs, laissant à sa famille, avec la propriété entière du territoire de New-Harmony, le soin d'y perpétuer, sous quelque régime que ce fût, la pensée bienveillante qui avait présidé à sa fondation et le souvenir désintéressé de son origine[1].

[1] Ce fut dans son second voyage que M. Owen alla à Mexico pour demander une concession de terres dans le Texas et le gouvernement de cette province. L'ambassadeur anglais, M. Pakenhan, semble l'avoir vivement appuyé dans cette démarche qui aboutit à des pourparlers stériles entre le président Victoria et le fondateur du système rationnel.

IV.

Essai d'Orbiston. — Mouvement des idées de M. Owen en Angleterre de 1825 à 1837.

On a vu que M. Owen avait laissé, dans le Royaume-Uni, des projets entamés et des entreprises en germe. Durant son absence, ses disciples s'étaient dévoués à les poursuivre. Une *Société coopérative* s'était formée à Londres, et avait eu bientôt des succursales dans toute la Grande-Bretagne, à Dublin, à Brighton, à Exeter, à Liverpool, à Huddersfield, à Glasgow, à Édimbourg, à Cork, à Belfast, à Birmingham, à Manchester, à Saldfort, à Derby. Au retour de M. Owen, cette ligue était à peu près complète : sur quelque point du royaume qu'il se portât, il y rencontrait un comité chargé d'aplanir les voies à une assemblée publique, et prêt à continuer l'élan d'une première propagation. Ainsi, lors de son premier voyage, M. Owen trouva à Londres un *meeting* de deux mille personnes, disposées non-seulement à l'attention, mais encore à la sympathie. Un organe périodique, le *Cooperative Magazine,* avait été fondé, et consacrait dès-lors l'influence de sa publicité au succès de la doctrine.

L'une des préoccupations les plus vives de ce

moment fut la réalisation. Presque toujours les assemblées publiques étaient suivies d'une ouverture de souscription pour la fondation d'une colonie d'essai sur des plans donnés et d'après des modèles figurés en relief. Il ne semble pas qu'aucune de ces tentatives ait eu une issue sérieuse, si ce n'est pourtant celle d'Orbiston. Orbiston, bourgade située près d'Édimbourg, et sur les terres de M. Hamilton, l'un des souscripteurs de Motherwell, fut le troisième essai réel de la méthode de M. Owen, tempérée par les idées de son plus éminent disciple, M. Abram Combe. Doué d'un sens droit et profond, M. Abram Combe avait compris sur-le-champ qu'un système absolu en fait de communauté devait nécessairement éloigner les capitalistes, et pour surmonter cet obstacle, il avait divisé sa colonie en deux classes, celle des propriétaires et celle des fermiers, sans exclure toutefois la faculté d'être à la fois fermier et propriétaire. C'était consacrer le droit du capital et tourner l'écueil le plus saillant de la communauté.

Mais cette dérogation au système ne le sauva pas d'un second échec. A Orbiston comme à New-Harmony, ce qui se présenta d'abord comme élément, ce fut l'écume de la population. Trouvant là des bâtiments vastes et commodes, des fermes, des vergers, des jardins, les nouveaux colons se

crurent appelés à jouir de tous ces biens sans travail, sans souci, sans fatigue; et quand on leur parla d'amélioration morale, ils répondirent qu'ils se trouvaient suffisamment moraux et suffisamment améliorés. Cependant, à l'aide d'une patience évangélique et d'un tact exquis, M. Abram Combe parvint un instant à renouveler le miracle de New-Lanark et à dompter ces natures rebelles. Dans les débuts, peu de membres de la communauté consentaient à partager une besogne qui n'était pas imposée et contrainte; bientôt ils y concoururent presque tous, excités par l'attrait du travail même. Les femmes, d'abord tracassières et acariâtres, devinrent par degrés plus douces et plus intelligentes. Les ouvriers à leur tour se montrèrent peu à peu plus sobres, plus dociles, plus actifs, plus bienveillants les uns envers les autres. Orbiston prospéra ainsi pendant quelques mois, alimentant des industries diverses, telles que des fonderies et des ateliers de machines; mais le directeur Abram Combe étant mort en 1827, tous ces résultats, dus à sa douce et active influence, s'évanouirent avec lui. Orbiston dépérit bientôt. Là encore l'homme avait vaincu le procédé.

Cependant M. Owen s'était remis à l'œuvre. Pour que ses enfants ne pussent pas lui reprocher un jour d'avoir sacrifié toute sa fortune à

une idée, il venait de les mettre en possession dès son vivant, ne se réservant que ce qui lui était nécessaire pour vivre d'une manière honorable. Sobre et simple dans ses goûts, il trouva encore, sur ce dernier lot personnel, de quoi pourvoir à l'ingénieuse et infatigable propagande qu'il poursuit depuis trente ans, et qui ne cessera qu'avec sa vie. Ce ne serait pas s'éloigner de la vérité que d'évaluer la somme des efforts tentés par lui de 1826 à 1837, à mille discours prononcés en public, cinq cents adresses à diverses classes, deux mille articles de journaux et deux ou trois cents voyages. Quand il s'est agi de sa doctrine, jamais rien ne l'a retenu, ni la dépense, ni le soin de sa santé, ni un plaisir, ni une affaire. Il a été, il est encore, avant tout, l'homme de son idée. La controverse ne saurait ni le rebuter, ni le lasser : il écoute tout avec patience, répond à tout avec douceur, et si la discussion dégénère en personnalité, il trouve encore une réplique dans un sourire plein de bienveillance et de grâce.

Nous ne le suivrons pas dans sa vie nomade et militante. Manchester, Saldfort, Glasgow, Liverpool, Dublin, Birmingham, semblent avoir été le théâtre de ses prédications les plus actives. A Londres, le grand centre de la propagande était dans le bazar de Charlotte-Street, où se tenaient

des conférences hebdomadaires. Ce fut là que prit naissance un mouvement singulier qui, un instant, mêla le nom de M. Owen à la vie politique de l'Angleterre. C'était vers 1834 : on se souvient que, cette année, à la suite d'une émeute de travailleurs à Manchester, et d'une condamnation qui en fut la suite, une grande effervescence se manifesta parmi les ouvriers de la capitale. Cent mille hommes marchèrent vers le palais de Saint-James avec leurs couleurs et leurs bannières. Ce qu'on ignore, c'est que M. Owen fut, en cette occasion, le porteur de paroles. Il avait amené les ouvriers à ajourner toute pensée de colère, et à ne faire entendre que le langage simple et digne de la raison et de la vérité. La pétition, présentée par lui au nom de ses cent mille mandataires, était donc modérée dans les termes, raisonnable dans ses prétentions. Mais on conçoit bien qu'aux yeux des ministres alarmés d'un pareil mouvement, la forme ne suffisait pas pour faire pardonner le fond. M. Owen fut fort mal accueilli à Saint-James, et plus mal accueilli encore des ouvriers, à son retour. D'un côté le gouvernement ne voulut voir en lui qu'un agent de la foule, et la foule en eut bientôt fait un complice du gouvernement. Ainsi, comme médiateur, il se trouvait en butte à deux récriminations.

Son extrême bonté l'entraîna à d'autres com-

plaisances, qui furent des fautes. Une société d'ouvriers *mutualistes* s'était formée à Londres avec le but avoué d'imposer aux maîtres, à l'aide de la suspension du travail, une augmentation de salaire. M. Owen blâmait de telles coalitions, mais on usurpa son patronage. Le fonds social de cette ligue était important; il se montait à 40,000 livres sterling (un million environ), et devait servir à soutenir les ouvriers qui entameraient la lutte. On tira au sort; il désigna les tailleurs, très nombreux à Londres. Les tailleurs demandèrent donc une augmentation de salaire; et, sur le refus des maîtres, ils suspendirent tout travail. Pendant un mois, la chose alla bien; la caisse commune pourvoyait aux besoins des ouvriers oisifs. Malheureusement, au bout de ce temps, elle était vide. On tint bon encore, on fit un emprunt; mais la situation ne s'améliorant pas, force fut de dissoudre la coalition, ruinée et endettée, et de se remettre de nouveau à la discrétion des maîtres. Ajoutons toutefois que le nom de M. Owen ne fut qu'indirectement mêlé à cette révolte impuissante, à cette conjuration des salaires.

Il fut compromis plus ostensiblement dans une entreprise tout aussi folle, qui s'intitulait : *National labour equitable exchange*[1]. Cette fois il ne

[1] Échange équitable du travail national.

s'agissait de rien moins que de l'abolition du numéraire, que l'on remplaçait par une autre valeur nommée *heures de travail. Une heure de travail* était la dernière fraction de cette monnaie. En retour d'une paire de bottes, on donnait un nombre d'*heures de travail* de boulanger ou de tisserand. Un papier-monnaie très curieux, énonçant cette valeur, fut fabriqué à cette occasion et pour cet usage. On s'explique difficilement comment l'esprit judicieux de M. Owen a pu être entraîné à ce puéril essai qui n'est guère que le plagiat d'un avortement dont nous avons été témoins en France. Les heures de travail ne se ressemblent pas plus que les hommes, et tel ouvrier peut faire en deux heures plus de besogne, et de la meilleure besogne qu'un autre ouvrier en quatre heures. C'était encore là une des conséquences de ce fâcheux système qui consiste à vouloir fonder l'égalité sur des inégalités flagrantes. Cette banque d'échange détermina à sa suite, et comme corollaire, la fondation de magasins coopératifs, où l'usage du numéraire était aboli, et où le mouvement des denrées s'opérait par compensation; mais au bout de quelque temps, banque et magasins étaient frappés de langueur et périssaient d'atonie.

Jusqu'ici Londres avait été, pour M. Owen, le centre le plus actif de propagation et d'expérience; mais soit qu'une suite de mécomptes y

eût refroidi les esprits, soit que des sympathies plus vives l'attendissent sur un théâtre purement manufacturier, il paraît que le vrai terrain de sa doctrine est aujourd'hui dans les villes de Manchester et de Saldfort. A Manchester existait, sous le titre de *Community Friendly society*, une espèce de mutualisme entre des ouvriers qui, à l'aide d'une cotisation hebdomadaire, travaillaient depuis longtemps à se faire un fonds commun. Par les soins et sous l'influence de M. Owen, ce mutualisme s'est agrandi; il est devenu une association de toutes les classes, de toutes les nations — *Association of all classes, of all nations*, — que dirige un comité dont M. Owen est le président ou le *père rationnel*, et dans lequel figurent les hommes les plus distingués de son école : MM. John Booth, Robert Alger, James Braby, Georges Fleming, Hanhart, Baume, Baxter, Junius Haslam, etc. Cette association, qui tient son congrès annuel au mois de mai, a absorbé dans son sein le mutualisme de Manchester, et, à l'heure de la réalisation, le comité réglera l'emploi le plus utile du fonds commun. On dit que la masse s'est élevée à 60,000 francs, et qu'on cherche actuellement, dans les environs de Manchester, un terrain favorable à la fondation d'une communauté d'ouvriers. Formé à l'école du mutualisme, ce personnel promet mieux

sans doute que les populations mêlées d'Orbiston et de New-Harmony; mais là, comme dans les essais antérieurs, la méthode ne sera efficace que si elle est fécondée par l'ascendant d'un homme.

C'est aussi à Manchester que l'école de M. Owen semble avoir porté ses publications. Au *Cooperative Magazine* dont il a été question, avaient succédé l'*Orbiston-Register*, la *Gazette de New-Harmony*, le *Weeckly Chronicle*, le *Crisis*, le *Pionneer*, ces trois derniers imprimés à Londres, puis quelques publications provinciales, telles que le *Man*, le *Rationalist* et le *Star of the East*. Aujourd'hui ces divers organes ont presque tous disparu [1]. Comme expression des pensées de l'école il reste toutefois le *New Moral World*, commencé à Londres, continué à Manchester, et qui poursuit la diffusion du système avec un zèle louable et un incontestable talent. Il est rare que M. Owen ne fournisse pas son contingent de quelques pages à chacun de ses numéros. Cette émission périodique ne nuit pas à celle d'ouvrages plus étendus. Ainsi il a personnellement livré à l'impression et fait distribuer gratuitement : 1° *Lectures on a new state of society;* 2° *Essays on the formation of human character;* 3° *Six lec-*

[1] Le *Star of the East* existe encore et soutient activement la cause de M. Owen.

tures delivered on Manchester[1], résultat d'un tournoi théologique qu'il eut à soutenir contre un brillant défenseur du dogme chrétien, le révérend Roëbuck; 4° *Outline of the rational system;* 5° *The Book of the new moral World*[2], sans compter un nombre inappréciable de petits imprimés ou *tracts*, distribués à la main et répandus dans tout le royaume. Quant aux commentaires de son système, il en est peu que M. Owen avoue et accepte : les livres de MM. Abram Combe, Allen, Thompson et James Braby semblent faire seuls exception à cette défiante réserve.

Dans ses plans de propagande universelle, M. Owen devait songer à l'Europe continentale et à la France surtout. Nous l'y avons vu en 1838. Sachant à peine quelques mots de notre langue, il s'y trouva fort emprunté, surtout quand il s'agit d'aborder, dans une discussion publique, des questions de philosophie transcendante et d'économie sociale. Peut-être eût-il renoncé à cette tâche impossible s'il n'eût rencontré à Paris des amis dévoués et des interprètes intelligents dans MM. Jules Gay, le docteur Évrat et Radiguel. Grâce à eux, il put se faire entendre

[1] 1° *Lectures sur un nouvel état de société;* 2° *Essai sur la formation du caractère humain;* 3° *Six lectures faites à Manchester.*

[2] 4° *Plan du système rationnel;* 5° *Le livre du nouveau monde moral.*

deux fois à l'Athénée; une troisième séance désignée pour l'Hôtel-de-Ville, dans la salle Saint-Jean, n'eut pas lieu par suite d'un malentendu. Avant cette époque, on ne connaissait guère ses travaux que par quelques articles de journaux et par les livres de MM. de Lasteyrie, Joseph Rey et Lafond-Ladébat. Mais cette suite d'études, incomplètes d'ailleurs, s'arrêtait à la première phase de la vie de M. Owen, aux expériences de New-Lanark et de New-Harmony. Il avait, devant un public français, à exposer l'ensemble de ses vues et à justifier son procédé. C'est ce qu'il essaya de faire, et c'est ce qu'il compte achever, assure-t-on, dans un prochain voyage.

Aujourd'hui, malgré sa persévérance, M. Owen nous semble atteint de cette lassitude qui frappe les esprits les plus patients et les plus fermes, quand ils voient le but reculer incessamment devant leurs efforts. Entré dans la lice avec des résultats décisifs, avérés pour toute l'Europe, il n'a jamais ni pu les dépasser ni même les atteindre une seconde fois. Aussi s'en prend-il aux instruments de la stérilité de son œuvre, et, ne pouvant accuser sa méthode, accuse-t-il les hommes, rebelles à ses fins. Certes, si la bienveillance, la charité, le désintéressément, la sincérité, suffisaient pour rehausser la valeur d'une conviction, et pour lui créer des titres de succès, il n'en aurait jamais

existé dont les chances fussent plus belles ; mais en pareille matière, les qualités de l'homme ne peuvent pas suppléer au mérite de la doctrine, et il y a, au fond de celle de M. Owen, plus d'impossibilités qu'il ne le suppose[1].

V.

Théorie et critique.

Voici ce qu'énonce M. Owen dans son *Outline of the rational system*, expression la plus précise et la plus résumée de ses vues.

L'homme est un composé d'organisation originelle et d'influences extérieures, desquelles résultent des sentiments et des convictions, sources de ses actes. Or, l'homme n'étant le maître de modifier ni son organisation, ni les circonstances qui l'entourent, il s'ensuit que ses sentiments et ses convictions, ainsi que les actes qui en découlent, sont des faits forcés et nécessaires, contre lesquels il demeure entièrement désarmé. Il les

[1] Récemment, à propos d'une audience que la reine d'Angleterre a accordée à M. Owen, par l'entremise de lord Melbourne, l'évêque d'Exeter, Philpot, a appelé sur la tête du philosophe les foudres du parlement et de la presse. Cette sortie ridicule a provoqué, de la part de l'inculpé, une réponse qui figure dans les notes de cet ouvrage, et qui complètera ce travail pour tous les faits qui lui sont postérieurs.

subit, il ne les règle point ; ils se passent en dehors de son consentement et se dérobent à sa puissance. L'individu est donc contraint de recevoir des idées justes ou fausses sans qu'il puisse désirer les unes ou repousser les autres. Son caractère est un fait accidentel, indépendant de lui : sa volonté, résultat de convictions et de sentiments esclaves, n'a ni spontanéité, ni liberté. D'où il ressort que, jouet à la fois et de son organisation qu'il n'a point réglée, et de circonstances d'éducation qu'il ne peut combattre, l'homme ne saurait, sans la plus révoltante injustice, être déclaré responsable de paroles ou d'actes auxquels il est poussé par un concours de nécessités inexorables. De cette absence complète de liberté dans l'individu, M. Owen conclut à la proclamation de l'*irresponsabilité humaine* comme loi sociale.

Le bonheur, continue M. Owen, le vrai bonheur, produit de l'éducation et de la santé, consiste dans le désir d'augmenter les joies de nos semblables et d'enrichir les connaissances humaines; dans une association avec des êtres sympathiques; dans l'absence de superstition; dans la bienveillance ; dans la charité ; dans le culte de la vérité ; dans l'usage complet de la liberté individuelle. La science sociale embrasse la connaissance des lois de la nature, la théorie la plus juste

de la production et de la distribution des richesses, le perfectionnement de l'humanité et la méthode du gouvernement. — La religion rationnelle est la religion de charité. Quoique cette religion se montre fort réservée sur tout ce qui dépasse nos moyens de connaître, elle admet pourtant un Dieu créateur, éternel et infini; mais comme culte, elle ne consacre que cette loi instinctive, qui ordonne à l'homme de vivre conformément aux impulsions de sa nature, et d'atteindre le but de son existence. Ce but est la pratique de la bienveillance mutuelle, et le désir sans cesse accru de se rendre heureux les uns les autres, sans distinction de race, de sang et de couleur. La religion est encore la recherche de la vérité, l'étude des faits et des circonstances qui produisent le bien et le mal. S'aimer, se bien gouverner, vivre heureusement, voilà ce qui est agréable à Dieu. La théorie religieuse est ainsi la contre-épreuve de la théorie sociale. Quant aux causes et aux fins de notre être, pas un mot: jamais ontologie ne fut plus concise et plus cavalière.

La science du gouvernement, poursuit M. Owen, consiste à fixer sur des bases rationnelles la nature de l'homme et les conditions requises pour le bonheur. Ainsi, un gouvernement rationnel doit proclamer d'abord la liberté absolue de la

conscience, l'abolition de toute récompense et de toute peine, sources de nos inégalités sociales; enfin l'irresponsabilité complète de l'individu, en tant qu'esclave de ses actes. Si un homme fait le mal, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, d'après M. Owen, mais bien aux circonstances fatales dont il a été entouré. Un coupable est un malade, et si sa maladie devient dangereuse pour la société, qu'on ouvre un hôpital en faveur des moralités souffrantes. Du reste, quand le milieu actuel sera changé, quand les circonstances environnantes seront telles qu'un homme n'aura à s'inspirer que du bien, et quand le bien portera en lui son attrait, de tels cas de maladie seront rares. Le gouvernement rationnel y pourvoira d'ailleurs avec un Charenton ou un Bedlam. Il aura aussi à régler les choses de telle sorte que chaque membre de la communauté soit toujours pourvu des meilleurs objets de consommation, en travaillant selon ses moyens et son industrie. Dans la communauté, l'éducation sera la même pour tous, invariable, uniforme, dirigée de manière à ne faire éclore que des sentiments vrais et libres dans leur émission, conformes surtout aux lois évidentes de notre nature. Sous de telles conditions, et à l'aide de ces circonstances, la propriété individuelle deviendra inutile : l'égalité parfaite, la communauté absolue, seront les seules

règles possibles de la société. Tout signe représentatif d'une richesse personnelle sera aboli, comme sujet à accaparement. La communauté remplacera la famille. Chaque communauté de deux ou trois mille âmes alimentera des industries combinées, agricoles et manufacturières, de manière à pourvoir par elle-même à ses besoins les plus essentiels. Les diverses communautés se lieront ensuite entre elles et se formeront en congrès. Dans la communauté, il n'y aura qu'une seule hiérarchie, celle des fonctions, et c'est l'âge qui la déterminera. Jusqu'à quinze ans, on parcourra le cercle de l'éducation; mais au-dessus l'adulte prendra rang parmi les travailleurs. Les plus actifs agents de la production seront les jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans; ceux de vingt-cinq à trente auront le rôle de distributeurs et de conservateurs de la richesse sociale; de trente à quarante, les hommes faits pourvoiront au mouvement intérieur de la communauté; de quarante à soixante, ils régleront ses rapports avec les communautés environnantes. Un conseil de gouvernement présidera tout cet ensemble matériel, moral et intellectuel.

Telles sont les vues générales de M. Owen, et il est inutile de faire ressortir ce qu'elles ont, en masse, d'innocent, de pastoral et de naïf. On ne peut pas lever contre la société le drapeau d'une

révolte à la fois plus inoffensive et plus radicale. C'est un retour vers l'ancien patriarcat à travers la réforme agraire; c'est une combinaison où Abraham est fort étonné de se trouver en contact avec Babeuf. Ce qui frappe le plus dans cette théorie, c'est sa stérilité et son vide : on est moins surpris de ce qu'elle admet que de ce qu'elle supprime. Dans le système rationnel, adieu tous les horizons de l'idéalité; adieu ces aspirations vers l'infini, le seul prisme au travers duquel la vie se colore; adieu ces doux rêves qui rattachent l'âme, isolée ici-bas, aux âmes qu'elle pleure et qu'elle a aimées; adieu la poésie, adieu l'enthousiasme, adieu la foi! M. Owen ne veut pas que nous nous élancions vers l'inconnu; il nous enchaîne au réel; il exige que l'homme se livre tout entier à ce vautour qui le ronge; il lui interdit de chercher ailleurs un point d'appui pour s'élever à des destinées moins éphémères. M. Owen appelle cela le système de la nature : de la nature, soit; mais alors d'une nature polaire, car ce système n'est rien moins que l'engourdissement complet de l'humanité. Non, il n'en est pas ainsi; non, l'humanité n'est point cette mer immobile et glaciale que ne visite jamais le soleil, mais bien cet océan capricieux et profond qu'animent des brises harmonieuses, et qui réfléchit dans son miroir les teintes changeantes du ciel.

Que dire maintenant de ce dogme de l'irresponsabilité humaine, que M. Owen pose comme la clé de voûte de ses idées, pour en faire ressortir une tolérance inerte et uniforme, sans haine pour le mal, il est vrai, mais sans chaleur pour le bien? C'est là une bien vieille thèse théologique, épuisée à diverses fois par les princes de la controverse religieuse. C'est le plaidoyer de la liberté contre la nécessité, le conflit célèbre du libre arbitre, l'arène où saint Augustin vint se mesurer contre le moine Pélage, saint Bernard contre Abailard, Leibnitz contre Bayle, et où descendirent, à des titres divers, Shaftsbury, Zwingle, Priestley, Hume, Grotius, Hobbes et beaucoup d'autres! A moins de vouloir tomber dans l'argutie, il n'y a plus à discuter là-dessus: c'est une question qui ne se résout que par la conscience. Que répondre à un système qui veut que l'homme soit une brute, obéissant au caveçon de la fatalité? Que répondre à une théorie qui nie l'action de l'individu et sur son organisation et sur les circonstances qui la modifient, son influence sur ses convictions et sur ses sentiments, sa liberté dans ses actes? Avec M. Owen, il ne reste plus rien à faire à l'intelligence; elle n'a aucune initiative à prendre, car elle obéit; aucune faculté spontanée à exercer, car elle est toujours opprimée et passive. Et ce qu'il y a de

plus étrange, c'est que M. Owen, dans un des statuts de son code social, proclame la liberté de conscience, laquelle n'est pas, que nous sachions, autre chose qu'un attribut de la volonté. Placé sur cette mauvaise pente du paralogisme, M. Owen est entraîné à d'autres contradictions : il consacre le droit, qui devient un titre pour l'individu, et nie le devoir qui est la contre-valeur de ce titre; enfin il reconnaît formellement le bien et le mal, les classe, les distingue. Or, distinguer, c'est opter, c'est faire acte de consentement, de volonté, de liberté.

Si M. Owen s'arme ainsi d'un principe que repousse la dignité humaine, ce n'est pas, il faut lui rendre cette justice, pour marcher à la conquête d'une résignation stupide, comme le fait la loi orientale, ou d'une excuse souveraine en faveur du crime, comme l'ont tenté quelques phrénologistes. Il veut fonder le règne de la bienveillance, la religion de la bienveillance, voilà tout. Mais là encore nous craignons qu'il ne s'abuse. De ce qu'on se sera dit et prouvé que l'homme est une machine, et qu'il ne faut pas lui tenir compte plus qu'à une machine du bien ou du mal qu'il fait, on n'en arrivera pas à avoir de l'affection pour l'humanité, mais de la pitié et de l'indifférence. L'amour, la charité, ne sont pas des sentiments inertes, mais chauds et actifs. On ne s'é-

prend pas d'une machine, on ne s'y dévoue pas, et l'idée qu'une passion n'est que le résultat d'un engrenage fortuit suffit pour tuer toute passion. Il était donc inutile de violenter les consciences pour faire accepter des prémisses aussi pauvres en solutions. L'amélioration des circonstances qui entourent l'homme dès le berceau, c'est-à-dire la réforme de l'éducation, était une voie plus heureuse et plus sûre pour arriver à ce triomphe de la charité et de la bienveillance, grande et sainte conquête poursuivie par tous les réformateurs, depuis le Christ jusqu'à M. Robert Owen.

Reste maintenant à interroger le principe de la communauté, autre pivot de son système [1]. Peu nouvelle dans le monde, la communauté n'avait pu s'y naturaliser jusqu'ici que sous l'ascendant d'une règle austère et sous l'empire de dures privations. M. Owen ne la comprend point ainsi : il ne veut ni privations, ni règle, et aspire pour elle à la liberté et au bonheur. C'est là un rêve, un rêve innocent dans les interprétations que le fondateur de New-Lanark en a tirées, mais qui pourrait donner lieu à des erreurs plus dangereuses et à des illusions plus violentes. La communauté n'est pas une formule sociale, mais un sauvage expédient, un retour à l'état barbare. Il

[1] Voyez le chapitre *des Idées et des Sectes communistes* dans le deuxième volume de cet ouvrage.

faut savoir le dire, aujourd'hui que des esprits égarés y songent. Son moindre écueil est de briser l'individualité, de nier les passions, de passer sur les capacités et sur les mérites le plus lourd et le plus désolant niveau. Elle vise toujours à ce but impossible, de fonder l'égalité sur les inégalités : l'égalité de fonctions au milieu de l'inégalité des aptitudes, l'égalité de droits au milieu de l'inégalité des intelligences, l'égalité de répartition au milieu de l'inégalité des résultats du travail. M. Owen, partant du point de vue de la satisfaction, ne limite, il est vrai, ni les besoins, ni la jouissance; mais ne peut-il pas arriver que ceux qui auront la plus grande vocation pour consommer les produits soient précisément les mêmes hommes qui auront le moins d'habileté pour les créer, et alors n'en résultera-t-il pas une situation d'injustice et d'exploitation que toute la bienveillance du monde ne pourra parvenir à faire accepter longtemps? Nous voulons croire que, grâce à une plus juste répartition des charges sociales, la tâche de chaque individu sera, dans l'avenir, douce et légère; mais encore, si amoindrie qu'elle soit, faudra-t-il l'accomplir, cette tâche. Et y sera-t-on suffisamment excité sous un régime de mutualité rigoureuse, où l'équilibre des obligations et des jouissances ne sera jamais parfait, et dans lequel aucune place n'aura été réservée, ni à l'intelligence,

qui seule gradue la valeur du travail, ni au capital, qui n'est lui-même que du travail accumulé? Avec M. Owen plus de privilège, ni de capacité, ni de fortune : il faut que les hommes riches, les hommes supérieurs se résignent à ne compter ici-bas que sur le pied des plus humbles, des plus incultes artisans; il faut que, désintéressés désormais de toute prétention, ils se trouvent suffisamment indemnisés par les joies d'une égalité parfaite et par le régime uniforme d'une communauté qui s'est interdit jusqu'à la plus innocente des rémunérations, la louange. Et, dernière et singulière contradiction! M. Owen conclut pourtant à un ordre social gradué et à un gouvernement hiérarchique basé sur les âges. C'est toujours ainsi que se trahissent les formules impuissantes; elles arrivent à des conclusions qui ruinent leurs prémisses.

VI.

Conclusion.

Dans ces deux idées fondamentales, la communauté et l'irresponsabilité humaine, repose toute la vertu du système de M. Owen : le reste porte sur des accessoires qu'il est surabondant de ré-

veiller et de mettre en litige. Ce n'est pas qu'il n'y eût beaucoup à dire sur l'absorption de la famille dans la communauté, métamorphose qui demanderait autre chose que des indications vagues ; sur l'état futur de la femme à laquelle on se contente de promettre une insaisissable égalité de droits; sur le rôle que devront jouer, dans le nouveau régime, les arts libéraux, les professions libérales, sources d'un travail qui ne peut ni s'évaluer à l'heure, ni se mesurer à la toise; ce n'est pas qu'il n'y eût à signaler plus d'ellipses encore que d'erreurs, dans un programme tracé par une main évidemment inaccoutumée au jeu complet des théories; mais au lieu d'épuiser cette critique il vaut mieux se reporter vers le côté saillant de la vie de M. Owen, et rendre un nouvel hommage aux grandes qualités de son cœur.

Nul, en effet, jusqu'ici, n'a manifesté, sous un plus beau jour que lui, le don divin d'agir sur les caractères par la bonté unie à la raison ; nul n'a témoigné une volonté plus persistante et plus généreuse de poursuivre et d'accomplir le bien ; nul n'a étudié les faits avec plus de patience et gouverné les hommes avec plus de moralité. New-Lanark est un titre qu'envieraient à M. Owen les théoriciens les plus célèbres, les penseurs les plus illustres. Ce lui serait une belle gloire, fût-elle la seule. Mais M. Owen en a d'autres. L'un

des premiers, il a pressenti que les forces mécaniques, sous les lois qui régissent la richesse actuelle, ne porteraient que des fruits amers; l'un des premiers il a fait comprendre ce qu'il y a de précaire et d'inconsistant dans les rapports ordinaires des maîtres et des travailleurs, et, signalant les dangers de nos grands foyers manufacturiers, ballottés entre des travaux exagérés et de déplorables chômages, l'un des premiers aussi, il a conseillé la formation de petits centres de 1,200 âmes, à la fois manufacturiers et agricoles, où la terre pût venir, en bonne nourrice, au secours des hommes que l'industrie aurait délaissés. Si, à ce contingent d'idées et de faits, on ajoute une somme inappréciable de sacrifices personnels, on pourra se convaincre que nulle existence ne fut plus pleine, plus noble, plus méritante que celle de M. Owen.

En terminant ceci, une réflexion se présente. Voici trois hommes éminents, Saint-Simon, Fourier et Owen, qui, presque à l'unisson, ensemble, à la même date, se sont trouvés saisis d'une idée commune, celle de fonder un bien-être nouveau et de prêcher une moralité nouvelle. Tous les trois, sur des modes divers, il est vrai, et bien inégaux en valeur, ont procédé à une organisation systématique du travail, et proclamé que la loi des destinées futures serait, l'un l'amour, l'autre

l'attraction, le troisième la bienveillance. Cette émission, en Angleterre et en France, a été simultanée, et après avoir étudié, avec quelque conscience, les travaux de ces trois hommes, on est fondé à affirmer que chacun d'eux a inventé de son côté et ne s'est inspiré que de lui-même. Il leur est arrivé sans doute ce qui arriva à Newton et à Leibnitz, qui devinèrent à la fois, l'un à Londres, l'autre à Leipsig, la loi des infiniment petits et le calcul différentiel. En effet, malgré la sentence de la Société royale de Londres, on peut dire aujourd'hui que si la découverte de Newton était réelle, celle de Leibnitz ne l'était pas moins. C'est qu'à l'heure où, devenues indispensables à la marche du monde, certaines idées descendent d'en haut vers nos intelligences, tous les cerveaux d'élite qui peuvent les féconder sont frappés de la même secousse et sollicités à la même manifestation. Alors sont apôtres tous ceux qui ont vu luire la langue de feu.

—

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

—

INFLUENCE DE CES THÉORIES CONTEMPORAINES

SUR LES TENDANCES DE NOS SOCIÉTÉS.

—

Les études qui précèdent ont mis en relief, ce semble, le lien de parenté qui unit les diverses révoltes sociales proclamées de nos jours. Il n'y a pas à s'y méprendre; elles sont toutes sœurs par le but et, à quelques nuances près, par les moyens. Plusieurs détails diffèrent, mais les lignes principales sont les mêmes. On ne saurait nier ni la droiture d'intentions qui a inspiré ces projets, ni l'originalité attrayante qui les caractérise. Leur grandeur attire, leur nouveauté séduit. On y a su faire une belle part au cœur, et c'est surtout le cœur qui les juge. Aussi la première impression leur est-elle favorable et les voit-on d'abord sous un beau jour. Mais la réflexion tempère bientôt ce sentiment, et signale à l'observateur une foule de dangers qui s'étaient

jusque-là dérobés au regard. Que la pensée humaine se préoccupe d'une moralité nouvelle, rien de mieux; mais que les sociétés n'apportent pas comme enjeu, dans cette poursuite, leur repos et leur vertu. Nous ressemblons un peu à ces enfants qui essaient de sauter au-delà de leur ombre, et nous nous engageons avec une imprévoyance chevaleresque dans des luttes contre nos destinées, sauf à n'en retirer que des mécomptes et des blessures. Il importe donc de dresser l'état des inconvénients et des avantages qui ont pu résulter de ces témérités spéculatives, et de rechercher dans quel sens elles ont réagi sur les mœurs et les idées de nos générations.

ÉCUEILS DE CES THÉORIES.

Saint-Simon, Fourier et Owen ont ébranlé les croyances des sociétés modernes, principalement sur deux points : les vérités morales, les vérités économiques. Il convient d'écarter à dessein les vérités religieuses dont l'affaiblissement tient à des causes plus lointaines et plus complexes.

Jusqu'ici la compression des mauvais instincts et la lutte contre les passions sensuelles avaient constitué l'un des plus beaux titres de l'homme et l'un des plus nobles emplois de sa volonté. Dans cette victoire incessante sur lui-même, dans cette action de sa raison sur ses penchants, on

s'accordait à voir le vrai signe de sa grandeur, l'éclatant témoignage de son origine. Obéir aux instincts naturels était le lot de la brute; les dominer, était l'apanage de l'homme. Que le christianisme eût poussé trop loin ce combat, qu'il eût changé le détachement en ascétisme et martyrisé le corps sans profit pour l'âme, on ne pouvait le nier. Mais cette exagération trouvait son correctif dans nos instincts même, et n'exposait pas l'humanité à une déchéance. Rompre l'équilibre dans l'autre sens, proclamer la légitimité absolue, illimitée, des passions, déclarer que la satisfaction la plus entière, sur tous les points, en toutes choses, devenait désormais la loi de l'univers, n'était-ce pas, au contraire, ouvrir la porte à tous les dérèglements, à tous les excès, dépouiller la vie de son idéal et détrôner l'esprit pour couronner la matière?

C'est pourtant ce qu'ont fait nos trois réformateurs, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont enseigné dans des termes à peu près identiques et comme s'il y avait eu un concert entr'eux. Ce que notre morale glorifiait, ils l'ont déprécié; ce qu'elle condamnait, ils l'ont absous. Se maîtriser, à leur sens, est une folie; s'abstenir, une puérilité. Cette faculté de dompter nos instincts que nous sentons en nous-mêmes, dont nous avons la conscience et qui paie nos efforts par de si pures

joies, ce contentement intime qui accompagne un triomphe remporté sur nos faiblesses, ces conflits intérieurs où l'ange terrasse le démon, tout cela pour eux n'est qu'un vain préjugé, une illusion, le produit d'imaginations malades. Céder à la nature, s'abandonner aux appels des sens, jouir de tout sans mesure et sans réserve, voilà la vertu. Passe encore s'il ne s'agissait en cela que d'un caprice épicurien, anacréontique; mais on a voulu en faire une philosophie, un système, une prédication. La loi qui gouvernait l'île de Circé a trouvé des commentateurs et des apôtres. L'un d'eux l'élève à la hauteur d'un principe religieux, l'autre en fait un ressort social, le troisième un agent essentiel de nos destinées. Les rôles sont intervertis : désormais le corps sera le maître, l'âme sera l'esclave[1]. Ou plutôt l'âme et le corps seront libres, chacun dans leur sphère, et pourront parcourir impunément et légitimement le cercle entier de leurs fantaisies. Les temps de privation et de contrainte

[1] Pour se maintenir dans les termes d'une impartialité complète et dégager quelques réserves du milieu de cette critique générale, il faut rappeler ici que Fourier a formellement établi, dans sa hiérarchie des passions, la supériorité des passions de de l'âme sur celles du corps. Mais, d'autre part, il n'admet la compression ni des unes ni des autres, et c'est dans ce sens que l'influence de sa doctrine, fortement fataliste, exerce une influence fâcheuse dans une société qui a surtout besoin de discipline morale.

sont passés. La distinction du mal et du bien est elle-même une subtilité superflue, vieillie, funeste. Il n'y a plus à choisir entre les passions, il vaut mieux obéir à toutes.

On devine sans peine combien cette morale facile risque d'affecter l'économie actuelle de nos sociétés. Les réformateurs s'inquiètent peu de désorganiser l'ancien monde, parce qu'ils en ont un nouveau à nous proposer; mais c'est aux hommes qui ne sont pas encore convaincus de l'efficacité du remède, à empêcher que le mal n'empire et ne s'aggrave. Où irions-nous, grand Dieu! si on ne nous laissait que nos vices, en nous enlevant jusqu'au sentiment de nos dernières vertus? Ainsi, tout ce qui a jusqu'ici commandé l'estime de la foule, l'honneur, l'héroïsme, le désintéressement, la pauvreté noblement soufferte, la probité irréprochable, le respect de la foi jurée, le détachement, le dévouement au pays, à la famille, toutes ces qualités qui résultent de l'éducation de l'âme, de la volonté, de la réflexion, ne seraient plus quedes sentiments vains, des titres sans valeur, contestables, arbitraires, des puérilités indignes de louanges! Dans aucune des sociétés que l'on nous façonne il n'y a de place pour ces mérites qui sont le résultat d'un travail et souvent le produit d'un long combat. On promet à l'homme de le rendre heureux, mais d'un

bonheur passif, inerte, indépendant de ses efforts. Nous sommes fatalement condamnés à la félicité terrestre, et chercher des vertus en dehors de nos instincts, c'est résister à nos destinées.

Il est à craindre que nos sociétés ne perdent, au contact de ce singulier enseignement, le peu de honte et de pudeur qui leur restent. Si la pratique du bien voit s'évanouir son dernier prestige; si le mal, systématiquement justifié, devient un élément nécessaire et respectable de la vie, nous ne croyons pas que le choix demeure longtemps douteux parmi les hommes. A quelle civilisation cela peut-il conduire, nous l'ignorons; mais il n'en est pas moins vrai que ces principes s'infiltrent, qu'ils germent, qu'ils portent leurs fruits. On a conduit, on a poussé notre siècle vers la satisfaction, et il s'y précipite avec un acharnement qui épouvante. On a voulu lui inspirer le mépris de ces vertus austères qui furent, en d'autres temps, l'honneur et la parure de l'humanité, et il en est venu déjà à professer pour elles au moins de l'indifférence. On lui a prêché le culte de l'utile, et il semble avoir perdu toute notion de la vraie grandeur. En politique, les fonctions et les dignités sont l'objet d'un assaut continuel, où les combattants ne font que changer de tactique et de rôle. En industrie, en

littérature, les excès ont passé les bornes; le dédain de toute mesure et dc toute règle a conduit droit à la dépravation et au chaos. L'ancienne moralité a disparu, et il est difficile de dire où est la nouvelle. Au lieu de cette simple et saine logique qui gouvernait naguères les générations, on a aujourd'hui des chaires pour toutes les folies, des auditoires pour toutes les monstruosités. Le vertige est dans les têtes, le doute est dans les âmes. On ne sait que croire et que proscrire. Si rien n'a été fondé, tout a été ébranlé. On dirait que la société se déserte elle-même, qu'elle se plaît au milieu de ruines, qu'elle prête les mains à sa propre destruction.

Oui, depuis dix ans, il n'est aucun sentiment, aucune croyance morale que l'on n'ait impitoyablement foulés, niés, compromis. L'amour, le respect de la famille semblaient seuls avoir survécu au grand holocauste des traditions sociales. On est entré dans ce sanctuaire et on l'a profané. La critique a toujours beau jeu quand elle s'exerce sur les infirmités humaines. Il n'était pas difficile de faire ressortir le ridicule des unions mal assorties et de s'armer contre le mariage des scandales qu'il voit naître. On l'a fait en chargeant les couleurs du tableau. On a tenu à prouver que les forces ici-bas ne sont pas toujours en raison des devoirs, et que la nature se

charge de rétablir l'équilibre entre la liberté et la contrainte. Ces scrupules sont justes, mais la conclusion infirme leur valeur. Pour obvier à quelques liaisons irrégulières, quel expédient proposait-on? La promiscuité, l'égalité complète des sexes, l'émancipation de la femme. C'est-à-dire qu'au dérèglement partiel on voulait substituer un débordement général. L'émancipation de la femme! mais n'est-ce pas là une insulte pour nos lois, qui ne font point d'acception de sexes, et pour nos mœurs, qui sont plus généreuses encore! En France surtout, les femmes se sont fait une place trop belle pour qu'elles puissent jamais crier à l'oppression et se poser en victimes. Aussi, ont-elles désavoué leurs défenseurs et laissé mourir sans écho les appels à la révolte. Elles règnent dans le cercle de la famille et des relations sociales : cet empire suffit à leur tendresse et à leur orgueil.

Puisque la satisfaction devenait la loi suprême des sociétés, il était logique qu'elle ne reculât devant aucun excès. Respecter la propriété d'autrui est une compression. Il fallait abolir la propriété. Respecter la femme d'autrui est également une privation. Il fallait abolir le mariage. Respecter les droits de la famille est une capitulation avec les droits de tous à toute chose. Il fallait abolir l'héritage. Ainsi, par un singulier raffinement de

civilisation, on en revenait à l'état de nature. La communauté et la promiscuité ne sont pas un régime nouveau pour le globle; il l'a connu dans son enfance, il l'a subi. Aussi, pour tempérer ses effets, avait-on songé d'une part à organiser harmoniquement les instincts, de l'autre à les contenir par l'avènement des capacités, ce qui n'est autre chose qu'un retour vers la compression et la discipline. Mais où est la garantie de l'obéissance des générations à un principe nouveau, quand on les aura élevées dans la haine de tous les principes? Dès que la satisfaction aura été proclamée souveraine, qui assure qu'elle s'inclinera devant un équilibre ingénieux des passions ou devant une loi de hiérarchie intellectuelle? On ne craint pas de déchaîner sur le monde tous les fléaux, sans avoir la certitude que l'on pourra les guérir. Ce sont là de tristes et douloureuses expériences. Notre société en porte les empreintes. La soif des jouissances la dévore, et le désenchantement, la satiété même ne l'arrêtent pas. Peut-être faudra-t-il attendre que la satisfaction se perde par ses excès et qu'elle périsse par le dégoût qu'elle engendre. Cependant si les esprits intelligents, si les âmes fermes veulent s'unir pour la résistance, il sera facile d'annuler le côté fâcheux et subversif de ces doctrines. Il n'en restera que la partie saine et fé-

conde. L'ouragan aura passé pour épurer l'air et dégager l'atmosphère. Mais il est temps d'y songer, car plus nous allons, plus les cœurs s'inquiètent, plus les consciences se troublent.

Au point de vue moral, il importe donc que les sociétés s'arrêtent sur une mauvaise pente. Cette réaction n'est point urgente au point de vue économique.

Là aussi les ruines s'accumulent sans que rien se réédifie. On a battu en brèche les systèmes anciens avant qu'ils eussent épuisé leur virtualité, et on ne leur a rien substitué qui fût acceptable. Contradiction singulière! Les mêmes réformateurs qui viennent de professer, en matière de morale, la liberté la plus absolue, n'hésitent pas à se déclarer les partisans de l'autorité pour ce qui touche à l'économie des richesses. Ils ont proclamé l'émancipation des passions, et ils décrètent la servitude des intérêts. Les premières ne ressortent, suivant eux, que de la fantaisie; les seconds doivent relever d'une discipline. A entendre leurs critiques, tous les maux inhérents à la vie industrielle, toutes les crises qui ébranlent périodiquement le commerce, toutes ces douleurs, toutes ces oscillations dont nous sommes les témoins, ne proviennent que d'un fait : le désintéressement absolu de l'autorité dans les relations particulières, sa tolérance passive vis-à-

vis du mouvement des transactions. N'insistons pas sur la contradiction qu'implique cette vue, voyons ce qu'elle a de fondé en soi.

L'économie politique, chacun en convient, n'est pas une science complète; il lui manque un élément moral pour ennoblir sa fécondité matérielle. Elle vise d'une manière trop absolue à rendre les hommes plus heureux, pas assez à les rendre meilleurs. Elle est un instrument trop exclusif de satisfaction terrestre. Après avoir indiqué par quels moyens se forment, se produisent les richesses, elle ne suit pas d'une manière assez attentive leur répartition, leur distribution. On pourrait lui demander un peu plus d'entrailles. Sous ses yeux se sont élevés une foule de problèmes, tels que le paupérisme, le déplacement du travail par l'invasion des machines, l'abus des forces humaines, les douleurs de la concurrence. Ces problèmes, elle les a laissés où elle les a pris, sans les résoudre d'une manière victorieuse. L'économie politique a donc été vigoureusement et quelquefois justement attaquée. En même temps elle a été mollement défendue. La vivacité des agressions, leur forme incisive, pétulante, presque personnelle, n'ont pas toujours laissé à ceux qui ont foi dans sa vertu, la liberté d'esprit nécessaire pour repousser des inculpations systématiques et passionnées.

Essayons quelques justifications sommaires.

Pour infirmer la valeur de la science économique, pour prouver l'impuissance de son principe de liberté, on a argué constamment de ce qui est, de ce qui se passe sous nos yeux, des faits industriels et commerciaux qui nous entourent. Mais ce n'est, à ce qu'il semble, qu'à la faveur d'un étrange abus de mots, que l'on peut appeler notre régime économique un régime de liberté. Qu'est-ce donc, en effet, que cette protection exorbitante accordée à nos manufactures, si ce n'est de l'autorité? Que sont nos lois de céréales, nos tarifs prohibitifs, notre code de douanes armé contre la production étrangère, si ce n'est de l'autorité? Que sont, dans l'ordre financier, les monopoles dévolus au gouvernement, la régie des poudres et des tabacs, l'impôt sur le sel, les droits écrasants sur les boissons, si ce n'est de l'autorité? Que sont, dans l'ordre civil, les priviléges d'offices et la vénalité des charges, si ce n'est de l'autorité? Sur quelque point que l'on jette les yeux, dans le champ des phénomènes économiques, on retrouve l'autorité partout, on n'aperçoit la liberté nulle part. S'il y a angoisse, s'il y a souffrance, qu'on en rejette donc la responsabilité sur le principe d'où ils sont issus, et qu'on n'attribue pas à la liberté les maux qui proviennent des erreurs des hommes. Est-il équi-

table de juger une science sur des essais qui se poursuivent dans la voie contraire, et de la déclarer stérile parce qu'on aura fait l'opposé de ce qu'elle conseille? Les demi-épreuves ne suffisent même pas : pour qu'un remède agisse, il faut lui conserver toute sa dose. L'économie politique est donc fondée à réclamer une expérience complète et à décliner la responsabilité d'un état de choses qu'elle n'a pas créé et qu'elle désavoue.

Plus on réfléchit sur les souffrances qui affligent le monde des travailleurs, et plus on demeure convaincu que la liberté seule peut conduire à un soulagement provisoire. Le temps, une éducation progressive et l'association, quand on en aura trouvé la formule, feront le reste. Quant à l'autorité, son rôle est fort amoindri. L'autorité suppose une tutelle, et la tutelle une minorité éternelle. C'est toujours le règne des intelligences privilégiées sur l'intelligence générale, et jusqu'ici nous avons vu que les délégations de ce genre aboutissent nécessairement à une exploitation. Une dictature industrielle et commerciale se déroberait difficilement à cette tendance; elle aurait à essuyer les assauts de mille intérêts particuliers, à subir des embuches, des séductions sans nombre. Elle n'y résisterait pas. Ce que nous voyons en est une preuve frappante. Ne pas croire à la sagesse, à l'infaillibilité

des hommes est encore le calcul le plus sûr; ne tenter personne est le meilleur moyen de s'épargner des mécomptes. Il est rare que la faculté d'abuser n'engendre pas l'abus. La liberté a ses plaies, ses crises, ses douleurs; qui le nie? Mais elle a aussi une vertu souveraine pour les apaiser. Les maux qu'elle occasionne émanent des choses, ils pèsent sur tous également : à ce titre on les supporte avec résignation, avec patience. Les blessures d'un système d'autorité proviennent des hommes; elles distinguent leurs victimes : c'est un motif pour ne les souffrir qu'en murmurant. L'intervention d'un pouvoir directeur dans les faits économiques supposerait d'ailleurs deux qualités : une impartialité absolue et une sagacité universelle. Or, nous ne croyons pas qu'une autorité, quelle qu'elle soit, puisse avoir la prétention de réunir ces deux conditions nécessaires. Embrasser les mille détails de l'industrie, de l'agriculture et du commerce; tenir une balance toujours équitable entre des intérêts qui se confondent ou qui se combattent; se faire le régulateur général des prix, le juge des produits, l'arbitre des quantités, l'inspecteur des qualités; accepter la tâche de médiateur permanent entre les ouvriers et les maîtres; avoir l'œil constamment ouvert sur les transactions; se charger de la distribution des tâches et de la répartition des bénéfices, quel

rôle effrayant, impossible, absurde, et pourtant il est des hommes qui ont eu sérieusement la pensée d'en investir un gouvernement?

Sans doute une autorité intelligente peut intervenir d'une manière utile dans le mouvement des affaires, mais c'est en servant l'essor de la liberté et non en le comprimant. Les avis généraux à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, l'ouverture de débouchés nouveaux, l'application des forces scientifiques du pays aux progrès agricoles et manufacturiers, l'abolition des taxes les plus onéreuses, l'étude des lois qui touchent à la circulation des richesses, l'amélioration de la viabilité nationale, le développement des institutions de crédit, la protection efficace des intérêts ou voisins ou lointains; voilà la part d'un gouvernement, et elle est assez belle, assez vaste, assez importante, assez lourde. Devant certains écarts industriels il ne peut pas non plus demeurer désarmé et impassible. Tel est l'abus que l'on peut faire des enfants dans les manufactures. Ce n'est point là une question économique, mais une mesure de police. Assassiner lentement, par un travail excessif, de pauvres créatures qui ne peuvent se défendre, est aussi criminel, plus criminel que de tuer résolument, à main armée, un homme qui a la conscience de sa force. Dans le second cas, le besoin peut être une excuse; dans le pre-

mier, jamais. Protéger les personnes n'est pas gêner la liberté, mais la servir. C'est l'une des occasions où la puissance coactive peut s'exercer utilement. La surveillance des substances alimentaires est aussi placée dans l'ordre des faits justiciables d'une bonne police. Il n'est pas plus permis d'empoisonner que d'assassiner[1]. La science économique s'arrête où commence le code pénal. Mais si l'on entre sur le terrain purement industriel ou commercial on y reconnaît bientôt l'impuissance du principe de l'autorité pour la guérison radicale des grandes misères humaines. Quelques mesures de bienfaisance et de charité, voilà toute son action. Hors de ces palliatifs, il ne peut rien. Comment veut-on, par exemple, qu'un gouvernement aille prendre parti contre les machines, instruments passifs, en faveur des tra-

[1] Quant à la fraude sur d'autres produits, qui ne touchent ni à la vie ni à la santé de l'homme, il serait difficile à un gouvernement de s'en occuper avec efficacité. La question est complexe et délicate. La surveillance des mesures et des poids est le seul point sur lequel la morale publique puisse et doive obtenir satisfaction. Pour le reste il faut s'en remettre aux leçons de l'expérience, aux progrès de l'éducation commerciale et industrielle. Toute fraude s'expie par le délaissement, par l'abandon; plus on ira, plus il sera facile de s'en convaincre. On peut endormir une fois, deux fois, les défiances de l'intérêt privé, mais quand il se réveille, il est implacable. En voulant forcer le bénéfice, un négociant de mauvaise foi se prive d'un débouché, en voulant marcher trop vite à la fortune, il demeure en chemin. C'est l'histoire de la *Poule aux œufs d'or*. L'honnêteté en affaires n'est pas seulement un devoir : elle est encore un bon calcul.

vailleurs qu'elles déclassent. Ce serait décréter l'infériorité éternelle des procédés industriels. Comment veut-on encore, et c'est là-dessus que les dissidents insistent le plus, qu'un gouvernement intervienne efficacement, raisonnablement, dans le champ-clos fatal de la concurrence? Il faudrait pour cela partir d'une erreur évidente, celle de l'égalité des prix de revient, poursuivre, organiser une sorte de niveau manufacturier, étendre l'industrie sur un lit de Procuste, et abolir, avec les excès de la lutte actuelle, les avantages incontestables qui en résultent, l'émulation des fabricants, les efforts du génie particulier, l'aiguillon utile de la rivalité. C'est déjà trop que d'avoir exclu du combat la production étrangère, et de n'avoir pas fécondé ce sentiment de l'émulation en lui ouvrant des horizons plus étendus et de plus vastes perspectives. Une industrie, un commerce sans concurrence, seraient une mer sans tempêtes, mais aussi sans brises. Là où l'on croirait fonder l'harmonie et la paix, on introduirait l'atonie et la mort. Dieu nous garde de semblables expériences!

La liberté économique, sagement ménagée, mais développée constamment, offre de tout autres ressources et promet de tout autres résultats. En France elle est entièrement à fonder : ceux qui en ont raisonné comme d'un fait régnant, se

sont appuyés sur une chimère. Allons au cœur des choses. Le grand problème de l'économie politique est évidemment la distribution des richesses. Ce problème intéresse au plus haut degré la conscience et la justice humaines; il renferme les questions d'ordre, d'harmonie, de repos qui préoccupent les sociétés; il embrasse les querelles de salaires, le paupérisme, l'avenir entier des travailleurs. L'autorité n'y peut rien, on l'a vu: l'association pourrait davantage, mais sa formule complète échappe encore à la pénétration de l'homme. Reste la liberté qui semble être le seul mode intermédiaire entre l'initiative du petit nombre et l'accord de tous. La liberté n'est pas l'harmonie, mais elle n'est déjà plus l'exploitation. La liberté excluant les privilèges, de quelque nature qu'ils soient, conduit forcément à une égalité non pas absolue, bien s'en faut, mais du moins relative. On conçoit en effet qu'un pays, dont la loi civile consacrerait le fractionnement infini des héritages, et qui en même temps abolirait les privilèges de toute sorte, privilèges de protection pour la navigation et le commerce, l'agriculture et l'industrie, privilèges d'offices, privilèges de Bourse, privilèges d'escompte et d'agiotage, privilèges de rentiers, privilèges de banques, privilèges administratifs, on conçoit, disons-nous, qu'un pays ainsi gouverné offrirait

bientôt le spectacle d'un nivellement graduel dans les fortunes. On y verrait moins de chênes, mais aussi moins de roseaux. Ce qui s'enlèverait en haut de l'échelle s'ajouterait dans le bas, et le superflu irait naturellement vers le nécessaire. Sous un pareil régime, la concurrence elle-même se dépouillerait de ce qu'elle a d'acerbe et de douloureux, car le travail, devenu entièrement libre, aurait à choisir entre une foule d'issues et de modes d'activité. Il nous semble qu'il n'y a rien à risquer et qu'il y a tout à gagner, au contraire, à marcher prudemment et graduellement dans cette voie, avec le respect dû aux droits acquis, aux positions faites. La liberté est patiente comme tout ce qui est fort : elle peut attendre; mais il ne faut pas s'en laisser détourner par des rêveries.

Le plus fâcheux effet des plans téméraires qui se succèdent depuis dix ans, est précisément d'avoir rendu suspecte une science qui n'est pas éprouvée, d'avoir jeté du trouble dans les esprits, de la confusion dans les idées, de l'hésitation dans les croyances. Quand il s'agit de démolir, on trouve toujours des auxiliaires. Il est vrai qu'on nous proposait, comme compensation, de nouvelles vues, un monde régénéré, une société parfaite, un paradis sur le globe. Mais il ne semble pas que beaucoup de personnes se soient prêtées

jusqu'ici à ces expériences, filles de l'empirisme. Aussi, l'organisation vaporeuse s'est-elle évanouie et n'est-il resté que la critique. Notre impuissance actuelle, dans la région des affaires, vient de là. Le faisceau des principes communs ayant été rompu, chacun s'en va au hasard, obéissant soit à ses intérêts, soit à ses inspirations personnelles. Il est temps que les esprits justes et prévoyants se remettent dans la voie et y ramènent les sociétés qui s'en écartent. La vérité a cela de bon qu'elle ne perd jamais son à-propos et que le délaissement ne lui ôte rien de sa vertu. Nous croyons, toutefois, qu'il est temps de s'y rallier et d'oublier les systèmes fantastiques pour un système réel. Pour le formuler en peu de mots, il suffirait de renverser les termes des trois théories que nous avons parcourues et de reconnaître comme instruments nécessaires du progrès social : L'autorité dans l'ordre moral, et surtout l'autorité de l'exemple; dans l'ordre économique, la liberté.

SERVICES RENDUS PAR CES THÉORIES.

Après s'être montré sévère, il est permis d'être juste.

Tout n'a pas été funeste et stérile dans ces révoltes spéculatives. Si l'économie politique y a vu

s'amoindrir son autorité, elle y a puisé, en revanche, des enseignements qui retremperont son essence. Réprouvées par la raison, ces réformes avaient une qualité qui leur a valu quelques conquêtes : elles partaient du cœur. Elles n'ont pas concentré leur plus vive sollicitude sur de simples abstractions ; elles ont songé aux hommes. Au lieu de raisonner didactiquement sur la richesse, elles ont signalé les douleurs du pauvre ; au lieu de définir les éléments des fortunes, elles sont allées droit aux classes souffrantes. Charles Fourier leur assure un *minimum* qui les met à l'abri du besoin ; Saint-Simon leur consacre sa formule fondamentale ; Robert Owen détruit, à leur profit, la hiérarchie sociale et les convie à une égalité absolue. Il y a, dans ces trois novateurs, une compassion véritable, une sympathie réelle pour le peuple. Sa destinée est l'objet de leurs soucis, son avenir le but de leurs pensées. Ce dévouement est d'autant plus sincère, qu'il n'est pas compris et qu'il doit rester sans récompense. On ne feint de pareils sentiments que lorsqu'on est en mesure de les exploiter.

Dans les moindres détails de ces idéologies se révèle cette affection profonde pour ceux qui souffrent. Comme échelle des contentements qu'il promet, Charles Fourier prend toujours les besoins de la masse. En vivres, en vêtements, en

satisfactions de toute nature, le simple travailleur aura, dans son monde, le sort d'un roi dans le nôtre. Rien ne sera assez bon, assez parfait, assez magnifique pour lui. Au lieu de glorifier l'abstinence et de conseiller la privation, Fourier laisse entrevoir au contraire un développement nouveau dans les facultés physiques de l'homme, afin de les mettre en rapport avec le raffinement et l'abondance des productions futures. Il va jusqu'à dresser le menu des repas populaires et il y procède avec une prodigalité merveilleuse. La vie, la table, l'éducation, tout est, chez lui, à peu près commun; mais, pour emporter les choses de haute lutte, il élève sur-le-champ le bien-être le plus vulgaire au niveau de nos jouissances les plus exquises[1]. Ainsi, personne n'y perd et chacun y gagne. Saint-Simon est plus grand seigneur; il veut le gouvernement religieux des intelligences, mais il déclare que sa théocratie s'occupera avant tout du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre[2]. Robert Owen ne

[1] Cette sollicitude de Fourier a fait dire qu'il avait organisé la *cuisine de l'avenir*. Le mot est exclusif; mais il a du vrai.

[2] La hiérarchie saint-simonienne n'est qu'une interprétation très libre, peut-être même une déviation des idées de Saint-Simon. Le sentiment des besoins de la classe pauvre était bien plus développé, bien plus direct, bien plus actif chez le philosophe qu'au sein de son école. Il faut surtout se garder de le croire complice de l'appareil théâtral et puéril que l'on a pu donner à sa doctrine.

demeure point en arrière, il reconnaît à tous un droit uniforme et ne distingue ni entre les capacités, ni entre les fortunes, ni entre les aptitudes corporelles. Les travailleurs le préoccupent vivement. Manufacturier, il a vu de près leurs misères et les a secourues dans la mesure de ses ressources. Théoricien, il constate les désastres de la vie industrielle ballottée entre une stagnation et une activité intermittentes; il s'inquiète des froissements issus de l'invasion des machines, et suit avec une anxiété douloureuse les progrès de ce paupérisme qui menace de dévorer la Grande-Bretagne. Chez ces trois hommes, il y a donc un énergique instinct de tendresse pour la partie la plus malheureuse et la plus déshéritée des générations humaines. Les moyens ne sont pas au niveau de l'intention, mais qu'importe? L'effet essentiel est produit. L'opinion est saisie : la plainte subsiste. On peut l'ajourner, on ne peut plus l'anéantir; on ne peut différer d'avis sur le remède, on ne peut plus fermer les yeux sur le mal.

C'est sur ce terrain que doit se placer désormais la science économique. L'éclat qu'ont jeté des initiatives aventureuses, qui s'adressaient plutôt au sentiment qu'à la raison, a dû lui faire comprendre qu'il lui manquait un élément essentiel, un levier nécessaire. On ne fait rien de

grand si on ne passionne pas les âmes. Les sociétés ne s'ébranlent guère pour des questions de dialectique et de méthode. Émouvoir n'empêche pas de bien définir, et le cœur n'a jamais gâté un théorème. Comme principes virtuels, la science économique renferme tous les éléments du progrès social : il suffit de les en dégager et de les féconder par la mise en œuvre. On ne demande plus à la doctrine des démonstrations, mais des faits. On lui a contesté la faculté du mouvement, il faut qu'elle marche. La lutte n'est point finie, il est vrai. Les vieux préjugés se défendent, les intérêts privilégiés résistent, et le pouvoir s'est montré, dans bien des cas, le complice des intérêts privilégiés et des vieux préjugés. Raison de plus pour sortir de l'isolement spéculatif, pour entrer dans des voies de réalisation. En ralliant les cœurs sincères et les esprits résolus au drapeau de la liberté industrielle et commerciale, en prenant pour devise l'amélioration du sort des classes laborieuses, on peut soulever tout un monde de réformes et réunir, pour des fins pacifiques et généreuses, l'autorité des doctrines et l'ascendant du nombre. L'économie politique prouverait ainsi qu'elle n'est pas une lettre morte, et qu'on s'est trop hâté de sonner ses funérailles.

Ce service n'est pas le seul que les écoles té-

méraires aient rendu à la science économique. En même temps qu'elles lui montraient le chemin d'une popularité infaillible, elles soulevaient aussi le plus grand problème des temps modernes, celui de l'association. Les trois sectes se sont rencontrées sur ce terrain et chacune d'elles a livré sa formule. Celle de Robert Owen est purement négative. Tout appartient à tous. Les biens du sol, le produit des bras, les fruits de l'intelligence, doivent se distribuer par portions égales et en raison des besoins. Le globe pouvant défrayer, et au-delà, la somme entière des désirs humains, il faut ne rien refuser à qui demande, et éteindre la jalousie par la satisfaction. C'est le système de communauté absolue. L'association de Saint-Simon ne procède pas d'un fatalisme aussi vague. Elle tend au bonheur par la règle, au contentement par la discipline. Elle suppose une sagesse directrice qui équivaudrait à la présence d'un Dieu sur la terre. L'association, dans ce cas, devient une abdication des faibles au profit des forts, des infirmes au profit des capables, une délégation de tous les pouvoirs sociaux en faveur de ceux qui peuvent les appliquer de la manière la plus utile au bien-être commun. On a vu les vices de cette formule. Celle de Fourier est incontestablement supérieure aux deux autres, en ce sens qu'elle ne procède ni d'une au-

torité exorbitante, ni d'une liberté illimitée. Fourier a fort ingénieusement analysé les éléments de l'activité humaine et les instruments de la production sociale. Il accorde une place au capital que repoussent à la fois la communauté absolue d'Owen et la gestion par main-morte de Saint-Simon; puis ajoutant à cet élément indispensable de la production l'action des bras et l'action des intelligences, il propose d'associer les hommes en *capital*, *travail* et *talent*. Comme point de départ, c'est là évidemment ce que l'on a trouvé de mieux, et ne dût-on à Charles Fourier que cette définition simple et précise, il aurait encore la gloire d'avoir fourni le premier mot concluant pour l'organisation de l'avenir industriel.

Car l'avenir, on peut l'espérer du moins, appartiendra à l'association. Seule elle saura apporter un remède efficace aux vices de la culture morcelée, à l'éparpillement des forces sociales, aux chocs quotidiens dans lesquels elles s'annulent et s'absorbent, aux sacrifices que conseille une concurrence déréglée. Elle aura seule la puissance de terminer la longue querelle qui se perpétue entre le principe de la liberté et le principe de l'autorité. Dans le monde des passions, dans le monde des intelligences, dans le monde des intérêts, l'harmonie ne se fondera que par l'as-

sociation[1]. Rien n'est encore prêt pour son avènement; gouvernement et peuples, personne n'est mûr, tout résiste, et pourtant un besoin d'union, de concert, se fait sentir de mille côtés. Partout où l'association a offert quelque sécurité, quelque garantie, on est allé vers elle sans effort, avec abandon. La dette publique, les banques, les grandes entreprises commerciales et industrielles sont le produit de cet instinct, de ce besoin. Sur une échelle plus réduite, le principe règne dans le domaine des affaires. Les capitaux se cherchent et se groupent, les intérêts se combinent et se coalisent. L'association a aussi pénétré dans les sphères morales et pour des fins toutes de sentiment. En haut, se forment des sociétés de charités et de philanthropie; en bas, des sociétés de secours mutuels. Les symptômes sont donc consolants, et, si notre cœur ne nous trompe, l'avenir sera beau. Dans cette marche des principes et des faits, il n'y a rien d'ailleurs qui ne soit rigoureusement logique et qui ne s'enchaîne invinciblement. Les abus de l'autorité ont dû conduire à la liberté, c'est-à-dire à l'expression la plus élevée de la force individuelle; les abus

[1] L'Académie des sciences morales et politiques, dont les travaux prennent chaque jour un caractère plus ferme et plus utile, vient de mettre au concours une question très bien posée sur l'*association privée et volontaire*.

de la liberté conduiront à l'association qui doit être la manifestation la plus complète de la force collective. L'autorité emportait avec elle l'exploitation, la liberté l'isolement. L'association tourne ces deux écueils pour aboutir à la satisfaction de tous les intérêts, de toutes les exigences de la vie, comme aussi à l'apaisement graduel des passions, et surtout de cette jalousie, de cette vanité humaine, qui sont souvent plus implacables que le besoin.

Ainsi, la science économique a deux buts à poursuivre, l'un immédiat, l'autre médiat. Par la pratique intelligente de la liberté, il faut qu'elle arrive à l'association. C'est le pôle auquel on doit tendre, alors même qu'on désespérerait d'y atteindre. L'autorité a fait son temps : elle suppose, on l'a dit, une éternelle enfance; elle exclut l'éducation progressive des individus, et l'expérience qu'ils doivent acquérir, fût-ce à leurs dépens. D'ailleurs elle ne termine rien et ne résout aucun problème. Pourtant l'autorité dirige souverainement en France l'essor de la richesse générale et l'économie politique n'a pas d'ennemi plus direct, plus dangereux à combattre. Les malentendus des derniers temps, les diversions occasionnées par les tentatives qui sont l'objet de ce livre, n'ont pas peu contribué à obscurcir les saines notions scientifiques et à ouvrir

la brèche aux empiètements des intérêts privilégiés. Aujourd'hui ces intérêts nous envahissent, nous débordent. Les pouvoirs publics résistent mal : on ne sait qu'accuser de leurs intentions ou de leurs lumières. Les hérésies les plus étranges, les idées les plus bouffonnes ont acquis le droit de se produire, et dans les hautes sphères, les expédients ont usurpé la place des principes. Au spectacle d'un tel chaos, qu'attendent encore les hommes qui ont conservé quelques croyances, quelques convictions économiques? Laisseront-ils la science succomber ainsi sous l'empirisme? Qu'ils y songent! plus d'une erreur a fait son chemin dans le monde pour avoir été résolument introduite, et bien des vérités ont péri faute d'avoir été suffisamment défendues. La victoire est au prix de quelques efforts, et pour en être digne, il ne faut pas souffrir d'atteintes au drapeau.

—

EXTRAITS

DES OUVRAGES DE CHARLES FOURIER.

—

Pour compléter l'exposition des doctrines et la biographie de ce penseur vigoureux et original, nous allons citer quelques fragments de ses écrits, sans en exclure la partie fantastique et bizarre. La *Génèse* des saint-simoniens et le *Manifeste* d'Owen, peuvent donner une idée suffisante du tour d'esprit et de la forme de ces écoles; les fragments qui vont suivre feront connaître Fourier à ce point de vue, et le suivront dans les sphères où une critique sérieuse ne pouvait s'aventurer. Afin de tempérer l'effet de cette lecture, il convient de répéter ici que Fourier a fait bon marché lui-même de tout ce qui, dans ses livres, se rattache à un système général d'analogie, de cosmogonie, de psychologie et de divination. Faut-il croire, quand on a reconnu la trempe sévère de son esprit, qu'il a voulu, par ces écarts d'imagi-

nation, appeler sur son œuvre l'attention d'un peuple essentiellement moqueur, afin d'échapper, même au prix de quelques sarcasmes, à ce délaissement qui attend d'ordinaire une œuvre purement scientifique? On va en juger.

COSMOGONIE.

« Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celle que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives.

« La première création dont nous voyons les produits a donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas penser que l'enfer a présidé à cette création quand ils voient sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer, dans sa furie, pourrait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et de reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la vénérienne, la goutte et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé!

« On verra plus loin quelles espèces de produits donneront les créations futures sur les terres et sur les mers. Quant à présent nous ne savons pas même faire usage du peu de bien qu'a fourni la première création, et je citerai pour preuve quatre quadrupèdes, la vigogne,

le renne, le zèbre et le castor. Nous sommes privés des deux premiers par notre maladresse, notre malice et notre friponnerie. Ces obstacles s'opposent à ce qu'on élève des troupeaux de rennes et de vigognes dans toutes les chaînes de hautes montagnes où ces animaux pourraient s'acclimater. D'autres vices sociaux nous privent du castor non moins précieux par sa laine que la vigogne, et le zèbre non moins précieux que le cheval par sa vélocité, sa vigueur et sa beauté. Il règne dans nos étables et dans nos coutumes sociales, une rudesse, une mésintelligence qui ne nous permettent pas les entreprises nécessaires pour apprivoiser ces animaux. On verra dès la huitième période de création qui est la prochaine, les zèbres et les couagas vivre dans l'état domestique comme aujourd'hui les chevaux et les ânes; on verra les castors construire leurs édifices et former leurs républiques au sein des cantons les plus habités; on verra les troupeaux de vigognes aussi communs dans les montagnes que les troupeaux de moutons. Et combien d'autres animaux, tels que l'autruche, le daim, la gerboise, etc, viendront se rallier autour de l'homme, dès qu'ils trouveront près de lui les appâts qui doivent les fixer, appâts que l'ordre civilisé actuel ne permet nullement de leur procurer. Ainsi cette création, déjà bien pauvre et malfaisante, est doublement pauvre pour nous; par mésintelligence sociale, nous nous privons de la majeure partie des biens que les trois règnes pourraient nous offrir.

« Cependant la terre est violemment agitée, on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales qui sont un symptôme du rut de la planète, une effusion inutile du fluide prolifique. Ce fluide boréal ne peut former sa conjonction avec le fluide austral tant que le genre hu-

main n'aura pas fait les travaux préparatoires. Il faudra pour cela porter le genre humain au petit complet de deux milliards, ce qui exigera au moins un siècle, parce que les femmes sont bien moins fécondes dans l'*ordre combiné* que dans la civilisation où la vie de ménage leur fait procréer des légions d'enfants. La misère en dévore un tiers ; un autre tiers est dévoré par les maladies. Il vaudrait mieux en produire moins et les conserver. C'est ce qui est impossible aux *civilisés*. Aussi ne peuvent-ils pas mettre le globe en culture et malgré leur effrayante pullulation, ils ne suffisent qu'à entretenir le terrain qu'ils occupent.

« Lorsque les deux milliards d'habitants auront exploité le globe jusqu'au soixante-cinquième degré, on verra naitre la couronne boréale qui donnera la chaleur et la lumière aux régions glaciales arctiques. Ces nouvelles terres offertes à l'industrie permettront de porter le genre humain au grand complet de trois milliards.

« Couronne boréale. Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au-delà des soixante degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée. Le rut acquerra plus d'activité ; l'aurore boréale, devenant très fréquente, se fixera sur le pôle et s'évasera en forme d'anneau ou de couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

« L'influence de la couronne boréale se fera fortement sentir jusqu'au tiers de son hémisphère, elle sera visible à Saint-Pétersbourg, Ochotsk et dans toutes les régions circonvoisines. Du soixantième dégré au pôle, la chaleur ira en augmentant, de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température de l'Anda-

lousie et de la Sicile. Une amélioration plus importante que l'on devra à la couronne boréale, ce sera de prévenir les excès atmosphériques; excès de froid ou de chaud, excès d'humidité ou de sécheresse, excès d'orage ou de calme.

« En attendant la démonstration de ce futur évènement, observons divers indices qui l'annoncent. D'abord le contraste de forme entre les terres voisines du pôle central et celles voisines du pôle boréal. Les trois continents méridionaux sont aiguisés en pointe et de manière à éloigner les relations des latitudes polaires. On remarque une forme toute opposée dans les continents septentrionaux : ils sont évasés en s'approchant du pôle, ils sont groupés autour de lui pour recueillir les rayons de l'anneau qui doit le couronner un jour, ils versent leurs grands fleuves dans cette direction et comme pour attirer les relations sur la mer glaciale. Or, si Dieu n'avait pas projeté de donner la couronne fécondante au pôle boréal, ils s'ensuivrait que la disposition des continents qui entourent ce pôle serait un phénomène d'ineptie, et Dieu serait d'autant plus ridicule dans un tel ouvrage qu'il a agi avec une sagesse extrême sur le point opposé, sur les continents méridionaux; car il leur a donné des dimensions parfaitement convenables autour d'un pôle qui n'aura jamais de couronne fécondante.

« Un autre pronostic de la couronne, c'est la position défectueuse de l'axe du globe. Si l'on suppose que la couronne ne doive jamais naître, l'axe devrait, pour le bien des deux continents, être renversé d'un vingt-quatrième ou de sept degrés et demi sur le méridien de Sandwich et de Constantinople, de manière à ce que cette capitale se trouvât au 32e degré boréal. Il en résul-

terait que la longitude 225 de l'île de Fer et par suite le détroit du Nord et les deux pointes d'Asie et d'Amérique s'enfonceraient d'autant plus dans les glaces du pôle boréal[1]. Ce serait sacrificr le point le plus inutile du globe pour faire valoir les autres.

. . . .

« Cette observation sur les inconvenances de l'axe n'a pas été faite parce que l'esprit philosophique nous éloigne de toute critique raisonnée sur les œuvres de Dieu et nous jette dans les partis extrêmes, dans le doute de la Providence ou dans l'admiration aveugle et stupide, comme celle de quelques savants qui admirent jusqu'à l'araignée, jusqu'au crapaud et autres ordures, dans lesquels on ne peut voir qu'un titre de honte pour le Créateur, jusqu'à ce que nous connaissions le motif de cette malfaisance. Il en est de même de l'axe du globe, dont la position vicieuse devait nous induire à désapprouver Dieu et à deviner la naissance de cette couronne qui justifiera cette apparente bévue du Créateur. Le hasard va bientôt perdre cette haute puissance que lui attribue la philosophie aux dépens de la Providence; on verra que Dieu a restreint le hasard dans les plus étroites limites, et quant aux formes des continents dont il est ici question, loin qu'elles soient l'effet du hasard, Dieu en a préparé les convenances jusqu'au point de préparer l'emplacement spécial pour une capitalc de l'*unité universelle.* Déjà chacun est frappé des dispositions uniques et mervcilleuses qu'il a prise pour l'utilité et l'agrément de Constantinople. Chacun y devine l'intention de Dieu et chacun dit : « C'est ici que

[1] Tout ceci nous semble, géographiquement, assez difficile à comprendre.

doit être la capitale du monde. » Elle y sera nécessairement placée, et c'est à son antipode que sera fixé le premier méridien de l'unité universelle.

« J'ajouterai, au sujet de la couronne boréale, que la prédiction de ce météore ne semblera point extraordinaire, si l'on considère les anneaux de Saturne. Pourquoi Dieu ne nous accorderait-il pas ce qu'il accorde à d'autres globes? L'existence de l'anneau polaire est-elle plus incompréhensible que celle des ceintures équatoriales dont Saturne est entouré? Si Dieu peut donner à un globe des enveloppes circulaires, il peut lui donner aussi des anneaux polaires. D'autres planètes pourront jouir de la faveur échue à Saturne : il est des tourbillons où elles ont toutes quelqu'ornement lumineux pour échauffer un ou deux pôles. Si le notre en est généralement privé, c'est qu'il est un des plus pauvres du firmament, et je démontrerai que nos vingt-deux planètes et une vingtaine d'autres qui restent à découvrir ne sont qu'un reste de tourbillon, qu'une petite cohorte mal organisée, comme sont les échappés d'un régiment détruit dans une bataille. D'autres tourbillons ont de quatre à cinq cents planètes rangées en séries de groupes; c'est-à-dire qu'on y voit des satellites de satellites et tous pourvus de ceintures, couronnes, calottes polaires et autres ornements. Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est une juste indemnité des contre-temps qui le condamnaient à être, pendant la première phase, la plus malheureuse de toutes les planètes du tourbillon.

« NOTE. En résumé, lorsque les divers principes d'adoucissement opèreront sur l'atmosphère du globe, le plus mauvais climat, comme Okhotsk et Yakoutsk, pourra compter sur huit ou neuf mois de belle saison et

sur un ciel exempt de brumes et d'ouragans, qui seront inconnus dans l'intérieur des continents et très rares au voisinage des mers.

« Il est entendu que ces améliorations seront modifiées par les hautes montagnes et le voisinage des mers, surtout aux trois pointes du continent, voisines du pôle austral, qui n'aura pas de couronne et restera à jamais enseveli dans les frimats. Cela n'empêchera pas que les terres voisines de ce pôle ne participent en divers sens à l'influence de la couronne, qui, entre autres bienfaits, changera la saveur des mers et décomposera ou précipitera les particules bitumineuses par l'expansion d'un *acide citrique boréal.* Ce fluide, combiné avec le sel de mer, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigresel.* Alors cette eau pourra être facilement dépouillée de ses particules salines et citriques et ramenée à l'état d'eau douce, ce qui dispensera d'approvisionner les navires de tonnes d'eau. Cette décomposition de l'eau de mer par le fluide boréal est un des préliminaires nécessaires aux nouvelles créations marines : elles donneront une foule de serviteurs amphibies, pour le service des pêcheries et le trait des vaisseaux, en remplacement des horribles légions de monstres marins, qui seront anéantis par l'immersion du fluide boréal et la décomposition qu'il opèrera dans les mers. Un trépas subit purgera l'Océan de ces infâmes créatures, images de nos passions.

« Cependant la mer Caspienne et autres bassins salés de l'intérieur, comme le lac Aral, les lacs de Tchâd, de Jeltonde, de Mexico et même la mer Noire, qui est presqu'isolée des autres mers, participeront fort peu et très lentement à l'influence du *fluide boréal.* Les poissons contenus dans ces réservoirs bitumineux ne se-

ront pas détruits par son introduction lente et imperceptible. Au contraire, en moins de deux ou trois générations, ils deviendront plus vigoureux qu'ils ne le sont dans les ondes bitumineuses, comme un fruit devient plus beau et plus savoureux sur le sauvageon où il est enté.

« En conséquence, dès que le genre humain verra s'approcher la naissance de la Couronne, il fera sur les hôtes des mers l'opération que Noé fit sur les hôtes des terres. On transportera donc dans les bassins salés intérieurs, comme la mer Caspienne et autres, une quantité suffisante de poissons, coquillages, plantes et autres productions marines que l'on voudra perpétuer et réinstaller dans l'Océan après sa régénération. On attendra que l'Océan soit purgé et *passé aux grands remèdes*, par l'effet des lames du fluide boréal, qui, s'élançant du pôle avec violence, précipiteront les bitumes si activement, que tous les poissons seront surpris, suffoqués par cette transition subite. Il n'en restera que les races utiles, comme merlan, hareng, maquereau, sole, thon, morue, enfin toutes celles qui n'attaquent pas le plongeur et qu'on aura tenues à l'écart pour les replacer dans les ondes après leur purification, et les garantir contre la surprise violente du fluide boréal. »

(*Théorie des Quatre Mouvements*, pag. 61 à 77, édit. de 1808.)

PSYCHOLOGIE.

« La planète la plus infortunée est celle dont les habitants ont des passions disproportionnées aux moyens de jouissance. Tel est le vice qui afflige *présentement* notre globe. Il rend la situation du genre humain si

fatigante, qu'on voit éclater le mécontentement jusque chez les souverains.

« Cela vient de ce que Dieu a donné à nos passions l'intensité convenable aux deux phases *d'ordre combiné*, qui comprendront à peu près soixante-et-dix mille ans, et dans le cours desquelles chaque journée nous offrira des jouissances si actives, si variées, que nos âmes pourront à peine y suffire. Si nos destins étaient bornés à la triste civilisation actuelle, Dieu nous aurait donné des passions flasques et apathiques comme la philosophie les conseille, des passions convenables à la misérable existence que nous traînons depuis cinq mille ans. Leur activité, dont nous nous plaignons, est la garantie de notre bonheur futur.

« Dieu devait-il nous accorder la faculté d'entrevoir nos brillantes destinées ? Non, sans doute. Cette connaissance eût été pour nos premiers pères un sujet de de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans l'ordre incohérent. Une apathie universelle aurait saisi ces peuples : nul homme n'aurait voulu travailler pour préparer un bien-être si éloigné. Aujourd'hui même, qu'on se vante de raison, on ne veut pas se livrer à de certaines entreprises, comme la plantation des forêts, parce que la jouissance en est différée d'une génération. Que serait-il arrivé si les premiers hommes avaient entrevu cette future harmonie sociale, fruit des progrès industriels? Loin de travailler pour le vingtième siècle à venir, ils se seraient dit : « Pourquoi serions nous au-« jourd'hui les valets de gens qui naîtront dans deux « mille ans? Étouffons dans sa naissance cette indus-« trie, dont le fruit ne serait que pour eux. » N'est-ce pas là le caractère de l'homme? Témoins les pères qui

reprochent toujours aux enfants les innovations du luxe dont ils ont joui dans leur jeune temps. Si j'annonce avec tant de sécurité l'harmonie universelle comme très prochaine, c'est que l'organisation de l'état sociétaire n'exige pas plus de deux ans, à dater du jour où un canton aura préparé les édifices et les plantations. Ainsi le plus caduc des hommes, pouvant toujours espérer deux années d'existence, se plaira encore à l'idée d'organiser les sectes progressives.

« C'est à présent que l'homme pourra quitter la vie sans regrets, puisqu'il aura la certitude de l'immortalité de l'âme, dont on ne pouvait s'assurer que par l'invention des lois du mouvement social. Nous n'avions eu jusqu'ici sur la vie future que des notions si vagues, des peintures si effrayantes, que l'immortalité était plûtôt un sujet de terreur que de consolation. Aussi la croyance était-elle bien faible, et n'était-il pas à souhaiter qu'elle devînt plus ferme. Dieu ne permet pas que les globes acquièrent pendant l'ordre incohérent des notions certaines sur une vie future des âmes. Si l'on était convaincu, les plus pauvres des civilisés se suicideraient dès l'instant où ils seraient assurés d'une autre vie, qui ne pourrait être pire que celle-ci l'est pour eux. Il ne resterait que les riches, qui n'auraient ni aptitude, ni penchant à remplacer les pauvres dans leurs ingrates fonctions. Dès-lors l'industrie civilisée tomberait par la mort de ceux qui en supportent le faix, et un globe resterait constamment dans l'état sauvage, par la seule conviction de l'immortalité.

. . . .

« Cette question des jouissances réservées aux âmes dans une autre vie met à découvert l'ignorance absolue des civilisés sur les vues de la nature. Que vous la con-

naissez mal, quand vous placez le bonheur futur dans la désunion des deux principes, matériel et spirituel, et quand vous prétendez que les âmes, après les trépas des corps, s'isoleront de la matière sans le concours de laquelle il n'y aurait pour Dieu même aucune jouissance! Le seul éclaircissement qu'il convienne de vous donner au sujet de cette vie future, c'est de vous détromper sur l'incohérence que vous supposez entre le sort des défunts et des vivants. Cessez de croire que les âmes des défunts n'aient aucune relation avec ce monde : il existe des liens, des rapports entre l'une et l'autre vie; il vous sera démontré que les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeront jusqu'à ce que l'ordre actuel du globe soit amélioré. Tant que la terre restera dans un chaos social, si contraire aux vues de Dieu, les âmes de ses habitants en souffriront dans l'autre vie comme dans celle-ci, et le bonheur des défunts ne commencera qu'avec celui des vivants, qu'avec la cessation de l'état civilisé, barbare et sauvage.

« La théorie du monde social, en vous faisant connaître le sort qui est réservé à vos âmes, dans les divers mondes qu'elles parcourront, vous apprendra que les âmes après cette vie se rejoignent encore à la matière, sans jamais s'isoler des voluptés matérielles. Ce n'est pas ici le lieu de toucher à cette discussion, non plus qu'à celles des causes qui ôtent temporairement à nos âmes la mémoire de leur existence passée. Où étaient-elles avant d'habiter nos corps? Dieu ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien; et si vous croyez qu'elles n'existaient pas avant les corps, vous êtes bien près de croire qu'elles retourneront au néant d'où votre préjugé les fait sortir. »

(*Même livre*, p. 130 et suivantes.)

LE MARIAGE DE FOURIER EN SEPTIÈME PÉRIODE.

« La liberté amoureuse commence à naître, et transforme en vertu la plupart de nos vices, comme elle transforme en vices la plupart de nos gentillesses. On en établit divers grades dans les unions amoureuses. Les trois principaux sont :

« *Les favoris et favorites en titres ;*

« *Les géniteurs et génitrices ;*

« *Les époux et les épouses.*

« Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre, les seconds n'en ont qu'un, les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

« Une femme peut avoir à la fois :

« 1° Un époux dont elle a deux enfants;

« 2° Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant;

« 3° Un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre.

« Plus de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte; elle peut ainsi, dans un cas de mécontentement, refuser à ces divers hommes le titre supérieur auquel ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complètement l'hypocrisie dont le mariage est

la source. En civilisation [1], l'on obtient tous les droits à perpétuité, dès que le lien fatal est formé. De là vient que la plupart des époux et des épouses se plaignent au bout de quelques temps d'avoir été *attrapés*, et ils demeurent *attrapés* pour la vie. Ces attrapes n'existent pas dans le *ménage progressif.* Les couples ne s'avancent en grades amoureux qu'avec le temps; ils n'ont au début d'autre titre que ceux de favoris et de favorites, dont les droits sont faibles et peuvent être révoqués par l'inconvenance des contractants. L'homme qui désire avoir un enfant ne risque pas d'en être privé par la stérilité d'une femme exclusive. La femme ne risque point d'être malheureuse à perpétuité par l'hypocrisie d'un époux qui, le lendemain du mariage, se démasque pour joueur, ou brutal, ou jaloux. Enfin, les titres conjugaux ne s'acquièrent que sur des épreuves suffisantes, et n'étant pas exclusifs, ils ne deviennent pour les conjoints que des appâts de courtoisie, et non des moyens de persécution.

« Cette courte digression sur les *ménages progressifs* ne suffit pas pour en donner une idée complète. Il faudrait y ajouter, entre autres détails, une notice sur le code amoureux de cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements. Le peu que j'ai dit sur les ménages progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe où nous sommes, par une opération purement domestique.

« Le vil caractère des femmes sauvages et barbares aurait dû prouver aux civilisés que le bonheur de

[1] Ce mot est toujours employé par Fourier pour caractériser l'état social actuel.

l'homme, en amour, se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvrant la carrière aux plaisirs, l'ouvre de même aux mœurs qui en font le charme. Quelle hypocrisie dans vos galanteries! Des jeunes gens s'introduisent mielleusement dans les ménages, et, pour arriver à leur but, s'avilissent par les cajoleries qui s'étendent depuis l'époux jusqu'au petit chien. Je veux que l'amour prête du charme à ces turpitudes, mais quel rôle odieux quand on l'examine de sang-froid! Et faut-il s'étonner que des amours pareils finissent d'ordinaire par une glaciale indifférence, quand la satiété vient éclairer les amants sur ces tristes vérités!

. . . .

« Il n'y a que deux leviers qui décident les mariages en civilisation : ce sont la fortune et l'intrigue. Les pères ne l'ignorent pas; aussi, sont-ils plus en peine de doter leur filles que de les éduquer. Quant à l'intrigue, les pères ne sont pas forts sur ce point; et, malgré les avances qu'ils peuvent faire aux hommes à marier, ils sont déjoués par toute fille un peu manégée, qui sait elle-même conduire l'intrigue et mettre en jeu d'autres batteries que les vertus. Ces filles expérimentées ont l'art de souffler les bons partis aux pudibondes, et de faire de bons mariages sans l'entremise de personne, tandis que le mariage des Agnès exige l'entremise scandaleuse des commères, parents, notaires et philosophes, qui se mettent aux trousses d'un jeune homme pour le sermoner et le pousser dans le piège, comme on voit les bouchers et leurs chiens entourer et pousser le bœuf dans la tuerie où il refuse d'entrer. »

(*Même ouvrage*, pag. 169, 170. 188.)

L'AGIOTAGE.

« Il est une puissance qui se joue de l'ascendant des héros comme de l'opinion des peuples : c'est l'*agiotage*, qui dirige à son gré tout le mécanisme industriel. Il livre les empires à la merci d'une classe parasite, qui, n'étant ni propriétaire, ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à bouleverser chaque contrée, et à désorganiser alternativement chaque branche d'industrie. Et lorsqu'on voit nos théories économiques entretenir ces fléaux de l'agiotage, l'accaparement, la banqueroute, etc., qui déchirent sans cesse tout le corps industriel, qui se jouent des souverains même, et de la confiance qu'ils inspirent aux peuples, lorsqu'on voit, dis-je, ces infamies et tant d'autres qu'engendre le système de licence commerciale, aucun écrivain n'a le courage de dénoncer cette ridicule science économique, de condamner en masse tout le mécanisme commercial, et de proposer la recherche d'un nouveau procédé pour les relations industrielles. »

(*Ibid.*, page 348.)

CONCURRENCE COMMERCIALE.

« Nos usages emploient cent personnes à un travail qui en exigerait à peine une. Il suffirait de vingt hommes pour approvisionner le marché d'une ville, où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des

peuples qui ignoreraient l'usage des moulins et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que livre aujourd'hui une seule meule.

« Aussi, voit-on pululler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de la famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulant. N'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à causer dans les marchés, halles et cabarets. Pourtant la libre concurrence élève à l'infini le mombre des marchands et des agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme à Paris, on compte trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. Telle petite ville reçoit aujourd'hui cent colporteurs et cent voyageurs de commerce, qui n'en voyait pas dix en 1788.

« Cette multiplicité des rivaux les jette, à l'envi, dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le corps social : car tout agent superflu, comme étaient les moines, est une spoliation de la société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne, dont on élève le nombre à 500 mille, produiraient la subsistance de deux millions de personnes s'ils retournaient à la culture. Il est de même des négociants superflus dont le nombre est incalculable.

« Depuis quelques années, il n'est bruit que d'*écrasement* parmi les marchands. Devenus trop nombreux, ils se disputent avec acharnement des ventes devenues difficiles par l'affluence des concurrents. Une ville qui consommait mille tonneaux de sucre, lorsqu'elle avait dix marchands, n'en consommera toujours que mille tonneaux, lorsque le nombre sera arrivé à quarante, au lieu de dix. Maintenant on entend ces fourmilières de

marchands se plaindre de la langueur du commerce, quand ils devraient se plaindre de la surabondance des commerçants. Ils se consument en frais de séduction et de rivalités; ils s'aventurent dans les plus folles dépenses pour le plaisir d'écraser leurs rivaux. C'est à tort que l'on croit le marchand asservi à son seul intérêt; il est fortement esclave de sa jalousie et de son orgueil. Les uns se ruinent pour le stérile honneur de ***brasser d'immenses affaires***, les autres par la manie d'écraser un voisin dont le succès les désespère. L'ambition mercantile, pour être obscure, n'en est pas moins violente, et si les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle, on peut dire aussi que les ventes d'un boutiquier troublent le sommeil du boutiquier voisin. De là, vient cette frénésie de concurrence par laquelle tant de marchands se poussent à leur ruine et se consument en frais qui retombent ultérieurement sur le consommateur; car toute déperdition est supportée, en dernière analyse, par le corps social.

« La prodigalité d'agents cause l'agiotage et la banqueroute. On en a vu la preuve frappante dans les luttes des Messageries qui, pour se nuire l'une à l'autre, auraient volontiers transporté gratis les voyageurs. En les voyant baisser leurs prix pour s'écraser mutuellement, on se disait : ***Bientôt ils nous payeront une prime pour nous voiturer en poste.*** Il importe de s'appesantir sur ces détails pour prouver que les économistes se sont lourdement trompés en croyant que l'intérêt était le seul mobile du négociant. On a vu diverses fois des marchands assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, tout hasarder pour perdre un rival et jouir du malheur d'un voisin : semblable à ces Japonais qui

se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

« Les anciennes maisons de commerce, déconcertées par ces guerres d'extermination, renoncent de toutes parts à une profession devenue dangereuse et avilie par les intrigues des nouveaux venus qui, souvent, vendent à perte pour avoir la vogue. Les anciens qui n'ont pas voulu se perdre se trouvent abandonnés, dépourvus de consommateurs et hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Bientôt les deux partis tombent dans l'épuisement et sont obligés de recourir à l'agioteur dont les secours usuriers augmentent leurs embarras, leur insolvabilité, et précipite la chute des uns et des autres.

« C'est ainsi que la libre concurrence, en provoquant les banqueroutes, fournit un aliment habituel à l'agiotage et lui donne l'accroissement colossal auquel il est parvenu. Il s'établit des agioteurs jusque dans les bourgades. Partout on rencontre des hommes qui, sous le nom de banquiers, n'ont d'autre métier que de prêter à usure et d'attiser les guerres de concurrence. Ils soutiennent par des avances une foule de brocanteurs superflus qui se jettent à l'envi dans les spéculations les plus ridicules et qui viennent, après leurs échecs, demander du secours et se faire rançonner par les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et qui jubilent en attendant la dépouille des vaincus amis ou ennemis. »

(*Ibid.*, pag. 352 et suiv. — 1808.)

QUELQUES ÉNORMITÉS SOCIALES.

« On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt personnel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les bonnes familles et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres et bons catarrhes* : il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie, et de même l'avocat si chaque procès s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le curé est intéressé à ce que *la mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des enterrements à mille francs pièce. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 *crimes*, car si on n'en commettait pas, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une *bonne famine* qui élève le prix du pain au double et au triple ; *item* du marchand de vin qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant contre le tout. »

(*Traité de l'Association domestique Agricole*, t. I, p. 36. 1622.)

L'IMMORTALITÉ DES AMES.

« L'immortalité composée ou métempsychose est un

des pivots du système d'Harmonie. Il ne serait qu'avorton sans la solution de ce problème dans lequel l'Attraction ne peut nous servir de guide.

« Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsychose, elle n'en est pas moins un désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsychose en disant : « Il faudrait pouvoir renaître avec l'expérience que l'on « a acquise. Si l'on revivait avec ces lumières, combien « l'on saurait utiliser la vie. »

« Ce langage est celui des vieillards; ils désirent donc la métempsychose, et de plus ils voudraient renaître avec l'expérience du monde. Ils ne souhaitent pas la métempsychose simple, mais composée; c'est désirer deux existences, que de souhaiter, outre le retour à la vie, l'expérience, fruit d'une vie déjà écoulée.

« Il faut en conclure que nous sommes destinés à la métempsychose composée.

. . . .

Échelle générale des métempsychoses estimées à une par siècle.

1re phase,	5,000 ans,	50,	cis et transmigrations.
2e phase,	36,000 ans,	360,	—
Apogée,	9,000 ans,	90,	—
3e phase,	27,000 ans,	270,	—
4e phase,	4,000 ans,	40,	—
		810,	à réduire à 405.

« Selon ce tableau, nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné 810 fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour, en émigration et en immi-

gration, dont 810 *intrà-mondaines* et 810 *extrà-mondaines;* existences dont il faut réduire le nombre à moitié, parce que durant les 27,000 ans d'harmonie, le terme de la vie est plus que double dans l'un et l'autre monde. Mais peu importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de 81,000 ans, dont environ :

2/3 54,000 à passer dans l'autre monde,
1/3 27,000 à passer dans celui-ci.

« Continuons donc sur l'hypothèse de 810 alternats, inexacte quant au chiffre, mais commode pour les détails.

« Il faut en compter d'abord 720 communément très heureux dans les deux phases d'harmonie et d'apogée.

« Les deux phases de subversion composent environ 90 alternats, selon cette échelle approximative.

Récapitulation des 810 existences.

« 720 très heureuses, sauf rares exceptions, —*harm.*
« 45 favorables en moyen terme, — *subv. asc.*
« 45 fâcheuses en moyen terme, — *subv. desc.*

« Ce sera donc 765 existences heureuses pour 45 fâcheuses, puisque les 45 de demi-bonheur peuvent être comprises dans la masse des stations heureuses.

« Toute âme, parvenue au terme de sa carrière planétaire, jugera ce résultat d'autant plus avantageux, qu'elle connaîtra la loi générale des transitions comportant 1/9e ou 1/8e de mal et demi-mal pour 7/9es et 7/8es de bien. Elle n'aura essuyé, selon cette échelle, que 1/16e ou 1/18e de malheur gradué, puisque le 1/8e d'exception assigné au règne du mal se subdivise

encore en deux phases de plein mal et demi-mal, comprenant environ 90 métempsychoses, dont :

« 45 existences favorables, comme celles d'un bon bourgeois, d'un bon fermier, d'un sauvage en santé.

« 45 existences fâcheuses, comme celles d'un Ésope contrefait, esclave, supplicié, ou d'un chrétien captif dans les bagnes des musulmans.

« Une âme, en récapitulant et balançant ses 810 existences (plus ou moins), conclura sur le tout comme un cultivateur qui, sur 18 années, a eu 16 bonnes récoltes, une moyenne et une mauvaise.

La vie trans-mondaine ou vie future.

« La vie trans-mondaine ou vie future est à la présente ce qu'est la veille au sommeil. La veille est un état composé où nous combinons l'exercice des deux facultés corporelle et animique. Le sommeil est un état simple où le corps n'obéit pas à l'âme; c'est une scission entre le corps et l'âme. Celle-ci, dans l'état de sommeil, tombe en déraison, et n'a communément que des pensées vagues dont elle reconnaît au réveil le ridicule.

« La vie présente étant à la vie future ce qu'est le simple au composé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire. En conséquence, nous ne pouvons avoir souvenir en ce monde ni des existences mondaines passées, ni des trans-mondaines, tandis que dans l'autre vie nous aurons connaissance des unes et des autres.

« Les âmes, dans l'autre vie, prennent un corps formé de l'élément que nous nommons *arôme*, qui est incombustible et homogène avec le feu. Il pénètre les

solides avec rapidité, comme on le voit par l'arôme nommé fluide magnétique, circulant dans les roches intérieures et au centre des mines, aussi rapidement qu'en plein air. L'effet est prouvé par l'aiguille aimantée que le fluide magnétique dirige au sein des roches les plus épaisses.

« Le corps des défunts est arômal-éthéré, c'est-à-dire qu'à la substance arômale dont il est formé, se joint une autre substance de l'élément nommé Éther, et qui est la portion subtile et supérieure de notre atmosphère.

« Les corps mondains étant terre-aqueux, formés de deux éléments terre et eau, il est dans l'ordre que les corps trans-mondains soient formés de deux autres éléments, arôme et air. Celui-ci isolément ne pourrait pas former le corps des trans-mondains, car l'air est combustible; mais sa partie supérieure, Éther, plus dégagée d'oxigène et combinée avec l'arôme, forme des corps pleinement homogènes avec le feu et l'intérieur brûlant du globe, que parcourent dans leurs fonctions les ultrà-mondains.

« Les âmes des défunts jouissent de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entr'autres le *plaisir d'exister et de se mouvoir*. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui de l'aigle, qui plane sans agiter les ailes. Tel est, dans l'autre monde, l'état des défunts ou trans-mondains; pourvus d'un corps arômal, bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air, et de plus dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent sans obstacles traverser les rochers les plus compacts[1].

[1] Toute cette science paraîtra sans doute bien peu orthodoxe à nos physiciens et à nos chimistes. Elle rappelle les gnômes, les goules, les farfadets et autres imaginations chimériques.

« Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter ce plaisir, ce bien-être des corps, parcourant un espace immense avec plus de rapidité que l'hirondelle, et se détachant de terre sans intervention d'ailes. C'est une faculté dont jouissent constamment, dans l'autre vie, les âmes des défunts, pourvues de corps aromans. C'est dans ce plaisir inconnu pour nous que consiste le bonheur d'*exister* et de jouir à chaque instant par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans jouer des jambes, sans s'aider d'un porteur.

« Nous ne connaissons en ce genre que trois légères transitions : 1° La voiture suspendue qui est un mouvement fort agréable aux enfants : ils s'en font une fête surtout dans le bas-âge; 2° l'équilibre de patins en dehors; 3° l'escarpolette, mouvement suave qui évite la secousse : il nous rapproche bien davantage du mouvement habituel des ultrà-mondains, qui est celui d'un aigle planant. Cette seule différence de leur mouvement au nôtre, leur procure le plaisir d'exister; plaisir très inconnu de nous qui tombons dans le calme et dans l'ennui dès que nous manquons de fonction attrayante et de distraction.

« Je pourrais décrire beaucoup d'autres jouissances des défunts qu'il faut nommer *vivants ultrà-mondains, gens plus vivants que nous.* Il sera démontré que nous sommes des tortues, comparativement à notre sort dans l'autre vie. Cela n'empêche pas que les ultrà-mondains ne soient en état de *malheur* relatif, par la privation d'une infinité de biens dont ils jouiraient si l'*harmonie sociétaire* était établie; privation d'autant plus sensible pour eux, qu'ils voient notre globe en état d'organiser l'harmonie dont il jouirait comme eux.

« Le meilleur service à rendre aux défunts comme

aux vivants, est donc d'établir sans délai l'harmonie sociétaire. Du moment où l'harmonie sera organisée, les défunts ou trans-mondains seront d'autant plus heureux, qu'ils ne seront pas sujets à la mort pour rentrer en cette vie. Ladite transition est pour eux une fonction analogue à celle du coucher suivi du sommeil. C'est pendant le sommeil qu'on ménage au trans-mondain un corps en cette vie : il ne le rejoint pas au moment de la conception du fœtus, mais seulement à l'instant de la dentition. Jusque-là l'enfant est animé par la grande âme du globe. L'adjonction d'une âme spéciale est pour lui l'opération de la greffe sur le sauvageon.

« Beaucoup de gens ont supposé des communications individuelles entre les mondains et les ultrà-mondains. Rien n'est plus faux; car si les ultrà-mondains pouvaient conférer avec nous, ils débuteraient par nous informer que nous sommes dans l'erreur sur la destinée sociale; que l'état civilisé et barbare n'est pas le sort que Dieu nous destine, et que notre délai d'avènement à l'unité cause le malheur des défunts et les nôtres. Il suffit de notre ignorance à cet égard pour prouver que nous n'avons pas de communication personnelle avec les défunts. »

(*Traité de l'association*, page 268 et suiv.)

RÉCOMPENSE ET LUSTRE DES SAVANTS ET ARTISTES EN HARMONIE SOCIÉTAIRE.

« Commençons par un exposé de leurs bénéfices futurs et du mode employé dans l'association pour distribuer les récompenses avec justice et prodigalité.

« La population actuelle du globe fournira, au

début, environ 600,000 Cantons ou Phalanges de 1,500 personnes en moyen terme. Le nombre des Phalanges s'élèvera par la suite de 3 à 4 millions quand la population du globe sera portée au grand complet; mais les savants et les artistes de la génération présente ne doivent établir leur compte que sur 600,000 Phalanges, distribution du nombre actuel de 900 millions d'habitants.

« Toute Phalange dresse chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions, compositions et nouveautés de sciences et d'art qu'elle a accueillies. Chacune de ces productions est jugée par la *série* compétente. Une tragédie par les *séries* de littérature et de poésie, et ainsi de toutes les nouveautés. Si l'ouvrage paraît digne de récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur. Par exemple, un franc à Racine pour sa tragédie de *Phèdre.*

« Chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix qu'elle décerne, l'envoie à une administration qui fait le dépouillement des votes de cantons, et forme le tableau provincial; celui-ci est envoyé à une administration de région qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi le recensement des votes arrive, par échelons, jusqu'au ministère de Constantinople (siége du congrès d'*unité sphérique*) où se fait le dépouillement ultérieur, et où l'on proclame le nom des auteurs couronnés par la majorité des Phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le moyen terme des sommes votées par cette majorité.

« En supposant que le recensement ait donné un franc à Racine pour sa tragédie de *Phèdre* et trois francs à Franklin pour l'invention du paratonnerre, le ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de 600,000

francs et à Franklin pour 1,800,000 francs, sur les congrès de leurs régions. La somme est répartie sur les 600,000 Phalanges du globe, dès que l'ouvrage a obtenu la majorité absolue, comme 300,001 voix. En outre Franklin et Racine reçoivent la décoration triomphale, sont déclarés *magnats* du globe, et sur quelque point qu'ils le parcourent, ils jouissent dans toute la Phalange des mêmes prérogatives que les Magnats de la contrée. Les récompenses, insensibles pour chaque Phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être souvent répétées. Il se peut que Racine et Franklin gagnent pareille somme l'année suivante en s'illustrant par quelque autre production qui obtiendra le suffrage de la majorité du globe.

« Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion, valent encore aux auteurs des sommes immenses, car si le globe adjuge :

« A Lebrun, deux sous pour telle ode;

« A Haydn, un sou pour telle symphonie,

« Lebrun recevra 60,000 francs, et Haydn 30,000 pour un ouvrage qui peut-être n'aura coûté qu'un mois de travail. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans la même année. Ainsi, une fortune de dix millions sera chose très commune chez les savants, artistes, littérateurs de l'état sociétaire, surtout quand la population portée au complet de cinq milliards, formant au-delà de trois millions de Phalanges, vaudra à un tel auteur, comme Virgile, *dix millions* de francs pour un bel ouvrage comme l'*Énéide*, que je suppose récompensée à trois francs.

. . . .

« Quelle est donc la bizarrerie de nos savants et artistes qui ne leur assure ni gloire, ni fortune, et qui les

raille hautement sur leur pauvreté devenue proverbiale. Aussi dit-on : *Gueux comme un peintre, déguenillé comme un poète, crotté comme un maître de mathématiques, logé comme un savant, au grenier, tout près des astres.*

« Il n'est donc rien de plus molesté par la civilisation, point de classe plus maltraitée par elle, que ces savants qui la prônent et la décorent du nom de *perfectibilité perfectible.* Depuis le prince des poètes, Homère, qui mendiait son pain, jusqu'au prince des sophistes, J.-J. Rousseau, copiant de la musique pour gagner sa subsistance, on a toujours vu le régime civilisé n'assigner aux savants et aux artistes que l'indigence et presque le mépris. »

(*Traité de l'association*, p. 268 et suiv.)

ÉCONOMIE SOCIÉTAIRE, BÉNÉFICES DE LA GESTION COMBINÉE.

« On est ébloui quand on passe quelques instants à faire le tableau des énormes bénéfices que donnerait une réunion de 300 ménages, dans un seul édifice où ils trouveraient des logements de divers prix, des communications abritées, des tables de diverses classes, des fonctions variées, enfin, tout ce qui peut abréger, faciliter et charmer les travaux.

« Abordons les détails. J'examine d'abord l'avantage de grenier et cave sociétaires.

« Les trois cents greniers qu'emploient aujourd'hui trois cents familles villageoises (15 à 1,600 habitants), seraient remplacés par un grenier vaste et salubre, divisé en compartiments spéciaux pour chaque denrée, et même pour chaque variété d'espèce. On pourrait s'y ménager tous les avantages de ventilation, de sécurité,

d'échauffement, d'exposition auxquels ne peut penser un villageois; car souvent un hameau tout entier se trouve mal placé pour la conservation des denrées.

« Les frais de ce vaste grenier, en construction, murs, charpentes, etc., coûteraient à peine le dixième de ce que coûtent les trois cents greniers de villageois bornés à un seul étage. Les mesures contre l'incendie et les dégâts, prises en commun, sur un seul local, seraient l'occasion d'énormes bénéfices. Les précautions contre les insectes et les animaux sont illusoires dans nos villages, parce que la masse n'y coopère pas. Les battues de loups n'empêchent pas que ces animaux ne foisonnent. Si, à force de soins, vous détruisez les rats de vos greniers, vous serez bientôt assaillis par ceux des greniers voisins et des champs, qu'on n'aura pas purgés par des mesures générales impossibles en civilisation. L'échenillage même, ordonné chaque année, ne s'exécute pas. Il n'y aura plus une bourre de chenilles dans les contrées cultivées sociétairement.

« La gestion combinée donne lieu à une foule d'économies sur les démarches que nous croyons productives: par exemple, trois cents familles d'une bourgade agricole envoient aux halles et marchés, non pas une fois, mais vingt fois dans le cours de l'année. Le paysan, n'eût-il à vendre qu'un boisseau de fèves, va passer une journée à la ville, et c'est pour les trois cents familles une perte moyenne de six mille journées de travail, non compris les frais de voitures qui sont vingtuples de ceux de l'association. Elle vend toutes ses denrées par grandes masses, vu que dans cet ordre on n'achète que pour des Phalanges d'environ quinze cents personnes.

« En épargnant la complication de vente, l'abus d'envoyer trois cents personnes au marché au lieu

d'une seule, de faire trois cents négociations au lieu d'une seule, on évite tout d'un coup les complications d'emplois. Si un canton vend 3,000 quintaux de blé à trois autres cantons, les soins de mouture et de manutention ne s'étendront pas à trois cents ménages, mais seulement à trois. Ainsi, après avoir épargné 90/100 du travail distributif, on renouvellera cette épargne sur l'emploi et la gestion du consommateur. Ce sera donc une économie deux fois répétée de 99/000; et combien en opèrera-t-on de cette force?

« Passons des grains aux liquides. Les trois cents ménages villageois ont trois cents caves et cuveries, soignées d'ordinaire avec autant d'ignorance que de maladresse. Le dommage est bien pire encore dans les caves que dans les greniers, la manutention du liquide étant beaucoup plus délicate et beaucoup plus chanceuse que celle du solide.

« Une Phalange, soit pour ses vins, soit pour ses huiles et laitages, n'aura guère qu'un seul atelier. La cave, en pays vignobles, contiendra tout au plus une dixaine de cuves au lieu de trois cents. Il suffit de dix pour classer les qualités de vendanges, même en supposant la cueillette faite en deux ou trois fois, comme elle le sera lorsque l'Association, qui prévient tout risque de vol, permettra de cueillir à terme les trois degrés de fruit, vert, mûr et passé qu'on est obligé de confondre et vendanger à une seule époque dans l'état actuel. Dès que la cueillette serait répartie en trois actes, il n'existerait plus ni vert, ni passé.

« Quant aux futailles, il suffirait d'une trentaine de foudres au lieu d'un millier de mêmes tonneaux qu'emploient les trois cents familles. Il y aurait donc, outre l'économie de 9/10mes sur l'édifice, une économie de

19/20[mes] sur la tonnellerie, objet très couteux et doublement ruineux pour les civilisés.

« Souvent on pourrait, sur le liquide, quadrupler la valeur réelle d'une récolte, surtout dans les vignobles dont la qualité n'est raffinée qu'au bout de quelques années, et dont la précipitation civilisée consomme le produit subitement, lorsqu'il est à peine au quart et même au sixième de la valeur où il peut s'élever. Tel canton produit des vins que l'on vend cinq sous la première année et qu'on vendrait cinquante sous au bout de cinq ans, époque où ils ne reviendraient qu'à dix sous avec les soins et les intérêts. Mais, tout a été consommé dès la première ou deuxième année avant que le vin ait pu se dépouiller de sa grossièreté.

« Il n'y a pas d'économie plus urgente que celle du combustible. Elle devient énorme dans l'état sociétaire. Une Phalange n'a qu'une cuisine au lieu de trois cents. Elle n'est pas moins énorme sur les feux de maîtres. Les salles sont toutes servies au moyen de poëles à vapeur que l'on chauffe trois heures sur les vingt-quatre. D'ailleurs le froid est insensible dans l'intérieur du phalanstère. Il y règne, dans tous les corps de logis, des galeries couvertes et chauffées à petit degrés, au moyen desquelles on communique partout à l'abri des injures de l'air. On peut aller aux ateliers, aux réfectoires, aux réunions, sans besoin de fourrures, ni bottes, sans risque de rhume ni fluxion. »

(*Traité d'association*, p. 348 et suiv.)

LA DETTE D'ANGLETERRE

Payée en six mois par les œufs de poules.

« Ce n'est point par millions, c'est par milliards que

nous allons évaluer les produits des petits objets aujourd'hui dédaignés. C'est maintenant le tour des œufs qui vont jouer un grand rôle et résoudre un problème sur lequel pâlissent les érudits de la finance européenne. Ils ne savent qu'accroître la masse des dettes. Nous allons, avec le demi-produit des œufs d'une année et sans toucher aux poules, éteindre, à jour nommé, le colosse de la dette anglaise, et par une prestation qui, loin d'être onéreuse, deviendra une amusette pour le globe.

« Établissons le compte arithmétiquement. Il s'agit de 25 milliards à payer en œufs de poule de l'année 1835.

« Estimons d'abord la valeur réelle de ces œufs. Je les apprécie à dix sous la douzaine ou un demi-franc, quand ils sont garantis frais et d'une bonne grosseur, comme ceux des *poules de Caux*, qui seront encore des plus petites en harmonie, où la *régénération des poules* suivra de près celle du monde social.

« Évaluant à dix sous la douzaine de bons et gros œufs, garantis frais et provenant de poules artistement nourries, nous devons spéculer sur une succession de 50 milliards de douzaines d'œufs pour éteindre, en une année, la dette de l'Angleterre. Procédons au recensement des œufs que produiront en 1835 les 600,000 Phalanges.

« Le poulet, le plus précieux des volatiles, est un oiseau cosmopolite. Il s'acclimate partout, sauf les soins convenables; ils prospère dans les sables d'Égypte et dans les glaces du nord. Je prouverai que le poulailler d'une Phalange doit contenir au moins dix milles poules pondantes, non compris la masse vingtuple des poulets.

« Estimons la ponte à 200 jours sur 365. Elle peut

être moindre en civilisation; mais il est connu que les soins, la chaleur des poëles doux, la bonne nourriture et l'épargne de diverses couvées par les fours à éclosion, peuvent augmenter la ponte et la porter aisément à 200 jours par an, non compris les binages. Déjà on voit quelques poules bien soignées et de bonne race, donner deux œufs par jour.

« Supputons le tout et faisons le compte à la manière des bonnes femmes, sans fraction, ni complication. Supposons les poulaillers de la Phalange portés à 12,000 poules pondantes au lieu de 10,000, nous avons par jour :

1,000 douzaine d'œufs à 1/2 franc. . .	500 fr.
Cette masse multipliée par 200 jours . .	200
Donne en produit annuel des œufs d'un canton.	100,000
Multipliant par 600,000 cantons ou Phalanges.	600,000
On a en produit général, 60 milliards. .	60,000,000,000 fr.

« Et comme nous avons, pour faciliter le compte par douzaine, supposé 12,000 poules par canton, au lieu de 10,000, il faut le diminuer d'un sixième, et le réduire à 30 milliards par année, somme dont la moitié, 25 milliards, est précisément le montant de la dette de l'Angleterre, largement évaluée.

Table d'économies gradatives, sur une population d'un milliard.

En allumettes, environ.	1 sou,	50 millions.		
En épingles	6 sous,	500 —		
En dégraissage . . .	3 fr.		3	milliards.
En ravaudage . . .	10 —		10	—
En chaussures. . . .	40 —		40	—
En linge et coiffure. .	100 —		100	—
En draperies, étoffes .	250 —		250	—
Environ			400	—

d'économie annuelle, sur les dépenses que cause l'ordre incohérent par déperdition ou mauvaise qualité des objets fabriqués.

(*Traité d'association*, p. 492.)

COSMOGONIE APPLIQUÉE, OU CRÉATIONS CONTREMOULÉES.

« Analysons la modulation ou série des ***fruits rouges***, créés par la terre et par son ***clavier de cinq lunes***, qui sont :

« ***Mercure***, ***Junon***, ***Cérès***, ***Pallas***, et ***Phœbina*** dite ***Vesta***. Plus l'***Ambigue***, dite ***Vénus***.

« Les planètes étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et avec les autres planètes. Ainsi la terre, par copulation avec elle-même, et par fusion de ses deux arômes typiques, le masculin versé du pôle nord, et le féminin versé du pôle sud, engendra le ***cerisier***, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de cinq fruits de gamme, savoir :

« La terre copulant avec Mercure, son principal et 5e satellite, engendra la fraise;

« Avec Pallas son 4e, la groseille noire ou cassis;

« Avec Pallas son 3e satellite, la groseille épineuse;

« Avec Junon son 2e satellite, la groseille en grappe;

« Avec Phœbina son 1er satellite, RIEN, ***lacune***.

« Avec Vénus son Ambigue, en simple, la mûre de ronce; en composé, la framboise;

« Avec le Pivot ou SOLEIL, en direct, le ***raisin***, fruit pivotal ascendant, en inverse, RIEN.

. . . .

« A la prochaine création, nos cinq satellites nous donneront, entr'autres merveilles, les quadrupèdes ***minimes agricoles***, cheval nain, bœuf nain, chameau nain, qui ont avorté dans celle-ci.

. . . .

« A chaque pas on reconnaît un grand désordre dans le mobilier actuel du globe. C'est une *éclosion contre-moulée* qui nous a donné l'aimable voisin de campagne nommé le loup, en place duquel nous devions avoir un chien majeur ou un HYPO-CHIEN, apte à parcourir les abymes, comme le font les chamois et les bouquetins, et de même en place de la *loutre* qui dévaste nos ruisseaux et nos viviers, nous devions avoir un castor majeur ou HYPO-CASTOR, aidant à traquer le poisson ou disposer les filets. On ne saurait trop répéter que notre globe est de tous les globes le plus mystifié en créations et le plus intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont donné les créations actuelles.

« Ce serait pour nous une connaissance bien vaine, que celle du système de la nature, si elle ne nous donnait pas les moyens de corriger le mal existant, et de remplacer les produits scissionnaires, les êtres nuisibles à l'homme, par des *contremoulés* ou serviteurs utiles. Que nous importerait de savoir en quel ordre chaque astre est intervenu dans la création ; de savoir que le cheval et l'âne furent créés par Saturne en cette modulation ; le zèbre et le quagga par Protée (étoile non découverte et bien existante pourtant, puisqu'on voit ses ouvrages en tous genres) ; que dans cette modulation Jupiter donna le bœuf et le bison, et Mars le chameau et le dromadaire ? Après ces notions acquises, il nous resterait la fâcheuse certitude que ces astres, qualifiés de promeneurs oisifs, ont au contraire fait, sur notre globe, sept fois trop d'ouvrage, en nous donnant un mobilier dont les 7/8es sont malfaisants.

« Ce qui nous sera précieux, ce sera l'art de les ramener en scène de création par un travail *contre-moulé*, par lequel celui qui nous a donné le lion nous donnera en *contremoule* un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'ANTI-LION, avec des relais duquel un cavalier partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeûner à Paris, dîner à Lyon, et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée qu'un de nos courriers à franc-étrier; car le cheval est un porteur rude et simple (solipède), qui sera à l'anti-lion, ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possèdera la famille des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, qui seront de dimension triple des moules actuels. Ainsi, un anti-lion franchira aisément, à chaque pas, quatre toises par bon rasant, et le cavalier, sur le dos de ce coureur, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y aura plaisir à habiter ce monde quand on y jouira de pareils serviteurs. Les nouvelles créations que l'on peut voir commençer sous cinq ans, donneront de semblables richesses en *tous règnes*, dans les mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux :

« Anti-baleines, traînant les vaisseaux dans les calmes;

« Anti-requins, aidant à traquer le poisson;

« Anti-hippopotames, traînant nos bateaux en rivière;

« Anti-crocodiles, ou coopérateurs de rivières;

« Anti-phoques, ou moutons de mer.

« Tous ces brillants produits seront les effets né-

cessaires d'une création en arômes contremoulés, qui débutera par un bain arômal sphérique, purgeant les mers de leurs bitumes. »

Entraves cosmogoniques de notre univers.

« C'est sans doute l'annonce la plus surprenante que celle de nouvelles créations qui pourront commencer prochainement à époques fixes, dès qu'il plaira à l'homme d'en donner le signal. N'est-ce pas attribuer à l'homme plus de pouvoir que les préjugés n'en attribuent à Dieu même, car ces préjugés supposent que l'être qui a fait les créations actuelles, n'en saura pas faire d'autres et de moins désastreuses.

« On s'est étrangement trompé sur le rang assigné à l'homme quand on l'a traité de chétive créature, de ver de terre, etc.; c'est au contraire un être d'un grand poids dans les destinées universelles; et l'on va reconnaitre qu'une erreur scientifique de notre globe, un retard d'intervention peut compromettre l'univers entier, la masse des planètes et le soleil de la voûte céleste qui, depuis plusieurs mille ans, essuyent ce dommage de la part de notre planète.

« Pour expliquer ce problème, observons que le tourbillon de nos planètes est central dans l'univers; il est donc tourbillion foyer ou pivotal pour tous ceux de voûte. Il est en mécanique arômale ce qu'est le général dans une armée; de sorte que si notre tourbillon est en retard, toute la voûte céleste se trouve en retard d'opération.

« Le soleil, quoique fort actif en fonctions lumineuses, est entravé en fonctions arômales par défaut des versements de notre globe qui ne peut fournir que des arômes en faux titre, tant qu'il n'est pas organisé

en harmonie. Le soleil réduit aux versements de Saturne, Jupiter et Herschell, et obligé de refuser ceux de la Terre qui sont méphytiques, se trouve dans l'état d'un char privé d'une de ses quatre roues; il manque de son quadrille d'arômes cardinaux, levier sans lequel un soleil ne peut pas fonctionner en haute mécanique sidérale. Il en résulte pour l'univers une foule de lésions et internes et externes.

« *Lésion interne bornée au tourbillon.* La première est l'impossibilité de fixer les comètes; retard bien préjudiciable aux planètes, car bon nombre de nos comètes sont très mûres et aptes à entrer en plan. Le tourbillon en a besoin. S'il est vrai qu'Herschell n'ait que six satellites, il est bien urgent de lui en procurer deux autres pour élever son clavier au complet. Elles sont assez abondantes; il n'y a pas d'année où l'on n'en voit passer; mais le soleil se trouve dans l'embarras d'un chasseur sans poudre, qui verrait passer force lièvres et perdrix sans pouvoir abattre la moindre pièce. Tant que le quadrille d'arômes cardinaux est faussé, le soleil est hors d'état d'opérer sur les comètes.

« Cependant j'ai dit qu'il en a fixé une depuis le déluge, la petite lune Vesta ou Phœbina. Il peut en avoir fixé d'autres encore et peut-être les deux premiers satellites de Saturne, récemment découverts, n'étaient-ils pas *en place* il y a 2,000 ans. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le soleil a usé le peu d'arôme *tétrà-cardinal* qui lui restait. D'où vient que notre planète n'en fournit plus? Ce n'est ni d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et *infrà-pubère.* C'est une suspension d'exercice arômal, causée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ cinquante ans avant le déluge. Cette crise est inévitable,

sur tous les globes, excepté le soleil; ils en souffrent tous plus ou moins, comme les enfants souffrent de la dentition. La terre en a si prodigieusement souffert qu'une fièvre putride résultant de cet accident s'est communiquée au satellite Phœbé qui en est mort. Notre planète n'en est pas moins un petit astre des plus vigoureux. On ne confie pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers.*

« Tel est le rôle de la terre pourvue de facultés nécessaires. Pendant trois siècles antérieurs au déluge, elle versa en bon titre, et le soleil put s'approvisionner d'une petite masse d'arôme *tétrà-cardinal* dont il a fait usage pour fixer et *implaner Vesta*. Mais la provision était déjà épuisée du temps de César, où le soleil fut affecté d'une forte maladie dont il a ressenti en 1785 une nouvelle atteinte. Il est faux qu'il ait été malade en 1816 comme on l'en soupçonna : c'était la Terre qui était affectée et qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert par la dégradation climatérique et les dérangements des saisons. Le soleil périclite de même; car tout astre pivotal est en souffrance dès qu'il est faussé en arôme *tétrà-cardinal.*

« Une autre lésion interne est celle qui frappe sur notre globe exclu du commerce arômal, hors d'état de se conjuguer ses cinq lunes vivantes et réduit à un astre mort, à la lune Phœbé, pour son service d'absorption et résorption arômale. En effet, une planète, quoique morte et inhabitable, fait encore un service matériel de momie, d'aimant arômal; mais en tenant le poste trop long-temps, elle se putréfie et nuit à celle sur qui elle est conjuguée. Tel est l'effet que Phœbé produit sur notre globe frappé de double disgrâce, vicié par la

corruption de son arôme typique et de celui de Phœbé dont il est forcé de faire usage. — Les Cardinales, comme la Terre, n'ont jamais qu'un satellite avant d'être parvenues à l'harmonie composée : jusque-là leurs autres lunes se tiennent en orbite simple, comme Junon, Cérès, Pallas, Phœbina et Mercure. Mais dès que nous serons parvenus à l'harmonie, notre globe régénéré d'arôme reproduira sa couronne boréale qu'il portait avant le déluge. Aussitôt nos cinq satellites se désorbiteront de leurs entre-ciels, se mettront en marche et viendront se conjuguer sur nous à peu près aux distances qui suivent : — Phœbina, environ 20,000 lieues — Junon 40,000 — Cérès, 60,000 — Pallas, 80,000 — Mercure, 200,000. »

(*Suivent les avantages que nous procureront nos lunes nouvelles.*)

« Mercure, notre plus précieux satellite, nous apprendra à LIRE. Il nous transmettra l'alphabet, les déclinaisons, enfin toute la grammaire de la *langue harmonique unitaire,* parlée dans les soleils et les planètes harmonisées, et dans tous les soleils et tourbillons de la voûte céleste.

« Mercure, par sa pivotation, nous sera très précieux en correspondance, et nous donnera à chaque instant, sauf réciprocité, des nouvelles de nos antipodes à l'intervalle de 20 à 30 heures au plus. Tel vaisseau parti de Londres arrive au Bengale, en Chine, au Japon : demain Mercure, avisé des arrivages par les astronomes de l'Asie en transmet la liste aux astronomes de Londres, qui alors sont dégagés de leur brumeuse atmosphère. Ils auront, avec le ciel de Provence, l'olivier sur les rives de la Tamise, et souvent des nuits bien plus belles que nos plus beaux jours, quand par un temps

serein elles seront éclairées de trois ou quatre, et quelquefois de cinq flambeaux lunaires, à cristallin vif et lustré, comme le sont ceux des vivants.

« La momie Phœbé, notre lune actuelle, qui, à raison de sa mort, est privée d'atmosphère, ne peut avoir que le cristallin terne et mat. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour admirer ce cadavre blafard, bien plus odieux encore par ses résorptions délétères et par le fléau de lune rousse ou deuxième hiver qui vient chaque année déshonorer le printemps, nous enlever non la dime ni le quint, mais souvent la moitié de nos récoltes; enfin, nous entraver dans tout le cours de l'année par des températures toujours outrées en durée et pernicieuses à l'homme, à l'animal, au végétal, dont les besoins exigent la fréquente variété.

« *Lésion externe étendue à notre univers.* Sujet effrayant pour les pygmées! Il faut considérer notre univers comme une pomme sidérale jouant son rôle parmi des millions d'autres univers, et sujet aux phases d'accroissement et de décroissement.

. . . .

« Lorsque notre univers entrera en puberté, les astres de voûte se rapprocheront, formeront des chaînes de tourbillons entre notre soleil et la masse des étoiles fixes. Nos planètes se concentreront : Herschell dans ses oppositions ne sera pas plus éloigné de nous que ne l'est aujourd'hui Jupiter qui, dans ce cas, serait parfois assez voisin de la terre pour lui former une sixième lune, Vénus et Mars, une septième, une huitième.

« Lorque les cent deux comètes seront implanées, trempées et aptes à la manœuvre, notre tourbillon s'élèvera de troisième en quatrième puissance, formant quatre tourbillons secondaires, dont chacun sera groupé

sur un *prosolaire* à cristallin nuancé et anneau igné, en titres majeurs. Alors le soleil, en place de la souillure fumeuse nommée lumière zodiacale, aura une auréole nuancée moirée. Saturne, Jupiter et Herschell, seront élevés en grades et promus au *prosolariat.* Notre globe y aurait les mêmes droits, mais notre planète est si affaiblie par la catastrophe diluvienne, que je doute fort qu'elle soit jugée apte aux fonctions de prosolaire miniature.

. . . .

« Dieu, prévoyant qu'un globe encroûté de philosophie et rebelle aux impulsions de la nature, pourrait à lui seul paralyser le mouvement, le progrès social d'un million de tourbillons, a dû pourvoir au remède qui est une opération exigeant vingt à vingt et un siècles de préparatifs. On n'y a recours que dans le cas où un univers périclite par quelque fâcheux incident, comme le désordre du tourbillon foyer; ce vice ayant été constaté à l'époque de la mort de César, soit par la maladie que subit alors le soleil, soit en politique, par le crétinisme avéré de la civilisation. Elle avait déjà dévié en Grèce et échouait une seconde fois à Rome, par l'influence des mêmes sophismes. Il devenait évident que l'on ne pouvait faire aucun fond sur notre globe, que son organisation harmonique allait être retardée indéfiniment et que le soleil allait être privé à jamais de son quadrille d'arômes cardinaux.

« Entre temps, la hiérarchie sidérale de voûte n'a pas moins fait ses dispositions, qu'elle continue visiblement par ses dissolutions de voie lactée, constatée par Herschell; mais, *grâce à l'invention qui va tout réparer,* il n'y aura eu que 1,800 ans de perdus. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir plus de 2,100 ans de délai, car, en

supposant le prolongement du désordre, la restauration n'en aurait pas moins lieu sous trois siècles à peu près, par suite des mesures arrêtées depuis dix-huit siècles, en conseil sidéral, et dont il est inutile de rendre un compte détaillé. »

(*Traité d'association*, t. I, p. 319, 324, 331.)

PLAN D'UNE VILLE EN SIXIÈME PÉRIODE.

« On doit tracer trois enceintes :

« La 1re contenant la cité ou ville centrale ;

« La 2me contenant les faubourgs et grandes fabriques ;

« La 3me contenant les avenues et la banlieue ;

« Chacune de ces trois enceintes adopte des dimensions différentes pour les constructions, dont aucune ne peut être faite sans l'approbation d'un comité d'Édiles, surveillant l'observance des statuts dont suit l'exposé :

« Les trois enceintes sont séparées par des palissades, gazons et plantations qui ne doivent pas masquer la vue.—Toute maison de la Cité doit avoir dans sa dépendance, en cours et jardins, au moins autant de terrain vacant qu'elle en occupe en surface de bâtiments. — L'espace vacant sera doublé dans la deuxième enceinte, et triplé dans la troisième enceinte, nommée *banlieue*.

« Toutes les maisons doivent être isolées et former façade régulière sur tous les côtés, avec ornements gradués pour les trois enceintes, et sans admission de murs mitoyens nus. — Le moindre espace d'isolement entre deux édifices doit être au moins de six toises, trois pour chaque ou davantage, mais jamais moins de trois. — Les clôtures et séparations ne pourront être

que des soubassements, surmontés de grilles ou palissades qui devront laisser à la vue au moins 2/3 de leur longueur et n'occuper qu'un tiers en pilastres et palissades. — L'espace d'isolement ne sera calculé qu'en plan horizontal, même dans les lieux où la pente serait très rapide. — L'espace d'isolement doit être au moins égal à la demi-hauteur de la façade devant laquelle il est placé, soit sur les côtés, soit sur les derrières de la maison. Ainsi, une maison dont les flancs auront dix toises d'élévation jusqu'à la corniche, devra avoir un vide latéral au-devant de ce flanc, un terrain vacant de cinq toises, non compris celui du voisin, qui peut être de la même étendue. Si deux maisons voisines ont, l'une dix toises de haut, l'autre huit toises, il y aura entre elles neuf toises d'isolement et terrain vacant, partagé par un soubassement à grille ou palissade.—Pour éviter les tricheries sur la hauteur réelle, comme les mansardes et étages masqués, on comptera pour hauteur réelle du mur, tout ce qui excèdera l'angle du 12e degré du cercle (angle de 30 degrés) à partir de l'assise de la charpente.

« Les couverts devront former pavillon, à moins de frontons ornés sur les côtés. Ils seront garnis partout de rigoles conduisant l'eau jusqu'au bas des murs et au-dessous des trottoirs. — Sur la rue, les bâtiments, jusqu'à l'assise de la charpente, ne pourront excéder en hauteur la largeur de la rue : si elle n'a que neuf toises de large, on ne pourra élever une façade à la hauteur de dix toises, la réserve de 45 degrés pour le point de vue étant nécessaire en façade. (Si l'angle du rayon visuel était plus obtus, il en serait comme du palais de Gênes ou du portail de Saint-Sulpice : pour les examiner, il faudrait faire apporter un canapé et s'y coucher à la renverse).

« L'isolement sur les côtés sera au moins égal au huitième de la largeur de la façade sur rue. Ainsi, entre deux maisons, l'une de quarante toises de front, l'autre de quarante-huit, l'isolement en minimun sera de cinq pour l'une, et de six pour l'autre; total : onze toises.— L'espace d'isolement sera double en cour fermée et en face des bâtiments, comme rotonde ou autres, qui circonscriront plus des 3/4 du terrain.

« Les rues devront faire face ou à des points de vues champêtres ou à des monuments d'architecture publique ou privée : le monotone échiquier en sera banni. Quelques-unes seront cintrées pour éviter l'uniformité. Les places devront occuper au moins 1/8 de la surface. Moitié des rues devront être plantées d'arbres variés dans chacune. — Le minimum des rues est de neuf toises : pour ménager les trottoirs, on peut, si elles ne sont que traverses à piétons, les réduire à trois toises, mais toujours conserver les six autres en clos gazonné ou planté et palissadé. —Chaque rue doit aboutir à un point de vue pittoresque, monument public ou particulier, montagne, pont, cascade ou perspective quelconque.

« Je ne m'engagerai pas plus avant dans ce détail, sur lequel il y aurait encore plusieurs pages à donner pour décrire une ville *garantiste*. Mais nous n'avons ici qu'un résultat à envisager, c'est la propriété inhérente à une pareille ville, de provoquer l'association dans toutes les classes ouvrières ou bourgeoises et même riches.

« Remarquons d'abord qu'on ne pourrait guère construire de petites maisons; elles seraient trop coûteuses pour les isolements obligés. Les riches seuls pourraient se donner ces agréments; mais l'homme

qui spécule sur des loyers serait obligé de construire des maisons très grandes et pourtant très commodes et salubres, à cause de la double distance exigée en cour fermée.

« Dans ces sortes d'édifices, on serait entraîné, sans le vouloir, à toutes les mesures d'économie collectives d'où naîtrait bientôt l'association partielle. Par exemple, si l'édifice réunit cent ménages, on n'y fera pas vingt pompes qu'exigeraient vingt maisons logeant chacune cinq ménages, mais une seule pompe de forte dimension. Autant la propreté est difficile dans des maisons obstruées et resserrées comme celles de nos capitales, autant elle est facile dans un édifice où les espaces vacants maintiennent les courants d'air. On éviterait donc ici par le fait les vices d'insalubrité, avantage de haute importance. Si ladite ville contient cent vastes maisons, toutes vicinales et distribuées de manière à se prêter aux économies domestiques, elle verra bien vite les habitants s'exercer sur cette industrie qui commencera nécessairement par l'objet le plus important pour le peuple, par la préparation et la fourniture des aliments. On verra deux ou trois ménages sur cent s'établir traiteurs; on en verra d'autres spéculer, en d'autres branches, sur les fournitures de la maison. Ainsi, s'organisera la division du travail qui, une fois introduite dans la cité ou enceinte centrale, se répandra bien vite dans les deux enceintes de faubourg et de banlieue. »

(*Traité d'association*, t. I, 565.)

ASPECT DES CULTURES ET DES CULTIVATEURS.

« L'état sociétaire saura, jusque dans ses fonctions

les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarraus gris d'un groupe de laboureurs, les sarraus *bleutés* d'un groupe de faucheurs seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme, par des chariots vernissés, des attelages à parures peu coûteuses; le tout disposé de manière à ce que les ornements soient à l'abri des souillures du travail.

« Si nous voyions, dans un beau vallon distribué en mode *ambigu*, dit anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympien, et pourtant ce local ne serait qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un seul des trois ordres agricoles.

« Au lieu de charrue unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons confusément assemblés et enchevêtrés. C'est un travestissement complet de l'*ordre engrené* qui distribuerait dans le canton trois cents compartiments d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété, de ténuité, selon les convenances du terrain et liés par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptées aux divers sols.

« Appliquons cette méthode aux légumes favoris de la philosophie, aux choux et aux raves. La *Série* des *choutistes*, pour profiter de tous les terrains opportuns, pourra disposer sa ligne d'opérations sur un front

d'une demi-lieue comprenant trois divisions, trente potagers, et trois cents carreaux.

« Le même jour où cette corporation d'*amis des choux* sera en travail et disséminée au bas des côteaux, il se pourra que la *Série* des *ravistes* soit de même à l'ouvrage sur les hauteurs, hissant ses pavillons sur trente belvédères surmontés de raves dorées. La scène, déjà fort animée par ces groupes éparpillés, le sera plus encore par la gaîté et la passion bannis des travaux de nos salariés qui, à tout instant, s'arrêtent et s'appuient sur leur bêche. Dans cette occurrence, un philosophe, traversant le canton, contemplera de sa voiture le ravissant spectacle qu'offriront tous les vrais amis des choux et des raves, les héritiers des vertus de Phocion et Dentatus, déployant avec orgueil leurs drapeaux, leurs tentes et leurs groupes sur les hauteurs, et dans toute la vallée parsemée de brillants édifices. A cet aspect, notre philosophe se croira transporté dans un nouveau monde et commencera à concevoir que la terre, lorsqu'elle sera administrée selon le mode sociétaire ou divin, éclipsera toutes les beautés dont nos romanciers ont paré leurs séjours olympiques. »

(*Traité d'association*, t. II, p. 60.)

DOMESTICITÉ.

« Dans une Phalange, le service domestique est géré, comme toute autre fonction, par des *séries* qui affectent un *groupe* à chaque variété de travaux. Lesdites séries, dans les moments de service, portent le titre de *pages* et de *pagesses*. Nous le donnons à ceux qui servent les rois; on le doit à plus forte raison à ceux qui servent une Phalange.

« A l'ennoblissement idéal du service, se joint l'ennoblissement réel, par la suppression de dépendance individuelle qui avilirait un homme en le subordonnant aux caprices d'un autre. Analysons le mécanisme du service collectif libre, dans une fonction quelconque, celle de camériste (femme qui fait les chambres, les lits).

« La *pagesse* Délie sert dans le groupe des caméristes de l'aile droite : elle est brouillée avec Léandre : elle omet son appartement; mais d'autres la supléeront. Eglé et Philis, deux pagesses du même groupe, se chargent de l'appartement de Léandre, qu'elles affectionnent. Il en est de même aux écuries; si le cheval de Léandre est quitté aujourd'hui par un de ses pages, il est repris et pansé par un autre page, ami de Léandre, ou par les pages de ronde. Philis et Eglé ont fait le lit de Léandre; ce ne sont pas elles qui battront son habit. Elles le portent à la salle du battage où il est pris par Clitie, autre amie de Léandre. Sur cet habit se trouve une tache; Clitie, après l'avoir battu, le porte à la salle de dégraissage où il est soigné par Chloris, autre amie de Léandre.

« Chacun peut, d'ailleurs, dès l'heure suivante, rencontrer dans d'autres fonctions ceux qui l'ont servi l'instant d'auparavant et qui se trouveront peut-être leurs supérieurs en changeant de travail. Eglé servait Léandre à sept heures; mais à neuf heures il y a séance à l'*Abeillerie*. Léandre est un des nouveaux sectaires, il est neuf dans ce travail. Eglé, qui l'exerce depuis l'enfance, y est très habile et Léandre se trouve sous ses ordres à l'Abeillerie. »

(*Ibid.*, page 85.)

ÉMULATION CORPORATIVE.

« Lucullus est capitaine du groupe des bigarots rouges et Scaurus du groupe des bigarots bruns. Ces deux rivaux font, pour contenir leur rivalité, la même folie qu'un prince pour sa maison de plaisance. Ils font construire à leurs groupes des chariots et des hangars plus brillants que notre attirail d'opéra. Chacun d'eux fait bâtir à ses frais, au centre des lignes des cerisiers, un pavillon magnifique, en place du hangar modeste que la régence avait fourni.

« Voulez-vous faire à Lucullus une visite flatteuse pour lui? Allez le trouver au milieu des cerisiers, au groupe des bigarots rouges dont il est capitaine, dans le verger où il est en fonction en habit de travail : vous déjeûnerez ou goûterez avec lui et son groupe, dans le superbe château bâti à ses frais, et au frontispice duquel le groupe a fait graver cette inscription :

« *Ex munificentiâ Luculli cerasorum clarissimi sectatoris.* »

(*Ibid.*, pag. 95 et 96.)

APTITUDES PROFESSIONNELLES.

« Si l'éducation civilisée développait, dans chaque enfant, ses penchants naturels, on verrait presque tous les enfants riches se passionner pour divers travaux très populaires, tels que maçonnerie, charpente, forge, sellerie. J'ai cité Louis XVI qui aimait l'état de serrurier; un infant d'Espagne préférait celui de cordonnier; tel

roi de Danemark se plaisait à fabriquer des seringues; l'ancien roi de Naples aimait à vendre lui-même, au marché, le poisson de sa pêche; le prince de Parme, élevé par Condillac aux subtilités métaphysiques, n'avait de goût que pour l'état de marguillier et de frère.

« La majeure partie des enfants donnerait dans ces goûts vulgaires si l'éducation civilisée n'en contrariait pas le développement, et si la saleté des ateliers et la grossièreté des ouvriers ne créait pas des répugnances plus fortes que les attractions. Quel est l'enfant de prince qui n'ait du goût pour l'une des quatre fractions que je viens de citer, maçon, menuisier, forgeron, sellier, et qui n'y fit des progrès, s'il voyait, dès son bas âge, ce travail exercé dans de brillants ateliers par des gens polis, qui ménageraient toujours aux enfants un atelier en miniature, avec de menus outils et de menus travaux.

« Chaque série industrielle doit donc disposer un local pour les *bambins* et les *chérubins* qui voudront mordre à l'hameçon. Un groupe d'enfants préfèrera aux lambris dorés de petites tenailles et de petites gâches, avec un petit tas de mortier à broyer, une menue forge et de menues enclumes qu'on lui ménagera à côté des grands forgerons. Ces enfants seront triomphants de pouvoir fournir quelqu'une des pièces d'un ouvrage fabriqué à leurs côtés. Un autre appât sera le luxe de chaque série en parade. Celle des forgerons paraît aux jours de fête en costumes de Cyclopes; elle figure ainsi sur le théâtre de sa Phalange. Ses salles représentent des antres effrayants qui plairont aux enfants mieux que les meubles somptueux d'un salon. En exerçant ainsi les enfants en bas âge, on se ménage

toujours un levier d'amour-propre, en leur réservant une portion facile du travail. Construit-on un édifice, on leur garde un pan de mur peu important ; on y conduit leur groupe en grand appareil, en le faisant défiler à la parade matinale avec ses petits outils et ses costumes de travail. »

(*Ibid.*, tome I, pag. 97.)

ÉDUCATION MUSICALE DES ANIMAUX.

« Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent où s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale. On ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes ; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

« Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou de grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie, et qui servira seul à les distribuer en pelotons et en colonnes.

« Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois à quatre bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens

de gamme qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierces, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

« Ainsi, le chien à grelot UT, passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en *ut*. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre *ut*, *mi*, *sol*, *si*, *ré*, *fa*, *la*, *ut*; chaque peloton comprenant environ 3,000 moutons.

« Le diapason d'orchestre étant le même pour le globe, un chien, élevé dans un canton quelconque, peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte; ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un pré pour faire place à une caravane? On peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers, placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs. Ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successivement leurs grelots. Les moutons, en huit pelotons, vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Des civilisés, pour cette opération, emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien. »

(*Ibid.*, pag. 199.)

LA CUISINE CONSIDÉRÉE COMME MOYEN D'ÉDUCATION.

« On refuse aujourd'hui aux enfants l'accès des cuisines pour diverses raisons :

1° L'enfant est maladroit et brise les vaisselles; 2° il renverse les mets, souille ses vêtements; 3° il se brûle, il ne sait pas manier le feu; on est même obligé de lui en interdire les approches; 4° l'enfance, dans nos cuisines, serait en trop petit nombre pour y opérer par des séries de groupes; 6° les mêmes travaux, comme plumage, épluchage, pelage, ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage; 7° nos cuisines manquent de branche de confection enfantine, etc., etc.

« Ainsi la première école de l'enfant lui est interdite. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort qu'ailleurs . . . .

. . . .

« Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel que de voir un rôti à la broche; mais c'est une amorce pour les enfants d'Harmonie que de voir les broches nombreuses disposées autour de trois feux saillants qui alimentent sept ou neuf genres de broches.

« Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces;

« Au moyen feu, les moyennes;

« Au petit feu, le menu rôt, les brochettes.

« Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les *chérubins* soignent les broches sous-minimes, alouettes, bec-figues et oisillons, placés en étages sur l'un des côtés au petit feu où les *Séraphins* soignent les broches sur-minimes, contenant cailles,

grives ou pigeons. Les *Lycéens* et les *Gymnasiens* surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force. Enfin, les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches des grandes pièces.

« Cette distribution échelonnée amorce l'enfant, elle ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances. Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et de fruiterie. Leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison. »

(*Ibid.*, tome 2, pag. 216.)

LES PETITES HORDES ET LES PETITES BANDES.

« On trouve, parmi les enfants, environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Il sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

« Ces enfants s'enrôlent aux *Petites Hordes* dont l'emploi est d'exercer par point d'honneur tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de légion sauvage, qui contraste avec la politesse raffinée de l'Harmonie, seulement par le ton, et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

« Les Petites Hordes contiennent 2/3 de garçons et 1/3 de filles.

« Les *Petites Bandes* sont au contraire très raffi-

nées sur le bon ton, et elles y joignent une qualité précieuse, qui est d'exceller dans les sciences et dans les arts.

« Les *Petites Bandes* se composent de 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

« Les premières marchent au beau par la route du bon; les secondes marchent au bon par la route du beau.

« Les Petites Hordes sont divisées en *sacripans*, *chenapans*, *sacripanes* et *chenapanes*. Elle a une réserve sous le nom de *garnements* et *garnementes*.

« Il reste à indiquer pour les *Petites Bandes* trois noms romantiques en opposition aux noms de *sacripans*, *chenapans* et *garnements*. J'en laisse le choix aux amateurs du romantique.

« Les *sacripans* sont affectés aux fonctions immondes; les *chenapans* aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois, qui exigent de la dextérité. Les *garnements* participent de l'un et de l'autre genre. Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries; elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

« Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou *argot*, leur petite artillerie, leurs généraux nommés petits Khans et petites Khantes, noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolutions.

« Les Petites Hordes ont, parmi leurs attributs, la réparation des grandes routes. C'est à leur amour-propre que l'Harmonie sera redevable d'avoir, par toute la terre, des chemins plus somptueux que les allées de nos parterres. Ils seront entretenus d'arbres et d'ar-

bustes, même de fleurs, et arrosés au trottoir. Les petites hordres courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la Phalange, *service de Dieu*, et DE L'UNITÉ. Elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, nettoyant les étables, pansant les animaux, travaillant aux boucheries, où elles veillent à ce qu'on ne fasse jamais souffrir aucune bête, et qu'on lui donne la mort la plus douce. Elles ont la haute police du règne animal. L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette, puis elles viennent assister triomphalement au déjeûner. Là, chacune des hordes reçoit une couronne de chêne ou d'épines, qu'on attache au drapeau.

« Les *Petites Hordes* sont payées par des honneurs sans bornes. L'*Argot* est la première cavalerie du globe : il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doive le premier salut. L'*Argot* reçoit partout les honneurs de souveraineté. A l'approche de ses hordes, la tour des signaux doit un carillon de suprématie et les dômes un brandissement de pavillon. En adressant la parole à un *Sacripan* ou *Chenapan* en costume, on lui doit le titre de *Magnanime*; et on doit aux hordes de l'*Argot*, le titre de *Glorieuses Nuées*. Au temple, elles prennent place au sanctuaire.

« Passons aux *Petites Bandes*. Elles sont conservatrices du *Charme* social, poste moins brillant, si l'on veut, que celui de soutiens de l'*honneur* social, affecté aux Petites Hordes. Les Petites Bandes ont la haute police du règne végétal. Elles se passionnent pour l'ornement du canton entier, en matériel et en spirituel, et, comme conservatrices du charme social, elles exercent les fonctions des académies *Françaises* et *della Crusca;*

elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse. Du reste, elles ne s'occupent de parure qu'en sens collectif et sous le rapport du lustre général de la Phalange.

« L'Harmonie veut faire du sexe féminin le ***contre-poids*** et non le ***valet*** du sexe masculin. Cette balance est établie chez l'enfance même par la création des Petites Bandes. C'est à elle à établir le goût du luxe, des raffinements gradués et contrastés; sans lesquels on en resterait aux degrés inférieurs dans les travaux comme dans les arts et dans le charme industriel. Or, s'il faut que la Phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant les objets de charme, comme fleurs, parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences. »

(***Traité de l'association***, t. III, p. 338 et suiv.)

GYMNASTIQUE.

« La gymnastique harmonienne devra donner à l'exercice de tous les membres une proportion constante, afin d'éviter les disparates d'accroissement. D'ordinaire, la force et les sucs se portent sur la partie exercée; de là vient qu'on voit les danseuses musclées et bien moulées d'en bas, bien souvent grêles dans le haut du corps. Le contraire a lieu chez les boulangers, qui ont le train d'en haut renforcé. Les vignerons, cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et la jambe reste grêle malgré la vigueur du corps. Même inconvénient affecte la cuisse du cavalier. C'est un phénomène parmi nous

qu'un ambidextre, tandis qu'un monodextre, comme nous le sommes tous, passerait en Harmonie pour un estropié, et l'on jugerait bi-estropié celui qui, comme nous, ne ferait aucun usage de ses doigts du pied.

« Loin de réduire ses pieds à l'état de moignon sans industrie, un Harmonien de l'un ou de l'autre sexe fait parade des doigts du pied comme de ceux de la main, et leur procure par l'industrie un plein accroissement. Un organiste, en costume d'étiquette, étale des diamants aux pieds aussi bien qu'aux mains, en faisant mouvoir des claviers de touches pédestres. Un Harmonien exécute du talon tout service que nous faisons de la pointe du pied. Un tisseur ou organiste aura, dans ses deux jeux pédestres, des claviers garnis de pédales à l'arrière pour le jeu des talons et des touches à l'avant pour le jeu des doigts. »

(*Même livre*, p. 150 et suiv.)

ARMÉES INDUSTRIELLES. — GUERRE GASTROSOPHIQUE.

« Je ne parlerai pas des guerres d'amour qui ne seraient pas compatibles avec nos mœurs. Il suffit d'un tableau de régime gastrosophique pour faire connaître les intrigues des armées harmoniennes (*piège aux Zoïles, je les en préviens*).

« Supposons une grande armée du douzième degré, d'environ 60 empires qui ont fourni chacun 10,000 hommes ou femmes. Les soixante divisions ou armées d'empire sont rassemblées sur l'Euphrate, ayant leur quartier-général à Babylone.

« Cette grande armée a choisi deux thèses de campagne, dont l'une en industrie, qui est l'encaissement de cent vingt lieues du cours de l'Euphrate; l'autre en gastrosophie, qui est la détermination d'une série *des petits pâtés* en orthodoxie hygiénique de troisième puissance à trente-deux sortes de petits pâtés, plus les foyers, tous adaptés aux tempéraments de troisième puissance.

« Les soixante empires qui veulent concourir ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Chaque empire a choisi les gastronomes et pâtissiers les plus aptes à soutenir l'honneur national et faire prévaloir ses sortes de petits pâtés. Avant son arrivée, chaque armée a envoyé les ingénieurs disposer les cuisines de bataille. Les oracles et juges siègent à Babylone, et sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe.

« L'armée, forte de 600,000 combattants et de deux cents systèmes de petits pâtés, prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ cent vingt lieues, moitié au-dessus, moitié au-dessous de Babylone. Avant l'ouverture de la campagne, soixante cohortes de pâtissiers d'élite se détacheront peur le service de la haute cuisine de bataille du grand Sanhédrin gastrosophique de Babylone. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur la matière. En même temps, on détache des soixante armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne qui se répartissent par escouades en chaque armée, pour fabriquer les petits pâtés, selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

« Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes, selon la nature de ses prétentions.

« L'aile droite en petits pâtés farcis. . . . . 20 }
« Le centre en vols-au-vent à sauce . . . . 25 } 60
« L'aile gauche en mirlitons garnis. . . . . 15 }

L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand Sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut présenter au concours plus de deux à trois systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si elle excédait le nombre de trois.

« Au bout d'une semaine, employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le Sanhédrin rend un jugement provisoire d'après lequel les trois empires, France, Japon et Californie, ont remporté un très-grand avantage; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis provisoirement.

(Ici figurent les détails de la bataille, qui sont fort compliqués).

« A la fin de la campagne, il y aura eu 25 empires vaincus et 36 triomphants, car un même empire peut réussir à faire adopter deux ou trois espèces de sa composition.

« Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal; on sert ses petits pâtés au début du dîner. A l'instant les 600,000 athlètes s'arment de 300,000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300,000 bouchons. Leur fracas, accompagné du cri de *vive Apicius!* retentit au loin dans les antres des monts de l'Euphrate. Au même instant,

Apicius reçoit du chef du Sanhédrin la médaille d'or, portant en exergue : « *A Apicius, triomphateur en petits « pâtés à la bataille de Babylone. Donné par les « soixante Empires.* » Leur nom est gravé sur le revers de la médaille[1]. »

(*Traité d'association*, t. II, p. 486 et suiv.)

MÉDECINE HARMONIQUE.

« En civilisation, le médecin gagne en proportion des malades qu'il a traités. Il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

« Le contraire a lieu en Harmonie. Les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la Phalange. Ce dividende est conditionnel pour le taux ; il s'accroît ou décroît en raison de la santé *collective ou comparative* de la Phalange entière. Moins elle aura eu de malades et de morts dans le courant de l'année, plus le dividende allouée aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats et comparativement aux statistiques sanitaires des Phalanges voisines jouissant du même climat.

« L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie : ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal. Aussi veillent-ils activement à ce que rien ne compromette la santé d'aucune

[1] Quelques pages plus loin, Fourier riant lui-même de sa bataille gastrosophique, ajoute : « Si l'on ne résout pas le problème « sur une minutie comme les petits pâtés, on ne le résoudra pas « sur les branches supérieures comme le pain. »

classe, à ce que la Phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au minimum. Les dentistes spéculent de même sur les rateliers. Moins ils opèrent, plus ils gagnent. Aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères. Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon ratelier. »

(*Nouveau Monde industriel*, p. 201.)

SOINS DE PREMIÈRE ENFANCE.

« La civilisation, toujours simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asyle du nourrisson. L'Harmonie, qui opère en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui : leurs supports formant des cavités où l'enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de soie ou de cordes, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans l'empêcher de se mouvoir, ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin dont il est séparé par un filet. La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger et éviter l'embarras des langes et des fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique. On peut en agiter vingt à la fois. Les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les *pacifiques*, les *rétifs* et les *diablotins*, afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni mêmes les rétifs déjà traitables. »

(*Ibid.*, page 205.)

ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE.

« En voyant un serin, tout vêtu de jaune, on peut dire, à coup sûr — cet oiseau représente quelqu'une des relations de paternité. En effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries. Les enfants gâtés ont un babil agréable, dépeint par le gazouillement du serin. Il est impétueux, furibond comme eux; il se fait bien servir et bien obéir. Aussi la nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête par emblême de l'enfant gâté qui est le roi dans le ménage.

« Le chardonneret est l'opposé du serin : son plumage gris boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse. Il dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses. Par analogie, le chardonneret se plaît sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique, habituée aux épines de l'industrie. C'est pour figurer ces rapports, que la nature met en sympathie sur le chardon deux personnages bien contrastés, le chardonneret, emblême de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne, emblême du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nourriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitements et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

« Le chou est l'emblême de l'amour mystérieux, de ses intrigues masquées par centuple ruses pour échapper aux argus et aux obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Le chou-fleur qui est la contre-partie du chou, dépeint la situation contraire, l'obstacle sans amour ni mystère, les

ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir. Le chou-fleur a un certain vice de fétidité, comme l'artichaud, comme l'asperge. Dans les vices communs à ces trois plantes, la nature dépeint les différents désordres de l'amour libre.

« L'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la nature a placé les portraits des sortes d'esprit dont les têtes humaines sont meublées. Aigle, vautour, paon, perroquet, coq, faisan, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres.

« L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes. Le faisan, peint le mari jaloux tout préoccupé des risques d'infidélité. On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon peignant l'amant sûr d'être aimé. Le coq est l'emblême de l'homme du monde, l'homme aux bonnes fortunes. Le canard est l'emblême du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature en affligeant le canard mâle d'une extinction de voix, a voulu peindre ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand une femme a parlé. Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme courtois qui sait maîtriser les femmes. Mais laissons ce joli sujet qui nous conduirait trop loin. »

(*Monde industriel*, pag. 544 et suiv.)

—

MANIFESTE DE ROBERT OWEN.

INVENTEUR ET FONDATEUR

D'UN SYSTÈME DE SOCIÉTÉ ET DE RELIGION RATIONNELLES[1],

Traduit de l'anglais.

—

I.

Le système de société qui a prévalu jusqu'à nos jours a pris sa source dans des notions imaginaires, issues d'un état primitif, grossier et inexpérimenté de l'esprit humain.

II.

Toutes les circonstances extérieures qui régissent le monde sont l'ouvrage de l'homme et se ressentent de ces notions primitives et imparfaites.

[1] Ce manifeste curieux, récemment échappé à la plume de M. Owen, se rattache à l'audience que lord Melbourne, alors chef du cabinet anglais, lui fit obtenir de la reine Victoria, en janvier 1840, et semble avoir été provoqué par les plaintes que le clergé anglais éleva, à cette occasion, dans la chambre des lords. Comme on le verra, cette pièce comprend à la fois une exposition de système et une auto-biographie. A ce double titre, elle nous a paru, malgré ses longueurs, digne d'être reproduite. Le style fera connaître l'homme.

III.

Les faits qui ressortent de l'expérience prouvent, d'une manière évidente, à quiconque veut observer avec soin et sagement réfléchir, que ces notions primitives et grossières sont déplorablement erronées, et que, dans les âges précédents, qui peuvent être justement appelés *la période irrationnelle de l'existence humaine*, l'homme a été trompé par elles au sujet de sa propre nature, et conduit ainsi à devenir le plus imparfait et le plus inconséquent de tous les êtres.

IV.

L'histoire de la race humaine démontre invinciblement l'état grossier de l'esprit humain, et chacune de ses pages contribue à établir, avec détail, combien sa tendance est insensée et irrationnelle.

V.

Cette histoire a été une suite de guerres, de massacres, de pillages, de divisions interminables, d'opposition mutuelle à un état de paix et de bonheur; une longue période dans laquelle *chacun a été en lutte avec tous et tous avec chacun;* principe de conduite admirablement calculé pour enfanter le moins de prospérité et le plus de misère possible.

VI.

Toutes les institutions qui gouvernent le monde sont des émanations directes de ces primitives, grossières et graves erreurs de nos ancêtres.

VII.

En place de ce système d'une ignorance profonde

qui force l'homme à devenir, dès son enfance, tant comme esprit que comme conduite, un être irrationnel, inconséquent et incompétent pour juger ses erreurs les plus saillantes, je propose aujourd'hui à tous les peuples du globe un autre système de société; un système entièrement nouveau, fondé sur les principes issus de faits invariables et en parfaite harmonie avec les lois de la nature; un système dans lequel *l'assistance de tous sera acquise à chacun et l'assistance de chacun sera acquise à tous*, principe admirablement calculé pour enfanter le plus de prospérité et le moins de misère possible;

VIII.

Un système de vie humaine opposé en tout point au système passé et présent, un système qui créera un nouvel *esprit* et une nouvelle *volonté* dans tout le genre humain, et conduira ainsi chacun par une nécessité irrésistible, à devenir conséquent, rationnel, sain de jugement et de conduite;

IX.

Un système nouveau pour l'homme qui ouvrira les yeux sur la dégradation présente et passée de la race humaine, sur la démence et l'absurdité de nos institutions, sur l'impérieuse nécessité où l'on se trouve de changer toutes ces circonstances extérieures pour d'autres institutions basées sur les faits connus et en harmonie avec notre nature. Ces derniers signes caractéristiques sont ceux auxquels tout homme peut distinguer la vérité de l'erreur;

X.

Un système si énergique qu'il peut seul mettre

promptement un terme à l'ignorance humaine; arrêter les progrès du paupérisme et en anéantir le retour; couper court aux diverses superstitions qui règnent sur le globe et éloigner toutes les causes qui ont jusqu'ici divisé les humains, soit en fait, soit en intention; introduire une abondance inépuisable dans tout ce qui est nécessaire à la vie et aux plaisirs de l'homme, et lui rendre sa tâche de producteur plus agréable et plus facile;

XI.

Un système si méconnu et si puissant que, dans l'année même de son adoption, il réalisera sur cette terre plus de bien-être, plus d'aisance, plus de moralité, que n'a pu le faire, depuis des siècles, le vieux système, et qu'il ne le fera tant qu'il sera debout;

XII.

Un système si différent du système actuel, en théorie et en pratique, et dans son caractère général, qu'il effectuera ces réformes radicales avec calme, avec tranquillité, graduellement et sous l'empire d'un tel ordre, que personne n'aura à souffrir le moindre dommage dans ses intérêts moraux et matériels; mais qu'au contraire chacun y trouvera une satisfaction et un bénéfice, en tout lieu, dans tout pays.

XIII.

Bien plus, par égard pour les erreurs de l'ancien état social et pour ne blesser en aucune manière les consciences, le nouveau système arrangera les choses de manière à ce que les vieilles superstitions de chaque peuple meurent de leur mort naturelle, avec le moins

d'inconvénients possible pour les individus dont l'existence y est attachée, et avec le plus grand respect pour les faiblesses humaines.

XIV.

Comme ces deux systèmes sont parfaitement distincts, il est évident qu'il n'y aura jamais fusion entre eux, même dans la période où l'un absorbera l'autre. Le vieux système est fondé sur une erreur, et il ne pourrait se défendre qu'à l'aide de subtilités et de mensonges. Le nouveau système est basé sur la vérité, et il n'admettra aucune déception ni dans la vie publique, ni dans la vie privée, pas plus entre individus, qu'entre peuples.

XV.

Le fondateur du nouveau système a été, dans la première période de sa vie, un industriel, un homme d'affaires, d'ordre, d'expérience, et il s'est inspiré de cette connaissance et de cette pratique, pour combiner des institutions basées sur les principes de notre nature et en harmonie avec eux.

XVI.

Ces institutions nouvelles sont si extraordinaires dans leurs combinaisons qu'elles assurent à *toute* la race humaine, en retour de la même somme de travail, des avantages cent fois plus grands que ceux dont l'ancien système a jamais pu doter *aucun* individu. Et ses plans, inouïs jusqu'à ce jour, ces combinaisons qui doivent former un Nouveau Monde moral et donner à l'homme un caractère rationnel, sont prêts à subir l'examen des hommes les plus savants, les plus pratiques, les plus

expérimentés dans les quatre branches essentielles de la vie humaine qui sont : — La première, la production; la seconde, la distribution des richesses; la troisième, la formation du caractère humain depuis l'enfance; la quatrième, l'établissement d'un gouvernement local et général.

XVII.

Le nouveau système moral ne peut intervenir dans l'ancien et immoral système que pour amener son entière et pacifique destruction. Déjà il est évident, d'après la consternation des hommes qui croient avoir un intérêt matériel à maintenir l'ancien état de choses, que l'heure d'une transformation complète a sonné.

XVIII.

L'attention des peuples est appelée, dans la vue de leur bonheur, sur cet important sujet, qui intéresse ceux qui vivent et ceux qui vivront.

XIX.

Le fondateur de ce système, qui travaille depuis un demi-siècle à le perfectionner, demande à être entendu à la barre des deux chambres du Parlement, afin de pouvoir non-seulement combattre des adversaires qui ne le comprennent pas, mais encore dérouler aux yeux de l'Univers les immenses avantages de sa doctrine.

XX.

Le Conseil Central, qui est le pouvoir exécutif de la Société communiste et universelle des Religionnaires Rationnels, demande aussi à être entendu à la barre des

deux Chambres pour y réfuter les calomnies monstrueuses que divers critiques, se croyant intéressés à combattre notre réforme, ont cherché à accréditer dans le pays, tant par la parole que par la plume; calomnies ayant surtout pour objet d'infirmer les tendances d'une société qui éclaire et prépare un changement glorieux et fécond dans les destinées humaines.

Déjà pourtant le fondateur du Système Rationnel et de la Religion Rationnelle a réalisé quelques parties de sa conception et donné au monde comme un avant-goût de ce qu'il est capable d'accomplir dans l'intérêt des sociétés terrestres.

1. Par son exemple, ses écrits, ses discours, ses démarches auprès de divers législateurs, il obtint une amélioration dans le sort des enfants, à l'aide desquels on bat monnaie dans les manufactures anglaises; système odieux de production qui énerve les races et qui, en dehors du parti légitime qu'en pourra tirer une société rationnelle, aurait dû ne jamais recevoir une application aussi barbare dans un monde qui se prétend civilisé. (*Voir les Enquêtes du Parlement dans les sessions de* 1816, 1817 *et* 1818.

2. Il imagina, introduisit et fonda, en harmonie avec les principes d'un système rationnel de société « *des écoles d'enfants* » où un système de circonstances extérieures, supérieur et nouveau, agissait sur ces jeunes caractères, de manière à leur inspirer des habitudes,

des manières uniformément bienveillantes, un esprit de charité universelle; de manière aussi à ne leur inculquer que des connaissances justes et droites, grâces à des conversations amicales avec des instituteurs initiés à la science de la nature humaine. (*Voir l'ouvrage du Fondateur :* NOUVELLES VUES DE SOCIÉTÉ; *et son* ADRESSE *concernant l'ouverture d'une nouvelle institution destinée à former le caractère humain.* 1er *janvier* 1816).

3. En 1816, il donna à M. Falck, ambassadeur de Hollande, un plan pour l'extinction de la mendicité à l'aide de maisons d'asyle et de travail ouvertes aux pauvres. M. Falck approuva le projet, le transmit à son gouvernement, qui l'exécuta l'année suivante sous le nom de *Colonies des pauvres de Hollande*, et par l'entremise de la *Société de Bienveillance.* Francis, duc de Bedford, et le fondateur du Système Rationnel de Société, sont, à ce qu'il paraît, les deux seuls membres honoraires anglais de cette méritante société. L'auteur avait préalablement offert son plan de soulagement pour les pauvres au cabinet de lord Liverpool; et sans doute ce dernier eût consenti à un essai, si l'influence ecclésiastique n'avait pas dominé, dans les conseils de la couronne, celle de l'administration purement séculière. Si le plan avait été adopté avec les développements que l'auteur indiquait à notre gouvernement, les classes pauvres et laborieuses auraient été depuis lors bien élevées et utilement employées. Plus d'un million sterling de dépenses inutiles aurait été ainsi épargné, et, en revanche, plus de cent millions de produits eussent été créés à l'aide d'une industrie régulière et nouvelle. Le bill d'amendement à la loi des pauvres n'eût pas été demandé; on n'aurait pas eu à compter, en Angleterre

et en Irlande, avec des populations mourant de faim; les plaintes de tant de malheureux ne se seraient pas fait entendre, et le chartisme n'existerait pas. (*A l'appui de ces assertions, voir le rapport de M. Owen sur la loi des pauvres, devant la commission des communes, présidée par M. Sturges Bourne. Ce rapport est la reproduction identique d'un travail demandé à M. Owen, dans un meeting public de Londres, sur les causes du manque d'emploi des ouvriers des villes et des campagnes et sur les remèdes à apporter à cet état anormal. L'archevêque de Cantorbéry présidait la commission à laquelle ces idées furent soumises*).

4. Dans la même année, 1816, le Fondateur du Système Rationnel de Société remit à l'ambassadeur prussien, M. le Baron Jacobi, un plan pour un système national d'éducation et une exposition détaillée des saines doctrines du gouvernement général. En retour de cette ouverture, le Fondateur du système reçut, par l'entremise du même ambassadeur, une lettre autographe de S. M. le roi de Prusse, lettre dans laquelle ce monarque remerciait l'inventeur de sa communication, et s'en déclarait tellement satisfait, qu'il allait charger son ministre de l'intérieur d'en faire l'application à toutes les localités de son royaume qui en étaient susceptibles. Et en effet, l'année suivante le nouveau système d'éducation nationale était en vigueur dans la Prusse. (*Voir les règlements pour une éducation nationale dans* LES NOUVELLES VUES DE SOCIÉTÉ, OU FORMATION DU CARACTÈRE HUMAIN. 1re *édition, Longman, éditeur*, 1812 — 1813 *et éditions postérieures*).

5. Le Fondateur du Système Rationnel aida active-

ment Joseph Lancaster et le docteur Bell à établir leurs divers plans d'éducation. Il donna au premier, en plusieurs fois, plus de mille livres sterling; et au comité national du docteur Bell, cinq cent livres sterling, avec offre de porter sa souscription à mille livres si ces écoles nationales étaient ouvertes à tous les enfants, sans exception ni de religion ni de classe. Cette proposition fut débattue devant le Comité durant deux jours et ne fut repoussée que par une majorité très-réduite. (*Voir les procès-verbaux du Comité*).

6. Dans les années 1816 et 1817, le Fondateur visita les personnages les plus éminents et les plus libéraux, tant en France qu'en Suisse et dans une partie de l'Allemagne. Dans ce dernier voyage il eut pour compagnon de route l'illustre Cuvier, de Paris, et le célèbre Pictet, de Genève. Au retour il fut présenté par le dernier duc de Kent à S. A. R. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français. Il visita également les principaux établissements d'éducation sur le continent, notamment ceux de Pestalozzi et de Fallenberg, recueillant de la bouche des hommes d'état, des législateurs et des instituteurs, des renseignements tels que pouvaient les donner les plus savantes intelligences de ce temps.

7. En 1822 et 1823, le Fondateur du Système Rationnel agita l'Irlande au sujet de l'éducation nationale et de l'emploi des pauvres dans les manufactures. Il y fut reçu par les évêques protestants et catholiques, par les autorités aristocratiques et par les hommes les plus éclairés de la contrée. Il provoqua plusieurs *meetings* nombreux et intéressants dans la Rotonde de Dublin, et se chargea de porter aux deux chambres du Parle-

ment des pétitions en faveur du Système Rationnel. Des sommes considérables, quoique pourtant insuffisantes, furent aussi offertes et souscrites dans un but de réalisation. (*Voir le rendu-compte de ces meetings, publié peu de temps après le départ de M. Owen de Dublin*).

8. En 1824, le Fondateur du Système Rationnel se rendit aux États-Unis, y visita tous les présidents alors vivants, recueillit sur les plus importantes questions politiques, administratives et sociales, l'avis d'hommes aussi éminents, aussi expérimentés que John Adams, Thomas Jefferson, Monroë, le président en exercice, et son successeur immédiat, John Quincy-Adams. Il s'aboucha avec les juges de la cour suprême; il fut entendu deux fois dans le congrès et reçut de tous les côtés des remerciments de ses communications, qui réunirent l'approbation générale. Ensuite il développa publiquement ses vues dans les principales villes de l'Union, et dans deux voyages qu'il y fit, il se mit en rapports avec les personnages les plus considérables de cet État.

9. En 1828, le Fondateur poussa jusqu'à Mexico avec l'intention de se faire investir d'une manière officielle du gouvernement du Texas, jaloux en cela de prévenir les désastres dont ce district a été depuis lors le théâtre. Il adressa à ce sujet au cabinet mexicain un mémoire qu'il avait rédigé en Europe et préalablement soumis aux ambassadeurs des principales puissances américaines. Fort de leur appui et d'une recommandation de lord Wellington auprès du ministre anglais à Mexico, M. Pakenham, il entra en pourparlers avec le Président

Victoria. Ce fut M. Pakenham lui-même qui se chargea d'exposer les plans du Fondateur de la Société Rationnelle dans une conférence officielle; il fit l'éloge le plus complet tant de la méthode de M. Owen que de sa personne et des qualités qui le rendaient propre à la mission projetée. Le président répliqua que le gouvernement mexicain allait prendre la chose en sérieuse considération, qu'il était à regretter seulement que l'administration du Texas ne ressortit pas directement du gouvernement de Mexico, puis il ajouta : « Si M. Owen veut accepter la gestion d'un territoire beaucoup plus important, nous avons à lui offrir un district qui s'étend entre l'Océan pacifique et le golfe du Mexique, et qui forme en grande partie la limite de la Confédération mexicaine du côté des états de l'Union. » A cette ouverture si généreuse, M. Pakenham et M. Owen ne purent retenir leur surprise. Cependant des explications survinrent, et M. Owen demanda préalablement que toute liberté fût accordée à son district en matière religieuse. A quoi le président Victoria répondit qu'en effet cette condition pourrait être un obstacle, le culte catholique dominant dans le Mexique, mais que cependant il soumettrait au Congrès une proposition pour établir dans le pays une tolérance semblable à celle des États-Unis. « Sur ces bases, dit alors M. Owen, j'accepte : Quand la loi aura été votée, je me chargerai de réaliser mes procédés de gouvernement. » Durant le reste de son séjour au Mexique; M. Owen fut présenté aux sommités législatives et administratives de la contrée, et à la Vera-Cruz, il eut plusieurs entrevues avec le général Santa-Anna, qui se montra un vif partisan de ses projets d'amélioration sociale. M. Owen quitta la Vera-Cruz sur un brick de guerre de dix canons, en-

voyé de la Jamaïque pour le conduire à la Nouvelle-Orléans.

10. Dans ces voyages, M. Owen avait pu reconnaître combien il existait entre les États-Unis et l'Angleterre, de dissentiments et d'antipathies funestes. Il comprit que la chose pouvait en venir au point de jeter les états américains dans une alliance avec les puissances du nord, hostiles au Royaume-Uni. M. Owen voulut essayer de ramener les rapports sur un pied plus bienveillant et plus sincère. Il se rendit à Washington, exposa à M. Van Buren, alors secrétaire d'état, combien le système des deux gouvernements était impolitique, et dans des conférences qui durèrent dix jours, la question fut parfaitement éclaircie entre les deux interlocuteurs. On en référa au président Jackson qui approuva l'objet et l'issue des pourparlers, et donna son adhésion à des ouvertures amicales entre les deux puissances. Il désira voir M. Owen, l'invita à dîner, et on tomba d'accord que désormais l'Union américaine adopterait une politique nouvelle et bienveillante vis-à-vis de la Grande-Bretagne, si cette dernière voulait entrer dans la même voie et obéir au même esprit de conciliation. M. Owen partit sur cette assurance. A peine arrivé à Londres, il se présenta chez lord Aberdeen, lui rendit compte de ce qui s'était passé, et obtint de lui que désormais les meilleures relations s'établiraient entre le Royaume-Uni et l'Amérique du Nord. Des lettres et des dépêches confidentielles enjoignirent aux ambassadeurs américains de se conformer, en ce qui pourrait concerner cette négociation, aux conseils de M. Owen. La chose marcha donc au mieux et fut terminée à la satisfaction mutuelle. M. Owen avait insisté formellement sur la

nécessité de vider tous les petits différents de détail; et il est à regretter aujourd'hui que l'on n'ait pas profité de cette circonstance pour statuer définitivement sur la question des limites du côté du Canada. A propos de cette négociation, il a été dit par l'un des princes Murat, dans un livre publié aux États-Unis, que M. Owen avait abusé le gouvernement américain. M. Owen eût répondu plutôt à cette imputation s'il l'eût connue. Le jeune Murat a été induit en erreur. M. Owen n'a abusé personne : il se plaît à déclarer qu'aucun gouvernement au monde n'aurait pu se conduire plus dignement et plus honorablement que ne l'a fait celui des États-Unis en cette circonstance, et que, d'un autre côté, il a grandement à se louer de l'accueil et des égards de l'administration anglaise et principalement de celle de lord Liverpool et de lord Wellington. Cependant, il doit ajouter que ce vénérable général vient récemment de se refuser à présenter aux lords une pétition de M. Owen, et qu'il n'a pas même voulu écouter ses explications : ce qui ne doit être attribué qu'à l'influence de quelques personnes qui ne peuvent pas *comprendre* et *apprécier* les vues de la Société Rationnelle[1]. (*Consulter, pour la vérité de ces divers faits, le général Jackson, le président Van Buren, le comte Aberdeen, M. Pakenham, le général Santa-Anna et une foule d'autres.*)

11. Voyant que le gouvernement mexicain ne pouvait pas conduire à bien la question religieuse, dans les ter-

[1] On pourra remarquer dans ce document que M. Owen ne dit jamais de mal, même des personnes qui lui sont hostiles, et qu'il ne regarde la malveillance que comme une erreur. Les personnes dont il veut parler ici, sont le haut clergé qui siége à la chambre des lords.

mes où il l'avait posée, et comprenant que la situation du Mexique ne lui offrait pas des garanties suffisantes pour une réalisation tranquille et suivie, M. Owen renonça à sa grande expérience à l'étranger et tourna ses soins vers son pays natal, qui en avait besoin autant et plus qu'aucun autre. Il a, en conséquence, employé ces dix dernières années à propager parmi les populations anglaises de saines connaissances, et à préparer cette paisible transformation qu'il est aujourd'hui en mesure d'annoncer au globe. Aussi, une grande partie des classes laborieuses commencent-elles à avoir en Angleterre, plus qu'en d'autres contrées, des notions saines sur toutes les questions qui intéressent son bien-être et sa sécurité. Ces résultats seront plus évidents dans quelques années, parce qu'on reconnaîtra mieux encore, à l'application, la vérité, la pureté et l'importance de cet enseignement. Robert Owen a aussi visité récemment quelques-uns des vieux gouvernements de l'Europe, pour les préparer aux changements que rendent inévitables les progrès des connaissances parmi les classes ouvrières. Déjà, il y a vingt-deux ans, M. Owen avait prévu ce résultat. Aujourd'hui, il est imminent et personne n'en peut conjurer les effets.

Pendant cette même période, Robert Owen a également écrit et publié la première des sept parties du *Livre du Nouveau-Monde-Moral*, destiné à expliquer la science de la nature humaine, livre qui manquait au genre humain, et que l'auteur défendra contre tous ceux qui croiront de leur devoir ou de leur intérêt de l'attaquer.

Cette publication a été accompagnée d'une foule d'autres sur divers sujets, sur la religion, sur le mariage, sur la propriété individuelle, sur l'éducation nationale, sur

l'emploi des travailleurs, lesquels écrits, une fois bien compris, seront reconnus pour être d'une valeur inestimable autant vis-à-vis de l'Angleterre que vis-à-vis du reste du monde.

Mais au-dessus de tous ces services, Robert Owen en a rendu un bien autrement précieux par la découverte et la révélation d'un Système Rationnel de société et de religion dont il devient désormais impossible d'arrêter l'essor; système qui aura plus d'effet sur le bonheur à venir de l'homme, que n'en ont eu les systèmes impraticables et erronés suivis jusqu'à ce jour; un système vrai, charitable envers tous, avantageux pour tous, et qui doit assurer la prospérité et la paix de l'univers. Le monde était encore dans l'ignorance au sujet de ce mystérieux système, mais le révérend prélat d'Exeter s'est chargé de lui donner une publicité retentissante en le traduisant à la barre des lords[1].

Voilà, en abrégé, une partie de ce que Robert Owen a fait pour un monde vieilli, caduc, immoral. Mais ce n'est rien encore auprès de ce qu'il médite pour arracher les humains à leur pauvreté, à leur divisions, à leur dégradation, à leurs vices et à leurs misères.

Un mot maintenant sur ma présentation à sa majesté la reine. Je le demande, qui d'entre nous trois a été le plus honoré de cette visite? Ou d'un homme de près de soixante-dix ans, qui a employé plus d'un demi-siècle à acquérir une rare sagesse avec la seule pensée de l'appliquer aux créatures souffrantes, et qui, pour arriver à

[1] Allusion ironique à un débat, survenu à l'occasion de la présentation de M. Owen à la reine Victoria, débat dans lequel l'évêque d'Exeter, Philpot, se fit remarquer par une sortie fougueuse contre le chef des socialistes en le dénonçant à la justice du pays.

la réalisation de ses desseins, s'est assujéti à s'habiller comme un singe et à fléchir le genou devant une jeune fille, charmante sans doute, mais sans expérience; — ou bien du ministre qui engagea ce vieillard à subir ces formes de l'étiquette, et qui ensuite, dans un discours plein d'absurdités, désavoua presqu'un acte dont il était le promoteur; un acte qui, quelque jour peut-être, comptera comme le fait le meilleur et le plus important de son administration; — ou bien enfin de la jeune fille devant laquelle un septuagénaire a plié le genou. Quant à moi je ne tiens point à honneur d'avoir été présenté à aucun être humain, quel qu'il soit.

Il y a vingt-deux ans, dans un mémoire adressé aux Souverains Européens assemblés en congrès à Aix-la-Chapelle et qui leur fut présenté par lord Castelreagh, je déclarai que je n'étais influencé dans mes vues par aucune sorte de désir d'honneurs ou de privilèges, que j'ai toujours regardés comme des hochets d'enfant ou des vanités de petites âmes.

Cependant le chef de l'opposition, dans la Chambre des Communes, a qualifié d'offense grave ma présentation à Sa Majesté, et il s'en est fait une arme contre le ministre qui y a consenti.

Le sir Robert Peel actuel a-t-il pu produire cette motion sérieusement et sans rougir?

Ne se souvient-il plus que l'ancien Robert Peel, le père de l'orateur, demeura pendant de longues années, en excellents rapports avec moi, qu'il eût l'avantage de poursuivre devant la Chambre des Communes la réalisation de mes idées, et d'y faire accepter, quoiqu'aux prix de nombreuses mutilations, mon bill pour l'emploi des enfants dans les manufactures.

L'ancien sir Robert Peel était un homme d'affaires,

cherchant à s'appuyer, non sur des mots sans valeur, mais sur des objets d'une utilité réelle, d'une application fructueuse; un homme d'expérience, qui pesait et jugeait avec gravité et avec conscience les idées qui lui étaient soumises. Je demande maintenant à l'honorable chef de l'opposition désespérée qui s'agite dans les Communes, s'il se rappelle ma visite à son respectable père à la veille de l'un de mes voyages aux États-Unis, dans un moment où lui, le sir Robert actuel, membre de l'administration de lord Liverpool, se trouvait dans leur résidence de famille à Drayton-Hall? Si ce fait n'est pas sorti de sa mémoire, il doit également se souvenir que je portais alors avec moi environ deux cents plans ou dessins pour une organisation générale de la société, lesquels dessins, ainsi qu'un coûteux modèle en relief, je destinais au Président des États-Unis, dans les appartements duquel ils furent exposés, et où ils sont peut-être encore. Sir Robert Peel le père employa plusieurs heures à examiner cette combinaison, unique au monde, dans laquelle je déroulais les moyens de transformer les circonstances extérieures qui déterminent le caractère de l'homme, et d'obtenir pour les générations futures un bien plus noble emploi de leurs forces et une source bien plus féconde de plaisirs. Après avoir longuement examiné et étudié l'objet en lui-même, les moyens de réalisation, les procédés scientifiques qui en réglaient l'harmonie et lui donnaient une belle valeur d'ensemble, sir Robert Peel le père demeura quelques minutes muet d'étonnement, et les paroles qui suivirent ce silence sont remarquables par leur vérité et leur profondeur. — «M. Owen, me dit-il, il n'y a pas quatre personnes dans tout le royaume dont l'instruction soit assez étendue et assez variée pour

sentir la valeur de combinaisons d'une si grande magnificence; mais s'il existait beaucoup d'hommes qui vous comprissent comme moi, ils prouveraient sur-le-champ que le changement, par vous proposé, tiendrait beaucoup plus encore que vous ne pouvez le promettre. » — Puis il ajouta : « Mon fils Robert est maintenant ici. Probablement il ne comprendra pas vos combinaisons, n'ayant point eu encore l'occasion de poursuivre de semblables études; mais demeurez avec nous cette nuit; vous le verrez à dîner, et nous essayerons de faire quelqu'impression sur son esprit en lui développant vos projets. » Je demeurai, comme m'en priait le digne baronnet, mais il me fut facile de me convaincre que le sir Robert Peel actuel n'avait, à aucun degré, ni les connaissances, ni l'expérience nécessaires pour embrasser un sujet placé en dehors de sa portée. Je professe un grand respect pour cette famille; mais il est douloureux de voir à quel point les préoccupations politiques dénaturent les plus brillantes qualités.

Quant au révérend prélat d'Exeter, de son discours, prononcé la semaine dernière dans la Chambre des Lords, je suis autorisé à conclure qu'il lui reste encore à connaître les erreurs, les immoralités, les blasphêmes contre lesquels il a si longuement tonné, et je serais bien trompé si le plus arriéré des milliers d'enfants qui fréquentent les écoles placées sous ma direction, n'expliquait ces matières d'une manière plus satisfaisante et plus rationnelle que ne l'a fait le noble lord en plein parlement.

Mais en réfléchissant bien à toutes ces choses, je suis conduit à me dire que l'honorable vicomte, ministre d'État, que l'honorable chef de l'opposition des Communes, et le révérend prêtre d'Exeter ont chacun leur

caractère particulier formé pour eux, et auxquels ils sont impérieusement soumis, ce qui rend leurs erreurs forcées, nécessaires et par conséquent dignes de compassion et non de blâme. La charité de la religion rationnelle qui, d'une façon ou d'une autre, sommeillait en moi à la lecture des discours de ces nobles sénateurs, me parle de nouveau dans toute sa force et dans toute sa pureté; et j'oublie en conséquence, et j'absous tout ce qu'ils ont pu dire. Il me semble que le vieux système social ne doit pas leur inspirer à mon égard une charité aussi franche et aussi sincère, et, dans ce cas, ma compassion pour eux s'en accroît encore.

—

Ayant soulagé mon cœur au sujet de ces bagatelles, j'arrive à de plus graves, à de plus importantes considérations.

Certaines personnes dans le parlement anglais ont conseillé de poursuivre et de punir quelques disciples du Système Rationnel de Société. Ceci, en vérité, serait bien peu rationnel.

Je suis le découvreur, le fondateur, le promulgateur avéré de ce système, de toutes les erreurs, immoralités et blasphèmes qu'il renferme (si tant est qu'on y en trouve l'ombre), moi seul en suis l'auteur, et seul, par conséquent, dois être poursuivi et puni, s'il y a lieu, pour les scélératesses qu'il peut recéler. Je suis prêt à prouver au premier ministre de la couronne que le système rationnel et la religion rationnelle, comme je les ai enseignés, sont autre chose que des *absurdités*;

au chef de l'opposition dans les communes, que ce système proclame les plus importantes et les plus utiles vérités; enfin, au révérend évêque d'Exeter que la religion rationnelle que j'ai donnée au monde renferme infiniment moins d'immoralités et de blasphèmes qu'aucune autre des innombrables religions qui abrutissent et enchaînent depuis si longtemps les âmes humaines.

Si ceux qui gouvernent notre pays ou d'autres pays du globe avaient quelque sagesse, voyant que l'esprit humain s'est emparé de ce sujet dans toutes les portions civilisées du globe, ils chargeraient des hommes de science, d'expérience et de pratique, des hommes possédant la connaissance des choses et non pas seulement un talent de mots, d'entrer dans une profonde et laborieuse investigation de tout le système, afin qu'eux d'abord, et l'univers ensuite, pussent avoir une idée exacte et sûre d'une découverte qui doit réaliser le bonheur ici-bas, pour nos générations et pour les générations futures.

Par cette marche rationnelle, ce qu'il y a d'erroné dans mon système, si tant est qu'on y trouve rien d'erroné, sera, comme de droit, dénoncé publiquement et révélé au monde; tandis que ce qu'il renferme de bon et de vrai, s'il a du vrai et du bon, sera dégagé et signalé au grand avantage de la société.

Dans cette mesure, ce n'est pas un avantage personnel que je poursuis. Depuis le commencement de ma carrière, quand je n'avais aucune sorte d'appui, je n'ai pas craint, dans le seul intérêt de la vérité, de me mettre en opposition directe et ouverte avec les préjugés les plus enracinés des siècles antérieurs. Je me préparai dès-lors à encourir des amendes pécuniaires, l'emprisonnement, la mort même et jusqu'à la potence. Et que

peuvent être ces douleurs pour celui qui est profondément imbu du désir d'être utile à la race humaine? Mais, au lieu d'essuyer des amendes, l'emprisonnement et une fin ignominieuse, j'ai été, au contraire, le favori de l'univers; j'ai parcouru une vie paisible et sans éclat, heureux par moi-même, heureux par ma famille ; car la famille Owen, tant à New-Lanark, en Écosse, qu'à New-Harmony, en Amérique, a été l'une des plus fortunées qui aient vécu sur l'un ou sur l'autre bord de l'Atlantique. J'ai, il est vrai, consacré jusqu'au dernier shelling de mon superflu pour la propagation de cette grande et belle cause, car l'argent n'a pas été inutile à ses progrès; mais le révérend prélat est dans une complète erreur quand il assure que j'ai dissipé ma fortune dans le luxe et la prodigalité. Je n'ai jamais employé à un usage frivole une seule livre sterling; je me fais fort de le prouver au noble prélat, et je le mets au défi, lui et ses instigateurs, d'apporter le moindre témoignage du contraire.

A la suite de cette déclaration solennelle, je n'ai plus à m'inquiéter de ce que l'on pourra désormais dire de moi, soit dans le Parlement, soit hors du Parlement. Ma vie est la véritable réponse à tous les mensonges que l'on articulerait encore. Une popularité d'un moment m'est peu précieuse, et toute réputation après la mort me paraît une absurdité, si ce n'est pourtant au point de vue du plaisir personnel qu'en recueillent les descendants de l'homme célèbre. Je suis heureux dans la vie; je serai heureux dans la mort, et, de plus, indépendant de ce monde caduc, immoral et irrationnel.

ROBERT OWEN.

Londres, 2 février 1840.



BIBLIOGRAPHIE.

—

UTOPISTES ANCIENS.

—

PLATON. *La République*, traduction de l'abbé Grou 1762, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage a précédé et inspiré la plupart des utopies qui vont suivre. On peut le regarder comme l'un des chefs-d'œuvre de la langue grecque et l'un des plus beaux monuments de l'antiquité.

THOMAS MORUS. *Utopia*. Glasgow, 1750, in-8°, et Oxford, 1663, in-8°. Il a été traduit en français par Guedeville, in-12. Leyde, 1715, et Amsterdam, 1730.

Cette utopie relève de celle de Platon. Le partage égal des biens y est formellement indiqué. Entr'autres bizarreries, Morus voulait que les fiancés fussent mis en présence sans aucun vêtement afin de mieux se connaître et s'agréer. Il voulait aussi que l'on procurât une mort douce aux malades dont l'état est désespéré.

CAMPANELLA. *Civitas solis*. Utrecht, 1643. — *Monarchia Messiæ*. 1632.

Ce sont encore des mondes imaginaires. Campanella y demande la communauté des femmes et une meilleure distribution des biens de la terre. Il expia ses hardiesses par ving-sept ans de prison. Beaucoup de vérités qu'il proclama ont depuis trouvé leur application. L'auteur vécut de 1568 à 1639. Écrivain fort original d'ailleurs et bien en avant de son siècle. — M. Villegardelle a donné une traduction de la *Cité du Soleil*, en un volume in-32. Paris, Paul Masgana, 1841.

Harrington. *Oceana*, 1600 et 1737, Londres. in-f°.

Ouvrage de la même nature que les précédents. On y trouve un plan de république qui déplut à Cromwell qui fit emprisonner l'auteur. Montesquieu disait de lui : « Il n'a cherché la « liberté qu'après l'avoir méconnue , et il a bâti Calcédoine « ayant le rivage de Bysance devant les yeux. » Il mourut en 1677.

Hall. *Mundus alter*, in-12, traduit par Théodore Jacquemot, 1627.

Ce livre est en partie fantastique, en partie positif. A côté d'une spéculation imaginaire, il renferme plusieurs documents géographiques. Le principal caractère de cet écrit est une grande tolérance religieuse qui valut à l'auteur de violentes persécutions. — Il mourut en 1656.

Roger Bacon. *Opus majus*. Londres, 1723.

L'opus majus, destiné principalement aux sciences physiques, renferme pourtant une foule d'idées sociales qui vont souvent jusqu'à l'utopie. Cette tendance est du reste commune à tous les alchimistes des siècles suivants, continuateurs de Roger Bacon, et entr'autres à Raymon Lulle, à Arnauld de Villeneuve, à Paracelse et à plusieurs autres.

Giordano Bruno. *Spacio della bestia triomphante*. (*Déroute de la bête triomphante*), suivi de la *Cena delle Ceneri* (*Souper du jour des Cendres*). Parigi, 1584.

Ce livre est la proclamation de la loi naturelle. Toutes les religions sont fausses, suivant le moine Giordano Bruno. La sienne seule est la vraie et il en trouve le symbole dans 48 constellations qui lui fournissent dix-huit articles de dogme. Il y a, d'après lui, une multitude de mondes qui sont des animaux intellectuels avec des individus végétatifs et raisonnables. Ce penseur excentrique fut brûlé vif à Rome en février 1600. Imagination hardie et brillante.

Cardan. *Cardani opera*, recueillies en 1663, par Ch. Spon, 10 vol. in-f°.

Cardan s'imaginait avoir, comme Socrate, un démon familier. Emprisonné à diverses fois pour des idées plus avancées que ne

le comportait son temps, il finit par se laisser mourir de faim en 1576. Ses ouvrages fourmillent d'excursions dans le champ de la science sociale. Il avait pris pour devise : *Tempus mea possessio* ; *tempus ager meus* (Le temps est ma richesse ; le temps est mon champ). — Esprit puissant et fécond.

VANINI. *De admirandis naturæ arcanis*, Paris, 1616, in-8°.

Dialogues qui firent condamner l'auteur au bûcher. On y remarque une grande liberté d'esprit et une hardiesse de discussion qui fut cruellement expiée.

TELESIO. *De rerum naturâ juxtâ propria principia.* Rome, 1565, in-4°, et 1588, in-f°.

Telesio est l'un des philosophes qui commencèrent la réaction contre la scholastique du moyen-âge et mêlèrent les idées sociales aux idées religieuses. La même tendance se retrouve chez Marcile Filin, chez François Patrizio, chez Pomponazzo, chez Reuchlin et enfin chez Ramus. L'infaillibilité de la spéculation aristotélienne fut ébranlée par eux et définitivement détruite un siècle plus tard.

NICOLAS DE MUNSTER. *L'Évangile du royaume; la terre de paix.* Opuscules, 1540.

Nicolas de Munster est le fondateur de la *Famille d'Amour* ou *Maison d'Amour*, branche des Brownistes. Munster se disait égal à Jésus-Christ qui, de son vivant, n'avait eu, disait-il, que son type ou son image. Il existait vers 1540.

SAVONAROLE. *Triumphus crucis.* Leyde, in-12, 1640.

C'est l'organisation d'une république catholique. L'auteur expia son livre sur le bûcher dressé par Alexandre VI. Pic de la Mirandole a donné une vie de Savonarole où il le regarde comme un saint. Traduite par le père Quetif, avec des notes à l'appui, elle a été publiée à Paris en 1674. — 3 vol.

MURATORI. *Christianismo felice*, in-4°. — Modène, 1773.

Ce livre est un historique étendu et apologétique des Missions du Paraguay.

Abbé DE SAINT-PIERRE. *Projet de paix universelle*

entre les potentats de l'Europe, 3 vol. in-12. Paris.

Ce plan de pacification est trop connu pour avoir besoin de commentaire. J.-J. Rousseau en a donné un extrait et lui a ainsi valu un retentissement plus grand. C'est en réponse à ce projet que le cardinal Fleury écrivit à l'auteur : « Monsieur, vous « avez oublié, pour article préliminaire, d'envoyer une troupe « de missionnaires pour y disposer l'esprit et le cœur des « Princes. »

HOBBES. *De Cive*, in-12, Amsterdam, 1647. — *Leviathan*, sive *de Republicâ*, — Blaeuw, Amsterdam, 1668.

Ce penseur vigoureux aborda presque toutes les matières agitées par les réformateurs modernes et appliqua aux problèmes sociaux des remèdes énergiques. C'était lui qui disait : « Si l'on « me jetait dans un puits profond et que le diable me présentât « son pied fourchu pour en sortir, je le saisirais à l'instant. »

FENÉLON. *Aventures de Télémaque.*

L'épisode de la *République de Salente* et *le Voyage imaginaire dans l'île des plaisirs* sont de véritables utopies, et Louis XIV, à son point de vue, n'avait pas tout-à-fait tort de regarder Fenélon comme un bel esprit chimérique et un ennemi de la monarchie. On assure qu'à la mort du duc de Bourgogne, le roi fit brûler tous les manuscrits que son petit-fils avait conservé de son précepteur.

MORELLY. *La Basiliade*, livre attribué à Diderot. 1755, in-12.

C'est une utopie complète dans le genre de celles de Morus et de Platon. M. Villegardelle vient d'en donner une édition annotée.

FONTENELLE. *Entretiens sur la pluralité des mondes.* 1686, in-12.

Cette cosmogonie très hardie pour le temps où elle parut, semble avoir quelques affinités avec la cosmogonie de Fourier.

Le marquis DE MIRABEAU. *L'ami des hommes.* 1755, 6 vol. in-12.

Les questions d'économie politique et sociale, qui sont agitees

dans ce livre font, du marquis de Mirabeau, un novateur très original, et le contraste qu'il mit entre sa conduite et ses écrits rend cette originalité plus saillante encore. L'auteur de l'*Ami des hommes* fit interdire son fils, le grand Mirabeau, et le tint renfermé seize ans en prison.

RÉTIF DE LA BRETONNE. *La découverte australe*, par un homme volant. 1780, 4 vol. in-12.

Ce voyage imaginaire touche à beaucoup de points essentiels de notre organisation sociale et porte le cachet que l'auteur imprimait à tout ce qu'il a laissé. La hardiesse des vues ne sauva pas toutefois son œuvre, qui n'eut point de succès.

N. B. — Il serait trop long d'énumérer ici tous les voyages imaginaires qui participent de l'utopie; tels que la *Nova atlantis* du chancelier Bacon; le *Gulliver* du docteur Swift, l'*Anacharsis* de Barthélemy, l'*Antenor* de Lantier et une foule d'autres moins célèbres. La même tendance se retrouve dans ces divers ouvrages, qui sont ou une reconstruction patiente du passé, ou un rêve d'avenir, ou bien enfin une critique du présent. *La République* de Jean Bodin et une utopie intitulée *Sevarambes* sont du nombre.

COESSIN. *Les neuf livres; aperçu général de la théorie des formes sociales.* In-8°. Paris, 1809.

Nous citons ici ce livre pour ne rien omettre de ce qui touche, de près ou de loin, à notre sujet; mais M. Coëssin nous semble plutôt se rattacher, par le mysticisme de ses vues, à Swedenborg et à Saint-Martin qu'à Fourier et à Saint-Simon.

SECTAIRES DIVERS.

LABADIE. *Défense de la foi contre les impiétés de Jean Labadie*, par Godefroy Hermant. — *Réfutation des hérésies de Labadie*, par Arnauld.

Ce Labadie appliquait aux dévotes du moyen-âge, la méthode d'influence sensuelle que le saint-simonisme a voulu depuis remettre en honneur. Au nombre de ses pénitentes figurèrent mademoiselle Schurman qui se fit un nom dans les lettres, et la princesse palatine Élisabeth. Tour à tour catholique ou protestant, il poussa à leurs dernières conséquences les pratiques assez peu chastes du quiétiste Molinos.

TANQUELIN. *Church heresiography*, par Pagitt.

Ce Tanquelin fut aussi l'un des apôtres du relâchement sensuel. Il monta un jour en chaire pour épouser publiquement la Vierge Marie dont il avait fait placer l'image à ses côtés. Quand cette jonglerie eut été consommée, il mit auprès de l'image deux troncs, l'un à droite, l'autre à gauche : « Que les hommes, dit-il, « déposent d'un côté ce qu'ils veulent me donner, et les femmes « de l'autre. Je verrai lequel des deux sexes a le plus d'amitié « pour moi et pour mon épouse. » La quête répondit à l'attente du prêtre : des femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et à leurs pendants d'oreilles pour les jeter dans le tronc.

GUILLERMINE LA MILANAISE. *Dictionnaire chronologique et historique*, par Pinchinet. 1736, Paris. — *Gyneceum heretico-fanaticum* ou *der Historie der falshen Prophetinnen*, par J.-H. Feutshing. Francfort et Leipsick, 1794.

Guillermine est une des femmes libres du moyen-âge, une de celles qui révèrent l'émancipation du sexe, en prenant sur les hommes de son temps un ascendant réel.

Mlle BROHON. *Biographie universelle*, article BROHON, par Beuchot.—*Manuel des victimes;* 1799, in-8°.

Mysticisme mêlé d'émancipation.

Mlle CHÉRET. *OEuvres de Mademoiselle Chéret*, par Dantignac. 1792, in-8°.

Même caractère que les précédentes.

ANTOINETTE BOURIGNON. *De la lumière du monde.* Amsterdam, 1686.

Esprit vertigineux, indomptable, affectant des révélations et le don de prophéties. Femme forte.

Mme KRUDENER. *L'Allemagne et la Révolution*, par Gœrres, traduit de l'allemand, par Scheffer. Paris, 1819. *Lettres de madame Krudener à M. Bergheim.* Carlsruhe.

On sait le rôle qu'a joué de nos jours cette prophétesse et la

part qu'on lui attribue dans la politique d'Alexandre, empereur de Russie.

Gemaïma-Wilkinson. *American museum*, tome 1er, page 281.

Cette femme s'imaginait être le Christ. Elle marchait habillée en homme et parvint à réunir autour d'elle un nombreux cortège de disciples.

Jeanne Leade. *Dissertatio historica theologica de Johanæ Leadæ anglo-brit-visionibus et doctrinâ*. Tubingen, 1712.

Comme Saint-Simon et divers autres, Jean Leade voulait ramener le christianisme à sa simplicité et à sa pureté primitives. Elle forma une petite église et mourut à l'âge de 81 ans.

Marguerite Porrette. *Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire, Paris, 1828.

Porrette fut la première de toutes les quiétistes. Elle disait dans un livre : « Qu'une personne anéantie dans l'amour de son créa« teur peut satisfaire librement tous les désirs de la nature sans « offenser Dieu. » Elle fut brûlée vive vers l'an 1310.

Cette maxime fut plus tard celle de la Cadière, jeune fille de Toulon, et de son confesseur, le père Girard. Leurs aventures donnèrent lieu à un scandaleux procès. Toujours et partout des femmes libres !

David Georges. *Historia Davidis Georgii*, écrite par son gendre Blesdikius, 1642, Deventer.

David Georges est l'un des plus hardis utopistes et schismatiques du seizième siècle. Fils d'un bateleur, il se donna pour le vrai Messie, le troisième David. Il rejetait la vie éternelle, la résurrection des morts et le dernier jugement ; il condamnait le mariage et prêchait la communauté des femmes. Persécuté par les catholiques, il passa à Bâle où il mourut en 1555, en promettant à ses disciples de ressusciter le troisième jour. Le sénat de Bâle eut la puérilité de faire déterrer son cadavre et de le faire brûler pour prouver à ses adeptes la fausseté de cette promesse.

Bonjour (*curé de Farein*). *Lettres d'un curé du diocèse de Lyon à ses confrères*, in-12, 119 pages.



Bonjour est un de ces rêveurs qui voulurent établir la république du Christ et qui firent secte comme Fialin, curé de Marsilly, Isidore Isolanis et plusieurs autres.

SECTES DIVERSES.

MILLÉNAIRES OU CHILIASTES. *Ex humanâ divinâque sapientiâ tractatus de futuri mundi mutatione ad Adrianum Sextum humanæ reipublicæ sceptra tenentis.* In-8°, Bonon, 1523.

Illustrations of prophecy, par Towers, 2 vol. in-8°. London, 1796, tome 2, page 747.

Les Millénaires ou partisans du Millénarisme appartiennent à la secte que fonda, vers les premiers temps de l'ère chrétienne, l'évêque Papias. Leur croyance est que J.-C. viendra gouverner temporellement le monde, mille ans avant le jugement dernier. Ce règne du Christ sera d'ailleurs la régénération matérielle et morale du globe. Plus de poisons, plus d'animaux malfaisants, plus de bêtes de proie. Plus de suicides, plus d'assassinats, plus de crimes, plus de peines capitales. Les peuples sauvages seront tous civilisés et le christianisme règnera sur tout l'univers. Bellamy et Lowth ont été deux organes importants du millénarisme. Agier, dans ses commentaires sur l'Apocalypse, a cotoyé les mêmes idées et prophétisé la conversion générale des Juifs pour 1849.

DOUKHOBORSTES. *Beitrage zur russischen Kirchen Geschichte*, par Strahl.—*De la civilisation des Tartars-Nogais dans le midi de la Russie européenne*, par M. de Gouroff. 1816, in-8°.

Les doukhoborstes pratiquent la communauté des biens et des femmes. Ils habitent la Russie méridionale et y comptent plusieurs villages.

FAMILISTES. *Church heresiography*, par Pagitt, in-8°. London.

Secte mystique chez laquelle la communauté des biens est en vigueur.

GLASSITES OU SANDEMANIENS. *Collections of Mas-*

chusset's historical society, tome X, page 61. — *Sir John Sinclair's works*, page 232. London, 1792, tom. VIII, in-8°.

Les Glassites vivent sous un régime conventuel qui se rapproche de celui des Esséniens.

ESSÉNIENS. *OEuvres de Philon*. Londres, 1741, 2 vol.—*Antiquités judaïques par Josèphe.*

Ces deux historiens ont donné sur les Esséniens des détails que l'on peut lire aux pages 35 et suivantes de cet ouvrage.

QUAKERS, DUNKERS, SHAKERS. *The principles of religion as professed by the society of christian usually called quakers*, par Henry Tucke. York, 1814, in-8°.

A portraiture of quakerism, par Th. Clarkson, New-York, 1806, in-8°.

Observations on the peculiarities of the societies of the friends, par J.-J. Gurney. London, 1824.

Voyages dans les États-Unis d'Amérique, par Liancourt. 8 vol. in-8°. Paris, an VII.

Voyage en Angleterre, de Simon, tom. II, page 93.

Précis de l'histoire de la doctrine et de la discipline des Quakers. in-8°, Londres.

Voyage dans la Haute-Pensylvanie. Traduction de Jean Crevecœur. Paris, 1801.

Selection of letters written during a tour through the United States in 1819, par V. Howist. *Nottingham.* (Sur les Tunkers).

The Testimony of christ's second appearing. Albany, 1810. (Shakers).

Remarks during a tour through the United States during the years 1817-1819, par Harris. New-Haven, 1820.

An account on the people called Shakers, their faith, doctrine, par Thomas Brown. 1812.

Voyez pour les sectes ci-dessus les détails contenus aux pages 65 et suivantes.

BAPTISTES ET ANABAPTISTES. *Conradi Herebaschii historia anabaptistarum monasteriensium :* 1650, Amsterdam.

Jos. Henr. Otcii, annales anabaptisticæ. In-4°, Basle, 1692.

Arnould Meshovii historia anabaptistica. In-4°, Cologne, 1617.

Les Anabaptistes étaient des niveleurs furieux qui ont propagé à main armée les doctrines les plus subversives. On peut les regarder comme les ascendants naturels de Babeuf. Les Baptistes sont des sectaires plus inoffensifs, quoique sortis de la même souche.

MEMNONITES. *Historia christianorum qui in Belgio fœderato Memnonitæ appellantur*, par Herm-Schyn. Amst., 1723.

Les Memnonites sont des moines paisibles qui ont établi dans leurs relations une sorte de communauté fraternelle et surtout une bienveillance remarquable. Ils sont très nombreux en Hollande, où ils vivent heureux, paisibles et honorés.

MORAVES OU HERNHUTTERS. *Moraviæ historia*, par F. Pilar à S. Floro et F. Moravet à S. Antonio, clercs réguliers des écoles pies; in-8°, 1785.

The ancient and modern history of Brethren, traduit de l'allemand de Crantz avec des notes de Benjamin La Trobe. Londres, 1780.

Kurzgeffaste Lebensgeschichte Nicolaüs Ludwig Zinzendorfs, par Jo. Chr. Duvernoy; in-8°, 1794.

Leben August Gottlieb Spangenbergs Bischoff der Evangelischen Bruederkirche, par Risler; in 8°, 1794.

A precise account of the present statement of the mission of the united Brethren, 1801, London, par la Trobe.

Oldendorp Geschichte der Mission der Evangelischen Brueder. 1777, in-8°.

J. L. Froereiseniri brevis delineatio duorum impostorum, Muhammedis et Zinzindorfii, Muhammedis simiæ.

L'auteur de ce pamphlet, Froereisen était un chanoine luthérien de l'Église de Saint-Thomas à Strasbourg.

Allgemeine Geschichte der Christlichen Kirche, par Staudlin.

Ces divers ouvrages donnent les détails les plus étendus sur les Moraves ou Hernhutters. On peut en outre voir ce que nous en avons dit dans le présent ouvrage, aux pages 60 et suivantes.

SOCIALISTES MODERNES.

HENRY SAINT-SIMON ET SON ÉCOLE.

Saint-Simon. — Né le 17 octobre 1760; il avait 42 ans quand il publia son premier écrit.

1802. *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.* 1 petit vol. in-12, Genève. (Beuchot le date de 1803).

1898. *Introduction aux travaux scientifiques du* 19e *siècle.* 2 vol. in-4°, imp. Sherff et tiré à cent exemplaires.

Lettres au bureau des longitudes, en 2 parties, l'une de 75 p. in-4°, l'autre de 23 p. Imp. de Sherff.

1810. *Nouvelle Encyclopédie*. Prospectus et 1re livrais.
Mémoire sur l'Encyclopédie. Manuscrit à 60 copies.

1811. *Mémoire sur la science de l'homme*. Manuscrit.
Mémoire sur la gravitation. Manuscrit présenté à Napoléon.

Cette époque est celle de la plus grande misère de Saint-Simon, il ne put faire alors imprimer ses travaux.

1814. *Réorganisation de la société européenne* ou de *la Nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité*, par Henri Saint-Simon et Augustin Thierry, son élève. Brochure in-8° de 112 pages. Imp. d'Egron.

Lettres de Henri de Saint-Simon à MM. Comte et Dunoyer, insérées dans le tome 3 du *Censeur européen*, p. 334 à 356.

1815. Prospectus d'un ouvrage ayant pour titre : *Défenseur des Propriétaires des domaines nationaux*.

L'ouvrage n'a jamais paru.

Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre : Le Défenseur des Propriétaires des domaines nationaux, 8 pages in-8°, chez Cellot, imprimeur. Mars 1815.

Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815, par H. Saint-Simon, in-8° de 14 pages.

Profession de foi du comte Saint-Simon au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte. 4 pages in-8°. Cellot.

1816. *Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale de la société d'instruction primaire.* In-8° de 14 pages. Cellot.

1817. *L'industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants*, par H. SAINT-SIMON, avec cette épigraphe : « *Tout par l'industrie, tout pour elle.* »

Quatre vol. publiés successivement par livraisons mêlées d'In-4° et in-8° avec la plus grande confusion.

Collaborateurs de Saint-Simon pour cette œuvre : SAINT-AUBIN, AUGUSTIN THIERRY *qui y prend la qualification de* FILS ADOPTIF de Saint-Simon, et AUGUSTE COMTE.

A l'occasion de ce travail, Saint-Simon essuya un désaveu public de la part de quelques banquiers qu'il avait présentés dans des circulaires comme ses *souscripteurs*. Ces banquiers déclarèrent qu'en acceptant l'ouvrage de Saint-Simon, ils avaient entendu faire acte d'aumône et non de sympathie. Parmi ces banquiers figuraient MM. Cottier, Vassal, Hentsch Blanc, Hottinguer, Gros-Davilliers, Delessert, Périer, Guérin de Foncin.

1819. *Le Politique*, par une société de gens de lettres.

Douze livraisons parues périodiquement. L'ouvrage entier forme un vol. de 521 pag., imprimé d'abord chez Sherff, puis chez Cosson. Quelques articles ont été tirés à part.

1819 et 1820. *L'Organisateur*, par H. Saint-Simon, paru en plusieurs éditions et de la manière la plus confuse.

L'ouvrage complet forme un vol. de 265 pag., et pour le réunir il faut avoir la troisième édition de la première livraison et la seconde édition de la deuxième livraison.

L'ORGANISATEUR fit quelque sensation en France et en Allemagne. C'est dans la première livraison que se trouve le chapitre

intitulé : ***Parabole***, pour lequel l'auteur fut traduit devant la cour d'assises et acquitté.

1820. *Lettre de H. Saint-Simon aux jurés qui devaient prononcer sur l'accusation intentée contre lui.* Mars, in-8°, 42 pages.

1821. *Système industriel*, par H. Saint-Simon, *première partie.* Renouard, éditeur.

Un vol. de 511 pag., imprimé par Crapelet et portant pour épigraphe : « Dieu a dit : Aimez-vous et secourez-vous les uns les autres. »

Cette première partie est la réimpression de diverses lettres, soit imprimées, soit lithographiées que Saint-Simon avait adressées ***aux Industriels***, ***aux Cultivateurs***, ***aux Fabricants***, ***Négociants***, etc., etc. L'une est adressée ***au Roi***; le tout augmenté d'une préface et suivi d'un épilogue sous le titre de : ***Adresse aux Philanthropes.***

Système industriel, deuxième partie.

Un vol. in-8° de 220 pag., imprimé chez la veuve Porthmann : par livraisons ou brochures.

On lit sur la couverture de la troisième livraison : « J'écris « pour les industriels, contre les courtisans et contre les nobles, « c'est-à-dire j'écris pour les abeilles, contre les frelons. »

1822. *Système industriel*, troisième partie.

Cette troisième partie se compose de trois brochures dont la pagination ne se suit pas. In-8° imprimé chez la veuve Porthmann et chez Moreau.

Des Bourbons et des Stuarts, deux brochures, l'une chez Chantpie, l'autre chez Guiraudet.

Nota. — Ce fut le dimanche 9 mars 1823 que Saint-Simon attenta à ses jours dans le logement qu'il occupait rue Richelieu, n° 34.

1822 et 1823. *Cathéchisme des Industriels.*

Quatre cahiers formant 422 pages. Dans cet ouvrage, Saint-Simon s'aida de la collaboration de M. Auguste Comte. Imprimerie de Setier.)

1825. *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles.* 1 vol. in-8° de 392 pages. Bossange père.

Ce livre porte pour épigraphe : « L'âge d'or qu'une aveugle « tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant nous. »

Collaborateurs pour cet ouvrage. — M. Léon Halévy, Olinde Rodrigues, J. B. Duvergier, *avocat*, et Bailly.

1825. *Nouveau Christianisme.* Paris, 1825, in-8° de 91 p., éditeur Bossange, avec cette épigraphe:

« Celui qui aime les autres a accompli la loi... Tout est com- « pris en abrégé dans cette parole : Tu aimeras ton prochain « comme toi-même. »

Un avant-propos de M. Olinde Rodrigues ouvre le livre.

C'est là le dernier travail de Saint-Simon. Il mourut le 19 mai 1825, rue Faubourg-Montmartre, n° 9, âgé de 64 ans 7 mois 2 2 jours. Ses disciples accompagnèrent son corps au Père-Lachaise. Le *Globe* du 4 juin publia sur lui un article nécrologique. Voir aussi la *Biographie des contemporains*, Paris 1829 ; la *Revue encyclopédique*, avril 1826, et le tome sixième de l'*Annuaire Nécrologique*, de M. Mahul.

ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE.

1825 et 1826. *Le Producteur*, journal philosophique de l'industrie, de la science et des beaux-arts. Cinq vol. avec l'épigraphe ci-dessus :

« L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans « le passé est devant nous. »

Rédacteur en chef : M. Cerclet. Le prospectus était de M. Léon Halévy.

Collaborateurs : Cerclet, MM. Allier, Decaen, Olinde Rodrigues, Léon Halévy, Adolphe Blanqui, P. J. Rouen, P. Enfantin, Armand Carrel, Senty, Auguste Comte, A. D. J. Saint-Amand Bazard, Huot, Garnier, Artaud, J.-J. Dubochet, Gondinet, Peisse,

Rafenel, Laurent, P. A. Dufau, P.-J.-B. Buchez, Péreire, Duvergier, Rey *de Grenoble*.

Le Producteur ayant cessé de paraître, faute de fonds, une lacune de 2 ans se rencontre ici dans les publications saint-simoniennes, jusqu'au moment de la reconstitution de l'école à la suite des conférences de la rue Taranne.

L'Organisateur, première année 1829-1830, recueil périodique qui eut 31 numéros, fut fondé par M. P.-M. Laurent, l'un des principaux collaborateurs du *Producteur*. Pillet, impr.

Le 18 avril 1830, l'*Organisateur* (nº 36), prit pour sous-titre: *Journal de la doctrine de Saint-Simon* et s'imprima chez Éverat. Entre les numéros 50 et 51 se trouve une affiche qui fut placardée sur les murs de Paris, le 30 juillet 1830.

L'Organisateur, deuxième année, 1830-1831.

Dès la seconde année, commençant le 28 août 1830, l'*Organisateur* doubla le nombre de ses feuilles sans changer son prix. Il garda son titre, mais il prit les épigraphes suivantes qui devinrent celles du *Globe* : « Toutes les institutions sociales « doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique « et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. « — Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront « abolis. — A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon « ses œuvres. » Le 26 mars 1831, l'*Organisateur* modifia ainsi son sous-titre : *Gazette des Saint-Simoniens*.

Cette seconde année forme un vol. grand in-4º de 408 pages. Avec le nº 52, l'*Organisateur* a cessé de paraître.

L'Organisateur belge 1831, fondé à Bruxelles par Duveyrier a paru chez Laurant frères, du 29 mai au 27 novembre. 1 grand vol. in-4º de 192 pag.

Le Globe, in-fº, 1830.

Ce journal se rallia au saint-simonisme le 11 novembre 1830. Agrandi dans son format le 27 décembre de la même année, il prit, le 22 août 1831, le titre suivant:

LE GLOBE,

JOURNAL DE LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

Avec les épigraphes de l'*Organisateur* et les devises suivantes:

RELIGION.

Science *Industrie*

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Au début de l'année 1832, et à la suite de la scission qui se manifestait dans la famille saint-simonienne ce titre fut modifié ainsi qu'il suit :

LE GLOBE,

Journal de la religion Saint-Simonienne.

A chacun selon sa vocation.	Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.	*A chacun selon ses œuvres.*
—		—
APPEL *aux* FEMMES.		ORGANISATION PACIFIQUE DES TRAVAILLEURS.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Le Globe conserva ce titre jusqu'au 20 avril 1832, jour où il cessa de paraître. Ainsi le *Globe saint-simonien* avait eu 17 mois et 9 jours d'existence; du 11 novembre 1830 au 20 avril 1832.

Exposition de la doctrine de Saint-Simon, première année. 1 vol. de 327 p. publié en août 1830, chez Mesnier, libraire. Imp. d'Éverat, tirage 2,000 ex., 1re édition.

Même volume, 2e édit., Éverat, imp., tirage à 2,000 ex., publié en décembre 1830. 431 pag.

Même volume, 3e édit., Éverat, imp., tirage à 3,000 ex., publié en août 1832, 432 pag.

Ce premier volume, répandu gratuitement et à très grand nombre, ce qui explique les tirages successifs auxquels il a donné

Burns). 197 pag.; tiré à 2,000 ex. Mesnier, libraire; publié en janvier 1831.

Lettre au président de la Chambre des Députés (premier octobre 1830), entièrement rédigée par Bazard. 8 pages; tirée à 10,000 ex. en 1re édit., à 20,000 ex. en 2e édit.; reproduite dans le *Globe*.

Résumé du premier volume de l'Exposition, par Hyppolite Carnot. Extrait de la *Revue encyclopédique*, trois éditions successives : 2,000, 4,000, 4,000.

Extraits de l'Organisateur, 1829-1831. 19 morceaux divers réimprimés et formant un vol. in-8° de 597 pages.

Ce volume comprend, entr'autres matières, des articles de MM. D'Eichtall, Duveyrier, Abel Transon, Michel Chevalier, Jules Lechevalier, Palmire Bazard, H. Carnot, Jean Reynaud, Haspott, Laurent.

Extraits du Globe, 1830-1831. Premier vol., 464 pag.

Les articles les plus saillants du *Globe saint-simonien* ont été réimprimés et tirés à un grand nombre d'exemplaires. Ce premier volume comprend :

1° *Économie politique et Politique*, par M. Enfantin; extraits du *Globe;* 1re édit.; 176 pag.; 3,000 ex.; 2° *politique européenne*, par M. Michel Chevalier, formant une brochure de 127 pages; 3° *Lettres sur la législation dans ses rapports avec la propriété*, par M. Decourdemanche. Brochures en deux parties.

Extraits du Globe, 1831. 16 articles formant un vol. de 481 pages.

Auteurs des articles : MM. Charles Béranger, ouvrier horloger, Émile Barrault, Henri Fournel, Michel Chevalier, D'Eichtall, Stéphane Flachat, Carnot, Dugied, Laurent, Émile Péreire, Olinde Rodrigues, Jean Reynaud, Abel Transon.

Extraits du globe, troisième année, 1832. Onze articles formant 1 vol. de 466 pages.

Auteurs : MM. Transon, Decourdemanche, Michel Chevalier, Stéphane Flachat, Duveyrier, Fournel, Enfantin, Barrault, D'Eichtal.

Prédications (1832) 2 vol., l'un de 606 pag., l'autre de 419, tirés tous deux à 3,000 ex.

Les six prédicateurs qu'a eus le saint-simonisme ont coopéré à cette tâche dans la proportion suivante :

Prédications : 23, Émile Barrault,
10, P. M. Laurent,
9, Abel Transon,
4, Moïse Retouret,
3, Jean Reynaud,
2, Édouard Charton.

51 prédications.

1832. Travaux de M. Enfantin :

1° *Économie politique et Politique,* (déjà cité) juillet 1831, 176 pages.

2° *Lettres à Duveyrier*, etc. (ibid).

3° *Morale* (avril 1832), 211 pages tirées à 3,000 ex. Ecrit condamné par la cour d'assises, le 28 août 1832.

4° *A Tous.* (Avril 1832), 7 pages.

5° *Écrit du 3 juin* 1832, 7 pages.

6° *Le père à Fournel, apôtre*, 4 pages.

7° *L'attente.* Angers, septembre 1832. 6 pages.

1831-1832. Missions de province.

Divers opuscules par MM. A. Transon, à Bruxelles; Jean Reynaud, à Lyon; Jules Lechevalier, à Rouen, Dieppe et Strasbourg; Capella, dans l'Est; Charles Lemonnier, à Toulouse; Curie, à Mulhausen; Gustave Biard, à Blois; Cognat, à Lyon; Durand, à Rhodez; Barrault, à Troyes.

1831-1832. *Réunion générale de la famille.* Brochure de 64 pages.

SCISSION DE BAZARD.

Cette brochure explique la scission qui eût lieu en novembre 1831 et motive la retraite de Bazard et de plusieurs autres dissidents.

Cette scission donna lieu à une foule d'écrits explicatifs, entr'autres :

Cérémonie du 27 *novembre*, par Reynaud. — *Lettre aux Saint-Simoniens*, par Jules Lechevalier. — *Discussions normales*, par Bazard, première partie (Bazard mourut à Courtry, le 29 juillet 1832, sans avoir pu achever la deuxième partie). — *Simple écrit d'Abel Transon.* — *Lettre à M. Enfantin*, par Toussin de Belgique. — *De la société Saint-Simonienne*, par Jean Reynaud. — *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, par Ed. Charton.

SCISSION D'OLINDE RODRIGUES.

Le 23 *février* 1832.

Cette scission donna lieu aux opuscules suivants :

1° *Olinde Rodrigues aux Saint-Simoniens*, broch. — 2° *Olinde Rodrigues aux Saint-Simoniens et au public*, broch. — 3° *Olinde Rodrigues à Michel Chevalier*, broch.

1832. *Œuvres de H. Saint-Simon*, contenant :

1° *Catéchisme politique des industriels*,

2° *Vues sur la propriété et la législation*,

3° *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*,

4° *Parabole politique*,

5° *Nouveau Christianisme*; précédées de fragments de l'histoire de sa vie écrite par luimême, publiés par Olinde Rodrigues, un vol. Chez Capelle, libraire.

OPUSCULES DE MÉNILMONTANT.

Pendant leur retraite à Ménilmontant, les Saint-Simoniens publièrent une suite de brochures, entr'autres :

A Tous, par M. Enfantin. — *La prophétie*, in-8°. — *Avis pour la Prise d'habit*, in-8°. — *Parole en date du 3 juin, et chants.* — *Prise d'habit*, 16 *juin.* — *Les Saint-Simoniens*, par Charles Lemonnier. — *Ouverture des travaux du Temple.* — *Chant*, par un ouvrier. — *Mort de Talabot.* — *Le père à Fournel et réponse.* — *A Lyon*, par M. Michel Chevalier. — *A Paris*, par M. Barrault. — *Sept chants* ou *chansons saint-simoniennes.* — *Feuilles populaires*, paraissant toutes les semaines, par MM. *Michel Chevalier*, *Transon*, *Machereau*, *Botiau*, *Charles Béranger*, *Hoart*, *West*, *Bruneau*, *Duveyrier*, *Camayou*, *Haspott*, *Surbled*, *Stéphane Flachat*, *Alexis Petit*, *Charles Lemonnier.*

1832. *Impressions des deux procès saint-simoniens*, l'un en police correctionnelle, l'autre en cour d'assises.

1° *Procès en cour d'assises*, les 27 et 28 août, avec les portraits de MM. Enfantin, Barrault, Duveyrier et Michel Chevalier. 1 vol de 405 pages. Chez Johanneau.

2° *Procès en police correctionnelle*, avec les portraits de MM. Enfantin et H. Fournel. 1 vol. de 107 pag., diverses pièces lithographiées, *imprimées* et même *manuscrites.*

Auteurs : MM. Enfantin, Bazard, Jules Lechevalier, Charles Lemonnier, Ribes de Montpellier, Fraisse, Alexis Petit, Joncières, Canet, E. Talabot, M. Chevalier, Rousseau, Pellarin, Carlier de Dunkerque, Curie, Massol, Caboche, Hoart.

Chansons saint-simoniennes, par Lagache, Vinçart,

Achille Rousseau, Morat, Mercier, Bergier, musique de Félicien David.

Cette nomenclature s'arrête à la dispersion de la famille, qui eut lieu à la suite de l'emprisonnement des chefs du saint-simonisme. Il se publia pourtant depuis ce temps, une série d'opuscules sous ce titre général :

Actes des femmes. Mouvement des missions, in-8°.

Un manuscrit, qui n'a point été imprimé, et dont nous avons eu connaissance, résume tous les travaux de la retraite de Ménilmontant, et a pour titre :

Le livre nouveau.

Au moment de la dispersion, la secte saint-simonienne se trouvait avoir pour membres effectifs :

MM. Enfantin, Michel Chevalier, E. Barrault, Duveyrier, Olinde Rodrigues, Victor Bertrand, Auguste Broet, Michel Bruneau, Charles Cayol, Auguste Chevalier, Félicien David, Gustave d'Eichtall, Louis Desessarts, Michel Desloges, Charles-Antoine Duguet, Pierre-Denis Hoart, Réné Holstein, Paul Justus, Charles Lambert, Joseph Machereau, Alexandre Massol, Victor Mercier, Antoine Ollivier, Alexis Petit, Édouard Pouyat, Raymond Bonheure, Moyse Retouret, Antoine Ribes, Adolphe Rigaud, Paul Rochette, Dominique Tajan, Rogé, Réné Rousseau, Léon Simon, Jean Terson, Jules Toché, Félix Tourneux, Thomas Urbain.

—

CHARLES FOURIER ET SON ÉCOLE.

CHARLES FOURIER. *Théorie des quatre mouvements.* 1 vol. in-8°, 1808, imprimé à Lyon sans nom d'auteur. *(Très rare).*

Une nouvelle édition a été publiée en 1841.

Traité de l'association domestique agricole, 2 très forts vol. in-8°, 1822.

Sommaire du traité d'association, in-8°.

Le nouveau monde industriel et sociétaire, 1829. 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage devait être un résumé méthodique du *Traité de l'association*, surtout pour ce qui touche au mécanisme industriel. On voit que l'auteur y a manqué de latitude et de liberté.

Livret d'annonce du nouveau monde, in-8°.

Pièges et charlatanisme des sectes de Saint-Simon et et d'Owen, in-8°, 1831. — *La fausse industrie*, 2 vol. in-8°. — *Articles insérés dans le Phalanstère et non réimprimés.*

JUST MUIRON. *Sur nos procédés industriels*, in-8° réimprimé en 1840. — *Nouvelles transactions sociales, religieuses et politiques de Virtomnius.* 1 vol. in-8°, 1832.

M. Just Muiron est le premier disciple de Fourier. Il peut revendiquer l'honneur d'avoir développé la métaphysique de la doctrine. C'est un esprit élevé et consciencieux dont le dévouement ne s'est jamais démenti. Le premier des livres cités plus haut est une critique sévère, mais juste, de l'organisation industrielle ; le second est une étude philosophique.

VICTOR CONSIDERANT. *Considérations sur l'architectonique,* 1835, in-8°.

Premier écrit de l'auteur concu dans les données de Fourier, quoique ne touchant qu'à l'un des côtés de son système.

Destinée sociale, exposition élémentaire complète de la théorie sociétaire. 1836-1838, 2 vol. in-8°, publiés.

Un troisième volume complètera l'ouvrage.

Ce livre est l'exposition étendue et la démonstration officielle, pour ainsi dire, du système de Fourier. Il contient, en outre, une censure très vive de notre état social actuel, censure malheureusement justifiée. L'ordonnance du livre semble être plutôt pittoresque que méthodique, et l'on peut s'apercevoir, à certaines digressions volontaires, que l'auteur a voulu attirer à la fois l'attention des penseurs et celles des gens du monde.

Débâcle de la politique. In-8°, broch. 1836.

Cette brochure est une critique de la politique actuelle.

La conversion c'est l'impôt. In-8°, 1838, broch. sur la conversion des rentes.

Déraison et dangers de l'angouement pour les chemins de fer, in-8°, 1838. — *De la politique générale et du rôle de la France en Europe*, in-8°, 1840. — *Contre M. Arago suivi de la théorie de la propriété*, in-8°, 1840.

Brochures politiques.

Trois discours prononcés à l'Hôtel-de-ville, par V. Considerant, Ch. Dain et D'Izalguier. 1 vol. in-8°.

Exposition très résumée du système de Fourier et aperçu des avantages qui en peuvent résulter.

La réforme industrielle ou le Phalanstère, recueil périodique, années 1832-1833. 2 grands vol. in-4°.

Charles Fourier a fourni une suite d'articles à ce recueil, qui a pour rédacteurs les membres principaux de son école.

La Phalange, journal de la science sociale, faisant suite au *Phalanstère,* grand in-4°,

La *Phalange* était, jusqu'à 1841, l'organe le plus important de la doctrine de Fourier. Elle portait pour épigraphes :

Réforme sociale sans révolutions.	*Organisation de l'industrie.*
Réalisation de l'ordre,	*Association du capital,*
De la justice et de la liberté.	*Du travail et du talent.*

M. Victor Considerant en a été le directeur, et parmi les rédacteurs on peut citer MM. Baudet-Dulary, A. Paget, que l'école a perdu récemment, César Daly, Cantagrel, Pellarin, Blanc et plusieurs autres.

En 1843, la *Phalange* s'est transformée en un journal quotidien qui porte le titre de *la Démocratie pacifique.*

ABEL TRANSON, ingénieur des mines, *Théorie sociétaire de Charles Fourier*, in-8°, 1832.

Exposition résumée de la doctrine, faite avec talent et lucidité. M. Transon s'est depuis lors séparé de l'école de Fourier.

CH. PELLARIN. *De la médecine dans l'ordre sociétaire*,

in-8°, 1832. — *Biographie de Charles Fourier*, suivie d'une exposition, in-12, 1839.

Ce dernier livre a eu pour but de populariser le système sociétaire.

A. MAURIZE. *Dangers de la situation actuelle de la France.*

Cet ouvrage, plus politique que social, se recommande par la vigueur et la netteté. M. Maurize a en outre exécuté les plans et coupes d'un Phalanstère, teintés à l'encre de Chine. M. César Daly a, de son côté, executé le même travail pour un Phalanstère d'essai.

JULES LECHEVALIER. *Études sur la science sociale*. Théorie de Ch. Fourier.

Ce livre est l'un des travaux les plus littéraires de l'école. M. Jules Lechevalier, qui a successivement abordé toutes les théories sociales écloses de nos jours, ne s'est jamais montré plus précis. Peut-être ce livre aurait-il gagné à être présenté sous une autre forme que celle de *Conférences* ou de *Leçons*, mais, tel qu'il est, il faut le reconnaître comme une œuvre remarquable à plus d'un titre.

LEMOYNE. *Association par phalanges agricoles industrielles*, in-8°, 1834.

Livre pratique plus que théorique.

Calculs agronomiques et considérations sociales, in-8°. — *Progrès et association. Aperçus généraux*, in-8°.

M. Lemoine est plus particulièrement un esprit dirigé vers les applications du système sociétaire.

BERBRUGGER. *Conférence sur la théorie sociétaire*, in-8°. 1834.

Divers côtés du système de Fourier sont passés en revue dans ce cadre et appréciés avec lucidité.

BAUDET-DULARY. *Crise sociale*, 1834, in-8°.

L'auteur de cet ouvrage est l'un des hommes les plus droits et les plus honorables de notre époque. M. Baudet-Dulary, entraîné vers le système de Fourier, s'est retiré volontairement de

la chambre des députés, où l'avaient envoyé les électeurs de Seine-et-Oise, et a accepté un rôle dans la propagation de ses idées favorites. La *Crise sociale*, travail aussi solide que vigoureux, n'est pas le seul gage qu'il ait donné à ses convictions. Divers articles insérés dans la *Phalange* et le *Phalanstère*, et entr'autres un travail sur l'Angleterre, révèlent chez lui les plus belles qualités du penseur et de l'économiste.

Mme CLARISSE VIGOUREUX. *Paroles de Providence,* 1835.

Ce petit livre est plein d'onction et d'éloquence ; tout y respire le dévouement. Ce dévouement, chez l'auteur, n'a pas été stérile, et personne n'a donné à la doctrine de Fourier des preuves d'un concours plus sympathique.

SCHNEIDER. *Das Problem der Zeit und dessen Losung durch die Association.* (Problème du temps et sa solution par l'association). Broch. grand in-12, à Gotha, chez Hening et Hops.

F. VILLEGARDELLE. *Besoin des communes, impuissance de la politique à les satisfaire,* in-8°, 1835.

Accord des intérêts et des partis, in-8°, 1836.

Brochures politiques autant que sociales. M. Villegardelle a également donné une nouvelle édition de la *Basiliade* de Morelli, et une traduction française de *Civitas solis* de Campanella.

A. PAGET. *Introduction à l'étude de la science sociale*, in-12, 1838. — 2e édition, 1841, 1 vol. in-8°.

Ce résumé, écrit avec autant de netteté que d'élégance, nous paraît être le meilleur que l'on ait fait de la doctrine de Fourier.

CANTAGREL. *Le fou du Palais-Royal.*

Ouvrage spirituel et satyrique.

NOTA. — Les livres cités jusqu'ici se rattachent à l'école qui se groupe autour de la *Phalange*. En voici maintenant qui appartiennent à la partie indépendante de l'école de Fourier.

Mme GATTI DE GAMOND. *Fourier et son système*, in-8° et in-12; 1838, 1839, 3e édition, 1841, 1 vol. grand in-18. — *Réalisation d'une commune sociétaire*, 1 vol. in-8°, 1840, 1841.

Madame Gatti de Gamond semble déjà faire schisme dans la doctrine de Fourier. Fourier avait auguré, pour l'avenir, des mœurs assez libres et des rapports assez légers entre les sexes. Madame Gatti de Gamond n'accepte pas cette partie de la doctrine; elle repousse les *Bacchantes*, les *Bayadères*, les *Vestels* et les *Vestales*, les *Damoiseaux* et les *Damoiselles*, et toute une organisation qui ressemble beaucoup à la promiscuité mythologique. Mêlant ses propres idées à celles de son maître, madame de Gamond compose une sorte de monde mixte, où le stoïcisme évangélique fraternise avec le bien-être phalanstérien. Cette fusion est d'ailleurs présentée avec talent et sous les couleurs les plus séduisantes. Mais un schisme, si ménagé qu'il soit, n'en est pas moins un schisme.

Madame Gatti était naguères occupée d'une réalisation pratique à l'abbaye de Citeaux, près Dijon. — C'était un essai considérable; où il s'agissait de plusieurs millions. Deux philanthropes anglais, MM. les frères Young, présidaient à cette entreprise, qui semble jusqu'ici n'avoir d'autre caractère qne celui d'une exploitationagricole.

JEAN CZYNSKI. *Avenir des ouvriers*, in-32, 1838. — *Avenir des femmes*, in-18, 1840. — *Notice biographique sur Charles Fourier*, in-32, 1840. — *Le Nouveau-Monde*, recueil paraissant une fois par mois depuis 1839. — *Almanach social* pour 1840 et 1841, 2 vol. in-8°.—*Colonisation d'Alger d'après la théorie de Fourier*, in-8°.

M. Jean Czynski, réfugié polonais, est l'un des propagateurs les plus actifs de l'école dissidente de Fourier.

GUILBAUD. *Phalanstère d'enfants.*

JEAN JOURNET. *Cris et soupirs*, 1re, 2e et 3e livraisons.

AUCAIGNE. *La religion*, 1840.

FOREST. *Organisation du travail*, *d'après les principes de la théorie de Ch. Fourier*, 1841, 1 vol. in-8°.

Ouvrage où l'on trouve quelques vues originales.

HARELLE. *Ménage sociétaire*, ou *Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépen*, 1840, in-8°.

RAOUL BOURDON. *Organisation unitaire des assurances*, 1840, in-8°.

Travail spécial.

E. DE POMPÉRY. *Exposition de la science sociale*, 1 vol. in-12, 1840. — *Théorie de l'Association et de l'unité universelle de Ch. Fourier; introduction religieuse et philosophique*. 1 vol. in-8°, 1841[1].

—

ROBERT OWEN.

ROBERT OWEN. *New views of society or Essais upon the formation of human character*. (Nouvelles vues de société, ou Essais sur la formation du caractère humain). Londres, 1812.

Cet ouvrage, qui suivit l'essai industriel de New-Lanark, est le premier écrit de M. Owen qui affecte une forme scientifique et s'élève à la hauteur d'un système.

Adress to the sovereigns of the holy-alliance united in congress at Aix-la-Chapelle, 1818. — *Adress to the european governements*, 1818.

Ces deux adresses, l'une aux souverains alliés réunis à Aix-la-Chapelle, l'autre aux gouvernements européens, ont pour objet d'indiquer les moyens d'améliorer le sort des classes industrielles. Ces opuscules ont été traduits en français par M. le comte de Lasteyrie. Paris, 1819.

Proceedings in parliament in sessions. — 1816, 1817, 1818. — *Report to M. Sturge's Bourne's committee on the Poor-Law*.

Ces deux écrits traitent des causes du manque d'emploi pour les ouvriers des villes et des campagnes, et en même temps des remèdes qu'il faudrait apporter à cet état anormal.

[1] On trouve tous ces ouvrages chez CAPELLE, rue de l'Odéon, 21.

Proceedings of committee of the national school.

Opuscule fort remarquable sur les écoles d'enfants.

The book of the new moral World. (Le livre du nouveau monde moral).

Ouvrage capital de M. Owen, et dans lequel il aborde l'exposition dogmatique de son système.

Outline of the rational system. (Plan du système rationnel).

Résumé rapide de la théorie, coupé par articles et formant une sorte de charte oweniste.

Lectures on a new state of society. (Lectures sur un nouvel. état de société). — *Six lectures delivrered on Manchester* (Six lectures faites à Manchester).

Ces deux brochures sont la reproduction de conférences publiques et de discussions sur la doctrine.

Rules of the national community friendly society. (Clauses d'une société de communauté fraternelle et nationale.) — *Constitution of the association of all classes of all nations.* (Constitution de l'association de toutes les classes et de toutes les nations). — *Institution for the labourers of London.* (Institution pour les artisans de Londres). — *Philanthropic foreign et britannic society.* (Société philanthropique, britannique et étrangère). *Cooperative society's proceedings.* (Travaux de la société coopérative). — *National labour equitable exchange.* (Échange équitable du travail national).

Ces divers écrits à la main (en anglais *tracts*), composés de quelques feuilles, ont tous trait à quelques tentatives d'association et de réalisation.

Dale-Owen. *Sketch on the system of education followed*

in the schools of New-Lanark. (Esquisse du système d'éducation suivi dans les écoles de New-Lanark). Traduit de l'anglais par M. Desfontaines, 1 vol., 1825, Paris.

Ce livre est rempli de détails curieux, qui, même en dehors de tout systéme, peuvent intéresser les institutions primaires.

MAC-NAB. *Impartial search of the new views of M. Robert Owen by Mac-Nab, physician of the late duke of Kent.* (Examen impartial des nouvelles vues de M. Owen, par le docteur Mac-Nab, médecin du duc de Kent). Traduit de l'anglais par M. Laffon-Ladebat. In-8°, 1821.

Appréciation bienveillante des idées de M. Owen, et évidemment inspirée par le duc de Kent. On était à cette époque sous l'empire de l'engouement issu de la tentative de New-Lanark.

Outre ces publications de librairie, le système de M. Robert Owen a eu, dans la presse périodique, une foule de propagateurs dont nous ne citerons que les principaux :

Gazette of New-Harmony. — Metropolitan Litterary journal. — Cooperative Magazine. — Orbiston Register. — New-moral World. — Weeckly Chronicle. — Crisis. — Pionneer. — Man. — Rationalist. — Star of the East.

JOSEPH REY (de Grenoble). *Lettres sur le système de la coopération mutuelle et de la communauté de tous les biens, d'après le plan de M. Owen*, in-18, 1828.

Cet ouvrage est en français. Il se compose de la reproduction des deux lettres adressées au *Producteur*, et complétées dans ce livre.

On trouve aussi des renseignements sur les idées de M. Owen dans les recueils suivants :

Revue Encyclopédique, art. Julien (de Paris). tome X,

mai 1821, pag. 320. — *Ibid.*, tom. XX, pag. 582.— *Ibid.*, avril 1823, page 23. — *Ibid.*, avril 1825, pag. 270 et 274. — *Ibid.*, juin 1825. — *Revue Américaine*, n° XI, mai 1827. — *Mémorial catholique*, février 1827.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



